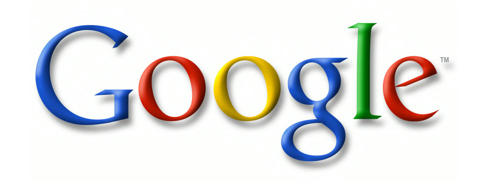
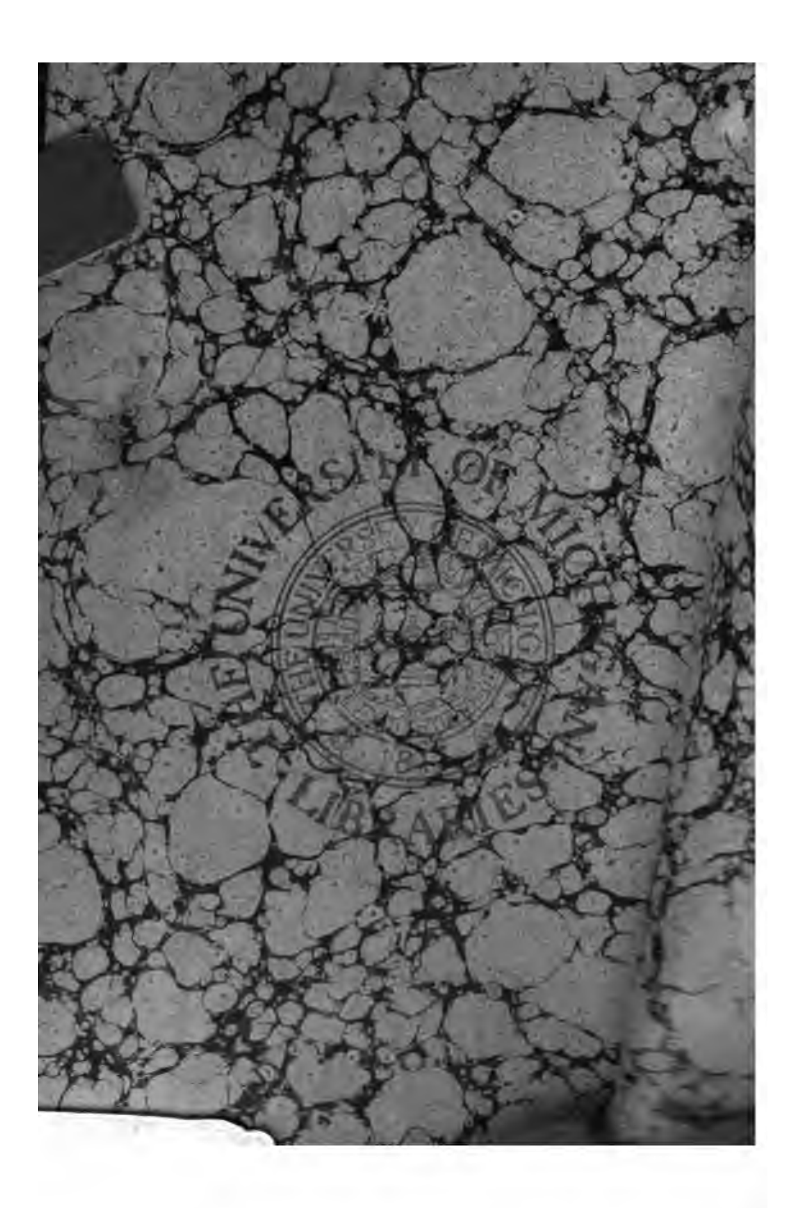



THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES





# M^GR DE SÉGUR

SOUVENIRS ET RÉCIT D'UN FRÈRE

SEPTIEME ÉDITION DE

# Mgr DE SÉGUR

## SOUVENIRS ET RÉCIT D'UN FRÈRE

PAR

## le Marquis DE SÉGUR

Deux beaux volumes in-8 raisin, imprimés par Desclée et de Brouwer; caractères elzéviriens, têtes de chapitres, culs-de-lampe, lettrines, encadrement rouge, titre et couverture rouge et noir, papier teinté, deux photogravures de Goupil, représentant, l'une Mgr de Ségur en 1860, l'autre un grand dessin fait par Mgr de Ségur en 1847.

Broché ........................................ 13 »»
Rel. demi-maroq. du Levant poli, tr. dor ........ 25 »»

---

MONSEIGNEUR DE SÉGUR, souvenirs et récit d'un frère. (Première partie, de 1840 à 1856.) 1 vol. in-18 jésus .......... 3 »»

LETTRES DE MONSEIGNEUR DE SÉGUR, publiées avec une introduction et des notes, par le marquis DE SÉGUR. 2 jolis vol. in-18 raisin, chacun .............................. 3 50

VIE DE MADAME MOLÉ, fondatrice de l'Institut des sœurs de la charité de Saint-Louis (1763-1825). 1 vol. in-18 jésus .... 3 50

UN HIVER A ROME, portraits et souvenirs. 1 vol. in-18 jésus. 3 50

VIE DU COMTE ROSTOPCHINE, gouverneur de Moscou en 1812. 1 vol. in-18 jésus .............................. 3 50

SAINTE CÉCILE, poème tragique. 1 vol. in-18 raisin ...... 2 »»

FABLES COMPLÈTES. 1 vol. in-18 jésus ................. 2 50

---

2625. — Abbeville. — Typ. et stér. Gustave Retaux.

# M^GR DE SÉGUR

## SOUVENIRS

## ET RÉCIT D'UN FRÈRE

(Deuxième partie, de 1856 à 1881)

PAR

Anatole Henri Philippe

LE MARQUIS DE SÉGUR

---

NEUVIÈME ÉDITION



PARIS

BRAY ET RETAUX, LIBRAIRES-ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE, 82.

1883

# *PRÉFACE*

*Nous nous faisons un devoir de déclarer que, si dans le cours de notre récit, nous employons les mots de* Saint *et de* Sainteté, *et si nous exposons des faits qui pourraient être interprétés comme présentant un caractère surnaturel, nous n'entendons nullement exprimer sur les personnes et les choses un jugement réservé à l'autorité ecclésiastique, ni présumer, en quoi que ce soit, des décisions qui appartiennent à l'Église seule.*

A. de Ségur.

**Paris, 25 avril 1882.**

# M<sup>GR</sup> DE SÉGUR

## SOUVENIRS ET RÉCIT D'UN FRERE

---

### CHAPITRE I

Établissement de Mgr de Ségur à Paris, rue du Bac, 39. — Organisation de sa maison. — Méthol, Urruty, l'abbé Louis Klingenhoffen, l'abbé Diringer. — Son appartement, sa chapelle. — Organisation de sa vie. — Part faite à sa famille et au repos des vacances : son ministère. — Confessions, prédications, écrits, œuvres.

Dans la première partie de ce récit, nous avons dû, sans parti pris et presque malgré nous, suivre un ordre chronologique, et raconter successivement la jeunesse et l'éducation de Mgr de Ségur, sa conversion à dix-huit ans, sa vie d'artiste et de jeune homme chrétien, son premier séjour à Rome en 1842, comme attaché d'ambassade, puis sa vocation, ses années de séminaire, les débuts héroïques de son ministère sacerdotal, à Paris ; ensuite son second séjour à Rome, de 1852 à 1856, comme auditeur de rote et représentant officieux du clergé français près du Saint-

Siège, et les circonstances émouvantes de sa cécité; enfin nous l'avons quitté démissionnaire, abandonnant Rome pour venir à Paris, où le rappelaient tous les souvenirs de son premier apostolat et les attraits de son zèle sacerdotal.

Dans la seconde partie de notre ouvrage, nous procéderons autrement, et nous ne suivrons pas Mgr de Ségur année par année, mais œuvre par œuvre. En effet, son existence de 1856 à 1881 n'offre pas les mêmes phases ni la même diversité de situation que la première moitié de sa vie, et, pendant les vingt-cinq ans de ce fécond et laborieux ministère, il fit toujours la même chose. Ouvrier infatigable de la vigne du Seigneur, il travailla sans relâche à la gloire de Dieu et au salut des âmes, recommençant chaque année sa tâche toujours renaissante et toujours grandissante, ne quittant guère Paris que pour aller se retremper de temps en temps à Rome, aux sources de la vérité et de l'apostolat, ou pour prêcher en province les doctrines catholiques pures dont il était l'énergique champion, les œuvres de foi dont il était le directeur et l'âme. La variété de cette existence si active ne provenant pas des changements de situation, mais de la diversité des œuvres, l'ordre chronologique deviendrait un obstacle au lieu d'un secours et d'une nécessité; aussi n'en tiendrons-nous qu'un compte secondaire, et notre récit sera désormais plutôt un portrait, une suite de tableaux qu'une histoire: nous espérons qu'il n'y perdra rien en intérêt.

C'est le 29 janvier 1856 que Mgr de Ségur arriva à Paris et prit possession de son appartement de la rue du Bac, nº 39, où il passa les vingt-cinq dernières années de sa vie. Le jour de son arrivée était celui de la fête de saint François de Sales, qu'il avait toujours particulièrement aimé, sans se douter qu'il était destiné à travailler à la gloire de ce grand saint, en établissant l'œuvre qui porte son nom. Il semble qu'il y ait dans cette coïncidence comme une intention secrète et une sorte de délicatesse de la Providence. Tout était prêt pour recevoir le prélat aveugle, que son infirmité assujettissait à des nécessités particulières. Sa situation officielle était réglée par l'accord bienveillant du Saint-Siège et du gouvernement français. Un bref du Pape lui avait conféré, en échange de la fonction inamovible et cardinalice qu'il abandonnait, les insignes et les privilèges d'honneur de l'épiscopat, et un décret de l'empereur, rendu peu de temps après, le 8 mars 1856, le plaça au chapitre de Saint-Denis sur le même pied que les évêques.

Il amenait avec lui de Rome le jeune sous-officier de chasseurs à pied transformé, de militaire protestant, en ecclésiastique, converti par ses soins et par ceux de Mgr Bastide, et qui depuis dix-huit mois lui servait de secrétaire, tout en se préparant, sous sa direction, aux redoutables devoirs du sacerdoce, M. l'abbé Louis Klingenhoffen occupa ces fonctions de secrétaire près de Mgr de Ségur pendant quelques années encore à Paris, jusqu'au jour où, devenu prêtre, il fut rappelé à

Rome par la confiance de la famille Borghèse. Après la collaboration transitoire de plusieurs jeunes ecclésiastiques de grand mérite qui lui succédèrent, notamment l'abbé Olmer, l'abbé Dumax, l'abbé Courtade et l'abbé Leroux, il fut remplacé définitivement par l'abbé Diringer, qui pendant vingt et un ans fut l'auxiliaire, l'ami, le compagnon intime, la main et les yeux de Mgr de Ségur, et dont le nom est si inséparable de celui du vénérable prélat, qu'au début de ce récit nous ne pouvons pas ne point parler de lui. La bonté paternelle de Dieu semblait avoir créé l'abbé Diringer tout exprès pour Mgr de Ségur. Appartenant, comme l'abbé Louis Klingenhoffen, à cette forte et simple race alsacienne, la plus française qui soit au monde, bien que devenue officiellement allemande, il avait perdu dans les travaux du séminaire l'équilibre de sa santé, et, promu à la prêtrise, il s'était trouvé paralysé dans l'exercice du saint ministère par la crainte excessive de la responsabilité. Les fonctions paroissiales, prédications, confessions, direction des âmes, administration des sacrements, étant fermées pour lui, il avait consacré les premières années de son sacerdoce à des éducations particulières. La Providence le mit en rapport avec Mgr de Ségur, qui cherchait alors un secrétaire définitif, réunissant à la piété, au dévouement, à l'abnégation d'un rôle d'auxiliaire, l'intelligence nécessaire aux fonctions multiples et délicates qu'il voulait lui confier. Ces deux belles âmes, faites pour s'entendre, s'entendirent sur l'heure, et l'abbé Diringer bénit Dieu de lui procurer un poste

où il pouvait faire un bien immense sans aucune responsabilité personnelle, puisqu'il ne devait être qu'un agent d'exécution. Voici la lettre, digne de l'un et de l'autre, par laquelle Mgr de Ségur définissait en quelques lignes les conditions de cette vie commune qu'ils devaient mener si longtemps ensemble, sans qu'un nuage en troublât jamais la paix toute chrétienne :

« Laigle, 28 août 1860. — Mon bon abbé, je vous remercie de votre aimable lettre. Encore un mois de vacances, et vous deviendrez mon esclave. Je tâcherai, par l'amour et en l'amour de Notre-Seigneur, de vous adoucir de mon mieux l'accomplissement parfois fatigant et pénible où vous mettra l'infirmité que Dieu m'a envoyée dans sa miséricorde, et vous tâcherez, de votre côté, de supporter, pour l'amour du même Seigneur, mes imperfections quotidiennes, et le bout de la croix qui pèsera sur votre épaule. Je reviens à Paris le 1er octobre, mais jusqu'au 4 je serai à Versailles, en retraite chez les bons pères Capucins. Si vous pouvez être à Paris le 1er ou le 2, il serait assez commode d'avoir quarante-huit heures de liberté complète pour votre installation chez nous. Nous allons vivre à l'ecclésiastique, c'est-à-dire tout modestement, laborieusement, et un peu à la dure. Dieu nous bénisse et augmente en nous sa divine charité ! Je vous embrasse bien cordialement. »

C'est donc le 4 octobre 1860, jour de la fête de saint François d'Assise, que commença entre Mgr de Ségur

et son fidèle compagnon cette communauté de vie que la mort seule fit cesser [1].

Mais ce n'était pas tout d'un secrétaire de confiance : il fallait au prélat aveugle des domestiques qui lui fussent tout dévoués, sur la délicatesse, l'abnégation et les soins intelligents desquels il pût absolument compter. La Providence y pourvut également, et, quand il arriva à Paris le 29 janvier 1856, cette importante question était déjà réglée à souhait. Le fidèle serviteur qui le soigna jusqu'au dernier jour avec un zèle et un attachement filials, l'accompagnait depuis Rome et franchit à sa suite le seuil de sa porte. Du premier moment, il fut pour lui non seulement le meilleur des valets de chambre, mais son trésorier, son homme d'affaires, l'introducteur, non des ambassadeurs, mais des riches et des pauvres, le confident de ses charités, de ses mortifications et de ses vertus, le témoin discret de toute sa vie. Il ne faillit pas un seul jour dans ce rôle si difficile de serviteur d'un aveugle, et il se montra toujours digne de la confiance absolue de son bon maître. Dans la vie de saint François de Sales, son valet de chambre, Rolland, joue un rôle considérable, et, après la mort du saint évêque de Genève, sa déposition fut une des plus importantes dans le procès de canonisation. On ne s'étonnera donc pas de nous voir donner à Jean-Baptiste Méthol, le nouveau

1. C'est à Mlle Élise Veuillot que Mgr de Ségur dut la connaissance de M. l'abbé Diringer et cette grande bénédiction de sa vie.

Rolland d'un nouveau François de Sales, la place qu'il mérite dans ce simple récit.

Méthol n'était pas une nouvelle connaissance pour Mgr de Ségur. Le prélat l'avait rencontré à Rome sous-officier de chasseurs à pied, donnant à ses camarades l'exemple d'une piété admirable, sans respect humain, et il l'avait plus d'une fois admis dans son intimité de prêtre au palais Brancadoro. Quand il devint aveugle et qu'il songea à revenir à Paris, il pensa à ce jeune soldat, dont il avait pu apprécier la solide vertu, pour l'attacher à sa personne, et il lui fit faire des ouvertures en ce sens. Méthol, Basque de naissance, était aîné de famille, et dans ce pays, où les vieilles traditions s'étaient religieusement conservées, la maison et l'héritage paternels restaient, en dépit du Code civil, et par un accord volontaire entre les enfants, la propriété du fils aîné, qui assurait l'établissement de ses frères et sœurs; pour s'attacher irrévocablement à Mgr de Ségur, il fallait que Méthol renonçât à ce privilège de naissance en faveur de son second frère et s'en remît à son maître du soin de récompenser ce sacrifice. Il n'hésita point, et le bonheur de passer sa vie près du saint prélat qu'il avait tant aimé à Rome effaça pour lui toute autre considération. L'existence qui l'attendait avait été nettement définie d'avance par Mgr de Ségur, qui lui écrivait dès le mois d'août 1855, avant de retourner à Rome :

« Je joins quelques lignes à la lettre de mon frère, mon brave et cher Méthol, afin de mieux préciser les

choses et de vous dire ce que j'attends de vous, si vous entrez dans ma maison.

« Ce que je veux *avant tout* dans les deux hommes qui seront employés à mon service, et dont vous serez l'un, si vous le voulez, c'est une vie chrétienne et paisible, plus semblable à la vie d'un religieux qu'à celle d'un domestique ordinaire ; c'est, en outre, la certitude qu'ils sont heureux chez moi, et que je pourrai les conserver toute ma vie. Je veux qu'ils voient en moi non pas un maître qui paye, mais un père auquel ils obéissent par dévouement et affection en vue de Dieu. Cela n'empêche pas, bien entendu, que je leur donnerai des gages fixes, que la dernière lettre de mon frère vous a nettement indiqués. Mais, je le répète, ces gages et les autres conditions ne doivent être que l'accessoire dans l'affaire, pour vous comme pour moi, et c'est un frère et un enfant que je veux avoir auprès de moi. Cette manière d'envisager les choses n'est pas, je le sais, la manière ordinaire entre maîtres et domestiques ; aussi vous recommandé-je, mon cher Méthol, de mûrement réfléchir avant de prendre une détermination, afin de ne pas éprouver de mécompte dans l'avenir. C'est, comme vous le voyez, une décision importante. Quand vous l'aurez prise, répondez-moi immédiatement ; je vous ferai connaître alors l'époque précise à laquelle il faudra venir me trouver pour faire partie définitivement de ma maison.

« Adieu, mon bon ami, quelle que soit votre détermination, soyez assuré que je vous conserverai toujours les mêmes bons sentiments. »

Quelques jours après, sur la réponse affirmative de Méthol, Mgr de Ségur l'engagea définitivement en ces termes :

« Votre réponse, mon bon Méthol, m'a causé une grande joie, et je vous considère d'avance comme mon homme, comme mon fidèle serviteur, ou plutôt mon fils en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il faudra voir en moi Notre-Seigneur lui-même, lui rendre tous les services que vous me rendrez. Nous aurons le bonheur de demeurer nuit et jour auprès du Saint-Sacrement, que je conserve dans le tabernacle de ma chapelle, par un privilège spécial du Saint-Père. Votre service sera simple et facile, bien que j'attende de vous l'exactitude et la diligence les plus complètes. »

Tel fut le traité qui lia Mgr de Ségur et Jean-Baptiste Méthol l'un à l'autre. En lisant ce programme des rapports d'un maître avec son domestique, on ne peut s'empêcher d'admirer l'action de la religion chrétienne, qui pénètre, transforme toutes les conditions et donne aux plus modestes fonctions un caractère de dignité et d'élévation morale incomparables. Ce programme fut exactement rempli de part et d'autre, et si jamais serviteur n'eut un meilleur maître, jamais maître n'eut un pareil serviteur. Un camarade militaire de Méthol, Urruty, Basque comme lui et comme lui chrétien fervent, vint bientôt compléter la maison de Mgr de Ségur et resta également à son service jusqu'à la fin. Tel était le personnel qui entoura le saint aveugle de soins et de dévouement, et qui, suppléant à la perte de ses yeux,

collabora, on peut le dire, à ses œuvres et au bien immense qu'il accomplit pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie.

Après avoir décrit ses compagnons, il convient, au début de ce récit, de décrire l'appartement qu'il occupa de 1856 à 1881, où il rendit le dernier soupir, et que la piété du peuple chrétien a conservé comme un sanctuaire où l'on peut venir se retremper dans sa mémoire et respirer la bonne odeur de Jésus-Christ. Cet appartement forme le second étage d'une maison ancienne de construction, convenable sans aucune élégance, située au fond d'une petite cour où une voiture pénètre difficilement. L'escalier est assez grand, mais très simple, et ses marches, en pierre jusqu'au premier étage, en bois du premier au second, sont usées par les pas des innombrables visiteurs qui les ont montées et descendues depuis vingt-cinq ans. L'appartement se compose d'une petite antichambre, d'une salle à manger donnant dans le salon, d'une grande chambre transformée en chapelle et de deux petites chambres à coucher. La salle à manger n'a d'autres ornements qu'un buste en plâtre, de grandeur naturelle, représentant le pape Pie IX, placé sur le marbre du poêle, et, en face, une statue de la sainte Vierge devant laquelle est suspendue une lampe toujours allumée. Chaque fois que Mgr de Ségur rentrait chez lui, il récitait un *ave Maria,* à genoux devant cette image de la maîtresse du logis. Des deux côtés de la porte ouvrant sur le salon, deux jolies statuettes en pierre peinte

et dorée représentent saint Vincent de Paul avec de petits enfants et saint Philippe de Néri bénissant un jeune homme.

Le salon, demeuré à peu de chose près, comme la salle à manger, dans le même état que du vivant de Mgr de Ségur, est assez grand, éclairé par deux fenêtres qui donnent sur un petit jardin et sur une des murailles latérales de l'église Saint-Thomas-d'Aquin. Le pieux prélat pouvait ainsi entendre, sans sortir de chez lui, les chants de la paroisse et en suivre les offices. Son bureau, en chêne clair, surmonté d'une bibliothèque également en chêne, est placé entre les fenêtres. Deux autres corps de bibliothèque font face aux fenêtres et occupent toute la façade opposée. La cheminée supporte, sur un socle de bois ouvert, une statue de la Vierge immaculée. Sous les pieds de Marie, dans l'ouverture du socle, on voit un gros et beau volume in-quarto, richement relié, renfermant toutes les saintes écritures en latin. Au-dessus de la cheminée, est suspendu un beau portrait de saint François de Sales, œuvre de James Tissot, peintre autrefois chrétien, aimé de Mgr de Ségur, et, depuis, éloigné de France par un moment d'égarement politique ; à gauche de la cheminée, on admire une belle peinture à l'aquarelle représentant saint Pierre, une des œuvres les plus parfaites de Mgr de Ségur. La tête se détachant en profil sur un fond d'or exprime un sentiment profond d'admiration et d'amour. Cette pieuse et charmante image, peinte en 1842, fut offerte en 1852 par l'auteur, devenu audi-

teur de rote, au pape Pie IX qui l'accepta et s'y attacha particulièrement. « *E molto devota ;* elle est très pieuse, disait-il, et je l'aime beaucoup. » Durant plusieurs années, il la laissa sur sa table de travail, pour l'avoir toujours sous les yeux. Plus tard, il la fit suspendre au mur, immédiatement au-dessus de son fauteuil. « Quand je suis embarrassé, disait-il gracieusement à Mgr de Ségur, j'appuie ma tête sur cette image de saint Pierre, et je le prie de m'éclairer. » A la mort du saint Pontife, Mgr de Ségur pria ses héritiers de vouloir bien la lui renvoyer. Sa demande fut accueillie, et c'est ainsi qu'il rentra en possession de cette précieuse peinture, devenue pour lui une véritable relique. De l'autre côté de la cheminée, on voyait, du vivant du pieux prélat, de beaux souvenirs de Pie IX, son dernier camail, une de ses dernières soutanes et quelques autres objets qui avaient servi à son usage habituel. Légués par Mgr de Ségur à la basilique de Sainte-Anne, ils ont été remplacés par son portrait vivant et par sa photographie sur son lit de mort. A côté, se trouvent quelques petites photographies des personnes qu'il aima le plus, entre autres sa mère et sa sœur Sabine, Mgr Pie, Mgr Gay, Mgr Mermillod, Louis Veuillot.

En face de la cheminée, toute la muraille, depuis la salle à manger jusqu'à la porte de la chapelle, est couverte par un grand tableau à l'huile représentant l'enfant Jésus endormi sur la paille de la Crèche, surmonté d'un saint ciboire et d'une hostie rayonnante, tel que nous l'avons décrit dans la première partie de cette histoire.

De sa chapelle de Rome, il l'avait fait transporter dans son salon de Paris, et, quand, assis sur le canapé qui s'étendait au-dessous, il confessait les pénitents de tout âge et de toute position, agenouillés sur un prie-Dieu à côté de lui, la vue de l'Enfant-Dieu, tenant la croix entre ses mains, et de l'hostie qui rappelait son sacrifice, parlait avec lui et pour lui et l'aidait à toucher et à sauver les âmes.

La grande porte de la chapelle est à gauche du salon près de la fenêtre. Cette chapelle était le lieu de prédilection de Mgr de Ségur, et les anges de Dieu savent seuls le nombre d'heures qu'il y passa le jour et la nuit, en adoration devant le Saint-Sacrement. Depuis le moment de son arrivée à Paris jusqu'aux dernières années de sa vie, il s'occupa sans cesse de l'orner et de la rendre plus digne de l'hôte divin qui daignait y résider. Il disait souvent : « Le vrai maître ici, c'est le Saint-Sacrement. » Et il voulait qu'il fût logé en maître. « Faisons pour le mieux, écrivait-il à Méthol, chargé en son absence de surveiller des travaux d'embellissement : si nous logeons bien Notre-Seigneur chez nous, il y aura des chances pour qu'à son tour, il nous loge bien chez lui, là-haut, dans son paradis. » Et encore, quelques jours après : « Dieu soit béni de la réussite de notre chère petite chapelle ! maintenant, il ne restera plus qu'à y prier dignement, souvent et longuement. C'est le cœur de la maison, et de là part pour nous tous la vie. » Nous la décrivons ici telle qu'il la laissa, en quittant ce monde pour aller contempler au ciel dans

la vision béatifique Celui qu'il y adorait, voilé sous les espèces eucharistiques [1].

Toute la chapelle était tapissée de rouge, et le plafond bleu foncé était semé d'étoiles d'or. L'autel était abrité sous un dais de velours rouge, bordé de crépines d'or, et tout le fond également tendu de velours rouge disparaissait presque sous une multitude de petits cœurs d'or, sortes d'ex-voto qui rappelaient les vocations ecclésiastiques suscitées ou développées par Mgr de Ségur. La presque totalité de ces cœurs, en effet, avait été offerte par des prêtres, fils spirituels du saint prélat. Le tabernacle était entièrement doré, enrichi de brillants émaux, et, sur le socle, on lisait, avec le monogramme du Christ, ces paroles touchantes : « *Hic adest vita, cœlum, amor.* Ici est la vie, le ciel, l'amour. » Au-dessus du tabernacle s'élevait une gracieuse statuette de la sainte Vierge, en bronze doré, avec cette suscription : *Immaculatæ Virgini Dei paræ.* De chaque côté, de riches reliquaires en bronze doré, comme tout le reste de la chapelle, et d'un style gothique très pur, renfermaient des reliques de tous les papes canonisés et des plus grands saints de l'Église. A droite et à gauche de l'autel, au-dessus des crédences, étaient suspendus deux tableaux d'un caractère étrange et

1. Par suite des legs faits par Mgr de Ségur, d'une partie des objets précieux qui remplissaient sa chapelle, elle n'est plus la même aujourd'hui que de son vivant, mais l'aspect général rappelle beaucoup ce qu'elle était alors, et on y respire le même air de dévotion.

grandiose, représentant saint Pierre et saint Paul, œuvres de James Tissot, comme le saint François de Sales du salon.

Trois lampes brûlaient nuit et jour devant le saint des saints. Celle de gauche, particulièrement curieuse, était parsemée de fleurs de lis qui rappelaient son origine. Elle avait en effet été donnée à l'Église de Jérusalem par le roi de France Henri IV, en action de grâces de la naissance de Louis XIII, et, après avoir brûlé pendant deux cents ans dans la grotte de Bethléem et devant le Saint-Sépulcre, elle avait été offerte par le patriarche de Jérusalem au comte Edgar de Ségur, alors secrétaire d'ambassade à Constantinople et rapportée par lui à Mgr de Ségur. Les murs de la chapelle étaient couverts de reliques, de souvenirs pieux, et ornés de statuettes en pierre, sculptées et décorées par un religieux oblat de Poitiers avec un grand talent et un profond sentiment chrétien. Elles représentaient saint Denis l'Aréopagite, premier archevêque de Paris et apôtre des Gaules, saint Dominique, saint François d'Assise, devant lequel une petite lampe brûlait perpétuellement, saint François de Sales, saint Jean l'Évangéliste, saint Hilaire et saint Martin. Une statue de saint Joseph, beaucoup plus grande que les autres, offerte à Mgr de Ségur par Mgr Pie, après le congrès de Poitiers, était placée en face de l'autel, et occupait, comme il convient, une place d'honneur au milieu de ce peuple de saints.

A côté de la petite porte de la chapelle qui donnait

sur le vestibule et par laquelle on entrait sans passer par les appartements, une crédence supportait sept magnifiques cierges, souvenir précieux de Rome. C'étaient les sept cierges de la grand-messe pontificale célébrée par le pape Pie IX sur l'autel papal de Saint-Pierre, le 29 juin 1864, jour de la canonisation des martyrs japonais. En face, entre les deux fenêtres, on admirait un souvenir plus précieux encore du grand Pontife qui honora Mgr de Ségur d'une si paternelle tendresse. C'était la mitre en tissu d'or que portait Pie IX le 8 décembre 1854, quand il proclama le dogme de l'immaculée Conception. Mgr de Ségur, au moment de quitter Rome, osa la demander au pape qui la lui donna avec son habituelle bonté ; elle était placée sous un globe avec une inscription commémorative.

Enfin, deux inscriptions, résumé des deux grandes dévotions de Mgr de Ségur, après sa dévotion au Saint-Sacrement, couraient le long du lambris qui entoure le plafond de la chapelle : d'un côté, la date du 8 décembre 1854, avec ces paroles de Pie IX s'adressant à la sainte Vierge : *Tu es immaculata ;* de l'autre, la date de la définition de l'infaillibilité pontificale, avec ces paroles de la Vierge à Pie IX : *Tu es infaillibilis.*

Tel était le sanctuaire où Mgr de Ségur se reposait dans la vie contemplative des fatigues et des excès de sa vie apostolique. Quant à la chambre où il reposait matériellement, c'était une véritable cellule, étroite, sans feu, sans aucun ornement, sans autres meubles que deux armoires de bois blanc, deux chaises de paille et

un lit comme on n'en a jamais vu. Qu'on se figure une sorte de commode en bois, avec deux tiroirs où se trouvaient les vêtements ordinaires du prélat, et, sur la planche qui recouvrait cette commode, un maigre et dur matelas, sans sommier élastique et sans paillasse; c'était sur cette couche d'anachorète qu'il dormait, et il n'avait point d'autre lit de repos. La chambre de son secrétaire contiguë à la sienne était un peu moins pauvre ; c'était une chambre de curé de campagne, au lieu d'une cellule de moine. Voilà quelle était l'installation de Mgr de Ségur, et, si nous ne nous trompons, cette simple et véridique description jette déjà un grand jour sur la vie qu'il mena à Paris, sur son amour de Dieu et sur son mépris de lui-même.

Avant d'entrer dans le détail de cette existence apostolique, des œuvres diverses entre lesquelles il partageait son temps, ses forces et sa charité, nous croyons devoir en donner un aperçu d'ensemble, et faire connaître l'emploi de ses journées, les habitudes de sa vie parisienne. Les souvenirs de son secrétaire et de son valet de chambre, témoins intimes et permanents de cette belle vie, nous sont un garant de la fidélité des nôtres.

Mgr de Ségur se levait généralement à six heures; mais, à mesure que croissait le nombre de ses années et que le besoin de sommeil décroissait, il avançait l'heure de son lever, et, s'il se fût écouté, il l'aurait fixé à quatre heures. Par égard pour Méthol qui dormait de bon cœur dans une chambre voisine, il restait dans son

lit jusqu'à cinq heures, où cinq heures et demie. A l'heure fixée, il sonnait, et Méthol accourait à demi habillé. Le lever se faisait vivement, et, tout en s'habillant, Mgr de Ségur commençait à réciter alternativement avec son serviteur les *six pater, ave maria, et gloria patri* franciscains, suivis du *de Profundis*. Dans ces moments, il répandait souvent son amour pour Jésus-Christ en paroles enflammées. Embrassant le bon Méthol, il lui disait : « Nous nous aimons bien, nous aimons bien Notre-Seigneur et nous célébrons ses louanges. Que sera-ce donc, au ciel, quand, le voyant en face, nous l'adorerons avec la sainte Vierge, avec les anges, avec la multitude des élus et des bienheureux ! » Puis il reprenait les prières jusqu'à la fin de sa toilette. « Cela n'en finissait plus », disait naïvement Méthol.

Aussitôt la toilette achevée, il se rendait à la chapelle, où, très souvent, le samedi, le dimanche et surtout les veilles de fêtes, quelques pénitents l'attendaient depuis six heures. Par charité pour ces ouvriers de la première heure, il se bornait à faire une courte adoration au Saint-Sacrement, sur le seuil de la porte ouverte de la chapelle, et se livrait sans retard aux pénitents. Parmi ces nouveaux Nicodème, qui devançaient le jour pour ajouter aux ténèbres de la cécité du confesseur les ombres de la nuit, se trouvaient des hommes du monde, et même de hauts personnages de l'époque, qui venaient incognito mettre ordre à leur conscience. Quand on interrogeait Mgr de Ségur à ce sujet, et qu'on citait des noms propres devant lui, il

souriait et ne répondait rien, ou bien il répondait qu'il ne savait pas. Quant à l'oraison, cette vie de l'âme chrétienne, à laquelle il n'eût voulu manquer pour rien au monde, ayant très rarement le loisir de la faire à cette heure, il la faisait avant d'éveiller Méthol et de se lever.

L'heure à laquelle il disait la messe variait, selon les exigences de ses chers pénitents. D'abord, et pendant plusieurs années, il la célébra à huit heures, confessant avant et après. Puis, voyant que les jeunes gens n'arrivaient guère que vers cette heure-là, au moment où il montait à l'autel, pour ne pas les faire attendre trop longtemps il avança sa messe d'une heure, en sorte qu'il l'achevait quand les pénitents commençaient à arriver. Dans les dernières années, pour pouvoir se livrer plus librement encore à ses chères confessions, il disait la messe du dimanche à six heures et demie. Bien des fois, la veille des grandes fêtes, il dut renoncer à la dire, les pénitents encombrant la chapelle à partir de six heures du matin et se succédant sans interruption jusqu'à dix heures et demie et même onze heures.

A part ces veilles de grandes fêtes et pour ne pas voir confisquer chaque matin son travail de bureau, travail de correspondance et de composition également nécessaire, il dut se décider à régler et à limiter ses interminables confessions. Les pénitents furent donc prévenus que, « *la trappe* », comme disait Monseigneur, serait irrévocablement fermée à neuf

heures sonnant ; une minute après, on n'entrait plus, à moins que Méthol, le doux cerbère, ne se laissât attendrir aux instances de quelques privilégiés, c'est-à-dire des plus gros pécheurs. Tous les pénitents arrivés avant l'heure réglementaire passaient à leur tour aux pieds ou plutôt sur le cœur du charitable prélat, et, comme ils étaient généralement peu matinals, ils affluaient pendant le dernier quart d'heure, si bien que les confessions, menées pourtant très rondement, se traînaient souvent jusqu'à dix heures et demie. Avouons, pour dire toute la vérité, que, pendant les douloureuses discussions du Concile et jusqu'à la définition du dogme de l'infaillibilité du Pape, ce concours diminua momentanément. Beaucoup de jeunes gens du monde, d'anciens élèves du collège Stanislas, mêlés aux querelles et aux passions qui heureusement ne dépassèrent guère le seuil des salons, épousèrent le parti des *opportunistes* jusqu'à abandonner pour un temps la direction de l'intime ami de Pie IX ; leur désertion passagère laissa quelques moments de repos à l'ami dévoué et attristé de leurs âmes, mais la définition du dogme, la soumission de tous les catholiques et les terribles leçons de la guerre, effacèrent et emportèrent cette erreur d'un moment.

Depuis la fin des confessions jusqu'à midi, Mgr de Ségur travaillait avec son secrétaire ; c'étaient presque toujours des travaux pressés, qu'il fallait enlever rapidement, sous peine de voir s'accumuler sur le bureau des montagnes de lettres et de papiers. On déjeunait à

midi, déjeuner sobre et rapide aussi ; après quoi, s'il n'y avait pas de convives, on sortait, soit pour aller voir des malades, consoler quelques personnes affligées, soit pour présider quelque bonne œuvre, rarement pour faire des visites, et toujours des visites obligatoires. Avant la première congestion, la sortie n'avait jamais un but de promenade, mais toujours un but de charité ou de devoir,

Rentrés vers trois heures, Mgr de Ségur et son secrétaire allaient à la chapelle pour réciter l'office des vêpres et adorer le Saint-Sacrement. Après quoi, ils reprenaient le travail de bureau, quand ce n'était pas les jours de confession. En effet, Mgr de Ségur recevait et confessait tous les dimanches de cinq à sept heures, les mercredis et les samedis de quatre à sept. Les samedis tout entiers appartenaient aux pénitents, il confessait au collège Stanislas de onze heures du matin à trois heures de l'après-midi, et chez lui jusqu'à la fin de la journée. Les confessions des apprentis, jeunes commis et employés, se prolongeaient ordinairement ce jour-là jusqu'à dix heures du soir et au delà.

A six heures et demie, Monseigneur allait dîner chez ses parents, sauf le samedi, et restait avec eux jusqu'à neuf heures du soir. C'était la part faite à sa famille dans cette existence consacrée toute à Dieu et aux âmes. Puis, il rentrait chez lui, faisait la prière en commun avec son secrétaire et ses domestiques à la chapelle, et se couchait. Nous parlerons plus loin de

ses veilles la nuit devant le Saint-Sacrement. Depuis la mort de sa mère, il travaillait jusqu'à sept heures, dînait presque toujours chez lui, et Dieu hérita des moments consacrés jusque-là à la famille.

Tel était l'ordre habituel de ses journées, mais il y avait souvent des exceptions à la règle, surtout dans les premiers temps de son séjour à Paris, alors qu'il était encore dans la force de l'âge et de la santé. C'était tantôt des soirées récréatives à présider, parfois à l'autre bout de Paris, des fêtes de patronages d'ouvriers, de cercles catholiques, des distributions de récompenses; tantôt des prédications, des retraites, des clôtures de missions dans les faubourgs. Pour ces grandes circonstances, il fallait s'habiller en violet avant le dîner, prendre la tenue d'apparat, la décoration du chapitre de Saint-Denis, et quitter la famille, en sortant de table, pour ne rentrer qu'après onze heures du soir. Quand M. et Mme de Ségur voyaient apparaître la soutane violette, ils levaient les yeux au ciel et hasardaient quelques observations sur ce surcroît de ministère et cet excès de fatigue. Mais le bien que Mgr de Ségur faisait de cette façon était si grand, le bonheur qu'apportait partout la présence de l'apôtre, de l'ami des pauvres et des ouvriers, était si visible, que ses parents oubliaient leur sacrifice, lui-même sa fatigue, et qu'il était tout prêt à recommencer le lendemain les mêmes courses apostoliques.

Ajoutons, pour achever la description des journées de Mgr de Ségur par un dernier témoignage de son

amour envers celui qui les remplissait toutes, qu'il ne sortait jamais de chez lui sans avoir été préalablement à la chapelle saluer le Saint-Sacrement et baiser la terre. Jésus-Christ au tabernacle était le maître de la maison, le maître de son âme, l'alpha et l'oméga du livre de sa vie, le bien-aimé auquel il répétait du matin au soir, par ses actions comme par ses paroles, la brûlante invocation de saint François d'Assise : « Mon Dieu et mon tout ! »

## CHAPITRE II

Patronage de Notre-Dame-de-Nazareth et société de persévérance de la rue de Grenelle.—Le frère Baudime—Instructions du dimanche. — Loteries, fêtes trimestrielles, retraites, petite conférence de saint Vincent de Paul. — Concerts de charité, rapports de Mgr de Ségur avec les artistes : son dévouement aux jeunes gens de l'association et à leurs familles. — Athanase Rousselle, sa mort, son convoi. — Correspondance pendant les vacances.

L'œuvre apostolique de Mgr de Ségur dont nous parlerons avant toutes les autres est celle des apprentis, parce que ce fut la première dont il s'occupa après son retour de Rome et parce qu'elle tint toujours la première place dans son cœur. Plus tard, il se donna avec un égal dévouement aux élèves du collège Stanislas et à l'évangélisation des séminaires ; mais aucun ministère ne lui fut plus cher que celui de ses innombrables enfants du peuple de Paris.

Dès le lendemain de son arrivée de Rome, il alla ouvrir une retraite à la Maison de Notre-Dame-de-Nazareth, où son vieil ami, M. Maignen et M. l'abbé Hello, aumônier du patronage, l'attendaient avec impatience pour s'emparer de lui et reprendre leurs rela-

tions de charité interrompues par son séjour à Rome. Combien ces serviteurs de Dieu et des apprentis parisiens durent s'applaudir de son retour et bénir tout bas la sainte Vierge (tout haut ils n'auraient pas osé) de la bienheureuse infirmité qui le ramenait au milieu d'eux ! Mais si le patronage de Nazareth et le cercle de la rue du Montparnasse eurent ses premières visites et entendirent souvent sa parole, son patronage de prédilection, parce qu'il était à sa porte et sous sa main, ce fut celui de la rue de Grenelle, n° 44. C'est à celui-là qu'il se consacra tout entier ; c'est là qu'il était absolument chez lui comme un bon curé de village au milieu de ses paroissiens, comme un bon père de famille au milieu de ses enfants.

Ce patronage avait été établi par les frères des écoles chrétiennes, vers l'année 1854, dans les bâtiments de l'école libre, fondée par M. de la Tour, curé de Saint-Thomas-d'Aquin. Il avait pris la forme d'une association entre les enfants et les jeunes gens qui en faisaient partie, et dont les anciens et les plus zélés étaient constitués en conseil. L'association, dirigée par les Fréres et présidée par le comte de Gontaut-Biron, avait pour aumônier volontaire un des prêtres de la paroisse. Quand Mgr de Ségur arriva à Paris, en 1856, l'œuvre était déjà bien organisée et marchait régulièrement. Sous son impulsion et sous la direction intelligente et dévouée du frère Baudime-Marie, elle prit un développement rapide, et devint un centre actif de vie chrétienne pour toute la jeunesse ouvrière ou commer-

çante du faubourg Saint-Germain. Le grand moyen de propagande que Mgr de Ségur employait là comme partout et toujours, et qui ne lui manqua jamais, ce fut de se jeter à corps perdu dans cette œuvre de Dieu, et il se donna tout entier à ces chers petits baptisés qu'il appelait son peuple et qu'il aimait comme ses enfants. Il leur faisait l'avance de son cœur, et était toujours payé de retour. A toute heure, en tous lieux, il avait les bras ouverts pour les recevoir, et, qu'ils fussent fidèles ou enfants prodigues, ils trouvaient chez lui l'accueil du meilleur des pères. Il les enveloppait de tendresse humaine et divine, et les gagnait à Dieu en se les attachant invinciblement à lui-même. Quand il entrait dans la salle du patronage, la salle leur semblait s'illuminer. Quand il ouvrait la bouche, tous ouvraient leurs oreilles pour écouter, leurs lèvres pour rire, leur cœur pour recevoir ses enseignements toujours enjoués, assaisonnés d'esprit, de gaieté, où l'ennui ne trouvait jamais place, où tout, les citations, les plaisanteries, les familiarités les plus audacieuses menaient droit à Jésus-Christ. En sortant de ces réunions ou de leurs entretiens particuliers avec lui, ils laissaient déborder dans leurs familles, dans leurs ateliers, l'affection enthousiaste qu'ils ressentaient pour lui, et, sans le savoir, ils se faisaient ainsi ses coadjuteurs et ses apôtres. Leurs camarades voulaient voir et connaître par eux-mêmes cet aveugle, ce prélat, ce confesseur si saint, si tendre, si amusant, si grand seigneur et si bon enfant, qui les faisait rire et pleurer à volonté, qui pardonnait, qui

bénissait, qui sourialt toujours, et, quand ils l'avaient vu et entendu, ils étaient pris à leur tour. C'est ainsi que les réunions de l'association devenaient plus nombreuses, de semaine en semaine, et que, contrairement à ce qui se passe d'habitude, la ferveur des jeunes associés grandissait avec leur nombre.

Voici en quoi consistait le ministère de Mgr de Ségur auprès d'eux. Il allait tous les dimanches, après la messe de midi qui se célébrait dans la grande salle de l'école, leur faire une instruction, et s'entretenait ensuite avec tous ceux qui avaient quelque chose à lui dire. Il les recevait chez lui spécialement le samedi, à partir de sept heures du soir, et le dimanche matin, pour les confesser, et ils pouvaient ensuite, quand ils en avaient le désir, assister à sa messe dans sa chapelle et communier de sa main. Il présidait aux loteries qui, de temps en temps, suivaient la messe de midi le dimanche, et les animait par la verve intarissable de son esprit. On dit que quand un juge rit, il est désarmé ; il savait par expérience que quand un enfant rit, il est pris ; et lorsqu'après quelque histoire désopilante, quelque amusante et joyeuse plaisanterie, il entendait leurs explosions d'hilarité, il remerciait Dieu en lui-même et se disait : « Autant de gagné pour le confessionnal, pour la pénitence et pour le paradis. »

Il présidait également aux fêtes trimestrielles qu'il organisait avec beaucoup de soins et de peines et qui étaient un des grands moyens d'actions et un des grands attraits de la société. Ces fêtes avaient lieu le soir dans

la grande salle de la rue de Grenelle ; les membres de l'association y étaient seuls admis avec leurs familles. C'était un plaisir très recherché, et, comme les ayants droit étaient fort nombreux, il fallait arriver avant l'heure pour être sûr de trouver place. Outre les rapports et les distributions de récompenses, on y entendait d'excellente musique ou de petites pièces de théâtre. Des chanteurs distingués, des artistes de renom, prêtaient souvent leur concours à ces fêtes de la jeunesse et de la charité. M. Claudius Hébrard, le poète habituel et favori des œuvres catholiques, y récitait des vers, toujours chaleureusement applaudis. M. le Curé de Saint-Thomas-d'Aquin terminait la séance par une aimable allocution, et rarement Mgr de Ségur pouvait s'en tirer en simple auditeur ; bon gré mal gré, il fallait qu'il adressât à son cher petit peuple une de ces improvisations rapides et joyeuses dont il avait le secret.

Tous les ans, à l'époque de Pâques, Mgr de Ségur présidait à la retraite qui était prêchée, dans la salle même de la rue de Grenelle, transformée en chapelle par l'enlèvement d'une cloison mobile. Cette retraite commençait le lundi saint pour ne finir que le jour de Pâques par la communion générale. Mgr de Ségur la prêchait quelquefois, mais le plus souvent il laissait à quelque prédicateur, choisi parmi les plus populaires, le soin de faire les sermons et il se réservait le rôle, où il excellait, de donneur d'avis, et, si nous osons nous exprimer ainsi, de *metteur en œuvre*. Il ouvrait les séances par des conseils de direction, des recommandations de

piété, que tous recevaient avec avidité venant de lui, et ses paroles toujours joyeuses, malgré l'ardent amour qui les remplissait, semblaient illuminées par son bon et touchant sourire d'aveugle. Le jeudi et le vendredi saint, tout dans son air, dans son langage, respirait la douleur de la Passion, les larmes de la Vierge-Marie, le sang de Jésus-Christ crucifié. On le voyait si sensiblement aimer le Sauveur et sa croix, que les plus étourdis ou les plus rebelles se sentaient touchés de ce divin amour, et, dans ces moments, comme lorsqu'il célébrait le sacrifice de la messe, sa personne tout entière était une prédication vivante. Chaque soir de la retraite, il restait dans un petit recoin, arrangé en manière de sacristie, attendant les pénitents, les confessant avec une tendresse et une patience inépuisables. Ils étaient très nombreux, car, outre les trois ou quatre cents membres de l'association, les jeunes gens du dehors étaient admis à suivre ces pieux exercices, et presque tous voulaient se confesser à lui. Aussi, dans les derniers jours de la semaine sainte, lui arrivait-il souvent de rester à son poste de miséricorde depuis neuf heures jusqu'à plus de minuit. Le jour de Pâques, il se relevait à six heures pour confesser encore, et allait dire la messe au milieu de sa belle couronne de pénitents réconciliés, d'enfants et de jeunes gens conservés ou rendus par lui au Dieu de leur première communion. Il les communiait tous de sa main, et jamais, pendant les vingt-cinq ans de son ministère, depuis sa cécité, il ne lui arriva un seul accident. Il se tenait debout au pied de l'autel, le saint

ciboire d'une main, la sainte hostie de l'autre. Le prêtre qui l'assistait guidait cette main pleine de bénédictions et il donnait le corps du Sauveur à son cher petit peuple qui défilait et s'agenouillait successivement devant lui. Rien n'était touchant et édifiant comme de le voir dans cette attitude recueillie, immobile, sauf le mouvement de sa main, et distribuant à la foule le pain de vie, comme autrefois le Seigneur Jésus distribuait aux multitudes d'Israël les cinq pains et les deux poissons, images de l'Eucharistie. Après la messe, il donnait à tous les assistants, en souvenir de leurs pâques, de petites roses artificielles bénites, qu'il faisait confectionner à cette intention, *memento* gracieux et touchant que tous recevaient avec joie et conservaient avec un soin religieux.

Mgr de Ségur, dont le zèle était aussi ingénieux qu'infatigable, ne tarda point à compléter cette œuvre de préservation et de sanctification de la jeunesse, en établissant, parmi les plus pieux des associés, une petite conférence de saint Vincent de Paul. Cette conférence se réunissait chez lui tous les dimanches dans la matinée. Il assistait à toutes les séances et initiait lui-même ces jeunes gens à la pratique de l'aumône temporelle et spirituelle. Il n'était jamais plus heureux que dans ces moments où il s'entretenait avec ses chers enfants des besoins de leurs pauvres, les sanctifiait par les bonnes œuvres, et travaillait à mettre leur foi et leur persévérance sous la garde de la charité. C'est de l'ensemble de toutes ces œuvres, des causeries du dimanche, des

retraites de Pâques et de Noël, des séances de la petite conférence de saint Vincent de Paul, que sortirent tant de fervents chrétiens, tant de bons pères de famille, tant de prêtres et de religieux, famille spirituelle de Mgr de Ségur, sa consolation pendant son voyage en ce monde, devenue sa couronne dans le ciel.

Comme l'abîme appelle l'abîme, le bien appelle le bien, et les œuvres naissent les unes des autres. C'est ainsi que, pour fournir aux dépenses relativement considérables des réunions hebdomadaires de l'association, de ses fêtes trimestrielles, de ses loteries, de ses distributions de récompenses, de la petite conférence et de ses pauvres, Mgr de Ségur fut amené à chercher des secours permanents et des ressources extraordinaires. Il commença par organiser une sorte de comité d'enfants riches, dont il fit les patrons de ses petits apprentis et de ses pauvres enfants du peuple. Avec l'assentiment de leurs parents qui payaient pour eux, il les réunissait chez lui, et réclamait de chacun d'eux une aumône annuelle de cent francs qu'ils se procuraient en quêtant leur famille et leurs amis. Il les habituait ainsi à s'occuper de bonnes œuvres, à venir en aide à leurs frères moins fortunés, à donner de leur petite bourse, et, chose plus difficile, à demander, à se faire mendiants pour l'amour de Jésus-Christ. Par ce moyen, il se procurait tous les ans de quinze cents à deux mille francs, qui suffisaient aux besoins essentiels de l'association.

Ces besoins grandissant avec le nombre des associés,

l'éclat des fêtes, le chiffre des familles secourues par la petite conférence de Saint-Vincent-de-Paul, Mgr de Ségur imagina d'organiser des concerts de charité. Il y voyait, non seulement un moyen certain et abondant de ressources, mais l'avantage de se mettre en rapport avec des artistes souvent accessibles aux sentiments généreux, quoique la plupart du temps étrangers à tout sentiment religieux, et de leur faire du bien, en leur en faisant faire aux pauvres. Comme la bonne sœur Rosalie, il aimait ces échanges d'aumônes spirituelles et matérielles, et, sachant qu'un verre d'eau donné pour l'amour de Jésus-Christ ne demeure jamais sans récompense, il se disait qu'en provoquant des bonnes œuvres, il préparait peut-être des retours à Dieu et des morts chrétiennes. Il se mit donc en campagne, avec son élan et sa simplicité habituels, alla frapper à des portes peu accoutumées à s'ouvrir devant des visites sacerdotales, et fut partout reçu avec un respectueux empressement. Son aspect à la fois imposant et joyeux, la sérénité de ce prélat aveugle dont les yeux éteints semblaient lire dans les âmes, l'enjouement de sa conversation, la simplicité confiante avec laquelle il parlait de l'amour de Dieu et des pauvres, comme d'un sujet habituel à ses interlocuteurs, tout cela les étonnait, les charmait, leur causait des sensations salutaires et inconnues. Non seulement ils mettaient à la disposition de sa charité leurs loisirs et leur talent, mais ils l'en remerciaient, et semblaient parfois disposés à faire avec lui une connaissance plus intime. Citons, parmi les grands artistes

qui lui firent le meilleur accueil, Roger, Faure, Mme Carvalho, et plusieurs des sociétaires de la Comédie-Française. Après le premier concert très-brillant et très fructueux organisé grâce à leur concours, Mgr de Ségur leur fit une nouvelle visite de remerciement et leur donna en souvenir un exemplaire richement relié de ses *Réponses*. Tous l'acceptèrent avec un plaisir et une reconnaissance visibles. Un d'eux, Israélite de religion, avait été excepté de cette distribution, par un sentiment de convenance tout naturel. Il réclama instamment contre cette exclusion, et reçut, comme les autres, le pieux *Memento* de Mgr de Ségur. Qu'on nous permette de citer ici un fait curieux raconté par Mme Carvalho elle-même. Quand la grande cantatrice créa le rôle de Marguerite dans *Faust*, ne voulant pas prendre pour la scène de l'église un livre de messe, elle emporta le petit volume des *Réponses* qui se trouva sous sa main, et s'en servit à la première représentation. Depuis lors, par une sorte de reconnaissance pour ce souvenir de Mgr de Ségur, elle ne consentit jamais à faire usage d'un autre livre et ce fut le volume des *Réponses* qui, pendant plus de trois cents représentations, fut le témoin et le compagnon de son triomphe.

Dieu seul sait le travail opéré dans ces âmes d'artistes par leur collaboration avec Mgr de Ségur et les grâces réservées par la miséricorde divine à leur charité. Ces rapports, pour la plupart, furent passagers, et l'apôtre des apprentis et des jeunes gens dut bientôt renoncer à ce genre d'apostolat. Il craignit que les

démarches nécessaires à l'organisation des concerts ne troublassent l'existence paisible et laborieuse de cette mobile jeunesse, et il chercha aillleurs des ressources et des aumônes. Il conserva néanmoins des relations de correspondance et de visites avec quelques-uns des artistes qui l'avaient le plus cordialement secondé, notamment avec Mme Carvalho, et aussi avec une des comédiennes les plus en renom de cette époque. Cette dernière le vit plusieurs fois, lui ouvrit son cœur, lui confia ses angoisses, ses chagrins, ses inquiétudes pour l'avenir de son fils. Mgr de Ségur l'ayant pressée de le lui envoyer pour qu'il dirigeât sa conscience et le préparât à sa première communion, elle hésita un moment et finit par lui dire : « Mais si je vous livre son esprit et son cœur, Monseigneur, il méprisera sa mère ! — Que vous connaissez mal Notre-Seigneur et son esprit ! lui répondit vivement le saint aveugle ; plus votre fils sera chrétien, plus il vous aimera, plus il vous bénira de lui avoir procuré la foi, et je ne lui laisserai jamais oublier que le respect de son père et de sa mère est le premier devoir de la loi divine comme de la loi naturelle. » Touchée de ces paroles, la pauvre femme lui confia en effet, pendant plus d'une année l'âme de son enfant ; puis elle cessa de le lui envoyer, soit de gré, soit de force, car elle n'était pas seule à en décider, et Mgr de Ségur ne sut jamais ce qu'il était devenu.

Il n'y avait rien de pareil à craindre du côté de ses plus chers enfants du patronage. Parmi eux, plusieurs lui furent infidèles, et les passions, le respect humain

aidant, ils s'éloignaient de leur sauveur et de leur père. Mais, tôt ou tard, par l'épreuve, par l'infirmité, par le mariage, par la mort, ils finissaient toujours par lui revenir. L'empreinte laissée sur leur âme par ses paroles et ses exemples était ineffaçable. Avec quelle joie il les retrouvait, les accueillant chez lui quand ils y revenaient d'eux-mêmes, allant les trouver dans leurs misères, sur leur lit de souffrance ou de mort, quand il les savait atteints par la maladie ! Rien ne pouvait les arracher à sa tendresse, les soustraire à son zèle sacerdotal, et, morts ou vifs, il les reconquérait à Jésus-Christ.

Quant à ses fidèles, c'est-à-dire au plus grand nombre, ce n'était point seulement à eux, mais à leur famille, à tous les actes de leur vie que s'étendait sa tendre sollicitude. Il cherchait à les placer, à les établir, il bénissait leur mariage, baptisait leurs enfants et remplissait auprès d'eux la mission d'un second père. Que de bénédictions nuptiales il a données, parmi les petits, plus encore que parmi les grands de ce monde ! Dans ces occasions, il revêtait avec joie ses ornements épiscopaux, sachant que sa mitre, sa crosse, ses brillants insignes de chanoine-évêque du chapître de Saint-Denys, étaient pour ces chers privilégiés du bon Dieu autant d'apôtres de la gloire du Christ, autant de sujets de joie et d'édification, de motifs d'actions de grâces, de sources de souvenirs chrétiens. Dans ces moments-là; il eût voulu être plus grand, plus éclatant encore, pour pouvoir mettre toutes ces grandeurs et cet éclat au service de ses humbles amis.

Mais c'est dans les épreuves,dans la maladie, dans la mort qu'il se donnait à eux avec toute la plénitude de sa bonté. Il les visitait chaque jour, les consolait, les embrassait sans aucun souci des répugnances de la nature ou de la contagion ; on l'a vu revenir ainsi plusieurs semaines,plusieurs mois de suite,jusqu'à la convalescence ou la mort du malade.Quand c'était par la mort que se terminait la maladie, il redoublait d'assiduité et de tendresse à mesure que le dénouement fatal approchait. Il préparait ces pauvres enfants à bien mourir, les confessait, les disposait à recevoir les derniers sacrements, et les enveloppait de tendresses et de bénédictions jusqu'à leur dernier soupir. Le soir, au lieu de se coucher, il retournait quelquefois prier près de leur dépouille mortelle, et consoler leurs pauvres parents. Au jour des funérailles, il se joignait à leur famille et à leurs amis, pour leur rendre les derniers devoirs,et il ne les quittait qu'après le service funèbre, quelquefois même après leur déposition au cimetière.

Parmi ces chers enfants du patronage qu'il aima le plus et qu'il assista jusqu'à la fin, nous devons en mentionner un qu'il pleura longtemps comme un fils et qui le méritait bien. C'était un jeune ouvrier de la classe laisée, nommé Athanase Rousselle ; son père tenait une petite boutique d'objets de piété, rue du Vieux-Colombier. Mgr de Ségur l'avait connu enfant, avant d'aller à Rome, et l'avait retrouvé à Paris en 1856, devenu jeune homme et toujours aussi pieux : à l'asso-

ciation de la rue de Grenelle, à la petite conférence de Saint-Vincent de Paul dont nous avons parlé, il se montrait toujours le premier par le zèle, par l'assiduité, par l'exercice de toutes les vertus chrétiennes. Un dimanche, on vint chercher Mgr de Ségur de la part de cet enfant de prédilection tombé subitement malade. « Nous y allâmes après le patronage, écrit l'abbé Louis, alors secrétaire de Monseigneur. Nous le trouvâmes couché, entouré de ses parents, faible, pâle, mais sans fièvre, sans mal apparent. Il se confessa, et demanda avec instance les derniers sacrements, disant qu'il était assuré que sa mort ne tarderait pas. Monseigneur, cédant à ce qu'il regardait comme un pressentiment envoyé de Dieu, fit appeler un prêtre de Saint-Sulpice ; nous assistâmes à l'extrême-onction et au Saint-Viatique. Je crois que le pauvre et saint jeune homme mourut le lendemain. »

Mgr de Ségur voulut mener lui-même le deuil de cet enfant bien-aimé de son âme. Il marchait derrière le corbillard, donnant le bras au pauvre père qui le guidait et qu'il soutenait. Ce vrai chrétien digne de son fils, disait en pleurant, tout en suivant le cercueil : « Je suis si sûr que mon fils est heureux au Paradis, que si Dieu m'offrait de me le rendre, je refuserais. » Tous les jeunes gens du patronage marchaient à la suite des *deux pères*. A la vue de ce cortège, de ce prélat aveugle, de haute stature, s'avançant la tête nue et conduisant le deuil d'un jeune ouvrier, une émotion respectueuse s'emparait de tous les spectateurs. La

foule se pressait sur son passage, et l'on redisait son nom avec admiration. A la sortie de Saint-Sulpice, quand le cortège se reforma pour accompagner la dépouille d'Athanase Rousselle jusqu'au cimetière, la place était couverte de monde. L'impression causée par cet acte de bonté et de charité de Mgr de Ségur fut si vive et si universelle que, le lendemain, des journaux rendirent compte des obsèques de ce jeune enfant du peuple, comme s'il se fût agi d'un grand seigneur, d'un personnage politique ou d'un gros financier. Quand vingt-quatre ans après, le peuple du quartier habité par Mgr de Ségur lui fit des obsèques triomphales, et se porta en foule un mois plus tard au service solennel célébré à Notre-Dame, il ne fit que rendre à l'apôtre des ouvriers et des jeunes gens ce que lui-même avait fait pour eux de son vivant. Ajoutons à ces souvenirs du jeune Athanase Rousselle un détail bien petit, mais qui, par sa petitesse même, montre la grandeur de bonté et la délicatesse de cœur de Mgr de Ségur. Sachant que le pieux jeune homme avait l'habitude, d'apporter tous les ans, le 22 juillet, un gâteau d'amandes à sa mère dont c'était la fête, il prit à son compte cette habitude filiale, et, chaque année, jusqu'à la mort de la pauvre mère, il lui envoya, au nom de l'enfant parti pour le ciel, le gâteau d'amandes de la sainte Madeleine.

Le dévouement de Mgr de Ségur à ses chers enfants du patronage ne connaissait pas de vacances. Pendant les quelques semaines qu'il décorait de ce nom et qu'il passait au château des Nouettes, chez sa mère, il con-

tinuait près d'eux son ministère par une correspondance assidue. Dieu sait cependant ce qu'il avait de lettres à écrire, tantôt à des prêtres ou des séminaristes, tantôt à des évêques ou des catholiques éminents : M. Auguste Nicolas, M. Dupont de Tours, M. Richard, le grand converti du Poitou, le Père d'Alzon, Mgr Gay, Mgr de Conny, Mgr Mermillod, surtout Mgr Pie, son saint et illustre ami. Mais il ne sacrifiait ni n'oubliait ses apprentis, leur écrivait soit des lettres particulières, soit des lettres collectives adressées au frère Baudime, pour les encourager à la persévérance, les maintenir dans la bonne voie, leur prêcher infatigablement la fréquentation des sacrements.

Quand, par hasard, il revenait à Paris pour quelques jours pendant les vacances, il leur donnait rendez-vous chez lui ou à la maison du patronage. Comme sa chapelle était détendue et démeublée et qu'il n'y pouvait dire la messe, il la disait à la chapelle de Mme Swetchine qui lui donnait à déjeuner après le saint sacrifice. « Au commencement de la messe, écrit l'abbé Louis, Mme Swetchine apportait elle-même à l'autel sur un plateau de vermeil l'hostie qui devait être consacrée pour sa communion. Je l'ai vue chaque fois baignée de larmes après avoir communié » C'est ainsi que Mgr de Ségur trouvait et portait partout son sauveur Jésus-Christ, et qu'il allait, de la sainte âme de l'illustre servante de Dieu, aux chères petites âmes des enfants du peuple de Paris, se donnant tout à tous, à l'image de Celui qui nourrit tous ses fidèles du même pain de vie et les appelle aux joies du même paradis,

## CHAPITRE III

**Ministère de Mgr de Ségur au collège Stanislas. — Son dévouement à cette œuvre. — Son action sur les élèves de tout âge. — Confessions. — Prédications. — Premières communions. —Suite de son ministère après la sortie du collège. — Vocations ecclésiastiques. — Mariages. Baptêmes. — Assistance des malades et des mourants. — Rapports avec les familles.**

Le ministère de Mgr de Ségur au collège Stanislas commença peu de temps après son retour à Paris, et, comme celui qu'il exerçait près des jeunes gens du patronage, il dura presque sans interruption jusqu'à la fin de sa vie. Cette excellente maison d'éducation, qui traversa les soixante premières années du siècle avec des fortunes diverses, prit sa forme définitive peu de temps avant l'époque où Mgr de Ségur lui fut envoyé par la Providence pour coopérer à sa direction spirituelle et inaugurer une ère de prospérité sans pareille. La main vigoureuse de M. l'abbé Lalanne, sa haute intelligence et son infatigable dévouement avaient déjà singulièrement relevé cet établissement, que des directeurs éminents mais isolés, comme le père Gratry, pour n'en citer qu'un, n'avaient pu développer au gré de leurs désirs. Institu-

tion libre, et cependant admise à concourir avec les lycées de l'État pour les prix de la Sorbonne, elle trouvait dans ce double caractère un élément tout spécial de succès. M. Lalanne, détaché de la communauté des pères de Marie, à laquelle il appartenait, recueillit l'héritage du père Gratry et de M. Goschler ; sous son habile direction, le collège se développa rapidement, et le concours fortuit et providentiel de Mgr de Ségur vint donner à l'œuvre désormais vivante et grandissante une impulsion nouvelle et décisive.

L'apôtre des apprentis et des enfants du peuple ne songeait nullement à ce nouveau ministère ; il ignorait même presque complètement l'existence du collège Stanislas, quand l'abbé Jules Hugo, le neveu du poète, le lui fit connaître, en lui demandant avec instances de l'évangéliser. C'était au mois de juin 1857 ; le prêtre qui devait y prêcher la retraite de première communion était tombé subitement malade deux jours avant le commencement des exercices, et M. l'abbé Lalanne cherchait en vain un prédicateur habitué à parler aux enfants et capable de le suppléer. Mgr de Ségur, qui ne reculait jamais devant un service à rendre et une bonne œuvre à faire, accepta aussitôt cette mission. Il prépara la retraite en deux jours, la prêcha à la grande satisfaction des élèves et des maîtres, et se mit comme toujours à la disposition de ceux qui voudraient s'adresser à lui pour la confession. Un certain nombre d'enfants, les meilleurs, attirés par sa sainteté visible et par l'amour de Dieu et des âmes que respirait toute sa

personne, se confessèrent à lui séance tenante ; ils furent si ravis de sa manière d'être au tribunal de la pénitence qu'ils le supplièrent de revenir huit jours après pour les confesser encore. Il y consentit de grand cœur, pourvu que le directeur du collège l'y autorisât ; l'autorisation fut accordée avec empressement, et les pénitents, de plus en plus touchés et charmés de leur nouveau confesseur, firent retentir les classes et les cours du collège de leur enthousiasme et de leur joie. Les choses marchèrent d'un tel pas qu'à la fin de l'année scolaire, c'est-à-dire deux mois après cette première retraite, un très grand nombre d'élèves de toutes les classes l'avaient pris pour directeur de leur âme, et qu'il était devenu de fait le premier aumônier du collège. L'aumônier en titre eut la vertu et le bon esprit de s'en applaudir et d'en remercier Dieu, au lieu de s'en formaliser, et M. l'abbé Lalanne, appréciant cette bonne fortune à toute sa valeur, obtint facilement de Mgr de Ségur l'engagement de continuer indéfiniment son ministère. Avant les vacances, le pieux prélat fit à tous les élèves, réunis dans la chapelle, une instruction familière sur la manière d'employer utilement et pieusement ces deux mois de repos si nécessaires aux collégiens, mais parfois si dangereux par la faiblesse des parents, le défaut de surveillance ou de règle, l'abus des plaisirs même légitimes. C'est ainsi que commença, pour l'apôtre de la jeunesse, ce nouvel apostolat qui devait être pendant vingt-cinq ans aussi fécond au moins que son apostolat près des enfants des classes ouvrières.

Quand il l'entreprit, il y avait beaucoup à faire, et l'esprit du collège Stanislas était loin d'être aussi bon, au point de vue chrétien, qu'il l'est devenu depuis. M. Lalanne, en en prenant la direction, avait dû renvoyer un assez grand nombre d'élèves dont il n'était pas sûr, et les cent cinquante enfants ou jeunes gens qui restaient confiés à ses soins avaient grand besoin d'une culture morale et religieuse de tous les instants. Mais Mgr de Ségur possédait un tel don pour se faire aimer de la jeunesse, il savait si bien parler à l'esprit et au cœur des enfants, il leur rendait la religion si aimable, la piété si douce et si consolante, que son action se fit sentir immédiatement sur ce petit troupeau dont il devenait le pasteur. L'habitude de la confession fréquente, de la communion hebdomadaire, s'établit très vite parmi ces enfants, dont l'âme était en communication intime et continuelle avec la sienne, et bientôt se produisirent deux effets simultanés dont l'un appelait l'autre et qui grandissaient ensemble : la transformation morale des élèves et l'accroissement de leur nombre. La réputation de piété de Mgr de Ségur, sa grande autorité dans la direction de la jeunesse, ses relations de ministère et de famille, attirèrent au collège Stanislas une foule d'enfants que leurs parents étaient heureux de confier à sa tendresse apostolique ; et, comme d'autre part, l'abbé Lalanne imprimait aux études, à la discipline, à l'ensemble de l'éducation et à l'instruction une impulsion salutaire et vigoureuse, les élèves affluèrent en si grand nombre qu'il fallut agrandir la

maison pour en recevoir davantage. Le chiffre de cent cinquante élèves, que Mgr de Ségur avait trouvé en arrivant, fut rapidement doublé, puis triplé, et ce mouvement ascensionnel se continua d'année en année, jusqu'au jour où la suppression des maisons dirigées par les pères Jésuites fit affluer au seuil du collège Stanislas un déluge de demandes d'admission auxquelles il fut malheureusement impossible de satisfaire. Il serait exagéré et injuste de dire que cette prospérité sans exemple est due à la seule influence de Mgr de Ségur; mais il y contribua puissamment, et c'est à lui surtout que revient l'honneur devant Dieu de l'esprit de piété large et solide et de la pureté de mœurs, qui ont fait du collège Stanislas une des premières maisons d'éducation chrétienne.

Mgr de Ségur lui-même était fier et heureux de ses chers enfants de Stanislas. Il vantait sans cesse leur piété, leur bon esprit, l'excellence de leurs maîtres, l'éducation libre sous une forte discipline qui leur était donnée, et il répétait que, de tous les systèmes d'éducation qu'il avait expérimentés, il n'en connaissait aucun de meilleur et de plus efficace. Aussi vit-on plus d'une fois avec étonnement des personnages politiques, dont l'attitude était loin d'être correcte dans les questions religieuses, confier leurs enfants à la direction de M. Lalanne, et, par contre-coup, de Mgr de Ségur. Nous pourrions citer tel ministre de l'empire, à la période la plus aiguë de la guerre faite au pouvoir temporel, et par suite aux institutions catholiques, qui,

par une heureuse contradiction, plaça ses petits-fils au collège Stanislas, et assista, respectueux et ému, à leur première communion : hommage frappant rendu à la supériorité de l'éducation chrétienne par des hommes chez qui le sentiment de la responsabilité paternelle l'emportait sur les passions ou les compromis de la politique, et qui aimaient mieux être illogiques que mauvais pères !

Le ministère de Mgr de Ségur près des élèves de Stanislas ressemblait beaucoup à celui qu'il exerçait près des jeunes gens du patronage. Il se rendait régulièrement au collège tous les samedis pour les confesser, et bientôt, le samedi ne suffisant plus, il dut leur consacrer une partie du vendredi. Quoique le repos du dimanche ne s'étende pas aux travaux spirituels, et que ce soit souvent pour les ministres de Dieu un jour plus rempli, plus fatigant que les autres, les samedis de Mgr de Ségur étaient si chargés et surchargés que le repos absolu de ses dimanches lui eût été bien nécessaire. Les confessions commençaient le samedi matin dès six heures à sa chapelle et n'étaient interrompues que par la messe. A peine les pénitents expédiés, il déjeunait à la hâte, pour arriver à dix heures au collège où il était attendu. Il se remettait aussitôt à confesser sans interruption jusqu'à deux heures et demie-heure de la classe du soir. A ce moment, plus d'un des frères surveillants ou employés dans la maison profitaient de l'occasion pour se confesser à leur tour. Mgr de Ségur se faisait alors conduire à la Visitation,

située rue de Vaugirard, à dix minutes du collège, pour respirer un peu et prendre un bouillon qui lui permettait d'attendre son maigre souper. Il rentrait ensuite chez lui, à quatre heures, à moins qu'il ne recommençât à confesser à Stanislas ; et quand il revenait enfin à la maison, harassé de fatigue, il trouvait les enfants du patronage qui l'attendaient et qu'il ne pouvait se résoudre à congédier. Souvent, vers six heures, n'en pouvant plus, il appelait Méthol et lui demandait s'il pouvait s'arrêter pendant cinq minutes ; sur la réponse de Méthol, qui lui disait en soupirant que les jeunes gens à confesser étaient encore nombreux, et que plusieurs attendaient depuis plus d'une heure, le saint aveugle continuait son ministère jusqu'au bout. « Ces soirs-là, disait Méthol, on lui voyait les lèvres toutes noires à force d'avoir parlé. » Il ne se mettait à table qu'à neuf heures ou neuf heures et demie, quelquefois dix heures, ce qui désespérait le pauvre Urruty : tout était brûlé à force d'avoir attendu; il est vrai que ce tout était bien peu de chose.

A la fatigue des confessions s'ajoutait celle des prédications. Pendant plusieurs années, de 1859 à 1864, Mgr de Ségur prêcha lui-même le carême à ses chers enfants de Stanislas. Il faisait une conférence tous les dimanches, soit avant les vêpres, soit avant le salut, après avoir fait l'instruction de midi au patronage de la rue de Grenelle ; puis il prêchait la Passion le vendredi saint. Il prêcha aussi la retraite de première communion en 1857, 1858, 1862 et 1869, et la retraite de

rentrée à tout le collège en 1861, 1863 et 1867. C'est lui qui disait toujours la messe le jour de la première communion, et, suivant son usage, il adressait aux enfants, avant et après la communion, des paroles si pénétrées de l'amour du Dieu vivant et caché qu'il tenait entre ses mains, que les cœurs les plus durs se fondaient en l'écoutant. Les premières années, il distribuait lui-même la sainte hostie à tous les assistants ; mais plus tard, quand le nombre des élèves eut doublé et triplé, pour ne pas trop prolonger la cérémonie, il se bornait à donner le corps de Jésus-Christ aux premiers communiants, et deux prêtres la donnaient ensuite au reste de l'assistance.

C'était trop. Ce ministère, s'ajoutant à tant d'autres dont nous parlerons plus loin, excédaient les forces humaines. Mgr de Ségur finit par cracher le sang, et il fallut absolument aviser et enrayer. Mais comment choisir, entre tant de chères âmes qui vivaient de sa vie spirituelle et qu'il aimait également ? Il pensa qu'il aurait la force d'abandonner absolument le collège Stanislas, et pendant quelques mois il mit ce projet douloureux à exécution. Mais bientôt, se sentant un peu raffermi, touché de la désolation des maîtres et des élèves qui ne pouvaient s'habituer à ne plus le voir, il reprit auprès d'eux sa mission de confesseur, et se borna à laisser à d'autres celle de prédicateur ordinaire de ce petit peuple de prédilection. Il chercha même à limiter le nombre de ses pénitents et à ne pas en prendre de nouveaux ; mais ce nombre resta encore

considérable, et l'on peut évaluer à quatre-vingts ou cent par semaine le chiffre de ceux qui venaient lui ouvrir leur cœur et recevoir, avec ses conseils paternels, le pardon de leurs fautes. Il était si bon, si indulgent, si encourageant ! Il les serrait sur son cœur, et quand il leur avait donné l'absolution, quand leur âme était pure devant Dieu, il leur baisait parfois la main avec une admirable humilité. A la fin de sa vie, après sa première congestion en 1879, il continua à confesser, mais moins longtemps de suite. Il déjeunait avec M. l'abbé de Lagarde, le nouveau directeur du collège, qu'il estimait et aimait beaucoup, et passait avec lui le temps de la récréation. Jusqu'au bout, il conserva tout ce qu'il put de ce ministère béni, et il ne le cessa que le jour même où il fut frappé pour ne plus se relever.

Il continuait par correspondance, pendant le temps des vacances, son action sur ses enfants de Stanislas, comme sur ceux du patronage. Il n'écrivait point, comme pour ces derniers, des *encycliques* qui eussent été sans objet, mais il leur écrivait des lettres particulières qu'il multipliait suivant les besoins de leurs âmes, et il ne ménageait pas plus son encre que sa parole. Il lui arriva d'écrire plusieurs lettres par semaine à certains de ces pauvres jeunes gens qu'il savait tourmentés de scrupules, exposés à quelque tentation particulière, ou ayant besoin de consolations. Aussi les six semaines de ses vacances se passaient-elles à écrire, et son secrétaire, qui s'amusa une année à tenir note des lettres

dictées du 16 août au 25 septembre, en compta plus de quatre cent vingt.

Ce ministère, comme celui des jeunes apprentis, ne s'arrêtait pas au collège, ni aux enfants eux-mêmes : il s'étendait à leur avenir et à leur famille. Les parents se faisaient présenter à lui et venaient l'entretenir de la situation de leurs enfants, de leur carrière, lui demandant conseil et quelquefois assistance près des personnages influents avec lesquels il était en rapport. Les pauvres mères surtout, toujours inquiètes des dangers qui attendaient leurs fils à leur entrée dans le monde, l'assiégeaient de leurs visites et de leurs confidences, qu'il accueillait avec une infatigable charité. Quoique ces entretiens lui prissent beaucoup de temps et le fatiguassent, il ne manifestait jamais ni ennui, ni impatience ; il conseillait, consolait, ranimait l'espérance et répétait sans cesse à ces bonnes mères que le meilleur moyen de conserver leurs enfants, c'était de se sanctifier elles-mêmes.

Quand c'était la santé du corps de ces chers fils qui était atteinte, Mgr de Ségur multipliait ses visites, ses consolations ; il les traitait comme ses apprentis et ses pauvres, c'est-à-dire en privilégiés. Que de maladies il a ainsi sanctifiées et fait tourner, suivant la parole de Notre-Seigneur, à la gloire de Dieu ! Que de guérisons il a obtenues en sollicitant, en accumulant les prières ! Et que de morts il a rendues saintes et précieuses devant le Seigneur ! Un de ses meilleurs jeunes gens du collège tomba gravement malade d'un érésipèle à la tête,

Chaque jour, Mgr de Ségur allait le voir, le bénir, soutenir le courage de sa mère. Un soir il la trouva en larmes. Son fils semblait à toute extrémité, les médecins ne laissaient plus guère d'espoir, le visage du malade était enflé à faire peur et méconnaissable. Il ne paraissait plus avoir de connaissance. Mgr de Ségur s'approcha de lui, l'embrassa tendrement, et collant ses lèvres à son oreille, il lui parla de Dieu, puis lui demanda de lui serrer la main s'il le comprenait. Une pression légère du pauvre jeune homme lui prouva qu'il était entendu. Le ministre de Jésus-Christ se retourna alors vers la mère, l'encouragea à espérer, lui dit d'aller prier à Notre-Dame des Victoires et que son fils ne mourrait pas. Le lendemain, contrairement à toute prévision, le mourant n'était pas mort : il allait plutôt mieux et de ce jour il revint peu à peu à la santé et à la vie. Il s'est fait depuis un renom d'éloquence dans les assemblées parlementaires où il a courageusement défendu en maintes circonstances les intérêts religieux, au détriment de sa situation politique.

Quand la maladie se terminait par la mort, Mgr de Ségur mêlait ses larmes à celles des parents de l'enfant parti pour le ciel ; il leur continuait l'assistance de ses prières, de son affection, de ses lettres et de ses visites. Il lui est arrivé plus d'une fois, après avoir conduit le fils jusqu'à l'entrée du paradis, de convertir le père, de le diriger à son tour et de l'assister à son lit de mort. Il avait une admirable mémoire pour les anniversaires, et bien rarement, il les laissait passer sans

écrire un mot de consolation et de souvenir aux parents de ses chers enfants décédés ; il a formé ainsi des saintes et douces amitiés que son départ de ce monde a seul pu finir ou plutôt suspendre ; car pour les chrétiens, toutes les affections sont immortelles.

Enfin, il aimait, soit à bénir le mariage de ses anciens enfants de Stanislas, demeurés ses pénitents, soit à développer, à suivre et à diriger leur vocation ecclésiastique. Le nombre des bénédictions nuptiales qu'il donna, des enfants de ses fils pénitents qu'il baptisa ou dont il fut le parrain est incalculable. Par une de ces aimables inventions de son cœur qui lui étaient particulières, il aimait, quand il apprenait la naissance d'un enfant, à écrire au nouveau-né une lettre de bienvenue et de conseils avec une grâce et un esprit charmants. Il y avait dans ce cœur de prêtre toutes les délicatesses d'un cœur de mère, et il était aussi maternel que paternel pour tous les fils de son sacerdoce.

Quant aux vocations ecclésiastiques, nous en reparlerons dans un chapitre spécial. Disons seulement dès maintenant qu'il en vit et fit naître plusieurs au collège Stanislas, et qu'il apportait en cette matière délicate la même décision qu'en toute chose. Non pas qu'il poussât à tort et à travers ses jeunes pénitents vers le sacerdoce ; bien des faits, bien des lettres de lui témoignent du contraire, et quand il ne reconnaissait pas dans une âme, quelque pieuse qu'elle fût, des signes certains de vocation, il se contentait de l'ajourner à la fin de ses études. « Il n'est jamais bon de trancher d'avance les

questions de vocation, non plus que de cueillir les fruits avant qu'ils soient mûrs, écrivait-il à un de ces bons jeunes gens qui voulait se décider, se prononcer sur l'heure, et qui, depuis, se maria et devint père de famille. Je t'engage à renvoyer cette grave affaire à la fin de ton éducation, à l'époque où tu seras un homme, et où tu auras à choisir une voie ; jusque là, tu n'as qu'une vocation, celle d'un bon écolier, pur, honnête et craignant Dieu, ne sors pas de là. » — « Ne pense donc pas à tes vocations, écrivait-il à un autre élève de Stanislas, c'est du temps perdu : quand il faudra te décider, le bon Dieu t'éclairera. D'ici là, demeure en paix et vis au jour le jour, avec une bonne conscience et une vraie bonne volonté. »

Mais quand il reconnaissait, à la lumière qu'il recevait de Dieu, que l'appel du Maître était certain, il n'hésitait pas et brusquait les choses avec une confiance et une résolution vraiment surnaturelles et que l'événement a toujours confirmées. C'est ainsi que, consulté par un jeune homme de dix-sept ans, sur une vocation qu'un autre directeur ajournait depuis trois ans, de confession en confession, sans y attacher d'importance, après l'avoir interrogé, après avoir prié, il lui dit tranquillement, dès leur second entretien : « C'est très bien, mon ami, nous sommes à Pâques, il faut achever cette année de collège et terminer vos études; puis, après les vacances, vous entrerez au séminaire d'Issy. » Le jeune homme, bien que surpris jusqu'au saisissement d'une telle promptitude et d'une

telle fermeté de décision, se soumit à ce qu'il regarda comme l'ordre de la Providence, et il suivit à la lettre les prescriptions de Mgr de Ségur. Depuis lors, il n'a pas cessé un seul jour de bénir Dieu d'avoir placé le saint et clairvoyant aveugle sur son chemin. Il a fait l'épreuve bienheureuse de la réalité de sa vocation, et il est devenu un des prêtres les plus éminents du clergé de France.

Tel était Mgr de Ségur dans ses rapports avec les élèves du collège Stanislas. Nous allons le considérer maintenant dans ses rapports avec les enfants qu'il préparait au sacerdoce et les élèves des séminaires. Nous aurons ainsi une vue complète de son triple ministère auprès des jeunes gens, apprentis, collégiens et séminaristes.

---

# CHAPITRE IV

Vocations ecclésiastiques. — Zèle et bonté de Mgr de Ségur dans la préparation et la direction des jeunes élèves. — Témoignage d'un de ses fils spirituels devenu prêtre et religieux. — Son ministère dans les séminaires, notamment à Montmorillon. — Fondation et direction de la petite communauté d'Auteuil et d'Issy.

Le zèle que Mgr de Ségur déployait dans l'apostolat des apprentis et des collégiens se retrouvait avec plus d'ardeur encore dans la formation des futurs ministres de Jésus-Christ. Faire des chrétiens, c'est une grande œuvre; mais faire des prêtres, c'est-à-dire des initiateurs, des distributeurs, des semeurs de vérité et de salut, c'est une plus grande œuvre encore. Aux yeux du saint aveugle, c'était l'œuvre par excellence. « Pendant les trois années de sa vie publique, disait-il, Notre-Seigneur a travaillé avant tout à se former douze apôtres, douze prêtres. A ce point de vue, l'éducation des jeunes clercs est d'une importance hors ligne. Qu'est-ce en effet que le prêtre, sinon la *lumière du monde*, le *sel de la terre !* Un pays à qui Dieu accorde une génération de véritables prêtres est un pays sauvé. Faire un prêtre, c'est sauver des milliers d'âmes. Il y a plus de trois siècles, ajoutait-il, le con-

cile de Trente, préoccupé de cette grande question, a décrété l'institution des séminaires, et les pères du concile étaient tellement pénétrés de la portée de cette décision, qu'ils se levèrent et se jetèrent dans les bras les uns des autres, en se disant qu'ils venaient de sauver l'Église. »

Préparer des prêtres en suscitant des vocations, en les cultivant, en leur permettant de se développer, soit par des discours spirituels, soit par des secours temporels, telle fut donc, du commencement à la fin de son ministère, la préoccupation de Mgr de Ségur. Quand, parmi les élèves du collège Stanislas ou les jeunes gens du monde, il rencontrait une vocation naissante; l'œuvre était relativement simple ; il ne s'agissait que de préserver ce précieux germe par la piété, de l'arroser par la grâce des sacrements, et, le jour de la récolte venu, de décider les parents à ne pas disputer leur fils à l'appel du maître de toutes choses. Mais, dans les classes laborieuses, les difficultés étaient plus grandes. Les vocations en germe sont bien plus exposées à se perdre dans le milieu des ateliers, dans l'atmosphère pernicieuse de Paris, dans les contradictions des familles qui ont en perspective de nombreuses années de sacrifices pécuniaires, au lieu du salaire et de l'assistance de l'apprenti devenu ouvrier. Il fallait donc découvrir les vocations, les cultiver avec un soin de chaque jour, développer assez l'instruction de ces jeunes gens pour les mettre à même d'entrer au petit séminaire, enfin se charger de tout ou partie des frais

de leur éducation ecclésiastique jusqu'au sacerdoce, c'est-à-dire pendant huit ou dix ans. Mgr de Ségur se dévoua à cette mission complexe et difficile avec une ardeur et un succès incomparables. Le nombre des prêtres qu'il suscita, qu'il éleva, qu'il suivit de la jeunesse à la maturité, de l'école primaire au grand séminaire et à l'ordination, dont il paya l'éducation ecclésiastique, dont il forma l'âme aux vertus sacerdotales, dépasse de beaucoup non-seulement les trente-trois années de son ministère, mais les soixante et une années de son existence : c'est la sainte couronne de son apostolat.

Quand il les avait découverts, il les entourait de soins et de tendresse, dirigeait leur conscience, leur procurait, avec un art ingénieux, des professeurs volontaires et gratuits pour les initier aux premières notions du latin; il leur procurait aussi les ressources nécessaires pour suppléer à la pauvreté ou à l'insuffisance de leurs familles. Il consacrait en grande partie à cette œuvre le produit annuel de ses écrits, quelquefois supérieur à dix mille francs ; distribuait entre des familles riches et chrétiennes le surplus de ses protégés ; organisait des comités de dames chargées de recueillir des offrandes temporaires ou des souscriptions annuelles ; foulant aux pieds la fausse honte et le respect humain, il se faisait joyeusement mendiant, en vrai disciple de saint François d'Assise, pour vêtir, nourrir et instruire les futurs ministres de Jésus-Christ. Avec ces ressources, tantôt offertes par la charité généreuse, tantôt arrachées au luxe qui dessèche le cœur en tarissant mi-

sérablement la richesse, il expédiait ses néophytes dans les petits séminaires des diocèses où l'amitié des évêques lui faisait des conditions plus douces, tels que les séminaires de Séez, de Versailles et de Montmorillon. Ce dernier surtout lui était toujours ouvert par la tendre affection de l'illustre évêque de Poitiers ; c'était son séminaire par excellence, celui qu'il aimait, qu'il évangélisait avant tous les autres, où il avait le plus d'enfants spirituels, où il revenait prêcher avec le plus de bonheur. De 1857 à 1879, sauf deux ou trois années où il fut empêché, soit par la guerre, soit par sa santé, il prêcha la retraite annuelle qui suit la rentrée des vacances. Il était là comme chez lui, et Montmorillon fut son petit séminaire, comme l'association de la rue de Grenelle fut son patronage et Stanislas son collège.

Pour rendre dans toute sa vérité et son étendue ce ministère de Mgr de Ségur, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de laisser la parole à un de ceux qui en furent l'objet. Voici les souvenirs que nous a envoyés par écrit un religieux éminent qu'il aima entre tous et qui le montre à l'œuvre, soit chez lui, dans la préparation de l'enfant avant le séminaire, soit au séminaire, dans la formation du séminariste aux grandeurs et à l'esprit du sacerdoce. L'admirable charité de Mgr de Ségur y est décrite avec un accent inimitable de reconnaissance, d'émotion et de sincérité par un témoin, par un fils de son apostolat.

« C'est à l'Œuvre du patronage de la rue de Grenelle, n° 44, que j'ai eu le bonheur d'approcher pour

la première fois Mgr de Ségur. Ce devait être en 1856 ou 1857, pendant la retraite pascale. J'étais enfant de chœur à Saint-Thomas-d'Aquin ; mon bonheur était de multiplier mes actes de présence à l'église, mes services à l'autel. Aussi, les frères chargés de la maîtrise me désignaient-ils volontiers pour remplir les fonctions de clerc dans les cérémonies qui avaient lieu en dehors de la paroisse; par exemple à l'école de la rue de Grenelle, chez les sœurs de Bon-Secours, à la nonciature, ou dans d'autres chapelles, quand il arrivait que le curé de Saint-Thomas devait s'y rendre pour le mariage de quelqu'un de ses paroissiens. S'il a plu au bon Dieu de récompenser cet empressement à me rendre à ces convocations en me faisant rencontrer Monseigneur, je puis dire qu'il m'a donné la récompense la plus en rapport avec mes goûts, puisqu'il m'a fourni ainsi, par le moyen de son serviteur, les facilités que je ne pouvais avoir par moi-même, de faire mes études, et d'arriver au sacerdoce.

« Donc, Monseigneur, accompagné de l'abbé Louis Klingen-Hoffen, arrivait, chaque soir, un moment avant l'exercice de la retraite pascale qu'il prêchait aux ouvriers et apprentis, et, après avoir adoré le Saint-Sacrement, se rendait dans un petit réduit qui servait de sacristie pour attendre l'heure de l'instruction. Nous nous y trouvions, un autre enfant et moi, et l'abbé Louis ne manquait jamais une occasion de nous taquiner ou de nous donner une chiquenaude. Fuir ne nous était pas possible : nous aimions mieux nous réfugier, sans plus de façon, à côté de Monseigneur, qui, sui-

vant de l'oreille tout notre manège, s'enquérait aimablement de la cause de la bataille, et, nous sentant près de lui, étendait sur nous son bras pour nous caresser. Dire combien j'étais heureux quand j'étais ainsi près de lui m'est impossible : *Virtus de illo exibat...*

« Un soir, il me dit : « — Comment t'appelles-tu ; « et que veux-tu faire quand tu seras grand ? — Je « voudrais être prêtre : et M. l'abbé Rivié a la bonté « de continuer l'œuvre commencée par l'abbé Alix ; il « me donne deux fois par semaine une leçon de latin. « — Tu n'iras pas vite avec deux leçons par semaine... « Veux-tu que je parle de toi à M. Rivié, et que je te « fasse donner une leçon tous les jours ? — Monsei- « gneur, je vous en serais bien reconnaissant. »

« C'est ainsi que nous eûmes bientôt un maître de latin, mais un maître comme peu d'élèves peuvent se vanter d'en avoir eu : un gendarme, bon cœur, malgré son sabre et son chapeau à claque, dévoué et instruit. Marc Casabonne, qui avait fait ses études jusqu'en rhétorique, s'astreignait à venir chaque jour à cinq heures nous faire réciter *Rosa, Dominus* ou *Moneo,* consacrant ainsi à une œuvre de charité et de zèle les loisirs que lui laissaient ses fonctions de la garde impériale.

« Pour plus de facilité, Monseigneur loua, au-dessus de ses propres appartements, une petite chambre qui était la nôtre ; elle fait aujourd'hui partie du logement de l'excellente famille Méthol.

« Là, tous les soirs, Henri, Léon, Jean, Victor et

moi, nous nous réunissions. Les deux premiers ne continuèrent pas longtemps l'étude du latin : et nous restâmes trois sous la conduite de notre excellent maître. Monseigneur témoignait le plus vif intérêt à nos petits travaux, et nous récompensait par un cadeau de vingt-cinq centimes par semaine, si les notes de notre professeur témoignaient d'une complète satisfaction. J'avoue franchement que je ne les méritais pas toujours. Les verbes irréguliers eurent plus d'une fois raison de ma mémoire, et la paresse était alors un des éléments habituels de mes confessions. Dès qu'il s'occupa de nous faire étudier, Monseigneur s'occupa également de nous former à la piété, à cette piété franche, suave et efficace, qu'il n'a cessé de prêcher et d'inspirer jusqu'au dernier moment. « Tu viendras, me dit-il, te confesser chaque « semaine. » J'avais alors pour confesseur le prêtre pieux et distingué qui m'avait préparé à faire ma première communion et qui dirigeait encore, ce me semble, le catéchisme de persévérance des garçons de Saint-Thomas-d'Aquin, M. l'abbé Le Rebours, aujourd'hui curé de la Madeleine, un de ceux qui se trouvèrent auprès de Monseigneur à ses derniers moments. Il m'en coûtait de cesser de m'adresser à lui pour la conduite de mon âme. Je le dis avec confiance à Monseigneur, qui me répondit : « Bien, mon enfant, continue de te « confesser au bon M. Le Rebours : mais, chaque « semaine, tu viendras me dire si tu as été sage et si « tu as fais quelque progrès dans les vertus. » Cette solution conciliait tous mes désirs. Je fus heureux de

m'y conformer. A peine âgé de douze ans, je ne savais pas alors ce que c'était que la direction, et cependant je recevais ainsi chaque semaine de mon père bien-aimé ces conseils, ces lumières qui me faisaient connaître le doux mystère de la grâce et de l'amour de Jésus en nous, espérance de gloire. Avec quel accent de tendre piété il m'expliquait ce qui faisait dès lors l'âme de sa vie, la joie de son cœur et le fond de ses pensées ! A genoux auprès de lui, dans la chapelle, éclairée seulement par la lumière des trois lampes (car alors Monseigneur confessait dans la chapelle), à deux pas du tabernacle, la tête sur le cœur de mon Père, j'écoutais dans le ravissement de la reconnaissance la révélation de ces grandeurs du chrétien, si inconnues ou du moins si oubliées. Quand il avait fini, il m'embrassait et me disait : « N'est-ce pas que c'est bon de « savoir cela, et que tout grandit, dans cette lumière ? « Je t'aime, mais c'est Jésus que j'aime en toi, et, si tu « m'aimes un peu, toi aussi, en moi, pauvre homme, tu « peux aimer le grand Jésus ! » Que de fois il m'a répété ces douces paroles !

« Le cardinal Morlot ayant succédé à Mgr Sibour, dans les premiers mois de l'année 1857, choisit M. l'abbé Le Rebours pour l'un de ses vicaires généraux. Je devins alors tout à fait le pénitent de Monseigneur et aussi le servant de messe de M. l'abbé Louis. En cette qualité, je pus apprécier avec quel esprit de foi Monseigneur traitait tout ce qui se rapportait au saint sacrifice. Non content de s'assurer par lui-même que je

savais bien toutes les réponses de la messe, il fit faire une soutane noire et un surplis à larges manches, à la taille d'un enfant de douze ans ; et c'est dans ce costume sévère que j'avais le bonheur de servir la sainte messe. La privation de la vue empêchait le prélat de se rendre compte lui-même de l'accomplissement des cérémonies ; mais il m'interrogeait, il m'enseignait à joindre les mains, à faire la génuflexion, « le genou droit venant « à côté du talon gauche, sans que le corps ni la tête « se courbent aucunement. » Un jour, pendant la messe, je faisais un peu de bruit avec le nez, Monseigneur m'entendit, appela Méthol et lui dit : « Demandez « à Pierre s'il a oublié son mouchoir, et prêtez-lui en « un des miens. » Si, pendant la messe, un assistant, peu habitué au silence ordinaire et au recueillement de la petite chapelle, occasionnait un peu de bruit par ses mouvements, un *chut* modeste et prolongé parti de l'autel l'avertissait charitablement de son oubli. Il n'était pas jusqu'à la cloche de la porte que l'on ne sonnait qu'avec précaution, quand Monseigneur disait la sainte messe : Tant pis pour les retardataires, ils devaient attendre dans l'antichambre la fin de la messe, pour entrer dans la chapelle.

« Qu'il faisait bon voir ce saint prêtre en adoration devant le Saint-Sacrement ! La tête droite et les yeux ouverts comme s'il eût cherché, à travers les doubles ténèbres de sa cécité et de sa foi, à découvrir son Dieu, il était immobile, à genoux parfois, souvent assis, lui disant l'amour de son cœur. Il connaissait pourtant les

sécheresses et les aridités, et recourait alors ; pour s'aider dans sa prière, aux moyens les plus élémentaires et les plus simples. Souvent il appelait celui de nous qu'il avait entendu entrer dans la chapelle, et nous disait : « Mon enfant, prends l'Imitation qui est là sur « la petite bibliothèque et lis-moi quelques versets. » Nous lisions le plus habituellement au hasard, rarement un chapitre entier, car aussitôt qu'une pensée se présentait capable d'occuper son âme en la nourrissant, il arrêtait son lecteur et reprenait son entretien avec Dieu.

« Pendant la semaine que Monseigneur passait aux Nouettes, il ne nous oubliait pas. Nous lui écrivions ; il nous répondait, et je regretterai toujours de n'avoir pas conservé les lettres que je reçus de lui à cette époque, jusqu'au moment de mon entrée au couvent. Je me rappelle une phrase latine que contenait sa première réponse, et qui ne laissa pas que de mettre à l'épreuve mon inexpérience : *Valeas : salutem et pacem tibi, fratriculoque qui laborat tecum : mentem sanissimam habeas semper in corpore sano* [1].

« Le 3 mars 1858, nous quittâmes Paris pour nous rendre au petit séminaire de Montmorillon. Ce départ, objet de nos désirs, devait pourtant faire couler nos larmes et celles de nos parents. Monseigneur voulut que les adieux se fissent chez lui. Le soir donc, il nous

1. Bonjour, salut et paix à toi et au petit frère qui travaille avec toi ; garde une âme très saine dans un corps sain.

réunit à sa table : l'un de nous, orphelin, y vint accompagné de son frère aîné ; un autre était conduit par son père et sa mère ; je n'avais moi-même que mon père avec moi. La mère de Monseigneur, la vénérable Mme de Ségur, avait été chargée de préparer à chacun de nous ses provisions de route. Un charmant panier d'osier les renfermait, ainsi qu'un couteau, qu'elle avait eu le soin de choisir avec une pointe arrondie pour que nous ne puissions pas nous blesser en nous en servant ; un vin chaud termina le souper, et nous partîmes avec la bénédiction de Monseigneur, sous la conduite de notre cher terrible gendarme, emportant, comme souvenir particulier de notre bienfaiteur, un Nouveau-Testament, sur lequel il avait écrit lui-même ce mot : Souvenir ✝ L. G. de Ségur.

« Monseigneur avait réglé lui-même tous les détails du voyage. A Poitiers, M. l'abbé Gay avait été prévenu de notre passage, et voulut bien nous inviter à sa table. L'évêque lui-même, malgré la consigne donnée ce jour-là aux serviteurs, accueillit les enfants de Mgr de Ségur et leur gendarme, et le 5, nous arrivâmes à Montmorillon, où l'excellent et vénéré P. Baudry nous reçut avec une bienveillance qui ne nous abandonna jamais depuis lors.

« Montmorillon ! Ce nom, chaque fois qu'il résonnait aux oreilles de Monseigneur, avait le privilège d'amener sur ses lèvres ce bon sourire que n'oublieront jamais ceux qui le virent même une seule fois. C'est là qu'il envoyait ses enfants ; c'est là qu'il venait avec bon-

heur, chaque année, prêcher la retraite ; là, il trouvait chez les professeurs et les élèves des âmes heureuses de recueillir ses enseignements et fidèles à les suivre. Là, chaque année, il constatait avec joie les heureux fruits de la communion fréquente dans les âmes ardentes des jeunes gens ; et tandis que Mgr Pie introduisait progressivement au petit séminaire l'usage de l'habit ecclésiastique, de la tonsure et des premiers ordres mineurs, conformément aux prescriptions du saint concile de Trente, son saint ami cultivait l'intime des âmes et y faisait régner la vraie et solide piété. Aussi, étaient-ils fiers, l'un et l'autre, de leur petit séminaire, et on peut lire, dans un des chapitres du *Traité de la très sainte Communion*, ce que Monseigneur en écrivait alors. Il ne le nomme pas, mais tous ceux qui ont connu Montmorillon à cette époque l'auront facilement reconnu.

« Nous avons parlé des *retraites :* Montmorillon, fut, je crois, le séminaire où Monseigneur commença ce ministère, et où il revint plus fréquemment. Poitiers, Séez, Beauvais, Saint-Lô, Versailles, Nantes, Sainte-Anne, d'autres encore eurent le bonheur de le voir et de l'entendre : aucune de ces maisons ne peut disputer à Montmorillon l'honneur de la première place.

« Qu'était-ce que ces *retraites* qui laissaient dans l'âme de tous ces enfants et jeunes gens de si doux et si durables souvenirs ? C'étaient vraiment des jours de salut et de grâces, des jours de joie et d'amour pour Notre-Seigneur, des jours féconds pour le temps et pour l'éternité. Ordinairement, Monseigneur arrivait

un jour ou deux avant l'ouverture des exercices, et, dès qu'il avait pris le repas exigé par la fatigue du voyage, il se mettait à entendre les confessions des grands, afin de les mettre ainsi en état de communier presque tous les jours de la retraite, méthode profondément chrétienne et divinement raisonnable, si j'ose ainsi dire, puisque, replaçant dès l'abord, dans la grâce du bon Dieu, les âmes qui auraient pu en être déchues, elle les mettait ainsi à même de mieux profiter des faveurs de la retraite, dont la source s'ouvrait chaque matin par une communion qui devenait de plus en plus générale. Lui-même célébrait chaque jour la messe de communauté et, de sa main, conduite par celle du pieux et bien-aimé secrétaire, distribuait à tous ses enfants le pain des anges, avec un bonheur qui se traduisait visiblement par l'épanouissement de ses traits.

« Les instructions, deux, quelquefois trois par jour, étaient ordinairement précédées d'avis pratiques. C'était le moment que les *petits* aimaient le mieux, parce que, alors, Monseigneur les « faisait rire » par la gaieté si franche et si communicative de son esprit, par des saillies qui le faisaient lui-même rire de tout son cœur. Mais quand, reprenant le sérieux de la retraite, il nous invitait à nous recueillir un instant, et commençait ensuite son grand signe de croix, à la joie succédait une pieuse avidité d'entendre le saint parler des choses de Dieu. Les instructions étaient généralement courtes ; rarement elles atteignaient la demi-heure ; jamais elles

grands bras et son cœur pour nous bénir! Douces émotions de notre enfance, chers souvenirs de ces jours tout embaumés pendant lesquels le saint nous aidait à nous sanctifier!

« Le départ de Monseigneur était pour tous un vrai chagrin, adouci, il est vrai, par une de ces faveurs auxquelles des cœurs d'enfants ne sont jamais insensibles: une indulgence plénière des *pensums* et *retenues* mérités avant la retraite, et un congé destiné à délasser les esprits de l'application des jours précédents. Mais, ce départ même ne mettait pas fin au ministère du serviteur de Dieu parmi nous: le bien qu'il avait commencé par ses paroles, il le continuait par ses lettres, et les supérieurs des maisons qu'il évangélisait pourraient nous fournir, s'ils nous communiquaient ces lettres, des preuves de l'affectueuse sollicitude dont nous étions les objets [1]. Le nouvel an, une ordination, une première communion, le simple désir de nous prouver qu'il ne nous oubliait pas, nous valaient, de la part de Monseigneur, des *lettres encycliques*, comme il les appelait lui-même, qui venaient raviver les souvenirs de la retraite et réveiller les endormis.

« Du reste, nous avions toujours un souvenir de retraite qu'il nous distribuait à tous; tantôt c'était un de ses opuscules, tantôt une carte sur laquelle il avait fait imprimer ces deux mots: *être Jésus*, qu'il nous

1. Plusieurs de ces lettres ont été publiées dans le premier volume de la correspondance de M. de Ségur.

montrait comme résumant toute notre perfection chrétienne et ecclésiastique.

« Une année, à Montmorillon, c'était en 1862, nous étions réunis à la chapelle pour entendre ses derniers avis, et il nous annonça qu'il allait nous faire distribuer des roses bénites, dans lesquelles nous verrions l'image de la très sainte Vierge, en même temps qu'un souvenir de la retraite : « Pendant qu'on vous les dis-« tribuera, dit Monseigneur, vous chanterez un can-« tique à la très sainte Vierge. » Le chantre, pris au dépourvu, tardait un peu à entonner, quand un de nos maîtres, que Monseigneur affectionnait particulièrement, indiqua le cantique commençant par ces mots : « Vierge sainte, Rose vermeille ! »

« Cet à-propos, joint au parfum des fleurs qui embaumait la chapelle, car à ces fleurs artificielles, on avait su donner jusqu'à l'odeur si douce et pénétrante de la rose, fit épanouir le visage de notre Père, qui, de la chaire où il se trouvait, s'unissait à nos chants, autant que sa mémoire, merveilleusement fidèle, lui en laissait la facilité. »

Ce que Mgr de Ségur fut pour celui dont nous venons de reproduire les vivants souvenirs, il le fut, à peu de chose près, pour tous les enfants dont il dirigea la vocation, et dont il assura la carrière sacerdotale, et pour les séminaires où il les plaçait ; leur nombre était si considérable, que ces *Parisiens,* comme les appelaient leurs camarades, y formaient une tribu presque comparable à celle des *Vendéens*, des *Châtelleraudins* ou des

*Niortais*. Tous ne parvinrent pas au sacerdoce. Quelques-uns même, hélas ! trompèrent tristement et affligèrent amèrement le cœur de leur saint protecteur. Il n'en conservait pas moins leur souvenir, et quand, dans la conversation, le nom de ces pauvres enfants prodigues venait à ses oreilles, il redisait d'eux plus volontiers les bonnes qualités qui l'avaient séduit d'abord, que l'ingratitude et l'oubli par lesquels il avait été récompensé.

Plus tard, pour rester en communication plus suivie avec les enfants auxquels il reconnaissait une vocation ecclésiastique sérieuse et une nature d'élite, il les envoyait, en payant leur bourse, si c'était nécessaire, à la petite communauté de M. l'abbé Millot, dont nous allons parler. S'il leur trouvait une vocation religieuse, il les confiait à la charité paternelle de Dom Gréa, dont la maison de Saint-Claude était pour lui l'image et le vestibule du paradis.

Voici comment et dans quelles circonstances fut fondée la communauté de l'abbé Millot, qui, depuis vingt ans, a donné tant de bons prêtres à l'Église, et que Mgr de Ségur chérissait à l'égal de Montmorillon. C'était à la fin de 1860, ou au commencement de 1861 : M. Millot, ancien professeur au collège de M. Poiloup, à Vaugirard, chanoine du diocèse de Langres, et pendant de longues années, supérieur du collège ecclésiastique de Saint-Dizier (Haute-Marne), vint trouver Mgr d[illegible] et lui dit qu'il avait une soixantaine de [illegible] sa disposition, s'il le voulait,

pour ressusciter la petite communauté des clercs de Saint-Sulpice, détruite par la Révolution française, relevée en 1814 et dispersée de nouveau après 1830. Cette pieuse institution, pendant les deux cents ans de son existence, avait rendu d'incalculables services à l'Église, et donné à la France deux cents prêtres, dont beaucoup de vicaires généraux, de supérieurs de séminaires, et sept évêques. Sa reconstitution était d'autant plus nécessaire, qu'en 1860, les deux petits séminaires de Paris, obligés par la force des choses et la volonté des familles, de recevoir, avec les aspirants sérieux au sacerdoce, des enfants qui y entraient sans vocation éprouvée, n'avaient pas le caractère exclusivement clérical (qu'on nous pardonne ce mot ici à sa place) qu'ils ont repris et qu'ils reprennent de plus en plus depuis vingt ans. Mgr de Ségur, dont le recrutement du clergé et la formation des prêtres dignes de ce nom étaient la première préoccupation, accueillit cette idée avec empressement, et promit son concours le plus actif à M. l'abbé Millot, à la condition qu'il obtînt l'agrément formel et sans réserve du cardinal Morlot, alors archevêque de Paris. Le pieux cardinal autorisa et bénit de grand cœur l'entreprise, et l'on se mit immédiatement à l'œuvre.

Une maison convenable fut louée à Auteuil. M. Millot s'y installa sans retard, et, pour commencer son œuvre à l'imitation du divin maître, il voulut recevoir gratuitement douze enfants, dont la piété exceptionnelle garantissait la vocation certaine, en l'honneur des

douze apôtres. Ces premiers élèves et ceux qui leur furent successivement adjoints suivirent les cours de l'institution Notre-Dame, dirigée alors par M. l'abbé Lévêque, successeur de M. Poiloup. Mais ce n'était pas tout de trouver des élèves d'élite, il fallait former en eux l'esprit sacerdotal et se procurer des ressources pécuniaires pour l'entretien et le développement de la maison. Mgr de Ségur fut d'un puissant secours à M. Millot pour la formation spirituelle des jeunes clercs et pour leur subsistance temporelle, comme pour leur recrutement.

La besogne la plus difficile, celle qui lui répugnait et qui lui coûta le plus, ce fut la question pécuniaire : ce qu'il appelait *la croix d'argent* lui fut toujours une croix, très pesante, et, s'il quêta pendant vingt-cinq ans de suite, pour ses pauvres, pour ses œuvres, pour ses chers enfants du sacerdoce, il ne le fit jamais que par un effort de vertu. Pour venir en aide à la petite communauté d'Auteuil, il forma, non sans beaucoup de peine et de démarches, un comité de dames, la plupart mères de ses pénitents du collège Stanislas. Ce comité se réunissait chez lui deux ou trois fois par an. Pour les encourager à réunir des souscriptions plus abondantes, il s'inscrivait lui-même en tête de la liste pour mille ou quinze cents francs. Ces souscriptions ne suffisant pas à combler le déficit, Mgr de Ségur eut recours au Père de Ratisbonne, et il obtint de lui qu'il fit un appel aux mères chrétiennes, dans sa chapelle de Notre-Dame-de-Sion. Il fit aussi une tournée de visites

chez les personnes du monde les plus riches, pour les quêter personnellement, face à face, et leur arracher autre chose qu'une aumône vulgaire. Il réussit chez beaucoup, mais pas chez toutes, et l'une d'elles, vingt fois millionnaire, lui refusa un jour le billet de mille francs qu'il sollicitait de sa charité, en alléguant l'achat qu'elle était obligée de faire de vingt-cinq mille francs de plantes grasses pour ses serres: « Ah! si cette pauvre dame connaissait nos plantes grasses! » disait plaisamment et tristement l'apôtre de Jésus-Christ. Grâce à ses démarches, unies à celles que M. l'abbé Millot et la pieuse Mlle Delmas, vraie providence de la maison, multipliaient de leur côté; grâce aussi à la parole éloquente et sympathique de Mgr Mermillod qui prêcha plus d'une fois en faveur de la petite communauté, la question financière se trouva heureusement résolue, et le développement de l'œuvre put continuer sans entraves.

Mais le secours le plus puissant que Mgr de Ségur apporta à cette œuvre de Dieu et à son fondateur, ce fut celui de sa parole, de sa présence, de son apostolat. On peut dire qu'il était l'âme de la maison. Il allait très souvent à Auteuil, et plus tard à Issy, quand la petite communauté y fut transférée, et les élèves l'aimaient jusqu'à la passion. Il était leur confesseur extraordinaire, et, par sa douce et sainte influence, il fit de cette maison comme un petit paradis. L'esprit de Jésus-Christ, sa paix, sa joie divine, y régnaient pleinement; la communion fréquente y entretenait la pu-

reté des mœurs, l'amour de la discipline, la simplicité et l'humilité chrétiennes. Grâce à la bonne conscience et au bon air de la campagne, la santé du corps y florissait comme celle de l'âme. « Ne pas se bien porter est contre le règlement », disaient les élèves en riant.

Suivant un usage invariable, basé sur la connaissance de la jeunesse, Mgr de Ségur mêlait le plaisant au sévère et le délassement au travail. Une ou deux fois par an, spécialement au carnaval, les enfants jouaient quelque petite pièce ; ce qui amusait extraordinairement les élèves et même les maîtres. A partir d'une certaine classe, la troisième ou la seconde, les meilleurs élèves, sur le témoignage de leurs condisciples, en même temps que de leurs maîtres, recevaient la soutane qu'ils portaient les dimanches et fêtes, mais seulement dans la maison. C'était l'occasion d'une belle et touchante cérémonie que Mgr de Ségur présidait, et à laquelle les dames du comité étaient invitées. Avant de revêtir les jeunes gens choisis de l'habit ecclésiastique, le saint aveugle célébrait la messe, donnait la communion à tout le monde, et adressait à ses chers élus les avis les plus touchants sur la vocation sacerdotale, sur la vie exemplaire qu'ils auraient à mener pour faire toujours honneur à leur soutane. Il excellait dans ces petites allocutions, et, bien des fois, maîtres et élèves, dames patronesses, pères et mères des jeunes gens qui recevaient le saint habit, pleuraient les larmes les plus douces, « tous, jusqu'au pauvre homme qui

griffonne ceci », ajoute l'abbé Diringer, le secrétaire intime du prélat, de qui nous tenons la plupart des détails que nous venons de rapporter. Un petit dîner terminait la fête, et le souvenir de ces journées du ciel restait ineffaçable dans le cœur des enfants et de tous ceux qui y avaient assisté.

La petite communauté d'Issy a donné, depuis 1864, une trentaine de prêtres à l'Église ; et soixante jeunes clercs, élevés sous l'œil et la direction de M. l'abbé Millot, dans l'esprit toujours vivant de Mgr de Ségur, y préparent, d'année en année, au maître du champ une moisson nouvelle.

Ajoutons, pour terminer ce chapitre de la mission apostolique de Mgr de Ségur, que, dans les dix dernières années de sa vie, il soutint de ses aumônes, de sa parole, de sa correspondance, l'angélique communauté de Dom Gré à Saint-Claude ; qu'il y envoya des âmes d'élite, y entretint des vocations, y prêcha des retraites aussi souvent que sa santé le lui permit, et que, là comme à Issy, comme à Montmorillon et en tant d'autres séminaires, il laissa l'empreinte durable de son esprit sacerdotal, le parfum de sa tendre piété et un impérissable souvenir.

---

# CHAPITRE V

**L'œuvre de Saint-François-de-Sales. — Historique. — Part prépondérante prise par Mgr de Ségur à sa fondation, sa direction et son développement à Paris et dans toute la France.**

Le ministère que Mgr de Ségur exerçait auprès des apprentis, des élèves du collège Stanislas, des jeunes clercs de Montmorillon, de la petite communauté d'Issy, et de tant d'autres séminaires et maisons religieuses, eût suffi à absorber la vie tout entière d'un prêtre ordinaire. Quand on songe au nombre de retraites qu'il prêchait chaque année, d'instructions qu'il donnait, de réunions qu'il présidait, de confessions qu'il entendait, on se demande comment il pouvait suffire à ce triple apostolat. Et pourtant, ce n'était encore qu'une partie de son œuvre, et dès la seconde année de son retour à Paris, en 1857, une nouvelle charge, presque aussi lourde à elle seule que les trois autres, vint s'imposer à son zèle qui ne savait jamais se refuser à aucun labeur. Nous voulons parler de l'association catholique de Saint-François-de-Sales, dont, malgré les protestations de son humilité, il fut le véritable fondateur, et qu'il anima de son grand esprit

et de son grand cœur jusqu'au dernier jour de sa vie. En voici l'origine, racontée par Mgr de Ségur lui-même, dans un article consacré à la mémoire du révérend Père d'Alzon, fondateur et supérieur des religieux de l'Assomption.

« Le Père d'Alzon et Mgr Mermillod, se trouvant à Rome, en 1856, appelèrent l'attention du Pape Pie IX, de sainte mémoire, sur les dangers imminents que faisait courir à la foi la recrudescence de la propagande réunie des sectes protestantes, des sociétés secrètes et des libertés révolutionnaires dans lesquelles se résument, et la révolution et le libéralisme. Le souverain Pontife leur exprima, à deux reprises, le désir qu'il avait de voir s'établir et s'organiser, dans les pays catholiques, une grande association de foi, de prières et d'aumônes, qui fût, ajoutait le saint Père, comme une sorte de *Propagation de la foi à l'intérieur*.

« Sur cette parole, tombée de si haut, le Père d'Alzon et Mgr Mermillod vinrent à Paris, la grande ville du bien et du mal, et songèrent au moyen de réaliser sans délai la salutaire pensée du souverain Pontife. Ils vinrent me trouver (c'est Mgr de Ségur qui parle) me demandant simplement l'hospitalité de mon modeste salon, pour y réunir sur un terrain exclusivement catholique les principaux représentants de la foi et de la charité, ecclésiastiques, religieux et laïques ; on ne me demanda pas d'autre concours.

« La réunion eut lieu, le 19 mars 1857, en la fête de saint Joseph. On y vit le *R. P. Lacordaire* avec l'un

de ses assistants. Les *P. P. de Ravignan, Pontlevoy* et *Olivaint;* le *R. P. Laurent*, alors provincial des Capucins de France; *M. Étienne*, supérieur général des Lazaristes, avec *M. Salvayre*, procureur général de la mission; le *R. P. Pététot*, qui venait de fonder l'Oratoire; le *R. P. Ratisbonne*, supérieur de Sion; *M. Hamon*, curé de Saint-Sulpice; *M. Deguerry*, curé de la Madeleine; *M. Desgenette*, curé de Notre-Dame-des-Victoires; *M. Duquesnay*, alors doyen de Sainte-Geneviève, depuis archevêque de Cambrai; *M. Langénieux*, depuis archevêque de Reims; *Mgr de Conny* et *Mgr de Girardin; M. Le Prévost*, supérieur des Frères de Saint-Vincent-de-Paul, avec *M. Maignen; MM. De Montalembert, Louis Veuillot, Bailly de Surcy*, le *vicomte de Melun, Augustin Cochin, Auguste Nicolas, Baudon, de Lambel*, le *F. H. Frère Philippe*, supérieur général des écoles chrétiennes, avec le frère Jean *l'Aumônier;* et quelques autres notabilités catholiques. Mgr Mermillod et le R. P. d'Alzon expliquèrent le but de la réunion, et l'on convint à l'unanimité qu'avec la bénédiction de Mgr l'archevêque de Paris et de Nosseigneurs les évêques, les statuts très simples d'une grande association de foi, de prières et d'aumônes seraient soumis à la haute approbation du souverain Pontife. Je fus chargé par l'assemblée de préparer ces statuts et de les adresser, sans retard, à chacun de nos vénérables évêques. La pensée de Pie IX, si bien expliquée par le Père d'Alzon et Mgr Mermillod, était réalisée, et l'œuvre placée également à l'unanimité

sous le patronage béni de saint François de Sales était fondée. J'en fus nommé président, malgré le travail qui m'accablait déjà ; mais le bon Père d'Alzon avait dit qu'il se chargerait de tout, et là-dessus, on se sépara.

« J'organisai les premiers éléments d'un secrétariat pour la correspondance avec Nosseigneurs les évêques, et pour la recette et la répartition des premières aumônes. Je pus bientôt déposer aux pieds du très saint Père les trente-six premières adhésions épiscopales, et l'on se mit bravement à l'œuvre. Au bout de deux ou trois mois, le Père d'Alzon, ravi du succès, me laissa me débrouiller de mon mieux, et retourna à Nîmes, où l'appelaient d'ailleurs ses grands travaux. C'est ainsi que le R. P. d'Alzon a été le véritable fondateur de notre chère œuvre de Saint-François-de-Sales. »

Il est facile, même avec ce simple récit de Mgr de Ségur, de reconnaître que si le R. P. d'Alzon fut le promoteur et l'instigateur de l'œuvre de Saint-François-de-Sales, le véritable fondateur fut Mgr de Ségur lui-même. Se laisser nommer président de l'œuvre, même avant son établissement ; se charger d'en diriger les statuts ; de les présenter à l'approbation de l'épiscopat et à la bénédiction du Saint-Siège ; d'organiser le conseil et le secrétariat ; puis, une fois ces premiers travaux accomplis, de la rédiger, de la développer ; en un mot, de la faire vivre au temporel et au spirituel, n'est-ce pas en être le fondateur dans toute l'étendue du mot ? Mgr de Ségur doit avoir, et il a, dans la mé-

moire de tous les catholiques, l'honneur de cette grande fondation, parce qu'il en eut toute la peine. Il ne raconte pas tout, en effet, dans le récit que nous venons de reproduire, et il nous sera permis de réparer les omissions calculées de son humilité, d'après nos souvenirs de témoin oculaire et d'assistant. Cette assemblée d'hommes éminents, d'orateurs de génie, de saints religieux, de saints prêtres dont plusieurs ont reçu la couronne du martyre ; cette réunion incomparable de vertus et de talents, dont ni la France ni l'Europe ne pourraient plus offrir les éléments, ne fut pas aussi unanime dans sa confiance que dans son vote. Plusieurs, parmi les plus saints et les plus illustres, doutèrent de la possibilité de réaliser le désir du souverain Pontife, de triompher des difficultés d'exécution, de trouver une formule et des moyens d'action qui répondissent aux immenses besoins à secourir, à l'immensité de l'œuvre à établir. Comment préciser un objet aussi vague et aussi vaste que la défense et la conservation de la foi ? Comment concilier la liberté nécessaire de l'œuvre une fois fondée avec les droits et les prétentions légitimes des évêques ? Ces difficultés paraissaient insolubles à plusieurs, jetaient le doute dans l'esprit des autres, et nous ne croyons pas nous tromper en affirmant que si l'assemblée fut unanime à charger Mgr de Ségur d'organiser l'œuvre, de rédiger ses statuts et de la diriger, elle fut bien loin d'être unanime à penser qu'il y réussirait. Elle fit, comme le R. P. d'Alzon, elle remit le tout entre les mains du saint Aveugle, de l'infatigable

apôtre, et le laissa *se débrouiller de son mieux.* Elle ne pouvait guère faire autre chose ; elle n'avait été réunie que pour émettre un avis sur une œuvre à fonder, et non pour l'organiser elle-même, et le sens de cet avis peut se résumer ainsi : « C'est une belle idée, mais elle semble irréalisable. Il est désirable que Mgr de Ségur tente l'aventure ; mais il est probable qu'il n'y réussira pas. »

Comment il y réussit, nous nous le demandons encore aujourd'hui, et il faut croire, pour le comprendre, à une assistance spéciale du Saint-Esprit. La simplicité parfaite, la foi ardente de Mgr de Ségur, cette foi qui ne connaît pas d'obstacles, qui abaisse les collines et comble les vallées, lui tinrent lieu d'habileté humaine et lui firent trouver facile ce que le génie et la vertu avaient réputé impraticable. La nécessité évidente de l'œuvre devant l'évidence croissante des périls de la foi, la situation unique de Mgr de Ségur vis-à-vis de l'épiscopat et de l'église de France, et, par-dessus tout, le secours d'en haut, supprimèrent les difficultés, abrégèrent les délais. Les adhésions des évêques affluèrent de tous côtés ; les offrandes suscitées par les prières vinrent juste à temps pour faire face aux premières nécessités. Un conseil d'hommes dévoués, partie religieux ou prêtres, partie laïques, se forma comme de lui-même autour du président de l'association naissante ; bref, avant la fin de l'année 1857, l'œuvre de Saint-François-de-Sales était fondée, et cette fois réellement, pratiquement, sur des bases dont l'expérience

a démontré la puissance et la solidité. Elle avait réuni plusieurs milliers d'associés, reçu et distribué plus de 30,000 francs d'aumônes, soit pour fonder des écoles catholiques, soit pour répandre de bons livres, soit pour donner des retraites ou missions, soit pour secourir les pauvres églises tombant en ruines, surtout dans les pays mixtes. Elle avait établi des directeurs ecclésiastiques dans près de quarante diocèses pour la représenter près des églises, recueillir les dons, solliciter et transmettre les secours. Cette organisation si simple fonctionna du premier jour comme elle a fonctionné depuis, sans modification, sans autre variation que le chiffre toujours croissant des recettes et des dépenses. Mgr de Ségur, sans s'en douter, avait tout si bien improvisé, que vingt-quatre années d'expérience et de progrès n'ont révélé ni défaut à réformer, ni lacune à combler, ni amélioration à introduire dans la constitution de l'œuvre. Elle était, à la mort de son vénérable président, ce qu'elle fut à son début, si ce n'est qu'au lieu d'être établie canoniquement dans quarante diocèses, elle l'était dans tous les diocèses de France, et dans une partie des diocèses de Belgique, d'Italie, d'Espagne et du Canada ; au lieu de compter quelques milliers d'associés, elle en comptait quinze cent mille ; au lieu de recevoir et de distribuer 40,000 francs, elle en distribuait annuellement 800,000. Pour résumer en un chiffre l'étendue du service rendu à la foi catholique par l'œuvre de Saint-François-de-Sales, nous nous bornerons à rappeler que, de 1857 à

1881, cette œuvre bénie a recueilli et donné environ 7,500,000 francs. Qu'on juge par là du nombre d'écoles qu'elle a fondées ou soutenues, de bons livres qu'elle a répandus, de missions ou retraites qu'elle a fait prêcher, de pauvres chapelles ou églises menacées d'interdiction qu'elle a réparées! Or, tout ce bien, c'est à Mgr de Ségur qu'on doit le faire remonter comme à sa source, car c'est lui qui a été le fondateur, le propagateur, l'âme et la vie de l'association catholique jusqu'à l'heure même de sa mort.

Mais si les résultats ont été admirables, si la gloire de cette fondation est éclatante devant Dieu et devant les hommes, au prix de quels labeurs, de quelle abnégation, de quel don de soi-même Mgr de Ségur les a achetés! Il lui fallut, avec une patience et une persévérance infatigables, chercher ses collaborateurs, soit à Paris, soit en province, correspondre avec les évêques, avec les directeurs diocésains, trouver et former des employés qui unissent à la piété, à la pratique de la vie chrétienne, l'intelligence, l'activité, et, chose plus rare encore dans les bureaux, l'aménité. Il lui fallut surveiller, diriger toutes ces bonnes volontés, pour ne laisser perdre aucune force et tout animer de la charité de Jésus-Christ. Son principe était que, dans les œuvres de foi, tous ceux qui s'en occupent, jusqu'au plus petit, doivent être des hommes de foi, et c'est à l'application complète et constante de ce principe qu'est due en grande partie la prospérité toujours croissante de l'association de Saint-François-de-Sales. Chaque

semaine, il présidait le conseil central, préparait l'ordre du jour avant la séance, puis, la séance finie, veillait à l'exécution des décisions prises. Dans les premiers temps, il surveillait de près la correspondance, et, jusqu'à la fin, il se réserva de dicter lui-même les lettres adressées soit au pape, soit aux évêques, les circulaires aux directeurs diocésains, les instructions à envoyer aux comités de zélateurs et aux dames patronnesses. Il s'occupa aussi jusqu'au dernier mois de sa vie de la rédaction du bulletin mensuel de l'association, et, s'il n'en rédigeait que certaines parties, particulièrement l'*union de prières*, c'était lui qui en réglait la composition. Il travaillait plusieurs heures par semaine avec le secrétaire du conseil; il présidait chaque année l'assemblée générale de l'association, qui se réunissait le 20 janvier, fête de saint François de Sales, dans une des églises paroissiales de Paris, et bien des fois ce fut lui qui, à défaut d'autre prédicateur éminent, prêcha le sermon qui précédait le salut du Saint-Sacrement.

Enfin, et ce fut une des lourdes charges que lui imposa l'œuvre dont il avait accepté la direction, il s'astreignit à la prêcher dans la plupart des grandes villes de France. Ces voyages, qui, tout en l'épuisant, le reposaient de ses travaux de Paris en le changeant de fatigue, se succédaient d'année en année, de façon à lui permettre d'aller faire en tous lieux son métier d'apôtre, de semeur de la parole divine, comme les Athéniens disaient de saint Paul. Il partait avec son secrétaire et son fidèle Méthol ; à cause de son infir-

mité, il était obligé, suivant sa gracieuse expression, d'être toujours trois, à l'image de la sainte Trinité. Arrivé dans les villes épiscopales, où l'évêque, prévenu, lui offrait presque toujours l'hospitalité, il se mettait à la besogne le jour même, prêchait sa chère et grande œuvre dans les églises paroissiales, dans les communautés d'hommes et de femmes, dans les séminaires, dans les conférences de Saint-Vincent-de-Paul; il en expliquait le but, la nécessité, dépeignait avec une éloquence sans apprêt, mais toute brûlante d'un zèle apostolique, les dangers auxquels les entreprises de l'hérésie, de la franc-maçonnerie, de la libre pensée exposaient l'âme des enfants, des ouvriers, du peuple chrétien tout entier. A ce tableau des ravages causés par la presse impie, par le colportage obscène, par l'éducation sans Dieu, par les écoles et les temples protestants s'élevant de toutes parts au milieu des populations fidèles, il opposait la facilité du remède, l'urgence d'écoles congréganistes, de publications et de colportage honnêtes et religieux, de prédications et de chapelles catholiques à l'usage des familles catholiques. Il montrait l'œuvre de Saint-François-de-Sales défendant la foi, le crucifix à la main, centralisant les renseignements sur la propagande révolutionnaire, provoquant les dévouements, suscitant les missionnaires, la main toujours tendue pour solliciter les aumônes, toujours ouverte pour les distribuer, soutenant de ses prières et de ses secours pécuniaires les pauvres curés prêts à se décourager, semant les écoles, les biblio-

thèques, les livres chrétiens, les crucifix et les objets de piété, debout sur toutes les brèches et ne désespérant jamais de la victoire. Il ne quittait point les paroisses, les communautés, les comités de dames, les séminaires qu'il évangélisait, sans y avoir implanté son œuvre, sans l'avoir organisée par l'institution de zélateurs ou de zélatrices ; sa foi était si expansive, son ardeur apostolique si brûlante, que bien peu d'âmes pouvaient se dérober à cette sainte contagion. Les traces de son passage étaient profondes et durables, et si l'association de Saint-François-de-Sales fut si bien comprise, si solidement établie, si féconde en prières, en aumônes, en fruits de salut, dans un grand nombre de diocèses, c'est à l'action personnelle, à la présence et à la parole de Mgr de Ségur qu'elle le doit. Les ressemblances de sainteté, d'esprit, de douceur et d'allégresse, d'enjouement dans la parole, de grâce dans les comparaisons et les images, avec le grand évêque de Genève, patron de son œuvre, frappaient tous ceux qui le voyaient et l'entendaient, et contribuaient puissamment au succès de son apostolat. C'est ainsi qu'il évangélisa successivement le nord et le midi, l'est et l'ouest de la France, et qu'à Lille, à Nantes, à Lorient, à Bordeaux, à Toulouse, à Lyon, à Poitiers, à Tours, en vingt autres villes encore, il assura le succès et la prospérité de l'œuvre de foi sortie du cœur de Pie IX, et [illegible] par le cher aveugle, fils privilégié du grand [illegible]

t surtout à Annecy qu'il fut accueilli avec

des sentiments de vénération tels qu'ils semblaient s'adresser à saint François de Sales lui-même. Il y était arrivé au mois d'avril 1865, pour assister aux fêtes du second anniversaire séculaire de la canonisation de l'apôtre du Chablais, fêtes dont la splendeur, le concours des populations, l'enthousiasme religieux de la Savoie firent un spectacle unique semblant appartenir à un autre âge. Mgr de Ségur pensait avec raison que le moment était opportun pour prêcher l'œuvre de Saint-François-de-Sales au lieu même où reposent les reliques du saint évêque, et jamais sa parole ne fut accueillie avec une plus ardente émotion que le jour où, dans la chaire de Notre-Dame-de-Liesse, devant un auditoire de quatre ou cinq mille personnes, il exposa la nécessité de l'association catholique et fit le tableau lamentable et saisissant des misères morales auxquelles était en proie une partie du pauvre peuple français, misères qu'elle s'efforce de combattre, de guérir et de consoler.

Pendant les jours qui précédèrent la translation solennelle des reliques de saint François de Sales de la chapelle du couvent de la Visitation, où elles avaient été portées provisoirement, à la cathédrale d'Annecy et à l'église de la Visitation, choisie par le saint pour le lieu de son repos, les paroisses environnantes, quelques-unes arrivant de très loin, vinrent processionnellement, leur curé en tête, vénérer la châsse où son corps était renfermé ; ces braves gens, hommes, femmes, enfants, se prosternaient devant les restes

vénérés de leur saint, et Mgr de Ségur avait accepté avec joie de l'évêque d'Annecy la mission de les recevoir et de leur adresser quelques paroles d'édification. « Pendant que Mgr Mermillod faisait les grands discours, ceux pour lesquels le don de l'éloquence est nécessaire, moi, disait l'humble aveugle, je faisais les petits. » Si les discours étaient petits, la tâche était grande, car le nombre de ces processions paroissiales s'élevait parfois de quatre ou cinq à dix, douze et même quatorze en un jour. Mgr de Ségur parlait à chacune pendant quelques minutes, un quart d'heure au plus, citant un trait de la vie du saint, expliquant une de ses vertus de prédilection, toujours simple, pieux et charmant dans sa familiarité. Assis ou debout, suivant la fatigue, près de la châsse, il semblait au milieu de ces bons paysans comme un père au milieu de ses enfants; curés, vicaires, paroissiens, étaient ravis de voir et d'entendre le prélat aveugle, qu'ils ne connaissaient encore que de nom. Plus d'une fois ils lui témoignèrent leur ravissement d'une manière inusitée dans le saint lieu et qui eût pu prêter à sourire. C'est ainsi qu'un jour, un bon curé, après avoir entendu la petite allocution de Mgr de Ségur, ne put s'empêcher de monter au chœur où le pieux aveugle était debout devant la châsse et de lui sauter au cou pour l'embrasser. Le bon saint homme était en chape et en sueur, et le doux prélat, tout en lui rendant son baiser avec une affection fraternelle, eut quelque peine à garder son sérieux.

Plus d'une fois Mgr de Segur eut à évangéliser des

processions d'un genre tout particulier : c'étaient les petits enfants des salles d'asile ou des écoles, qui venaient, conduits par leurs bonnes sœurs, vénérer les reliques de saint François. Jamais l'apôtre de la jeunesse de Paris n'était plus heureux ou mieux inspiré que lorsqu'il parlait à des enfants. Dans cette chapelle de la Visitation d'Annecy, près des ossements sacrés de saint François de Sales, il fut pour ces chers petits baptisés, si tendrement aimés du Seigneur Jésus, ce qu'eût été le saint lui-même. Mettant à leur portée les enseignements les plus élevés de l'Église, il leur apprenait, par de gracieuses images, des exemples, des histoires, le sens profond et mystique du signe de la croix, et leur faisait comprendre ce qui entre si difficilement dans l'esprit et dans le cœur des hommes faits, l'utilité, la nécessité et les bénédictions de la souffrance. Il leur expliquait dans quel esprit il faut supporter les punitions, les réprimandes, le froid, la chaleur, les engelures, les infirmités de tout genre, et se soumettre en toutes choses à la volonté de Dieu. Un trait singulièrement touchant, qui suivit une de ces prédications, prouve que ces graves leçons n'étaient ni déplacées, ni perdues, malgré l'âge si tendre de ceux auxquels elles s'adressaient. Une pauvre femme, qui avait conduit son enfant aveugle à la châsse de saint François de Sales au moment où Mgr de Ségur évangélisait son petit peuple, lui dit, après le discours : « Mon petit, demande au bon Dieu, par l'intercession de notre saint, de te rendre la vue. — Eh, maman, répartit le

bienheureux petit aveugle, est-ce que Mgr de Ségur n'a pas dit qu'il fallait ne vouloir que la volonté du bon Dieu? Moi, je ne veux pas demander les yeux, mais la volonté du bon Dieu. » Du premier coup, ce petit innocent avait atteint la vertu et la résignation héroïques de Mgr de Ségur lui-même.

Cette sérénité du prélat aveugle, sa réputation de sainteté, ses rapports frappants avec le grand évêque dont la Savoie tout entière célébrait la gloire, attiraient sur lui tous les regards. Tous les fronts se découvraient quand il traversait les rues d'Annecy, comme s'il eût pu voir les hommages muets de la foule. « Il était logé au monastère de la Visitation, et, quand nous sortions du couvent, écrit M. l'abbé Diringer, soit pour aller à la cathédrale, soit pour visiter quelque endroit consacré par la mémoire de saint François de Sales, les bonnes gens venaient s'agenouiller sur le passage de Monseigneur, dont la sérénité et l'expression de douce amabilité les attiraient à lui. Les mères s'empressaient à lui présenter leurs petits enfants pour obtenir sa bénédiction; partout on le regardait comme un saint. »

Les religieuses de la Visitation, qui le vénéraient comme un autre François de Sales, ne pouvaient assez lui témoigner leur bonheur de le posséder sous leur toit. Comme elles conservaient au nombre de leurs précieuses reliques, une soutane entière du grand évêque tissée par sainte Jeanne de Chantal, elles voulurent absolument que Mgr de Ségur s'en revêtit pendant quelques heures. Il ne se fit pas longtemps prier, et,

l'humilité cédant le pas à la dévotion, il se rendit à leur désir avec une simplicité joyeuse. On constata, à l'étonnement et au bonheur de tous, qu'il avait absolument la même taille que saint François de Sales; son cou seul était moins fort que celui du saint évêque de Genève. « Comme souvenir de sa visite, ajouta M. l'abbé Diringer, les bonnes religieuses donnèrent à Monseigneur un petit morceau de cette soutane, ainsi qu'un fragment du voile que portait sainte Chantal lorsque saint François de Sales, exhumé dix ans après sa mort, lui prit la tête et la serra un instant sur son cœur, en présence des commissaires apostoliques, des évêques et autres personnes notables réunies au chœur, où le corps du saint était exposé. »

Le voyage et le séjour de Mgr de Ségur à Annecy n'eurent point seulement pour résultat l'établissement solide et définitif de l'œuvre de Saint-François-de-Sales dans la catholique Savoie. La vénération qu'il y inspira, les rapports qu'il contracta avec plusieurs des familles les plus considérables du pays, se continuèrent après son départ. Il resta en correspondance spirituelle avec elles, et cette correspondance lui fournit l'occasion de décider la vocation religieuse de plusieurs jeunes filles : nouvelle ressemblance avec saint François de Sales, qui ne séjournait guère dans une ville sans y susciter des ministres ou des épouses de Jésus-Christ.

Tels furent les travaux par lesquels Mgr de Ségur fonda à Paris l'association de Saint-François-de-Sales,

l'établit dans les diocèses de France, s'occupa sans relâche pendant vingt-quatre ans de la développer, et réalisa ainsi la grande pensée du pape Pie IX : l'établissement d'une œuvre de préservation et de défense qui fût, pour les pays catholiques, ce qu'est la Propagation de la foi pour les pays hérétiques ou infidèles. Pie IX répondit au zèle du prélat qu'il aimait en enrichissant son association de faveurs spirituelles sans exemple. Il accorda, entre autres, à tous les associés la faculté de gagner quatre indulgences plénières chaque mois, aux conditions ordinaires, munificence dont aucune autre œuvre n'a, croyons-nous, été l'objet ; et il prononça un jour cette parole, qui contribua puissamment à son développement : « Dites à vos associés que tout ce qu'ils font pour leur œuvre, le pape le fait avec eux. »

---

# CHAPITRE VI

**Réunion et conférences des prêtres de Saint-François-de-Sales. — Missions populaires dans les faubourgs de Paris. — Interruption, reprise. — Résultats.**

QUOIQUE l'œuvre de l'évangélisation du peuple de Paris, spécialement dans les faubourgs, n'ait été que temporaire et n'ait tenu une place considérable dans le ministère de Mgr de Ségur que pendant quelques années, son histoire est tellement liée à celle de l'association de Saint-François-de-Sales que nous croyons devoir en parler immédiatement après cette association elle-même. Fondée par Mgr de Ségur, cette œuvre des faubourgs, si grande dans sa conception, si simple dans son exécution et dont les débuts semblaient si remplis d'espérances et de fruits de salut, naquit du même cœur, fut abritée sous le même toit que l'association de Saint-François-de-Sales, qui subvint en grande partie aux dépenses de ces missions. On peut donc la considérer comme une branche de cette grande et catholique association.

Quand saint Vincent de Paul jeta les yeux sur la population des quartiers pauvres de Paris et qu'il vit toute cette multitude de créatures humaines, de chrétiens

baptisés, perdus dans l'ignorance et la misère, comme un immense troupeau qui n'avait point de pasteur, son âme sacerdotale s'émut de compassion, il résolut avec l'aide de Dieu d'évangéliser ce peuple de déshérités, et à force de prières, de persévérance et de sainteté, il y parvint. Il suscita des missionnaires qu'il réunit en communauté, qu'il anima de son esprit, et qu'il répandit sur cette foule abandonnée comme un souffle de résurrection et de vie. Ce que saint Vincent de Paul fit par ses missionnaires, subsistant et florissant de nos jours encore sous le nom de Lazaristes, Mgr de Ségur tenta de le faire, deux siècles plus tard, par sa petite conférence des prêtres de Saint-François-de-Sales. Comme au temps de Saint Vincent de Paul, il voyait dans les faubourgs de Paris une population plus nombreuse que celle de Paris tout entier sous Louis XIV, aussi dénuée de secours religieux, aussi déchirante à considérer pour une âme d'apôtre. Voici ce qu'il en écrivait lui-même en 1860, deux ans après la fondation de la petite conférence ecclésiastique dont il racontait l'origine.

« On a dit souvent qu'il n'était pas nécessaire d'aller en Chine pour trouver des infidèles. Rien n'est plus vrai, et cela a été constaté officiellement dans les remarquables rapports qui ont précédé et exécuté l'agrandissement de Paris. Autour du Paris élégant et splendide que les princes et l'Europe entière ne se lassent pas d'admirer, il existe une vaste ceinture de faubourgs renfermant six ou sept cent mille habitants,

qui ne sont, pour la plupart, chrétiens que de nom, sur qui l'influence salutaire du prêtre s'exerce à peine et dont l'ignorance religieuse dépasse toute idée. Pour évangéliser ces masses si longtemps abandonnées, il faudrait mille prêtres, mille religieux missionnaires; il faudrait cent églises et deux cents écoles chrétiennes. En attendant l'intervention des pouvoirs publics et de l'administration faut-il abandonner à elles-mêmes ces populations perdues! faut-il laisser s'user, dans un découragement trop naturel, le zèle de quelques prêtres qui remplissent au milieu d'elles leur rude et ingrat ministère pastoral? ».

Mgr de Ségur ne le pensa point, il se dit que pour porter, dans une certaine mesure, remède à cette immense misère morale, il y avait à tenter une œuvre analogue à celle réalisée par les conférences de Saint Vincent de Paul pour le soulagement de la misère matérielle. Utiliser des efforts et des dévouements précieux, en recherchant les prêtres nombreux qui, en dehors du ministère paroissial, occupent des postes et remplissent des fonctions nécessaires, mais insuffisantes pour le zèle d'un vrai ministre de Jésus-Christ, tels que les aumôniers de divers établissements ou communautés, tels surtout que les précepteurs placés auprès des enfants dans les familles riches et chrétiennes. Les réunir en conférence, développer en eux l'esprit sacerdotal, leur fournir l'occasion de s'exercer à la prédication en évangélisant les pauvres, les ouvriers, les membres souffrants et privilégiés de Jésus-Christ, et

sanctifier ainsi les prêtres et les fidèles les uns par les autres, telle fut la pensée d'où sortit presque immédiatement la conférence des prêtres de Saint-François-de-Sales. Il s'en ouvrit à quelques curés de Paris, à des ecclésiastiques zélés et prudents, reçut leurs encouragements et leurs conseils, s'assura que beaucoup de prêtres plus ou moins libres auxquels il avait songé lui prêteraient leur concours avec empressement, que même plusieurs vicaires attachés aux paroisses riches et pieuses de Paris seraient heureux d'occuper et de sanctifier leurs soirées, en s'associant à sa pensée apostolique. Ces préliminaires posés, il communiqua son projet à l'excellent cardinal Morlot, qui, non seulement l'approuva, mais le bénit avec effusion, et, le 29 juin 1858, jour de la fête de Saint-Pierre, il réunit pour la première fois au secrétariat de Saint-François-de-Sales les ecclésiastiques qui avaient adhéré à ses propositions. On posa les bases d'un règlement qui fut rédigé et approuvé bientôt par l'archevêché, et on résolut de se mettre à l'œuvre sans retard. Dès les premières séances, le nombre des membres de la conférence de Saint-François-de-Sales s'éleva à trente-cinq ou quarante, tous remplis de zèle et d'ardeur apostolique. La conférence se réunissait tous les mardis soir sous la présidence de Mgr de Ségur qui animait tout de sa brûlante charité. On y préparait les missions demandées par les curés de Paris ou de la banlieue, on se partageait la besogne, les sujets à traiter, et la séance se terminait par un discours familier d'un des membres de

la conférence sur un sujet de piété déterminé à la réunion précédente. C'était une sorte d'exercice oratoire destiné à former les missionnaires au genre d'éloquence propre à leur auditoire populaire.

La première réunion de la conférence avait eu lieu le 29 juin 1858. La première mission fut prêchée aux approches de l'Assomption, dans le faubourg Saint-Jacques. On voit qu'on n'avait pas perdu de temps. Elle eut un plein succès, et l'attente de Mgr de Ségur et de ses collaborateurs fut dépassée. Durant quinze jours consécutifs, un auditoire de plusieurs centaines d'ouvriers se pressa chaque soir autour de la chaire sacrée. De nombreuses et fortes conversions furent le fruit de ces entretiens familiers où l'on s'appliquait surtout à instruire, à catéchiser, à gagner le cœur en élevant l'esprit, et où l'on évitait le plus possible tout ce qui sent l'orateur et les grandes phrases. Prêcher le catéchisme, les grosses vérités, tout ce que d'ordinaire les prédicateurs supposent connu de leurs auditeurs qui n'en connaissent rien, c'était la méthode et le précepte invariables de Mgr de Ségur, qu'il s'adressât au peuple, aux enfants ou aux auditoires cultivés. Il disait qu'il fallait écrire et parler pour les décrotteurs et pour les sénateurs. « Si l'on me chargeait de prêcher le carême à la Cour, disait-il encore, je leur prêcherais tout bonnement les *Réponses*. » C'est ce qu'il fit et ce que firent avec lui les missionnaires de Saint-François-de-Sales, et voilà pourquoi ils réussirent à leur mission du faubourg Saint-Jacques, comme aux suivantes. Dieu

bénit la parole simple et désintéressée qui cherche le salut des âmes et qui ne se cherche pas elle-même.

La seconde mission eut lieu au faubourg Montparnasse, à Notre-Dame-des-Champs. L'affluence, le succès, furent les mêmes ; elle dura un mois entier. C'était en novembre 1859. Malgré la rigueur de la saison, missionnaires et assistants rivalisèrent de zèle et d'ardeur. Les prédicateurs arrivaient de loin et avaient près de deux lieues à faire pour se rendre auprès de leurs chers ouvriers et retourner chez eux. Les assistants venaient quelquefois de loin aussi, et ils oubliaient la fatigue du jour pour entendre la parole de Dieu. Sous forme de loteries, des distributions nombreuses de bons livres, de crucifix, de statuettes de la sainte Vierge, avaient lieu trois ou quatre fois par semaine et répandaient ainsi la vie religieuse dans toutes les maisons du quartier. Une ample moisson d'âmes récompensa tant d'efforts. Le dernier jour de la mission, plusieurs prêtres passèrent une partie de la nuit à confesser et à absoudre les pécheurs. Des unions illicites furent consacrées par l'église ; des protestants abjurèrent l'hérésie, et de pauvres âmes éloignées de Dieu, depuis vingt, trente et quarante ans, eurent le bonheur de rentrer en grâce : une nombreuse communion générale impressionna vivement toute la population d'alentour.

Même succès à Saint-Louis-en-l'Ile, paroisse plus centrale, mais désolée par l'indifférence ; lors de la clôture, à Noël, le bon curé, presque centenaire, disait

aux missionnaires en pleurant de joie : « Vous avez apporté la vie dans ma paroisse. » — « Depuis dix ans que je suis ici, disait également le curé de Saint-Pierre du Gros-Caillou après la mission du Carême de 1859, je n'ai jamais vu un mouvement religieux aussi prononcé. » Et, en effet, on constata mille commmunions pascales de plus que les années précédentes.

En même temps qu'elle évangélisait le peuple du Gros-Caillou, la conférence de Saint-François-de-Sales allait à l'autre bout de Paris disputer à l'indifférence et à l'impiété le peuple de Ménilmontant, pauvre troupeau tellement abandonné alors, par la négligence de l'État et l'impuissance de l'autorité ecclésiastique, que pour une population de trente mille âmes, il n'y avait qu'une église où mille personnes à peine pouvaient tenir avec trois prêtres pour la desservir. Dès les premiers jours de la mission, qui fut ouverte, comme toutes les autres, par Mgr de Ségur, la population ouvrière accourut aux exercices avec une telle affluence, que la force armée dut intervenir pour maintenir le bon ordre à l'entrée de l'église. Les hommes en habit de travail remplissaient le chœur et montaient presque sur les degrés de l'autel. Il y avait des figures que l'on n'avait jamais vues dans le saint lieu. Souvent les missionnaires ne purent quitter l'église qu'à onze heures et minuit, retenus qu'ils étaient par les confessions qui suivaient les séances. Des femmes de mauvaise vie, beaucoup d'autres grands pécheurs revinrent à Dieu dans toute la sincérité de leur âme. Ces pauvres gens, ne sachant comment mani-

fester leur reconnaissance à leurs bienfaiteurs spirituels, organisèrent et tirèrent en leur honneur un petit feu d'artifice le soir de la clôture de la mission, et plus de deux cents hommes se firent inscrire comme membres d'une société de Saint-François-Xavier qui fut constituée séance tenante. Si l'on ajoute à ces diverses missions, celles qui furent également prêchées en 1859, à l'hôpital militaire du Gros-Caillou, au faubourg Saint-Marceau et à Notre-Dame de Grenelle, on pourra juger des travaux accomplis et des résultats obtenus, pendant cette première année, par la modeste conférence des prêtres de Saint-François-de-Sales. L'expérience était faite, le but était atteint : sanctification des missionnaires, formation de prédicateurs populaires, évangélisation de la classe ouvrière la plus déshéritée. Mgr de Ségur pouvait croire l'œuvre fondée et son développement assuré pour l'avenir.

Elle se maintint, en effet, pendant les années 1860, 1861 et 1862. La mission prêchée à la Villette à l'occasion du mois de Marie 1860 donna notamment des résultats admirables, et démontra jusqu'à l'évidence l'empressement de la population ouvrière de Paris à répondre aux efforts tentés pour la ramener à Dieu. La Villette comptait alors plus de trente-cinq mille habitants, presque tous ouvriers et manufacturiers. La foi ne s'y perdait pas ; elle y était à peu près perdue. Beaucoup d'enfants n'étaient pas baptisés, beaucoup plus encore ne faisaient pas leur première communion, grandissant sans Dieu et ne connaissant que la terre, avec

ses misères et ses vices. Le clergé se montrait en 1860, comme aujourd'hui, plein de dévouement et infatigable dans son zèle, au milieu de cette désolation. Mais que pouvaient quelques pauvres prêtres noyés dans cet océan d'ignorance ? C'est dans cette circonstance que le curé demanda le secours de la conférence ecclésiastique de Saint-François-de-Sales pour ébranler, s'il était possible, ces masses insensibles et endormies.

Préparée par de ferventes prières et par les bénédictions du cardinal archevêque de Paris, la mission s'ouvrit le premier jour du mois de mai. C'était un jour ouvrier et cependant l'église était presque remplie. L'ouverture en fut faite solennellement par Mgr de Ségur qui prêcha également tous les dimanches du mois de Marie. Les sermons de la semaine était donnés par ses collaborateurs. L'affluence, surtout des hommes et des jeunes gens, s'accrut de jour en jour, au point qu'à la cinquième ou sixième réunion, les missionnaires voyaient réunis au pied de la chaire plus de cinq cents hommes, et plus de deux cents jeunes gens de quinze à vingt ans, encore vêtus de leurs habits de travail, et, remettant, pour assister aux exercices, leur repas du soir à une heure très avancée. Le reste de l'assistance était formé par des ouvrières de tout âge. Après les réunions, les prêtres de la paroisse, ainsi que les missionnaires, se tenaient à la disposition des braves gens qui désiraient se réconcilier avec Dieu. Presque tous les soirs, après les prédications, la bénédiction du Saint-Sacrement et les prières, il y avait une distribution de

livres donnés en partie par le cardinal Morlot, de crucifix, d'objets de piété, distribués sous forme de loteries; on ne pouvait se lasser d'admirer le silence, l'ordre, la tenue respectueuse de ce nombreux auditoire populaire pendant et après l'appel des numéros gagnants.

Le dévouement des missionnaires et du clergé de la paroisse reçut une belle et précieuse récompense. Les conversions notables, les retours de vieux pécheurs se comptèrent par centaines. Des ateliers tout entiers, patrons en tête s'approchèrent des sacrements ; de nombreuses unions furent réhabilitées : beaucoup de personnes d'un âge mûr reçurent la confirmation, d'autres firent leur première communion ; le jour de la clôture, la veille et le lendemain, on compta plus de mille communions.

Un fait original et touchant marqua la fin de la mission. Deux ou trois jours avant la clôture, une pauvre ouvrière était venue se confesser et témoignait une grande joie de se voir en paix avec le bon Dieu. « Ah ! monsieur, disait-elle au missionnaire qui venait de l'absoudre ; que je suis donc contente ! je n'ai jamais été aussi heureuse de ma vie. Si vous pouviez *pincer* mon mari ! c'est un bon homme, mais il ne veut pas entendre parler de religion. Il vient cependant presque tous les jours à la mission ; il se tient près de tel pilier ; il est fait de telle et telle manière, a une grosse barbe, etc. Tâchez donc d'aller à lui ; il n'est pas méchant au fond ; peut-être se laissera-t-il prendre ? Seulement ne lui dites pas que je suis venue me confesser, il me tuerait ! » Le lendemain, un ouvrier, avec une

grande barbe, venait se confesser au milieu de beaucoup d'autres ; c'était le mari. Quand il eut fini : « Monsieur, dit-il, au prêtre, je suis marié et ma femme n'est pas dévote, bien loin de là. Si vous pouviez aussi la *prendre !* Je tâcherai de l'amener demain sous prétexte de *quéquechose*. Seulement, ne lui dites pas que je suis venu à confesse, elle se moquerait de moi ! » Les deux pénitents arrivèrent en effet au rendez-vous. Que l'on juge de leur surprise et de leur joie, quand ils apprirent qu'ils étaient réconciliés l'un et l'autre. « Vous êtes tous deux des nigauds d'avoir tant tardé et de vous être méfiés l'un de l'autre, leur dit en riant le bon prêtre Embrassez-vous, et, désormais, servez ensemble le bon Dieu. » Et quand ils se furent embrassés en pleurant, il leur donna, comme souvenir, un Christ, une statue de la sainte Vierge, et deux Manuels du chrétien.

Mgr de Ségur fit, selon son habitude, la clôture de la mission, et la termina solennellement par la bénédiction papale, à laquelle est attachée l'indulgence plénière. Il venait de recevoir ce privilège extraordinaire du Pape Pie IX, pour toute les missions ou retraites prêchées ou présidées par lui. Cette imposante cérémonie fut entourée de toute la majesté que permettaient les modestes ressources de l'église de la Villette. Trente prêtres en surplis, tenant un cierge allumé, entouraient l'autel. L'Église était comble, et lorsque la bénédiction du vicaire de Jésus-Christ descendit sur cette nombreuse assistance, ce fut une chose admirable de voir tous les fronts s'incliner religieusement, et beau-

coup d'hommes se prosterner jusqu'à terre, relevant ensuite leur visage baigné de larmes.

Ce mouvement de conversion et de grâce, cette affluence populaire, cette émotion au moment de la bénédiction papale, se renouvelèrent à toutes les missions qui furent successivement données par les prêtres de Saint-François-de-Sales, jusqu'en 1863. Le peuple des faubourgs, qui n'avait jamais assisté à pareille solennité, en était profondément remué. « Au sortir de l'église, nous écrivait l'abbé Diringer, tout le monde voulait voir l'évêque aveugle, et nous avions parfois de la peine à fendre la foule qui nous accompagnait jusqu'à la voiture. Cette voiture était un humble fiacre dont le cocher ne manquait jamais d'assister, lui aussi, à l'instruction et à la bénédiction de Mgr de Ségur. Il trouvait moyen de faire garder son cheval ; et jamais il n'y eut à cette occasion, ni incident, ni accident. »

Cette espèce de triomphe fait à Mgr de Ségur, eut-il, par son renouvellement, un retentissement exagéré? Souleva-t-il, non de la part du bon et saint cardinal Morlot, qui, dès le principe, avait encouragé de tout son pouvoir l'évangélisation des faubourgs, mais autour de lui et dans une partie du clergé de Paris, des réclamations ou des inquiétudes? Les insignes épiscopaux du vénérable aveugle, le privilége inouï de la bénédiction papale donnée au nom du pape et comme par lui-même, parurent-ils à quelques-uns de nature à porter un certain préjudice à l'autorité de l'archevêque? Nous

l'ignorons, et, sans approuver ce scrupule, nous n'oserions pas le blâmer. Ces pouvoirs, dont Pie IX avait revêtu et comblé son cher et fidèle prélat, acceptés avec empressement dans tous les diocèses où Mgr de Ségur était de passage, et qui lui donnaient tant de force pour le bien, avaient peut-être quelque inconvénient dans la ville épiscopale où il résidait habituellement. Quant à lui, il eût été heureux de s'effacer, en cette occasion comme en toutes, devant la dignité et l'autorité du chef du diocèse, si les immenses occupations et les devoirs multiples de l'archevêque de Paris n'avaient empêché le successeur de Saint-Denis de venir présider en personne à cette évangélisation de la partie la plus nombreuse et la plus déshéritée de son troupeau. Peut-être aussi, le fardeau de cette œuvre était-il trop lourd pour les épaules déjà si chargées de Mgr de Ségur ; et sans doute, pour la développer et la rendre permanente, il eût fallu, comme saint Vincent de Paul, la remettre entre les mains d'une communauté ecclésiastique, organisée spécialement et uniquement employée à cet admirable ministère. Quoi qu'il en soit, dès la fin de 1862, la petite conférence des prêtres de Saint-François-de-Sales donna quelques signes de découragement ou de désorganisation. Les deux prêtres qui, sous l'autorité de Mgr de Ségur, dirigeaient le plus habituellement les missions, furent nommés l'un, M. l'abbé de Geslin, à la cure de Saint-Médard ; l'autre, l'abbé Leroux à la cure de Clamart. Bref, à la mort du cardinal Morlot, en 1863, l'œuvre était déjà ébranlée, et, depuis cette

époque jusqu'en 1872, nous ne croyons pas qu'elle ait prêché une seule mission, ni même qu'elle ait continué ses réunions.

Et pourtant c'était une idée aussi simple que féconde, éprouvée par une expérience de quatre années, et qui avait été accueillie avec enthousiasme par la population ouvrière de Paris. Qui sait, comme le disait en soupirant Mgr de Ségur, qui sait si l'œuvre avait continué et développé ses missions, si, à défaut de Mgr de Ségur, l'archevêque de Paris avait pu se montrer plus souvent à ces pauvres ouvriers aussi prompts à la reconnaissance et à l'enthousiasme du bien qu'à l'enthousiasme du mal; si, comme le lui avait proposé M. Cochin, il avait pu venir de temps en temps recevoir à Notre-Dame les différents corps de métier représentés, à leur fête patronale, par leurs plus habiles ouvriers, leur adresser la parole, les bénir, se faire connaître d'eux; qui sait si toutes les horreurs de la Commune se fussent accomplies? qui sait si le souvenir, l'influence de la religion et de la reconnaissance n'eussent point produit quelque réaction, quelque diversion salutaire, jusque dans ces moments d'égarement et de fureur des masses exploitées par quelques grands criminels? Jamais le prêtre et l'ouvrier ne se rapprocheront, ne se connaîtront assez; et si, dans les moments où l'ordre est assuré, la religion, dans la personne de ses ministres, allait chercher le matérialisme et la Révolution jusque dans ses repaires, elle en viendrait probablement à bout par la seule force de la vérité et de la charité, comme

le soleil triomphe des ténèbres par le seul rayonnement de sa lumière et de sa chaleur.

Mgr de Ségur était si convaincu de ces vérités, il attachait une telle importance à l'œuvre de l'évangélisation des faubourgs, qu'au lendemain de la Commune, une de ses premières pensées fut de la reconstituer. Voici ce qu'il écrivait aux membres du conseil de Saint-François-de-Sales, le 30 mai 1871, quelques jours après l'exécution des otages, du fond de la Bretagne, où la Providence lui avait ménagé un refuge : « J'espère de tout mon cœur pouvoir, cet automne, réorganiser sur une vaste échelle, avec le nouvel archevêque de Paris, la grande œuvre, si malheureusement interrompue jadis, des missions des faubourgs. A Paris, ce serait, si je ne me trompe, l'œuvre par excellence de notre sainte association, celle qui devrait concentrer davantage et nos efforts et nos ressources. Dépenserions-nous vingt et vingt-cinq mille francs par an, que ce ne serait pas trop. Je compte, à cet effet, passer quelques jours à Paris, dans la première semaine d'août, afin d'aller présenter mes devoirs au nouvel archevêque, s'il est déjà nommé, lui exposer cette œuvre si simple et si bonne, éprouvée par plus de trois ans d'expérience, et lui demander d'avance s'il approuverait, encouragerait et protégerait cette grande mission permanente. Seulement, je suis bien décidé, en ce qui me concerne, à ne m'en occuper que sous ses ordres, sous sa direction immédiate, et cela, au su et au vu de tous. C'est si bon, et à la fois si urgent, que je ne doute pas un moment

d'une pleine approbation. Prions à cet effet, chers messieurs. Si l'œuvre des missions avait continué depuis neuf ans, Dieu sait quelle influence elle aurait pu exercer, même sur l'ensemble des affaires de Paris ! Ces missions ne sont pas seulement, en effet, des séries de réunions populaires et de prédications très utiles. Elles sont de plus, par nos loteries, une vaste distribution de crucifix, de saintes images et de bons livres spéciaux, dans les populations ouvrières où le mal seul semble avoir accès. »

Dès l'arrivée et l'installation de Mgr Guibert, à Paris, Mgr de Ségur mit son projet à exécution. Il exposa au nouvel archevêque le but, la portée, le fonctionnement de l'œuvre, et reçut le plus favorable accueil. A la demande du vénérable pontife, il étudia et rédigea un nouveau réglement qui simplifiait le premier. Ce fut un long et pénible travail. Il y eut plusieurs réunions des principaux membres de l'ancienne conférence de Saint-François-de-Sales, à l'archevêché même et sous la présidence de l'archevêque en personne. Quelques missions furent prêchées, une entre autres à Clamart, et, bien qu'on eût pu craindre que les ressentiments de la Commune et la démoralisation résultant des deux sièges rendissent la population ouvrière plus ombrageuse et moins abordable, elles eurent un plein succès ; mais, soit que Mgr de Ségur, vieilli par dix années de travaux excessifs, accablé sous le fardeau des charges nouvelles dont nous parlerons plus loin, ne se sentît plus assez de forces pour tout préparer, tout diriger,

tout animer de sa présence et de sa parole ; soit que sa réserve fût motivée par la crainte de soulever les mêmes difficultés qu'en 1863, l'œuvre présidée par un des vicaires généraux de l'archevêque, et devenue absolument diocésaine, ne reprit point avec l'entrain admirable des premiers jours. Peut-être aussi, la construction, dans les anciens faubourgs, d'églises nouvelles, de maisons d'école dirigées par des frères et des sœurs, l'établissement de foyers de vie chrétienne et de propagande perpétuelle, tels que l'œuvre des Pères Jésuites allemands, rue Lafayette, des Rédemptoristes à Ménilmontant, des Dominicains place Maubert, des Capucins rue de la Santé, des Franciscains boulevard de Plaisance, et d'autres analogues, rendaient-ils moins nécessaire et moins urgente l'œuvre spéciale des missions populaires prêchées par des prêtres séculiers. Quoi qu'il en soit, cette œuvre fut bientôt placée, par l'archevêché, sous la direction d'un zélé religieux de la Compagnie de Jésus, et les missions qu'elle continua à prêcher se confondirent peu à peu avec les retraites et prédications extraordinaires données au peuple de Paris pendant l'Avent, le Carême et le mois de Marie. Mgr de Ségur regretta jusqu'à la fin de sa vie sa première organisation. Cette œuvre si simple, si féconde de la sanctification des prêtres libres par la sanctification des classes populaires, de l'édification mutuelle des missionnaires et de leur auditoire, par la parole divine donnée et reçue, lui sembla toujours répondre à un double besoin du peuple et du clergé; et s'il se consola de son im-

puissance à la rétablir, ce fut par l'espérance
jour, en des temps plus tranquilles, en des mains
heureuses, elle serait réorganisée sur les mêmes l
et avec un plus durable succès.

## CHAPITRE VII

**Ecrits de Mgr de Ségur. — Sa doctrine.**

BIEN qu'il ne nous appartienne point de faire ici une étude sur Mgr de Ségur, considéré comme écrivain, il est trop connu sous ce rapport et le travail de la plume a tenu une trop grande place dans sa vie pour que nous puissions passer ce sujet sous silence. Nous nous bornerons, pour ne pas sortir de notre cadre et de notre rôle, à faire connaître le nombre, le caractère, l'esprit de ses ouvrages, à dire comment il les composait et quel en fut le succès.

Nous avons raconté, dans la première partie de ce récit, par quelle voie providentielle il fut appelé à prendre la plume pour la première fois, pour suppléer à la parole qui lui faisait momentanément défaut. Son petit livre des *Réponses,* qui contenait en germe tout son apostolat d'écrivain, est demeuré, aux yeux de beaucoup, son chef-d'œuvre. Il révéla au public et lui révéla à lui-même ce don nouveau qu'il ne se connaissait pas. Deux cents éditions, un million d'exemplaires n'en ont pas épuisé le succès.

Tant qu'il conserva ses yeux, il ne fit guère que col-

laborer anonymement à la publication des Petites lectures. Les saints excès de son ministère à Paris, jusqu'en 1852, ses occupations de tout genre à Rome ne lui laissèrent que le loisir d'écrire *Quelques mots sur Rome adressés aux soldats français*, en 1852. Ce fut tout ce qu'il produisit jusqu'à la perte de sa vue. Pendant ses vacances de 1855, et avant son retour définitif à Paris, il composa avec beaucoup de soin et d'intérêt un petit volume intitulé : *Jésus-Christ*, qui fut son premier ouvrage dicté. L'épreuve réussit complètement. La simplicité de l'exposition, la clarté du style, la rapidité et la chaleur qui se retrouve dans tous ses récits et qui en assurèrent le succès, font de ce volume, consacré à la personne du Sauveur, un des plus instructifs, des plus édifiants, des plus accessibles à tous les esprits, qu'ait inspiré ce divin sujet.

*La Religion enseignée aux petits enfants*, un petit volume de piété intitulé : *Prie-Dieu pour l'adoration du Saint-Sacrement* et les *Causeries sur le protestantisme*, se succédèrent de 1856 à 1859, et furent dictés à l'abbé Louis, qui quitta Mgr de Ségur, à la fin de 1858. Les deux premiers de ces écrits respirent une piété douce, chaude et tendre, et révèlent la flexibilité du style de l'écrivain. Le troisième est tout différent de ton : il était né des premiers travaux de Mgr de Ségur, comme président de l'œuvre de Saint-François-de-Sales, des excès de la propagande protestante qui attaquait alors avec une violence extrême, les dogmes, la morale, l'histoire catholique, et qui venait de rééditer un des livres les

plus odieux qu'ait enfantés contre l'Église et le Saint-Siège, la fureur de la Réforme, à son origine; nous voulons parler des œuvres de *Marnix de Saint-Aldegonde*. L'indignation excitée chez le saint aveugle par les blasphèmes inouïs et les calomnies odieuses dont ce livre est rempli se traduisit avec une extrême mais légitime vivacité dans le petit volume des *Causeries* qui fait suite aux *Réponses*, et qui offre les mêmes qualités de verve, d'esprit et de clarté. Plus tard, il en adoucit quelques expressions, et les *Causeries* sont restées comme un des ouvrages de polémique les plus décisifs à opposer à la propagande hérétique. Elles firent à Mgr de Ségur la réputation d'un ennemi violent des protestants, réputation imméritée. Il détestait le protestantisme, le combattait avec une ardeur infatigable dans ses excès de prosélytisme, dans ses sectaires, dans ses attaques acharnées contre la vérité catholique. Pour les protestants vraiment chrétiens, pratiquant leur culte et respectant celui des autres, il n'avait que des paroles et des sentiments d'estime et de charité. Plus d'un pasteur reçut de lui un accueil bienveillant, plus d'un protestant lui fut uni par une véritable et profonde affection, et toujours il distingua les protestants du protestantisme, comme il distinguait le péché, qu'il détestait, des pécheurs qu'il poursuivait partout de sa tendresse et de sa compassion sacerdotales. Il avait coutume de dire que les plus saints des catholiques sont toujours infiniment moins saints que l'Église catholique elle-même, dépositaire de la sainteté de Jésus-Christ, et que, par

contre, les protestants valent mieux que leur religion, catholique en ce qu'elle a de chrétien, et qui n'a en propre que ses négations. Parmi les chrétiens protestants qui lurent les *Causeries*, plus d'un rendit hommage à la sincérité, à la foi, à la charité même de Mgr de Ségur. Plusieurs allèrent plus loin, et y puisèrent la lumière et la vie de la grâce. Le pieux écrivain reçut à cet égard des confidences consolantes, et son émotion fut profonde en apprenant qu'une protestante ardente, mais sincèrement chrétienne et convaincue, convertie par la lecture de son petit livre, avait voulu, en témoignage de sa reconnaissance, être ensevelie avec le volume des *Causeries* sur sa poitrine.

A partir de 1859 et de l'arrivée de M. l'abbé Diringer, les écrits de Mgr de Ségur se multiplièrent, et l'on se demande comment, avec le ministère accablant dont nous avons parlé, avec la correspondance infinie qu'il entretenait, il pouvait trouver le temps de composer et de dicter ces brochures, vives, alertes, courant droit au but avec une allure de troupiers français ; ces volumes de doctrine et de discussion savante sur la liberté, sur la Révolution, sur l'Église, le Saint-Siège, l'infaillibilité, le concile ; ces *instructions familières*, dont les huit cents pages renferment un abrégé populaire des dogmes, des mystères, des cérémonies de l'Église : mine inépuisable où les curés de campagne peuvent trouver cent sujets de sermons excellents et pratiques ; enfin ces traités sur *la vie intérieure* où il expose avec une profondeur de doctrine, une abondance de citations des Pères et

des écrivains mystiques vraiment prodigieuse, le mystère fondamental de notre vie surnaturelle en Jésus-Christ et de la vie de Jésus-Christ en nous. Ces traités seuls formant six volumes supposent une somme de lectures, de recherches et de méditations qui semblent le fait d'un bénédictin et paraissent incompatibles avec l'activité de la vie apostolique. Voici l'explication de ce mystère.

Ce que Mgr de Ségur avec ses yeux n'aurait jamais pu faire, il le put grâce à sa cécité. Pendant en effet qu'il confessait, qu'il prêchait, qu'il se livrait à toutes les fatigues de son ministère sacerdotal, son secrétaire intime, véritable collaborateur dans toute la force du terme, se livrait aux fatigues toutes différentes de l'étude, à des recherches de jour et de nuit dans les écrits des Pères de l'Église. Il réunissait, classait par ordre de matière, tout ce qu'il trouvait de textes, de trésors de doctrine, sur le sujet que Mgr de Ségur lui avait demandé de préparer ; et, quand au moment de la composition, le prélat et son fidèle secrétaire se trouvaient réunis, le premier n'avait qu'à demander au second les textes des Pères et des écrivains mystiques relatifs au sujet de l'ouvrage en cours d'exécution. Les textes, les citations venaient se présenter d'eux-mêmes au choix de Mgr de Ségur, comme un troupeau docile à l'appel de son pasteur. Tout le travail préparatoire était fait ; l'écrivain n'avait plus qu'à mettre en œuvre ces trésors, en un mot, à composer. Or, si la composition d'un ouvrage est tout, au point de vue de la valeur littéraire et

de l'art même d'écrire, ce n'est que peu de chose, pour qui sait écrire, au point de vue du travail et du temps. C'est ainsi que, grâce à sa bienheureuse cécité, grâce à la collaboration intelligente et infatigable de son dévoué secrétaire, Mgr de Ségur put composer tant d'ouvrages de doctrine, de science mystique, où les âmes pieuses trouvent des richesses inépuisables et des sources fécondes de méditation et de piété.

Quant à ses brochures populaires, polémiques ou autres, il les dictait de son fond avec une rapidité et une allégresse toutes parisiennes. Il écrivait alors comme il prêchait, causant familièrement avec son immense public d'enfants, d'apprentis, d'ouvriers, de soldats, parlant leur langue, mais la parlant toujours jusque dans ses plus audacieuses familiarités, avec la charité du prêtre et le ton de l'homme de race. En voici la liste avec les dates : on jugera par là de l'immensité de son œuvre : 1860, *le Pape, la Très Sainte Communion ;* 1861, *la Confession, les Pâques, l'Église, le Denier de Saint Pierre ;* 1862, *la Révolution, le Souverain Pontife ;* 1863, *Notions fondamentales sur la piété, le Renoncement, Conseils aux enfants sur la confession ;* 1864, *Aux enfants, Conseils sur la communion, Instructions familières*, deux gros volumes ; *l'Enfant-Jésus, Conseils sur la Prière, sur la Tentation, sur le Péché, sur la Piété ;* 1865, *Objections contre l'Encyclique, le Chrétien vivant en Jésus-Christ, Grosses Vérités, la Présence réelle, Nos Grandeurs en Jésus* (1re partie) ; 1866, *la Sainte Vierge dans l'Ancien Testament,*

*Aux Soldats en temps de guerre;* 1867, *les Francs-Maçons, la Foi devant la science moderne;* 1868, *Nos grandeurs en Jésus* (2e partie), *le Tiers ordre de Saint-François, la Liberté;* 1869, *Nos grandeurs en Jésus* (3e partie), *le Concile, les Saints Mystères, la Messe, Pie IX et ses noces d'or;* 1870, *le Mois de Marie aux Enfants, une Petite Sainte, le Pape est infaillible;* 1871, *A ceux qui souffrent, Vive le Roi, Prêtres et Nobles, le Dogme de l'Infaillibilité, Merveilles de Lourdes, le bon Combat de la Foi, le Sacré-Cœur, Aux apprentis;* 1872, *la Grâce et l'Amour de Jésus* (2 volumes), *Hommage aux jeunes catholiques libéraux;* 1873, *l'École sans Dieu, la France aux pieds du Saint-Sacrement, la France aux pieds du Sacré-Cœur, Je crois, le Cordon séraphique, la Confirmation;* 1875, *Ma Mère, les Ennemis des Curés, le jeune Ouvrier chrétien;* 1876, *l'Enfer, la Sainte Vierge dans le Nouveau Testament, le jeune Ouvrier chrétien* (2e partie), *les Merveilles de Sainte Anne;* 1877, *le séraphique Père Saint François, Tous les huit jours, Venez tous à moi, le Mariage, les Trois roses des Élus.*

A ces innombrables écrits, il faut ajouter deux volumes sur *les Miracles de Lourdes,* auxquels il travailla les deux dernières années de sa vie, et dont il livra le manuscrit à son éditeur un mois avant sa mort.

Le nombre d'éditions qu'eurent la plupart de ses ouvrages, le nombre d'exemplaires qui en furent vendus de son vivant et qui se vendent depuis qu'il n'est plus, comme avant, est incalculable. Pour n'en donner que

deux ou trois exemples, *les Instructions familières*, formant deux gros volumes, ont eu jusqu'au jour où il mourut vingt-deux éditions de deux mille exemplaires chacune, ce qui fait un total de quarante-quatre mille exemplaires, achetés et répandus en moins de vingt ans. Les opuscules sur *la Communion, le Pape, la Confession*, ont dépassé soixante, soixante-dix et cent éditions, ce qui représente une diffusion de plusieurs centaines de mille exemplaires. A ce suffrage du peuple chrétien, dont on peut dire sans crainte de se tromper : *vox populi vox dei*, voix du peuple, voix de Dieu, s'ajoute celui du Souverain-Pontife, qui multipliait les brefs de félicitation à l'infatigable apôtre et qui disait un jour au Vatican, devant Mgr de Ségur qui ne s'en vanta point et devant d'autres personnes qui le répétèrent : « Mgr de Ségur fait tant de bien ! et ce bien s'étend à tous les pays : car ses petits livres vont partout et sont, pour ainsi dire, jetés aux quatre vents du monde. Oui, oui, poursuivit Pie IX, tout le monde connaît et aime Mgr de Ségur. » Et s'adressant directement au prélat : « Mais comment donc faites-vous pour mener à bien tous ces travaux ? et vos livres sont si clairs ! ils sont à la portée de tous ! »

Un autre témoignage de l'approbation du Pape, qui fut plus sensible encore à Mgr de Ségur, est celui que Pie IX donna publiquement à celui de ses petits traités auquel il attachait le plus d'importance, le *Traité de la très sainte Communion*. Dans cet écrit, Mgr de Ségur recommande, avec l'ardeur enflammée que l'amour du

Saint-Sacrement mettait en son âme et sur ses lèvres, la communion fréquente, même quotidienne ; il en rappelle les conditions, les règles, les fruits de grâce ; il combat vivement les doctrines ou plutôt les habitudes jansénistes qui régnaient encore à cette époque dans beaucoup d'esprits d'ailleurs excellents, et qui rendaient la communion presque inabordable par le degré de perfection qu'elle exigeait des fidèles. Pie IX, charmé de cet ouvrage, qui répondait pleinement à ses pensées et à ses sentiments, le distribua solennellement de sa main, en 1862, aux prédicateurs du carême réunis, suivant l'usage, pour recevoir ses instructions. Il leur dit que « l'on devrait donner ce petit livre à tous les enfants quand ils font leur première communion ; que tous les curés devraient l'avoir, parce qu'il contient les règles de la communion, comme les entend le concile de Trente, et, ajouta le Pape, comme je veux qu'elles soient appliquées. » Ces fortes paroles du vicaire de Jésus-Christ furent pour Mgr de Ségur un puissant encouragement à prêcher par la parole ou la plume sa consolante doctrine et à combattre les résistances actives ou passives qu'elle rencontra pendant plusieurs années avant de triompher.

Cette doctrine de Mgr de Ségur, telle qu'elle résulte de ses écrits, de ses prédications, de sa vie tout entière, était la pure doctrine romaine, c'est-à-dire la doctrine catholique par excellence, sans réserve, sans réticence, sans épithète. Il la résumait en trois points fondamentaux, en trois amours, qui n'en font qu'un et se résument

eux-mêmes en l'amour de Dieu : l'amour de la Sainte-Église et du Pape, l'amour de la Sainte-Vierge Immaculée et l'amour du Saint-Sacrement. Dans ses écrits dogmatiques ou moraux, populaires ou mystiques, dans ses prédications, dans ses lettres de direction, on retrouve partout ce culte et cet amour de Jésus-Christ en son vicaire infaillible, en sa Mère Vierge, en son Eucharistie. Il y revient toujours par tous les chemins; c'est comme le centre où aboutissent les voies de son intelligence et de son cœur. Pour faire passer dans les âmes qu'il évangélisait ces pures et consolantes doctrines, il eut beaucoup à souffrir, beaucoup à lutter. Il rencontrait, jusque dans les personnes les plus pieuses, es ecclésiastiques les plus éminents, les séminaires les plus florissants, des préjugés, des habitudes enracinées, qui ne pouvaient disparaître en un jour. Il put constater, dans des villes et des provinces, justement renommées pour leur foi, des traces profondes et douloureuses de ces vieilles doctrines gallicanes ou jansénistes qui écartaient de la table sainte les âmes les plus affamées de l'Eucharistie et jusqu'à la jeunesse cléricale. Il eut à combattre mille fois cette erreur fondamentale qui consiste à voir dans la communion une récompense de la perfection chrétienne plutôt qu'un moyen d'y parvenir. Il lui fallut beaucoup de temps, de patience, d'énergie et, par-dessus tout, la douce influence de sa sainteté personnelle, pour faire comprendre dans plusieurs séminaires où il prêchait des retraites, la convenance, la nécessité de la communion fréquente. S'il

était nécessaire d'être saint ou même sur la voie de la sainteté pour communier souvent, quel fidèle, quel prêtre oserait communier jamais ? Qui oserait se décerner, en allant au pain de vie, ce brevet de perfection ? Nous sommes tous des pécheurs, depuis le Pape jusqu'au dernier des baptisés, et c'est pour nous guérir de nos langueurs et de nos péchés que le fils de Dieu s'est fait homme dans le sein de Marie et nourriture dans l'Eucharistie. Voilà ce que Mgr de Ségur disait, répétait, criait sur tous les toits, dans toutes les chaires, dans tous ses écrits ; et nul plus que lui ne contribua à déraciner les restes du jansénisme qui, mort et enterré comme hérésie, vivait encore à l'état d'habitude et entretenait, dans des âmes admirables, des troubles sans causes et des appréhensions malheureuses.

Pour ce qui regarde le culte de la Vierge Immaculée, il n'eût point de lutte à soutenir dans cette France catholique qui a toujours mérité son beau surnom de royaume de Marie. Du temps même où le gallicanisme était le plus puissant, l'église de France s'est toujours distinguée par son ardente dévotion envers la reine de Dieu, et ses docteurs ont toujours défendu, parmi les privilèges de Marie, celui de sa conception immaculée. Si Mgr de Ségur consacra plusieurs traités à la sainte Mère du Sauveur, ce fut pour satisfaire sa dévotion, pour en donner les raisons, et pour défendre son culte contre les attaques du protestantisme et les mille erreurs populaires que la mauvaise presse a répandues en tous lieux.

Enfin, en ce qui concerne les opinions gallicanes sur l'infaillibilité du Pape, il prit une large part au combat commencé par le grand comte de Maistre et M. de Lamennais, continué par M. de Montalembert, le père Lacordaire, par nos prêtres et nos évêques les plus éminents, et qui aboutit à la définition doctrinale du concile œcuménique du Vatican. Fidèle à sa mission de vulgarisateur, il exposa, dans ses traités populaires comme dans ses traités dogmatiques sur l'Église, la doctrine catholique, avant, pendant et après le concile, avec cette précision, cette clarté et cette logique intrépide qui ne craignit jamais de tout dire. Zouave de la vérité, zouave du Pape à aussi juste titre que les Charette et les Pimodan, il se lança, son drapeau déployé, et l'épée à la main, dans la mêlée qui précéda et accompagna les délibérations et la décision souveraine de l'Église. La décision rendue, l'infaillibilité proclamée, il en défendit encore l'opportunité comme la sagesse et la vérité, non plus contre les opposants de l'intérieur qui se soumirent tous avec une admirable unanimité, mais contre les ennemis du dehors, et il fut jusqu'au bout le soldat comme le prélat du Pape.

Il est une autre question que nous ne pouvons passer sous silence, en parlant des écrits, des doctrines, de l'action de Mgr de Ségur, c'est la question du libéralisme. Dans ses importants opuscules sur *la Liberté et la Révolution*, il exposa nettement la vérité catholique en ces matières que le mélange de la politique rend infiniment délicates; il montra que la thèse fon-

damentale du libéralisme, le droit de l'erreur et du mal à la liberté, au même titre que le bien et la vérité, est la négociation, non seulement du péché originel et du dogme chrétien, mais de toute paix sociale ; que la société civile ne peut se passer de doctrine, et que par conséquent une société chrétienne doit être organisée sur des bases chrétiennes. Il établit qu'en méconnaissant ces principes, en érigeant en dogme le droit pour tout citoyen, pour tout homme, de tout penser, de tout dire, de tout écrire, la Révolution française avait jeté dans le monde un germe de dissolution sociale et de mort ; et que, tant que cette erreur primordiale du libéralisme subsisterait, il y aurait un antagonisme fatal entre le libéralisme et l'Église. Quand le Pape Grégoire XVI, réfutant et condamnant les théories de l'abbé de Lamennais en 1832, déclarait la liberté de la presse, érigée en dogme, *un délire*, beaucoup, parmi ceux mêmes qui se soumirent, ne comprirent point cette parole. En voyant ce que cette liberté de tout dire et de tout imprimer a produit depuis lors, en la voyant à l'œuvre dans le déluge d'impiété et d'obscénités qu'elle répand d'un bout à l'autre de la France, qui oserait encore taxer d'erreur ou d'exagération la condamnation prophétique du vicaire de Jésus-Christ ? qui oserait dire que la société n'a pas le droit et le devoir de défendre contre des atteintes mortelles les vérités morales, religieuses et sociales qui sont le patrimoine séculaire et la sauvegarde du genre humain ? qui oserait affirmer qu'une nation chrétienne n'a pas le droit et le devoir de

défendre le christianisme ; qu'une nation catholique ne peut ni ne doit protéger son culte national contre les outrages et les entreprises de la haine et de l'athéisme? Un doctrinaire libéral doit pourtant aller jusque-là pour être logique, et c'est pourquoi la thèse révolutionnaire du libéralisme est incompatible avec le catholicisme, comme elle est incompatible avec le sens commun.

Ce que le sens commun autorise, exige même, et ce que l'Église n'a jamais contesté, c'est que les hommes d'État chargés de faire les constitutions et les lois tiennent compte de la situation des esprits, des mœurs publiques, des circonstances sociales, et qu'ils fassent la part des ruines irrémédiables, des faits accomplis dans le passé, et des exigences du présent. Mais ce n'est plus de la thèse, c'est de l'hypothèse ; ce n'est plus de la théologie, c'est de la politique, terrain mouvant et dangereux, sur lequel Mgr de Ségur n'a jamais mis le pied qu'à contre cœur, et qu'il n'a fait que côtoyer dans les questions mixtes où l'Église et l'État se touchent sans se confondre.

Quoiqu'il en soit des polémiques suscitées sur le sujet brûlant du catholicisme libéral, par les écrits de Mgr de Ségur, nous redirons ici ce que nous avons dit plus haut à propos de ses *Causeries* sur le protestantisme. Autant il était ferme et absolu sur les principes, autant il était tolérant, bienveillant, charitable pour les personnes. Son cœur, ses bras, son salon leur étaient toujours ouverts. Il les accueillait avec cette bonté sou-

riante qui rayonnait de son âme sur ses traits et dans toute son attitude. Il fut lié d'affection avec plusieurs catholiques libéraux qu'il aimait à retrouver sur le terrain commun des bonnes œuvres, et si, parfois, dans quelques lignes de ses écrits, il lui échappa une critique peu justifiée, un reproche trop sévère, une expression qui pût ressembler à une personnalité, son cœur n'y fut pour rien, ce cœur tout brûlant de la charité de Jésus-Christ : ce fut une de ces légères imperfections qui trahissent toujours par quelque endroit, même chez les plus parfaits, l'infirmité de la nature humaine.

Les lettres de Mgr de Ségur publiées depuis sa mort ont révélé l'écrivain sous un nouveau jour, et nous devons en dire un mot pour compléter ce chapitre de sa vie. Si nous devions résumer en une parole l'impression qu'elles nous ont laissée, nous dirions de lui ce que Sainte-Beuve a dit de saint François de Sales : *il séraphise*. Mais nous préférons substituer à notre appréciation personnelle celle d'un critique contemporain qui, rendant compte de ces lettres, les caractérise en des termes frappants de vérité.

« L'auteur auquel Mgr de Ségur nous paraît le plus ressembler dans ses lettres, c'est saint François de Sales, avec son abondance expansive et sa grâce familière, son mélange de finesse et de simplicité, sa riche imagination, son onction affectueuse, et je ne sais quelle verve originale et pénétrante, qui chez lui donne à la piété un charme merveilleux. Il faut y joindre un tour d'esprit enjoué, une sorte de bonne humeur et de douce raille-

rie particulière à certains auteurs français et surtout parisiens, qui se mêlent chez eux agréablement à la raison et même à la piété dans les matières les plus graves et les plus sérieuses, et qui, en particulier chez les ecclésiastiques spirituels et zélés, est un charme de plus. C'est en un mot, ce qu'on pourrait appeler, si on l'osait, une rondeur de langage vertueuse, ou un persiflage chrétien, très aimable chez les gens d'esprit, mais assez souvent déplaisant chez les hommes du commun. Mgr de Ségur excellait dans cette plaisanterie bienveillante qui n'ôte rien à la sûreté de sa doctrine et de sa direction.

« Mais ce qui nous frappe le plus dans ces lettres, c'est une certaine candeur d'âme qui, malgré la nécessité pour un aveugle de les dicter à un tiers, ne laisse jamais soupçonner la gêne que cet intermédiaire ferait sentir à toute autre personne moins chrétienne, moins humble, et moins naïve dans son zèle. Nous y voyons la marque d'une grande droiture sans retour sur soi-même et d'une rare perfection dans la vie spirituelle. Avant de les lire, il nous aurait paru impossible qu'on pût dicter, comme on écrit soi-même, avec le même abandon, l'âme ayant comme le corps sa pudeur qui n'ose la montrer tout entière et qui tient à notre nature, à la fois délicate et imparfaite. Ce suprême naturel dans une intimité forcément [illegible] nous remplit d'admiration pour la haute vi[illegible]. »

# CHAPITRE VIII

Cécité de Mgr de Ségur. — Le docteur Nélaton. — Opération de la cataracte. — Visite à M. Dupont, de Tours. — Visite au curé d'Ars. — Résignation joyeuse de Mgr de Ségur. — Sa sœur Sabine, son entrée à la Visitation. — Rapports de Mgr de Ségur avec la Visitation.

Après avoir exposé successivement et par une vue d'ensemble les travaux persévérants de Mgr de Ségur, ceux qui durèrent du jour de son arrivée à Paris jusqu'au jour de sa mort, nous allons reprendre les événements les plus saillants de cette période de sa vie, les épreuves, les consolations, les œuvres particulières qui en marquèrent les diverses étapes. On aura ainsi un tableau assez complet de ces vingt-cinq années si laborieuses, si bien remplies et si saintement achevées.

Comme nous l'avons dit, en racontant la manière dont Mgr de Ségur avait perdu les yeux, il avait fait son sacrifice dès le premier jour, et il n'avait jamais partagé les illusions de ses parents et de ses amis à ce sujet. En quittant Rome et en venant se réinstaller à Paris, il avait organisé son existence en vue de sa cé- ; et, malgré la joie naturelle qu'il eût ressentie d'une

guérison inattendue, cette guérison aurait dérangé tous ses plans. Son siège était fait, et il ne pouvait se résoudre ni à demander, ni à désirer autre chose. Cependant, fidèle à sa devise de vouloir en tout la volonté de Dieu et de donner à ses parents, à la multitude de ceux qui l'aimaient, toutes les preuves de déférence et d'affection compatibles avec la sagesse chrétienne, il se prêtait de tout cœur et avec autant de facilité que d'indifférence aux expériences qu'on lui proposait. Il vit successivement les plus célèbres oculistes de Paris ; tous, MM. Sichel et Desmarres en tête, déclarèrent que le mal était incurable, le nerf optique mort, la rétine décollée. Son père et sa mère ne se le tinrent pas pour dit, et, à force d'instances, ils obtinrent de lui qu'il irait en dernier ressort consulter le docteur Nélaton. C'était un an environ après son retour à Paris, au printemps de 1857. Grandes furent la surprise et la joie de M. et de Mme de Ségur, quand ils entendirent le célèbre chirurgien déclarer que le cas était des plus simples, une cataracte, rien de plus, et qu'il se faisait fort de rendre au prélat aveugle l'usage complet de sa vue. Mgr de Ségur, persuadé du contraire, exposa au docteur, avec une netteté, une précision que lui-même admira, les divers phénomènes qui avaient précédé et accompagné sa cécité. M. Nélaton persista dans son affirmation et annonça qu'il ferait l'opération quelques semaines plus tard. Devant une telle assurance, Mgr de Ségur dut se soumettre, et, sans croire un moment au succès annoncé, il accepta, par vertu et par charité

pour les siens, les souffrances et les longs ennuis de l'opération. Un petit billet de lui, daté du jeudi de Pâques, et adressé à l'un de ses amis de Rome, Mgr Amanton, de sainte et douce mémoire, indique bien son état d'esprit à la veille de cette grande expérience.

« Mon cher et révérend Père, je recommande à vos prières et à celles de votre pieuse communauté le succès de l'opération de la cataracte que je tenterai après demain samedi avec le docteur Nélaton. Je désire ce succès dans la mesure où il peut servir à la gloire de Notre-Seigneur, beaucoup, ou peu, ou pas du tout. Je vous demande de prier et de faire prier dans le même sens. »

Laissons maintenant l'abbé Louis, alors secrétaire de Mgr de Ségur, nous raconter l'opération dont il fut le témoin oculaire. La simplicité même du récit en augmente l'émotion : « Madame de Ségur avait déclaré qu'elle assisterait à l'opération ; mais M. Nélaton, voulant peut-être éviter sa présence, vint le samedi matin, veille de Pâques, avant l'heure indiquée et annonça qu'il allait immédiatement procéder à l'extraction du cristallin. J'étais là avec Méthol. Le docteur fit une incision semi-circulaire autour du globe de l'œil, pressa un peu au-dessous, et le cristallin, tout gris et opaque, vint tomber dans un verre que je tenais pour le recevoir. Le bon Monseigneur souriait ; pas un cri, pas une émotion. Il avait fait, avant, un grand signe de croix ; il en fit un autre après, en disant : « Comme Dieu voudra. » Le docteur exigea qu'il se mît au lit.

On lui posa sur la figure un masque de toile et on imbiba incessamment l'œil d'eau glacée. Cette immobilité absolue de cinq ou six jours, cette inaction de près de deux semaines, furent la grande épreuve. Mais quelle patience ! quelle douceur ! quelle gaieté même ! Il plaisantait le docteur qui n'avait jamais vu pareil malade. Après les cinq ou six premiers jours, je remarquai que M. Nélaton perdait un peu de son assurance. Pendant les pansements de chaque matin, il demandait : « Avez-vous, à travers le linge, une perception de la « lumière plus grande qu'avant ? » Et Monseigneur répondait en riant : « Il me semble que, s'il y a un « changement, c'est en pire ; mais ce sera toujours « bien, puisque ce sera ce que Dieu voudra. » Enfin, un matin, le docteur me fit ouvrir tout grands les rideaux de la fenêtre, jusque là soigneusement fermés ; il plaça son chapeau sur l'œil opéré, fit ôter en dessous le bandeau, puis leva le chapeau : « Que voyez-vous ? — « Rien, docteur, absolument rien. Que Dieu soit béni et que sa volonté soit faite ! » M. Nélaton partit et ne reparut plus. — Monseigneur se leva tout heureux d'en avoir fini, alla prier à la chapelle, et s'en revint, le cœur joyeux, consoler sa famille et ses amis. Pendant ces jours où il ne pouvait célébrer la messe, on lui portait chaque matin, de très bonne heure, la sainte communion. »

On comprend qu'à partir de ce jour, les plus obstinés dans leurs illusions perdirent tout espoir de guérison par les moyens humains. Mais restait Dieu, le mi-

racle. On résolut d'y recourir, et Mgr de Ségur se prêta à cette épreuve, très douce et consolante, comme il s'était prêté aux pénibles ennuis de l'opération. On eut d'abord recours à M. Dupont, puis au saint curé d'Ars. M. Dupont, connu sous le nom du saint homme de Tours, était un simple laïque d'une haute piété, d'une foi à soulever les montagnes, et qui menait, dans son petit appartement de Tours, la vie d'un contemplatif. Il n'avait pas la prétention de faire des miracles, mais il possédait, dans sa chambre, une image de *la sainte Face*, devant laquelle il priait avec une ardente dévotion. Une petite lampe brûlait nuit et jour devant la pieuse image, et depuis plusieurs années on se racontait, à Tours et bien au-delà de Tours, les guérisons subites et merveilleuses obtenues par les onctions faites avec l'huile de cette lampe. M. Dupont les racontait lui-même avec une simplicité d'autant plus grande qu'il en attribuait tout le mérite à l'image miraculeuse, et rien à son mérite propre. Mgr de Ségur avait été le voir une première fois, en 1855, avec l'abbé Louis, avant l'opération que nous venons de raconter, et voici comment celui-ci nous rendait compte de cette visite : « Mgr de Ségur était en correspondance avec M. Dupont, mais ne l'avait jamais vu. Nous partîmes des Nouettes et nous arrivâmes à Tours dans la soirée. Nous couchâmes à l'hôtel de l'*Univers* près de la Gare. M. Dupont vint nous voir pendant le déjeuner et nous emmena dans sa maison. Je vois encore cette modeste chambre où l'image de la sainte face était exposée au-

dessus d'un secrétaire ; une lampe brûlait devant. Le matin même, une dame du Sacré-Cœur avait été guérie d'une extinction de voix complète et qui durait depuis longtemps. Nous nous mîmes en prières ; puis M. Dupont oignit les yeux de Monseigneur avec l'huile de la lampe. Était-ce une illusion ? Monseigneur crut avoir vu, comme dans un éclair, l'image de la sainte Face. Du reste, il n'avait rien demandé, sinon l'accomplissement de la volonté de Dieu. » Le souvenir de l'abbé Louis, cette illumination de quelques secondes qui fit de nouveau place à la nuit, étaient restés présents dans l'esprit de Mme de Ségur, à laquelle son fils avait décrit exactement l'image sanglante et couronnée d'épines du Sauveur. De là, sans doute, son espérance qu'une nouvelle visite à M. Dupont, une nouvelle onction accompagnée d'une demande de guérison plus fervente et plus formelle, pourraient amener le miracle, tant désiré par la pauvre mère. Mais si Mgr de Ségur consentit à retourner à Tours et à prier une seconde fois devant l'image miraculeuse, il ne voulut jamais demander autre chose que la volonté de Dieu. En vain, M. Dupont lui écrivait-il : « Il n'est pas commode d'obtenir de Dieu une grâce corporelle, alors que tout d'abord on ne la demande pas en la forme du demandeur de l'Évangile : « *Domine ut videam !* Seigneur, faites que je voie ! » Pas plus à Tours qu'à Paris, Mgr de Ségur ne put se résigner à dire autre chose que la parole du *Pater : Fiat voluntas tua.*

A cette prière si admirable en pareille circonstance,

la réponse du divin Père fut la même qu'à la première visite. Mgr de Ségur resta aveugle et fut même privé cette fois de l'apparition dont il avait été favorisé quelques années auparavant. En sortant de la chambre de M. Dupont, il plaisanta le saint homme sur l'insuccès de ses prières, et il repartit de Tours, aussi content que s'il en repartait guéri.

Sa visite au curé d'Ars s'accomplit dans des circonstances à peu près semblables. Il revenait de Lyon où il avait accompagné l'abbé Louis qui retournait à Rome, récemment ordonné prêtre et appelé par le prince Aldobrandini pour faire l'éducation de son fils. Mgr de Ségur, escorté de Méthol, son fidèle valet de chambre, arriva à Ars où la sainteté et les miracles du curé attiraient chaque jour une multitude de pèlerins ; c'était en 1858. Il se rendit au presbytère où le saint curé le rejoignit en revenant de l'église. Il y eut, entre ces deux grands serviteurs de Dieu, si semblables par la simplicité et l'ardent amour de Jésus-Christ, un touchant combat d'humilité. Mgr de Ségur agenouillé lui demandait sa bénédiction, M. Vianney s'y refusait disant : « C'est à vous à bénir et non pas à moi » et il voulait relever l'humble prélat ou s'agenouiller près de lui. Mgr de Ségur résistait, alléguant l'âge et les cheveux blanchis dans le sacerdoce du saint vieillard, et ce dernier, vaincu par tant d'insistances, finit par se rendre au désir de son visiteur. Tous deux se mirent ensuite à causer des choses de Dieu, et Mgr de Ségur, se souvenant de la promesse faite à sa mère, parla au

curé d'Ars de sa cécité et de sa répugnance à en demander la guérison. Si nos souvenirs sont fidèles, le saint prêtre, tout en admirant sa résignation et son amour de la croix, lui dit que, la vue étant un bienfait, il était légitime, raisonnable et chrétien de la demander à Dieu. Il lui promit de prier à cette intention, et l'engagea à prier avec lui. Quand ils se quittèrent, le curé d'Ars prit sur sa cheminée une petite statuette de saint Jean-Baptiste qui se trouvait là, et la donna à Méthol, en lui disant : « Tenez, mon enfant, emportez, en souvenir de moi, cette image de votre patron. » Saint Jean-Baptiste était en effet le patron de Méthol, que Mgr de Ségur n'appelait jamais que par son nom de famille et que le saint curé voyait pour la première fois.

Après le départ du prélat, M. Vianney dit à ceux qui l'entouraient : « Voilà un aveugle qui y voit plus clair que nous ». Et le même jour, rencontrant M^lles^ des Garets, d'Ars, dont le père était son intime ami, il leur dit en parlant de Mgr de Ségur : « Aujourd'hui j'ai vu un saint, » parole bien remarquable et consolante, dans la bouche de l'homme de Dieu, qui lisait dans les âmes comme dans un livre ouvert. Les prières du curé d'Ars ne furent pas plus efficaces que celles de M. Dupont, de Tours ; et Mgr de Ségur garda sa chère infirmité. Ce que nous avons raconté et ce que nous avons encore à dire de sa vie prouve qu'il ne se trompait point en considérant cette croix de la cécité comme un bienfait plus grand que celui de la guérison, non seu-

lement au point de vue de son salut personnel, mais au point de vue du salut des âmes et de la gloire de Dieu. S'il eût recouvré la vue, il eût été sacré évêque, le bien qu'il aurait fait eût été plus local, et il est douteux qu'il eût été un bon administrateur, qualité indispensable pour faire un évêque complet. Aveugle, il servit l'Église universelle avec une activité et un succès incomparables; il fonda et développa l'œuvre de saint François de Sales; il sema à pleines mains dans tout le champ de l'Église de France les bonnes doctrines, les bons livres, les traditions vraiment catholiques; il évangélisa, sanctifia de nombreux séminaires, et il donna ou prépara à l'Église toute une moisson de saints prêtres qui continuent et continueront son apostolat.

A un point de vue plus restreint, sa cécité lui fut souvent un moyen d'attirer et de convertir les pécheurs, par la sérénité avec laquelle il la supportait, et aussi par le secours qu'elle apportait à ces pénitents honteux, qui craignent, en confessant leurs misères, de rencontrer le regard du confesseur: pauvres enfants qui ne connaissent ni l'étendue de la miséricorde sacerdotale, ni la tendre compassion du ministre de Jésus-Christ, croissant avec le nombre et l'énormité des fautes qu'on avoue. Une lettre écrite après la retraite qu'il prêcha, vers 1878, à l'Université catholique de Lille, montre sur le fait cette application touchante de sa cécité au salut des pécheurs. C'est la sœur d'un étudiant qui parle. « Je me souviendrai toujours de tous ces traits aimables jaillis de son cœur, que mon frère aimait

à nous citer ; une fois, entres autres, qu'il exhortait à la confession un nombreux auditoire d'étudiants, pensant que sans doute il se trouverait quelques récalcitrants : « Voyons, leur dit il avec l'irrésistible et déli-
« cieuse simplicité de son zèle, s'il s'en trouvait parmi
« vous qui fussent un peu ennuyés, un peu honteux de
« se montrer au prêtre, eh bien ! qu'ils viennent donc
« me trouver ! Je suis aveugle, je ne les verrai pas ;
« ce sera bien commode ! » Et ils y allaient, et pendant leur confession douloureuse et bénie, il leur passait son bras autour du cou, et les embrassait, comme le père de l'enfant prodigue ; baisers célestes que les anges ont dû lui rendre à son entrée au Paradis ! »

Un jour (était-ce seulement le renom de sa sainteté, la lecture de ses livres, ou sa bienheureuse infirmité n'y entrait-elle pas pour quelque chose ?) il eut à confesser un singulier pénitent. C'était un Américain qui avait traversé l'Atlantique uniquement pour le voir ; arrivé à Paris, il alla directement chez le prélat en descendant du chemin de fer, passa une heure en tête à tête avec lui, sortit absous et consolé, et s'en retourna tout droit aux États-Unis. C'est sans doute en pensant à de telles grâces, à de tels fruits de son ministère, que Mgr de Ségur chanta jusqu'à la fin de sa vie l'*alleluia* de sa cécité, et que cent fois, dans ses lettres, dans sa conversation, il bénit Dieu de la lui avoir envoyée et conservée. Un an ou deux avant sa mort, pour n'en citer qu'un exemple, un jeune homme qu'il aimait.

se désolait devant lui de voir sa mère menacée de perdre la vue et il ajoutait en soupirant : « Cela me fait déjà tant de peine, de vous voir aveugle, vous, Monseigneur, qui feriez un si bon usage de vos yeux ! » A ces mots, Mgr de Ségur se leva, l'attira vivement sur son cœur et s'écria : « Ne dis pas cela : mon fils, ne dis pas cela, car, sache-le bien, ma cécité est ma plus grande joie et la plus grande bénédiction de ma vie. »

En cette même année 1858, où il visita le curé d'Ars, il eut une grande consolation chrétienne, mêlée, comme il arrive d'ordinaire, d'une certaine amertume naturelle. Sa sœur Sabine, l'ange de la famille, l'ange de la maison, la plus aimable, la plus spirituelle, la plus douce des créatures, dit adieu au monde à l'âge de vingt-huit ans, pour entrer au couvent de la Visitation. Depuis sa jeunesse, mais plus encore depuis son sacerdoce, il lui était uni par une tendre et profonde intimité : il était son guide, son conseil ; elle était la confidente de ses bonnes œuvres cachées; et s'il accueillit avec une vive action de grâces la nouvelle, qu'il connut le premier, de sa vocation, s'il remercia Dieu du fond du cœur d'appeler sa sœur bien-aimée à l'honneur d'être l'épouse de Jésus-Christ, il ne put s'empêcher de souffrir et de soupirer à la pensée de la douleur de ses parents. Les larmes de son père et de sa mère furent pour lui, comme pour Sabine elle-même, la face douloureuse de cet événement qui apportait une couronne nouvelle à la gloire chrétienne de

sa famille. Du reste, après les déchirements des adieux, de la sortie de la maison, de l'entrée en clôture, cette vocation de Sabine devint pour toute la famille une source de joie et de grâces, comme l'avait été celle de Mgr de Ségur lui-même. Sauf la séparation matérielle de la grille qui n'empêche ni la parole, ni les regards, ni la tendresse mutuelle de passer, les parents de Sabine, devenue sœur Jeanne-Françoise, ses frères et sœurs, les amis dont l'affection avait survécu à son entrée en religion, reconnurent bientôt qu'en se donnant tout entière à Jésus-Christ, elle leur restait tout entière aussi. C'est ce que Mgr de Ségur constatait dans une de ces nombreuses et ravissantes lettres qui ont été publiées et qu'il aimait à adresser à sa sœur à l'anniversaire de sa profession religieuse... « Il y a quatre ans aujourd'hui que tu as pris le saint habit du renoncement et de la paix. Quelle grâce et quel bonheur pour toi d'abord, et puis pour nous ! C'est bien certainement à la grille du monastère que mon pauvre père a été se préparer de loin à paraître dignement devant Dieu. C'est là que maman va chercher ses meilleures consolations et directions. C'est là enfin le lieu qui m'est le plus cher à Paris après ma chapelle. Notre-Seigneur unit quand il paraît séparer, et c'est tout simple, puisqu'il est lui-même le centre de toute vraie union... Quel bon rendez-vous que Jésus-Christ ! »

Il disait vrai. Jamais Sabine de Ségur ne fut aussi unie à tous les siens que ne le fut la sœur Jeanne-Françoise ; jamais, malgré le nom de *Dieu jaloux* que

le Seigneur prend quelquefois dans l'Écriture sainte, un époux humain n'eût laissé à son épouse une aussi grande liberté d'affection et d'intimité avec tous ceux qu'elle avait aimés dans le monde. Tout ce que Sabine puisait de flammes et de trésors de grâces dans le cœur du divin Époux, elle le répandait à travers les grilles du parloir sur ses parents et ses fidèles amis de la terre. Quand c'était Mgr de Ségur qui venait l'entretenir, alors l'un et l'autre donnait et recevait, et, dans ces moments-là, le parloir de la Visitation de la rue de Vaugirard devait rappeler ce qu'était celui du monastère d'Annecy, quand saint François de Sales s'entretenait des choses divines avec sainte Jeanne de Chantal. La sœur racontait ses joies, ses colloques avec Dieu au Saint-Sacrement; le frère lui lisait des pages de ses traités mystiques sur la *vie de Jésus-Christ en nous*, demandait ses conseils et recevait avec joie ses communications angéliques. Cet heureux petit parloir était pour le saint aveugle comme un vestibule du Paradis, et il y revenait aussi souvent que le lui permettait son ministère. C'était toujours sa dernière station quand il partait de Paris, sa première station quand il y revenait. Il célébrait de temps en temps la messe à la chapelle de la Visitation, et après son action de grâces, il aimait à déjeuner au parloir, pendant que sa sœur et ses compagnes l'entretenaient de l'autre côté de la grille. Il se plaisait à donner le voile aux novices et aux sœurs professes, comme il l'avait fait pour Sabine elle-même le jour de sa prise de voile et de ses vœux;

à présider aux anniversaires, à rappeler à cet heureux petit peuple de religieuses les grandeurs et les devoirs de leur vocation.

Quand il leur prêchait, à l'exemple de saint François de Sales, il multipliait les gracieuses images, il se laissait aller au souffle de l'esprit, et ne cherchait pas à contenir les flammes du saint amour qui débordaient de son âme. Il continua ses rapports vraiment célestes avec la Visitation, ses prédications, ses entretiens du parloir, même après la mort de sa sœur Sabine. Pendant plusieurs années, il donna aux religieuses une conférence tous les vendredis de carême, et chaque fois que dans ses tournées apostoliques, il s'arrêtait dans une ville où se trouvait un monastère de la Visitation, il ne manquait jamais d'aller s'y reposer quelques moments des fatigues du voyage. Il y était reçu comme saint François de Sales lui-même dont il prêchait l'œuvre en tous lieux, auquel il ressemblait par le langage, la simplicité parfaite, le zèle sacerdotal ; et partout, les filles spirituelles du grand Évêque de Genève croyaient voir dans ce doux prélat, qui venait leur parler des choses divines en un langage séraphique, l'image de leur fondateur et de leur père.

---

## CHAPITRE IX

Œuvres diverses. — Les lampes du Saint-Sacrement. — Confession des femmes. — Mort de son père, 1863. — Sacrilège. — Douleur de Mgr de Ségur. — Il se charge de l'expiation. — Adoration nocturne du Saint-Sacrement. — Réponses de Dieu à son vœu expiatoire. — Interdiction. — Mise à l'Index du traité de *Jésus vivant en nous*. — Son humilité.

APRÈS l'entrée en religion de sa sœur Sabine, Mgr de Ségur continua son ministère apostolique tel que nous l'avons raconté, en y ajoutant ses relations spirituelles avec les monastères de la Visitation, et en prenant d'année en année la charge de quelque œuvre nouvelle. C'est ainsi qu'il accepta la présidence et la direction d'une œuvre de foi bien humble, bien petite en apparence, mais grande par l'amour du Saint-Sacrement qu'elle révèle, et qui répond à une loi formelle de l'Église trop longtemps négligée en France, nous voulons parler de l'*Œuvre des lampes du Saint-Sacrement*. Née du zèle d'une sainte âme, Mlle de Mauroy, grande admiratrice du Pape Pie IX, grande adoratrice de Jésus dans l'Eucharistie, zélatrice fervente des lois de l'Église et des traditions catholiques, cette œuvre fut définitivement approuvée par un bref du Souverain-Pontife, en date du 4 mai

1860, qui lui donna pour directeur Mgr de Ségur, et M. Hamon, curé de Saint-Sulpice, pour sous-directeur. L'objet de cette œuvre est d'assurer, par une association de prières et par des offrandes, l'observation exacte des lois canoniques qui prescrivent l'entretien perpétuel d'une lampe allumée devant tout tabernacle où réside le Saint-Sacrement. Le Rituel romain porte que « plusieurs lampes, ou au moins une, doivent briller perpétuellement, le jour et la nuit, devant le Saint-Sacrement. » Les conciles provinciaux tenus en France depuis le concile de Trente sont également formels sur ce point liturgique : « Les saints canons exigent, disent-ils, qu'une lumière brille sans cesse devant le tabernacle, afin qu'on sache que le corps de Jésus-Christ est là présent. »

Saint Alphonse de Liguori, le plus récent et le plus large des docteurs de l'Église, déclare « que si, par une coupable négligence du pasteur ou de celui à qui ce soin est confié, la lampe cesse de brûler devant l'adorable Sacrement un jour entier ou quelques nuits, il y a péché mortel. » Et en 1851, la Congrégation du concile a décidé expressément que la loi relative à l'entretien de ces lampes était et demeurait en pleine vigueur.

Malgré ces prescriptions si fermes, si solennelles, appuyées par de si redoutables sanctions, l'usage des lampes allumées devant le Saint-Sacrement était tombé en désuétude en beaucoup d'églises de France, surtout dans les paroisses rurales, au grand détriment du res-

pect dû au corps de Jésus-Christ, et de la foi des populations à la présence réelle de ce divin Sauveur au milieu de son peuple. Grâce à l'initiative de Mlle de Mauroy, à son infatigable persévérance, grâce à l'appui énergique que lui prêta Mgr de Ségur, cette étrange liberté de l'Église gallicane a pris fin ; la loi oubliée a été remise en vigueur ; la doctrine, sur ce point, n'est plus ignorée ni méconnue, et il n'est plus guère d'église de village, quelque pauvre qu'elle soit, où une lampe allumée ne rende gloire au Saint-Sacrement, n'indique aux fidèles que leur Seigneur et Maître réside là, et ne représente devant cet hôte divin, si souvent abandonné des hommes, les âmes éteintes qui devraient brûler à ses pieds. Circulaires, brochures exposant la doctrine et sa convenance, présidence de comités, instructions aux dames patronnesses pour ranimer leur zèle, Mgr de Ségur ne négligea rien, et ses efforts, unis à ceux de Mlle de Mauroy, furent couronnés de succès. Non seulement la règle longtemps négligée fut proclamée et accueillie partout; non seulement un nombre de lampes qui, à la mort du saint prélat, dépassait quatre mille, fut donné par l'Œuvre à des églises et chapelles pauvres ; mais le second but de cette Œuvre modeste et charmante a été également atteint. Plus de 30,000 associés forment, suivant l'heureuse expression du pape Pie IX, autant de lampes vivantes qui brillent sans cesse en l'honneur du Saint-Sacrement. Chacun des associés fait, à tour de rôle, une heure d'adoration chez soi, en se tournant de corps et en se transportant

en esprit devant le tabernacle de l'église la plus voisine de sa demeure. Le Saint-Sacrement est ainsi honoré extérieurement, adoré intérieurement, et le feu de l'amour se joint à la douce lumière des lampes pour rendre un perpétuel hommage à Celui qui est la lumière éternelle et l'éternel amour.

Mgr de Ségur ne tarda pas à étendre, dans une autre sphère, le champ de son ministère sacerdotal. Nous avons dit qu'il consacrait la majeure partie de son temps à la confession et à la direction des hommes, spécialement des jeunes gens. Il se sentait moins d'attrait et d'aptitude pour la direction des femmes, et il préférait laisser cette mission si délicate et si importante à des prêtres appelés plus spécialement que lui à ce ministère. Néanmoins, il ne put résister à toutes les instances, et il dut consentir à donner chaque semaine un certain temps aux pénitentes qui réclamaient son assistance. Tous les mercredis, il se rendait à Saint-Thomas-d'Aquin et entendait au confessionnal les personnes qui voulaient s'adresser à lui. N'admettant pas qu'il eût un don particulier de Dieu pour ce ministère, et ne comprenant pas que ses pénitentes tinssent tant à lui, il plaisantait de ce qu'il appelait leur engouement à son endroit. La vérité est que la plupart des âmes privilégiées qu'il dirigeait ainsi étaient ou devenaient de vraies saintes, et que, pour celles qui voulaient aller loin et haut dans la voie de la mortification et de la piété chrétienne, sa direction répondait pleinement à leur bonne volonté. Il décida plus d'une vocation reli-

gieuse, et sa correspondance avec les jeunes filles qu'il préparait à entrer au monastère, comme avec celles qui y étaient entrées, nous semble un modèle de sagesse en même temps que de tendre et ardente dévotion [1].

C'est enfin dans les quatre années qui suivirent la vocation de sa sœur, qu'il se livra avec le plus d'ardeur et de succès à cette grande œuvre de l'évangélisation des faubourgs de Paris, dont nous avons parlé. Il atteignit ainsi l'année 1863, qui lui réservait deux cruelles épreuves, l'une naturelle, l'autre spirituelle. Au mois de juillet, son père, dont une succession de légères attaques avait depuis quelques années affaibli la santé, fut frappé d'une apoplexie qui l'enleva rapidement à la tendresse des siens. M. de Ségur, atteint au château de Méry, chez son frère puîné, M. de Ségur-Lamoignon, mourut doucement et pieusement le 16 juillet 1863, à l'aube du jour, gardant jusqu'à la fin sa force d'âme et sa sérénité chrétienne. Mgr de Ségur, qui était alors au château des Nouettes, auprès de sa mère, accourut au premier appel, mais arriva trop tard. Il n'eut pas la consolation de fermer les yeux de son père, de lui demander sa bénédiction et de la lui rendre au nom de Dieu. Quand il arriva avec sa mère, l'âme de ce bon

1. Voir à l'Appendice, à la fin du volume, le témoignage écrit d'une de ses pénitentes à qui nous l'avions demandé. Il nous a paru si touchant et si éloquent dans la sincérité de son enthousiasme, que nous n'avons pu résister au désir de le publier.

père était déjà partie pour l'éternité. Cette circonstance accrut sa douleur, douleur chrétienne et sacerdotale, tempérée par la résignation à la volonté de Dieu et par l'espérance certaine du salut de cette chère âme pour laquelle il pria jusqu'à la fin de ses jours.

Après avoir rendu à son père les derniers devoirs, Mgr de Ségur revint aux Nouettes, où il acheva ses vacances si douloureusement interrompues. Voulant faire à Dieu une part dans l'héritage paternel, il s'occupa de restaurer et d'embellir l'église d'Aube, église paroissiale du château, qui datait du XVI[e] siècle, et ne manquait pas d'une certaine architecture. Il la refit intérieurement, depuis le maître-autel jusqu'aux bancs des paysans, depuis le chœur jusqu'au porche, depuis le pavé jusqu'à la voûte. Il voulut même que les murs, les piliers, les voûtes, fussent revêtus de peintures et d'ornements qui en firent une des plus jolies églises rurales du diocèse. Le tableau qui surmontait le maître-autel eût seul suffi à attirer l'attention des visiteurs. C'était une très belle copie de l'Assomption, de Murillo, faite par Mgr de Ségur lui-même, en 1840, et qu'il avait donnée depuis longtemps déjà à l'église d'Aube, en souvenir de son retour à Dieu. C'est là, en effet, comme nous l'avons raconté, que le 8 septembre 1838, âgé de dix-huit ans, il avait communié avec une ferveur angélique, et renouvelé avec le divin Maître le pacte, un moment oublié, de sa première communion. C'est là qu'il s'était donné à Dieu sans réserve, et cette

heureuse petite église de village avait vu couler ses larmes de repentir et de joie, entendu ses promesses, reçu ses visites quotidiennes depuis le jour de sa conversion jusqu'à celui de sa vocation sacerdotale. Voilà pourquoi il l'aimait tant, et pourquoi il se plut à l'orner avec une munificence égale à sa gratitude et à sa dévotion.

Il y avait quelques mois à peine que son père était mort, quand un événement aussi déplorable qu'inattendu vint déchirer encore plus cruellement son cœur.

C'était aux environs de la fête de l'Immaculée-Conception. Il confessait ses jeunes gens, du matin au soir, comme il avait l'habitude de le faire à l'approche des grandes fêtes, quand il fut bouleversé par une révélation terrible. Un de ces enfants qu'il aimait comme ses fils et qui l'appelaient leur père vint se jeter à ses genoux, bourrelé de remords, et lui avoua qu'avec quatre de ses camarades, poussés par je ne sais quelle inspiration diabolique, ils s'étaient promis de profaner le Saint-Sacrement. Le malheureux avait accompli son sacrilège, et se faisant horreur à lui-même, il venait implorer son pardon en confessant son crime. Mgr de Ségur ne dit rien, ne manifesta son immense douleur par aucune parole de reproche, par aucun signe de courroux. Sans doute même, selon son habitude (le pénitent qui a raconté le reste a omis ce point), après la confession, serra-t-il le coupable sur son cœur, miséricordieux jusqu'à l'excès comme celui du Sauveur. Quoiqu'il en soit, les aveux achevés, il donna l'abso-

lution au pécheur repentant, et ne lui imposa pour pénitence qu'un *ave Maria* à dire, comme s'il n'avait eu à expier que des fautes légères. Le pauvre enfant, presque effrayé de ce calme et de cette indulgence infinie, ne put s'empêcher de se récrier : « Comment, cela seulement, mon père ? — Oui, reprit gravement Mgr de Ségur. Va en paix et ne pèche plus : je me charge moi-même du surplus de l'expiation. »

Il s'en chargea en effet, il s'offrit en victime au Sauveur outragé, et l'avenir prouva qu'il avait été entendu. D'abord, il voulut faire de lui-même toutes les réparations en son pouvoir personnel. Avec l'autorisation du jeune pénitent, il manda les autres coupables, provoqua leur repentir et les renvoya pardonnés. Il fit dire *cinq mille messes d'expiation*, pensant, malgré la modicité de ses ressources et l'énormité de ses charges, qu'il devait, toute autre œuvre cessante, offrir au divin offensé, la seule réparation égale à l'offense, celle de son corps, de son sang et de ses mérites infinis. Il s'imposa, à partir de ce jour, l'obligation rigoureuse, dans une existence aussi fatigante que la sienne, de se relever, autant que possible, chaque nuit, ou le matin avant le lever de Méthol, et de passer une heure ou deux devant le Saint Sacrement. Pour faciliter ce projet et pouvoir se relever seul sans éveiller Méthol, il demanda, lors de sa première visite à la Grande Trappe de Mortagne, voisine des Nouettes, l'aumône d'une grande *coule* ou robe blanche de trappiste, qu'il put endosser facilement et sans aide. Le père Abbé fut

heureux de lui offrir la sienne, et ce fut dans ce vêtement de pénitence que Mgr de Ségur fit, pendant plus de quinze ans de suite, sa veillée d'expiation devant le Saint-Sacrement de sa chapelle. S'il y renonçait, c'était par excès de fatigue, ou bien pour sortir le soir, au lieu de se coucher, à l'insu de l'abbé Diringer, et pour aller avec Méthol visiter des malades, prier près de quelque lit de mort, et consoler les survivants. Ces réparations faites, ces résolutions prises pour l'avenir, il attendit la justice de Dieu.

Près d'un an se passa sans lui apporter aucune épreuve extraordinaire. Il semble que, pour être mieux compris, le Seigneur ait voulu attendre l'anniversaire du sacrilège et de l'offrande que le doux aveugle avait faite de lui-même. Un mois environ avant la fête de l'Immaculée-Conception, Mgr de Ségur se rendit à l'archevêché de Paris, pour demander à l'archevêque l'autorisation de célébrer un mariage dans sa chapelle. Dans le récit qui va suivre, nous n'oublierons pas un instant que Mgr Darboy fut notre archevêque, notre pasteur, qu'il resta à Paris au moment de la Commune, alors que la fuite lui était facile, alors que le gouvernement, M. Thiers en tête, s'enfuyait à Versailles, oubliant tout, jusqu'au mont Valérien, qui échappa, par miracle, aux insurgés. Nous nous souviendrons qu'en demeurant à son poste par un sentiment du devoir poussé jusqu'à l'héroïsme, il a mérité que son arrestation, sa longue et douloureuse captivité et sa mort puissent être décorées du nom de martyre, et qu'il est juste de

lui appliquer, comme à Mgr Affre, son glorieux prédécesseur, la parole de l'Évangile : « Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. » S'il fut sévère, dur même pour Mgr de Ségur, il crut avoir le droit de l'être, il crut devoir défendre en le frappant, sa dignité épiscopale méconnue. Nous ne l'accusons donc point, et en rappelant une circonstance capitale de la vie de Mgr de Ségur, impossible à taire, nous n'avons qu'un seul but, dire la vérité, en respectant tout le monde. Le saint aveugle savait qu'il n'était pas sympathique à Mgr Darboy, dont les doctrines et les idées étaient, en beaucoup de points, très différentes des siennes. L'archevêque ne voyait pas sans impatience la situation anormale que faisaient dans son diocèse à l'un des chefs de l'ultramontanisme l'ardeur de son zèle et son apostolat dans tous les quartiers de Paris, rendus plus éclatants par les privilèges épiscopaux que lui avait conférés Pie IX, et surtout par le droit de donner la bénédiction papale comme le pape lui-même. L'opinion qu'on avait de Mgr de Ségur était telle dans le peuple, qu'il recevait souvent des lettres adressées à *Mgr de Ségur, évêque du pape à Paris*, ou encore, *archevêque de la rue du Bac*. On peut donc supposer sans témérité et sans accuser en rien Mgr Darboy, qu'il cherchait une occasion de rappeler au peuple catholique qu'il n'y avait qu'un archevêque de Paris, et que Mgr de Ségur dépendait entièrement de lui. Cette occasion, il venait de la trouver, il le pensait du moins, au moment où Mgr de Ségur se présenta chez lui, au mois de novem-

bre 1864, et il s'empressa de la saisir. D'habitude, quand le prélat allait à l'archevêché, M. l'abbé Diringer entrait avec lui dans le cabinet de l'archevêque et ne se retirait qu'après l'avoir installé dans un fauteuil que l'archevêque lui indiquait. Cette fois, Mgr Darboy s'avança jusqu'au seuil de la porte, renvoya le secrétaire et prit le bras de l'aveugle pour l'introduire lui-même. Le bon abbé, étonné de ce procédé inusité, eut le pressentiment de quelque chose de grave, et attendit avec un certain battement de cœur la fin de l'entrevue. Elle fut longue, et près d'une demi-heure se passa dans cette pénible attente. Enfin, la porte se rouvrit, Mgr Darboy remit Mgr de Ségur au bras de son secrétaire et se retira sans le reconduire comme il avait l'habitude de le faire. Ils descendirent l'escalier en silence. Arrivés dans la rue, Mgr de Ségur dont le visage respirait une vive émotion, dit à l'abbé Diringer : « Il vient de m'arriver quelque chose de bien pénible. » Et il lui raconta ce qui s'était passé.

L'archevêque, après avoir refusé, avec une froide politesse, l'autorisation demandée par Mgr de Ségur de célébrer un mariage dans sa chapelle, arrêta le prélat qui faisait mine de se retirer et lui dit : « Pardon, à mon tour, j'ai quelque chose à vous demander. » Et immédiatement il lui parla, en termes d'une extrême amertume, d'un entretien que Mgr de Ségur avait eu avec le Saint-Père, le 28 juin précédent, veille de la Saint-Pierre, lors de son récent voyage à Rome, et il lui reprocha ses prétendues dénonciations calomnieuses

contre l'archevêque de Paris et plusieurs de ses collègues. « Ici, dit Mgr de Ségur, j'ai manqué de présence d'esprit ; j'aurais dû me borner à répondre que mon entretien avec Pie IX avait été intime, confidentiel, sans témoin, et que ce que j'avais dit au pape était un secret qui n'appartenait qu'au pape. » Mais, surpris par l'inattendu et la vivacité de l'attaque, il ne songea point à cette fin de non-recevoir absolue, parfaitement légitime, et qui seule eût pu le tirer d'embarras. D'ailleurs sa nature répugnait à paraître ignorer ce qu'il savait et à dissimuler quoi que ce soit. Il se contenta donc de s'excuser, de nier toute intention blessante, de contester l'exactitude des paroles rapportées, de faire remarquer qu'il ne s'agissait, après tout, dans l'entretien incriminé, que des opinions libérales et gallicanes dont Mgr Darboy ne faisait pas mystère ; et comme l'archevêque insistait, lui disant qu'il tenait ses renseignements de Rome même (on a dit plus tard que c'était du cardinal Antonelli) et que les nier, c'était accuser de mensonge ou le pape ou le cardinal, Mgr de Ségur lui répondit simplement : « Pardon, Monseigneur, il y a un milieu : on peut se tromper sans mentir. » Enfin, après des reproches et des leçons d'autant plus pénibles que Mgr de Ségur ne voulait ni confirmer ni rétracter une partie au moins des propos confidentiels qu'on avait rapportés à l'archevêque, Mgr Darboy lui dit, en le congédiant, qu'il exigeait de lui une réparation éclatante du tort dont il s'était rendu coupable envers ses collègues et envers lui-même.

Quelle pouvait être la réparation d'un tort de cette nature, d'un entretien confidentiel avec le pape ? Mgr de Ségur le chercha vainement, et résolut d'attendre que l'archevêque s'expliquât, ou que le temps apaisât son ressentiment. Quelques semaines se passèrent, et, n'entendant parler de rien, il crut que Mgr Darboy se contenterait d'avoir réprimandé si vivement celui qu'il considérait, bien à tort, comme un contempteur de son autorité. Mais il fallut bientôt renoncer à cette illusion. Le 1er décembre, Mgr de Ségur reçut une lettre de l'archevêque lui déclarant qu'il ne pouvait se contester de dénégations verbales, et menaçant de l'interdire, si, dans les trois jours, il ne lui envoyait une réparation et une rétractation écrite. Il réclamait en outre l'acte en vertu duquel le prélat faisait, dans le diocèse, des *cérémonies quasi-épiscopales*. A ce moment, Mgr Darboy croyait que Mgr de Ségur n'avait d'autre titre que celui de protonotaire apostolique : il ne connaissait pas le bref du Pape lui conférant les insignes et les privilèges épiscopaux, enregistré au Conseil d'État et à l'abri de toute critique.

Mgr de Ségur consulta immédiatement l'évêque de Poitiers qui lui recommanda d'éviter, avant tout, dans les circonstances politiques et religieuses d'alors, un conflit entre Rome et Paris, et lui conseilla de céder, dans la mesure du possible, aux exigences de Mgr Darboy, dont les communications venues du Vatican expliquaient d'ailleurs le ressentiment.

Mgr de Ségur rédigea donc une déclaration très

simple et très digne, exprimant le regret d'avoir affligé involontairement son archevêque, protestant contre la fausse interprétation de ses paroles au Pape, mais ne contenant pas une rétractation proprement dite ; puis il l'envoya à l'archevêque avec le bref pontifical et le décret impérial qui établissaient son droit aux insignes et privilèges épiscopaux. C'était le 5 décembre ; et convaincu qu'il n'avait plus rien à faire ni à redouter après cet acte de soumission , il continua paisiblement son ministère. Le vendredi 9, à 5 heures du soir, il était dans la sacristie du collège Stanislas occupé à confesser les élèves, quand l'abbé Diringer arriva précipitamment, tenant à la main une lettre de l'archevêché qu'il venait de recevoir et qui retirait purement et simplement à Mgr de Ségur le pouvoir de prêcher et de confesser dans le diocèse. Il attendit à la porte de la sacristie que l'élève dont la confession était commencée fût parti, et entrant avec M. Alexandre, préfet des études, il dit d'une voix tremblante : « Monseigneur, je dois vous annoncer que l'archevêque vous a interdit et je viens vous chercher. » Le saint aveugle ne dit alors qu'un mot : « Comment ! » Et tombant à genoux devant le Christ de la sacristie, il resta pendant quelques minutes silencieux, dans une attitude si admirable de résignation que les témoins de cette scène en furent touchés jusqu'aux larmes. Il offrit à Dieu le douloureux sacrifice de son ministère interrompu, de son honneur sacerdotal atteint ; puis se levant, il dit : « Allons ! » et, après avoir confié à M. Lalanne, directeur du collège,

qui fut atterré, le secret de son départ et l'avoir chargé de prévenir les enfants de son absence sans leur en dire la cause, il reprit le chemin de sa demeure. Mais il s'arrêta d'abord, en passant, à l'école de la rue de Fleurus, pour avertir les frères qu'il ne pourrait confesser les enfants du patronage de la rue de Grenelle qui comptaient sur lui ce soir-là même. « Il me fit demander au parloir, écrit le frère Baudime, et pâle, abattu, défait, nous raconta en deux mots ce qui venait d'arriver: au milieu de notre triste conversation et de notre douleur commune, il nous dit avec un calme plein de force et de résignation ces remarquables paroles que je n'oublierai jamais : » Que voulez-vous, mes chers frères, cela n'a rien d'étonnant à l'égard d'un misérable pécheur comme moi. Votre fondateur, le vénérable de la Salle, qui était un saint n'a-t-il pas été interdit ? « Et, son charmant sourire sur ses lèvres, si souvent abreuvées du sang de l'auguste victime, m'est resté profondément gravé dans la mémoire. Après nous avoir cordialement embrassés, il se retira, plein de calme et de résignation. » Rentré chez lui, il réunit ses serviteurs, leur apprit avec le même calme ce qui avait eu lieu, et leur dit : « Saint Philippe de Néri a été interdit, lui aussi, et pendant six ans, et par le pape, tandis que moi, je ne le suis que par mon archevêque : je n'ai pas le droit de me plaindre. » Alors il entra avec eux à la chapelle pour réciter tous ensemble, à haute voix, devant le Saint-Sacrement, des prières appropriées à la circonstance. Sait-on qu'elle fut la première de ces prières choisies

par Mgr de Ségur comme répondant le mieux à l'état de son âme? Ce fut le *magnificat!* « Nous allons, dit-il, réciter le *magnificat* en actions de grâces, pour remercier la sainte Vierge de la grande occasion de sanctification qu'elle nous envoie! » Depuis ce moment, nous racontait Méthol, il fut en prières presque continuelles jusqu'au lendemain matin, et en disant sa messe, il semblait à l'autel un ange plutôt qu'un prêtre. Sa voix douce et suppliante ne ressemblait à rien, si ce n'est à la voix d'un saint.

Après la messe, un ancien élève du collège Stanislas, M. Fernand de la Villegontier, mort depuis, arriva le premier pour se confesser, et quand il eut appris de la bouche de Mgr de Ségur qu'il ne pouvait le faire, il partit en sanglotant. Le pauvre confesseur interdit pleurait aussi. Dans la journée, il dicta quelques lignes à l'adresse de l'archevêque, pour dire qu'il regrettait profondément la douloureuse sentence, mais qu'il se soumettait sans murmure à l'ordre épiscopal et à la volonté de Dieu. Avant d'envoyer la lettre, et pour mettre sa responsabilité à l'abri, il la soumit à Mgr Chigi, nonce à Paris, et à l'évêque de Poitiers. Il eut pu, en effet, comme prélat de la Maison du Pape, protonotaire apostolique, chanoine du premier ordre du chapitre de Saint-Denis, et comme d'ailleurs tout ecclésiastique a droit de faire, en appeler à Rome de la sentence qui l'interdisait. Mais son humilité, son respect de l'autorité, sa crainte du scandale, son désir de reprendre le plus tôt possible son ministère sacerdotal répugnaient abso-

lument à une lutte dangereuse pour tout le monde. Il fut donc heureux de recevoir l'approbation immédiate de l'évêque de Poitiers, et présumant l'assentiment du nonce, il envoya sa lettre à l'archevêché.

C'était le lendemain de l'interdiction, et déjà la nouvelle s'en répandait de tous côtés. Il devenait urgent, pour éviter un grand scandale, de terminer l'affaire à tout prix. Le directeur du collège Stanislas travaillait dès la veille à un accommodement, et un vieux chanoine de la cathédrale, M. l'abbé Bonnefoy, doyen du chapitre, très bien vu à l'archevêché, et aussi de M. Lalanne, vint, le dimanche 11, supplier Mgr de Ségur de s'y prêter de tout son pouvoir. Ce bon vieillard lui fit entendre que Mgr Darboy était tout disposé à revenir sur la mesure qu'il avait cru devoir prendre. Il l'avait vu le matin même à la cathédrale où l'archevêque officiait pour l'Immaculée Conception; et il lui avait dit, avec l'autorité de son grand âge : « Comment, Monseigneur, avez-vous interdit le plus saint prêtre de votre diocèse ? » A quoi l'archevêque, qui aurait eu le droit de se fâcher, avait répondu, sans aucun signe de mécontentement : « Il m'a manqué, il me doit une réparation. » Aux ouvertures de ce bon chanoine, Mgr de Ségur répondit : « Je ne demande pas mieux ; tout ce qui ne blessera pas ma dignité, je sais que je dois le faire, et, avec la grâce de Dieu, je le ferai. » Une formule d'excuses et de rétractation plus explicite que la première fut immédiatement rédigée, corrigée par M. Lalanne et son vieil ami, signée par Mgr de Ségur, et portée

sur l'heure à Mgr Darboy, qui la trouva suffisante. Le lendemain, lundi 12 décembre, Mgr de Ségur alla lui-même se présenter à l'archevêque qui le reçut très poliment. La position était également gênante et pénible pour tout le monde. Mgr Darboy prit la formule, la lut, et après avoir fait remarquer qu'il n'y était question ni de gallicanisme, ni de liturgie, il voulut bien néanmoins se déclarer satisfait, leva son interdit, et reconduisit Mgr de Ségur jusqu'à la porte de l'antichambre.

Grâce à cette humilité d'une part, à l'honorable empressement de Mgr Darboy de l'autre, tout était fini avec l'archevêché, mais pas avec la presse. Pendant plus d'un mois, les mauvais journaux, spécialement *l'Indépendance belge*, plus libre que les journaux français, attaquèrent Mgr de Ségur et se répandirent contre lui en insinuations malveillantes. Les journaux religieux, *le Monde* et *l'Union*, voulurent prendre sa défense, mais il les supplia de n'en rien faire, de peur d'envenimer les choses et de ressusciter la querelle. Il se remit, dès l'heure même, à son ministère interrompu pendant trois jours seulement, et nul parmi ses pénitents ni dans le grand public catholique ne se souvint bientôt de ce pénible incident, si ce n'est pour l'aimer davantage d'avoir souffert et de s'être humilié.

A Rome, l'affaire avait fait plus de bruit qu'à Paris, et le Pape, sans se prononcer ouvertement ni directement, témoigna qu'il eût désiré une autre solution. Celui qui écrit ces souvenirs était alors à Rome, et nous ne pouvons mieux faire que de reproduire la lettre

où nous racontions à Mgr de Ségur le moyen charmant pris par le bon et savant Pie IX, pour témoigner sa sympathie à son pauvre prélat interdit.

« Mon cher Gaston, je viens te faire part tout de suite de la faveur insigne que j'ai reçue du Pape, et dont tu es certainement la cause et l'occasion. La matinée d'hier, lundi 26 décembre, restera comme la plus belle de ma vie. Le prince Borghèse m'avait proposé de conduire Pierre à la messe du Saint-Père, et sachant que c'était pour hier, j'ai bien vite écrit à Mgr Pacca, afin d'obtenir du Pape la même grâce. Le bon Pape me l'a tout de suite accordée, et hier matin, à sept heures un quart, le prince Borghèse, Pierre et moi, nous étions dans la chapelle du Saint-Père. Nous avons assisté à sa messe, communié de sa main, et après la messe d'actions de grâces, nous allions nous retirer, quand le Pape nous a fait dire qu'il voulait nous voir. Nous l'avons suivi dans son cabinet de travail, et là, nous avons trouvé une table servie avec cinq couverts. Le Pape nous a accueillis comme il sait le faire, s'est mis à table, et nous y a fait mettre avec lui ; Pierre était à sa gauche ; le prince Borghèse et moi en face, et le cinquième couvert était pour le cardinal Antonelli, qui venait travailler avec le Pape. Tu juges de notre émotion et de notre joie. Pie IX est si bon que nous nous sommes vite remis, et nous avons pris du café, des glaces, enfin déjeuné avec lui, causant comme avec un bon père, et le contemplant tout à notre aise. Il m'a tout de suite parlé de toi et m'a dit : « Eh bien ! l'affaire de votre frère est ar-

rangée, c'est fini. » Puis il a dit en italien, au prince Borghèse : « Cela n'a pas fini comme je l'aurais voulu. Quand on a dit une chose au Pape, c'est un secret qui n'appartient qu'au Pape. — Très Saint Père, ai-je dit alors, je dois prévenir Votre Sainteté que je comprends ses paroles. » Le Pape s'est mis à rire et a ajouté : « C'est fini, n'en parlons plus. Que voulez-vous, votre frère est un saint ! » Comme me le disait en sortant le prince Borghèse, c'est une belle parole que celle-là, prononcée par Celui qui canonise les saints. Le Pape trouve donc, mon bon Gaston, que tu as péché par excès de vertu, et, pour moi, j'estime que ce qu'il m'a dit de toi est le plus grand des éloges et la plus douce des consolations. Évidemment cette faveur inouie, qu'il m'a faite de m'admettre à sa propre table, a été une charmante et paternelle manière de faire savoir à toi d'abord, puis à tout le monde, ce qu'il pense de ton affaire. Les Veuillot le savaient déjà hier, avant que je le leur eusse dit, et tout Rome le sait aujourd'hui. Je n'ai pas demandé qu'on en dît rien dans les journaux ; je laisse faire, ne me croyant pas le droit de rien prendre sur moi, ni dans un sens, ni dans un autre, et sachant bien que l'honneur que m'a fait le Pape passe bien haut par-dessus ma tête et s'adresse à d'autres qu'à moi..... Le prince Borghèse me disait, en sortant du Vatican, que c'était à toi que, lui et moi, nous devions cet honneur. C'est clair comme le jour : *Qui se humiliat exaltabitur.* »

Une autre parole du Pape, prononcée quelques jours

après, exprime plus nettement encore sa pensée sur ce douloureux incident et sur la manière dont il s'était terminé. On parlait devant lui de la lettre de Mgr de Ségur à l'archevêque de Paris, et on disait : « Il s'est humilié ; c'est un saint. — *Ecco i vostri santi francesi!* Voilà vos saints français, répondit Pie IX, moitié sérieux, moitié riant. Quand il faudrait faire acte de force, ils font de l'humilité ! » Malgré cette boutade du Saint Pape Pie IX, nous croyons qu'au fond il approuva Mgr de Ségur, et que celui-ci agit sagement et chrétiennement en se prêtant à une réconciliation désirable, profitable à tout le monde, et en prévenant le scandale, les difficultés de tout genre qu'eût amenés un appel au Saint-Siège.

Telle fut la première réponse de Dieu à l'offre que Mgr de Ségur avait faite de lui-même comme victime expiatoire. Quoique courte, elle fut terrible, venant surtout d'une main sacrée ; elle l'atteignit en plein cœur, et si elle se fût prolongée, elle eût sans doute brisé ce cœur tendre et sacerdotal, qui ne vivait que pour donner Dieu aux âmes et les âmes à Dieu. Il paraît, d'après les confidences faites par Mgr de Ségur à des intimes, que chaque année, vers cette même époque de l'Immaculée Conception, quelque épreuve, quelque ennui particulier venait lui rappeler le sacrilège de 1863, et la nécessité de l'expiation. En 1869, l'épreuve fut presque aussi dure et aussi éclatante que celle de 1864. C'était le 8 décembre, le jour de l'ouverture du Concile ; nul n'avait désiré plus ardemment ce grand jour que le saint

ami de Pie IX, nul de l'avait salué de plus de vœux et d'espérance. Or, ce même jour, à la porte de Saint-Pierre de Rome, un écrit de Mgr de Ségur se trouva affiché entre les noms de deux ennemis déclarés de l'Église, aux yeux de tous les évêques du monde catholique et de tout le peuple chrétien, qui lisait sa condamnation en entrant dans la basilique. Par je ne sais quel concours de circonstances, malgré le renom de sainteté de l'auteur, malgré l'amitié notoire dont l'honorait le Pape, sans qu'il eût été mis à même de se défendre ou de se corriger, la traduction italienne d'un de ses traités mystiques intitulé : *Jésus vivant en nous*, avait été mise à l'index quelques semaines auparavant, et le décret fut affiché le 8 décembre, entre la condamnation du livre de Janus, par Dœllinger, et la lettre du malheureux père Hyacinthe contre le Concile. « Mon cher seigneur, lui écrivait à ce sujet un évêque de ses amis, hier, en entrant au Concile, j'ai lu le décret qui frappe la traduction de votre livre. En vous voyant en telle compagnie, j'ai pensé à Notre-Seigneur entre les deux larrons. »

Le coup fut très sensible à Mgr de Ségur, qu'il atteignit dans sa doctrine, dans son honneur d'écrivain catholique et ecclésiastique, comme l'interdiction de 1864 l'avait atteint dans son honneur sacerdotal. Il avait mis tous ses soins, tout son cœur, tout son amour pour Jésus-Christ dans ces traités qu'il croyait inattaquables, et qu'il avait soumis préalablement à l'examen de bons théologiens. Il savait bien que, pour qu'un écrit dog-

matique soit mis à l'index, il suffit de très peu de chose, tout étant grave en fait de doctrine; mais l'épreuve n'en fut pas moins douloureuse, et il eut besoin de toute sa force d'âme, de toute son humilité, pour la supporter sans découragement. «Si Dieu n'était pas là, disait-il à une sainte âme, on sent que la tête éclaterait.» Le jour même où il apprit officiellement la décision de la Congrégation de l'Index, il écrivit et fit insérer dans *l'Univers* une lettre de soumission publique, admirable d'humilité. Il donna l'ordre à son libraire de supprimer sur l'heure toute l'édition française, bien que la traduction italienne seule eût été condamnée ; il refit le Traité tout entier avec une grande peine et beaucoup de difficulté, et le Traité censuré fut, avec la pleine autorisation du Pape, remplacé dans la collection de *la Piété et la Vie intérieure* par l'admirable Traité intitulé : *la Grâce et l'Amour de Jésus.*

Mgr de Ségur sortit donc de cette épreuve comme de la précédente, sanctifié par la souffrance, grandi par l'humiliation acceptée, et bénissant la main divine qui le frappait.

Désormais, comme l'a dit éloquemment Mgr de Mermillod dans l'oraison funèbre de Mgr de Ségur, rien ne manquait à son diadème sarcerdotal. Crucifié dans son corps par la cécité ; humilié dans son caractère ecclésiastique par l'interdiction qui, d'ordinaire, flétrit les prêtres indignes ou révoltés ; humilié dans sa doctrine' dans sa réputation d'écrivain, par la condamnation de la sainte Église romaine, dont il était le fils et le défen-

seur passionné ; frappé successivement par son archevêque et par le Pape, il savait, comme le divin Maître, ce que c'est que souffrir. C'est ainsi qu'en acceptant ses pactes avec la croix, Dieu montrait à tous qu'il était digne de la porter, et qu'il avait le droit de la prêcher par ses écrits et ses discours, puisqu'il la prêchait plus éloquemment encore par ses exemples.

# CHAPITRE X

Mgr de Ségur et les Franciscains. — Les frères de Saint-Jean de Dieu. — Pierre Sazy. — Les petits incurables. — Alphonse Landais, l'aveugle. — Maladie et mort de Sabine de Ségur. — Les francs-maçons. — Menaces de mort, avertissement d'un visiteur inconnu. — Voyage de Mgr de Ségur à Lorient. — Le petit aveugle, Félix Garé. — Sa guérison. — Congestion cérébrale de Mme de Ségur. — Inquiétudes et actions de grâces de Mgr de Ségur. — Son voyage à Lourdes.

La dévotion de Mgr de Ségur envers saint François d'Assise et ses relations avec les enfants spirituels du patriarche séraphique tinrent une telle place dans sa vie qu'elles méritent une mention spéciale. Dès 1842, dans le voyage que Gaston de Ségur, alors attaché d'ambassade, fit à N.-D. de Lorette, il s'arrêta à Assise, s'y imprégna du parfum et de l'esprit du grand pauvre de Jésus-Christ, et se fit recevoir membre de son tiers-ordre dans l'église même qui couronne son tombeau. On voit que son intimité avec saint François d'Assise remonte loin, puisqu'elle précéda même son entrée au séminaire. Ce lien religieux accrut encore son amour des pauvres et de la pauvreté, et pendant tout le cours de sa vie sacerdotale, il prêcha et propagea la dévotion à saint François d'Assise avec

un zèle infatigable. Il conseillait à tous les chrétiens fervents qu'il rencontrait, hommes ou femmes, jeunes ou vieux, pauvres ou riches, d'entrer dans le tiers-ordre franciscain, source de grâces sans nombre pour ceux qui prennent ce joug doux et léger comme celui du Sauveur ; et le chiffre des tertiaires qui reçurent de ses mains le scapulaire et la corde de saint François est incalculable. Il propagea aussi avec une grande ardeur la dévotion au cordon de saint François, sorte de diminutif du tiers-ordre ; il écrivit des brochures pour populariser ces saintes et aimables pratiques, et mieux faire connaître le grand patriarche d'Assise. En un mot, toute sa vie fut celle d'un fils très dévot et très zélé de saint François. Il ne se contenta point de faire d'innombrables tertiaires ; il fit aussi un certain nombre de religieux franciscains du premier ordre, de vrais capucins, de vrais moines, avec leur tunique brune, leur grosse ceinture de corde et « *leurs pauvres pieds nus que Jésus aime tant* », ainsi qu'il leur écrivait. L'expulsion de ces saints religieux et des fils de saint Dominique, leurs frères et les siens (car il avait obtenu du Père Jandel une dispense pour être tertiaire de saint Dominique, en même temps que de saint François), fut une des grandes tristesses de la fin de sa vie.

Il se plaisait à les visiter, soit à Paris, au cloître de la rue de la Santé, soit à leur communauté de Versailles où il allait assez souvent passer quelques jours de repos et de retraite. C'était un de ses lieux de prédilection, et plus d'une fois il fut tenté de ne plus en

sortir. Nous tenons d'une des âmes qui pénétrèrent le plus dans son intimité spirituelle que, quelques années avant sa mort, il avait eu la pensée et nourri le projet de se retirer du monde avec quelques tertiaires pour se consacrer exclusivement à l'évangélisation des classes ouvrières. Il en écrivit même à Rome, et s'il y renonça ce fut sur les représentations qui lui furent faites par des amis dont l'opinion avait pour lui un grand poids et qui lui démontrèrent les inconvénients et les difficultés sans nombre de cette entreprise. N'avait-il pas d'ailleurs dans sa cécité, ainsi que lui-même l'écrivait, un petit cloître portatif dont nul que Dieu seul ne pouvait forcer la clôture ? Il portait sous sa soutane, en guise de scapulaire, une sorte de chemise de laine brune, véritable tunique franciscaine, ceinte d'une corde à nœuds, qu'il ne quittait jamais et avec laquelle il fut enseveli. Sous le prélat, il y avait donc en lui un moine, dans toute la force de l'expression. Tant qu'il le pouvait, c'est-à-dire tant qu'il était chez lui et bien portant, il jeûnait plusieurs fois par semaine, suivant la règle du tiers-ordre, et comme il avait la tunique de saint François, il avait son esprit. Saint François d'Assise et saint François de Sales étaient ses deux saints de prédilection. Il avait aussi une grande dévotion à saint Dominique, et il aima d'une tendresse toute particulière plusieurs des fils du Père Lacordaire.

Ses rapports avec les bons frères de Saint-Jean de Dieu furent aussi très-intimes et fréquents. Il allait souvent visiter les malades à leur maison de santé de la

rue Oudinot ; le frère François de Sales, un des frères infirmiers les plus expérimentés de cette pieuse maison, avait toute sa confiance, et presque jusqu'à la fin de sa vie, il ne voulut pas d'autre médecin. Il lui envoyait les jeunes gens, étudiants ou autres, qui, seuls à Paris, ne savaient comment se faire soigner dans leurs maladies, ne voulant ou ne pouvant pas aller à l'hôpital. Ils savaient que là ils seraient mieux traités que partout ailleurs, et qu'aux soins du corps s'ajouteraient ceux de l'âme. Plusieurs fois les bons religieux consentirent à recevoir gratuitement les envoyés de leur saint ami, quand ils étaient hors d'état de payer les frais de leur maladie. C'est ainsi qu'ils accueillirent avec une touchante bonté et entourèrent de tendresse jusqu'à son dernier soupir, un pauvre enfant de seize ans qui retrouva chez eux une maison paternelle. Cet enfant d'élection, nommé Pierre Sazy, était orphelin, apprenti doreur, et avait été recueilli par une tante protestante qui voulait à toute force lui faire abandonner l'Église catholique. Après plusieurs années de luttes et de tentatives inuties, elle finit par le chasser de chez elle. Le pauvre enfant était logé et nourri chez son patron pendant la semaine ; mais, du dimanche au lundi matin, il se trouvait sans asile et sans ressources. Six dimanches de suite, en hiver, il resta sans manger et passa la nuit à marcher au hasard dans les rues de Paris. La Providence lui fit enfin rencontrer une sœur de charité qui avait soigné sa mère mourante et qui l'envoya chez Mgr de Ségur. Il fut reçu à bras ouverts, comme

l'enfant de la maison, et depuis ce jour il eut un asile. Il passait ses dimanches chez son bienfaiteur, où il trouvait, avec l'assistance spirituelle et l'affection d'un père, le vivre pour la journée et le coucher pour la nuit ; c'étaient pour lui des journées de paradis. Mais il avait tant souffert du froid et de la faim que sa santé, déjà chétive, était profondément atteinte. Un médecin consulté déclara bientôt qu'il était poitrinaire à un degré sans remède. C'est alors que Mgr de Ségur eut recours à la charité de ses amis de Saint-Jean-de-Dieu qui reçurent le jeune malade, véritable confesseur de la foi, comme un ange envoyé du ciel : Il vécut chez eux pendant trois mois, menant la vie d'un bienheureux, joyeux au milieu de ses souffrances, communiant tous les jours, voyant arriver la mort avec une sérénité céleste, et embaumant leur maison du parfum de sa piété. Il mourut comme un prédestiné, et Mgr de Ségur, qui l'avait aimé et consolé jusqu'à la fin, fit placer sur son humble sépulture une croix blanche, avec une inscription retraçant sa touchante histoire.

Outre leur maison de santé de la rue Oudinot, les frères de Saint-Jean-de-Dieu dirigeaient un asile de jeunes garçons infirmes et pauvres, fondé par la charité de plusieurs grandes familles du faubourg Saint-Germain, situé rue Lecourbe, 228, à Vaugirard, et très connu dans Paris sous le nom de « maison des petits incurables ». Là se trouvaient et se trouvent encore réunies toutes les infirmités humaines ; ce serait le séjour de la désolation et l'image de l'enfer, si la reli-

gion catholique, en y faisant régner l'espérance et l'amour, ne le transformait en purgatoire, et même en une sorte de vestibule du paradis. Mgr de Ségur aimait tendrement cet asile et les pauvres créatures qui l'habitaient. Il y venait le plus souvent qu'il pouvait, et c'est là qu'il passait toujours l'après-midi du jour de l'an. Les enfants donnaient en sa présence une représentation qui était un des grands événements de leur vie, et il fallait entendre l'aimable prélat raconter ces pièces de théâtre jouées par des infirmes devant un aveugle. Voici dans toute sa simplicité le récit de l'aumônier de l'asile, M. l'abbé Gabiller, fils spirituel de Mgr de Ségur qui l'y retrouvait toujours avec un extrême plaisir; c'est un témoin oculaire qui parle.

« Mgr de Ségur commença à s'occuper de l'asile dès les premières années de sa fondation. Il était président d'honneur du comité des dames patronnesses. Ses visites à l'asile étaient fréquentes, et lorsque les enfants n'étaient pas encore aussi nombreux qu'ils le sont aujourd'hui, il tenait à les voir tous et à parler à chacun en particulier. Il leur distribuait une orange chacun au jour de l'an, et assistait chaque année ce jour-là à leur petite pièce de théâtre. Il encourageait les acteurs, applaudissait à leurs petits succès. A l'infirmerie, il allait de lit en lit, prodiguant des consolations aux enfants malades. Il s'agenouillait à leur chevet, leur parlait si paternellement et leur témoignait une si douce affection qu'il semblait la vivante image de Notre-Seigneur. Les enfants l'admiraient beaucoup,

et lui-même avait ses petits préférés ; c'étaient ceux qui souffraient davantage. Il ne manquait jamais d'aller voir un pauvre jeune homme, Léon Menet, qui est mort à vingt et un ans, et dont le corps, couvert de plus de quatorze plaies, rappelait le souvenir de Job. Monseigneur l'embrassait, le bénissait plus affectueusement que les autres, s'il est possible.

« Il convertit un jeune homme de la maison, Alphonse Landais, qui, ayant perdu les yeux vers l'âge de quatorze ans, lorsqu'il était mousse, devint très mauvais, ne voulut plus écouter personne, et faisait le désespoir de sa mère et des bons frères qui l'instruisaient. On l'amena à Mgr de Ségur qui lui parla longuement, le confessa et le renvoya tellement changé que sa conversion, complète et subite, l'a rendu un des meilleurs de l'asile. Il a étudié, et il sert maintenant, avec un dévouement et une patience admirables, de professeur à nos vingt petits aveugles. Monseigneur continua à le confesser, à le diriger jusqu'à la fin, et M. l'abbé Diringer a pris depuis la direction de ce saint jeune homme. — Chaque semaine, le pieux aveugle allait se confesser à Monseigneur ; on lui donnait pour conducteurs ceux qui avaient besoin des exhortations du prélat, et l'effet de ces visites était toujours merveilleux. Les plus mauvaises têtes ne savaient pas résister à cette douce et sainte action. Le jeune Landais lui amena aussi le jardinier de la maison que Monseigneur affermit aussitôt dans la pratique de l rel'gion. Ce brave homme profita si bien de la direction de Monseigneur,

qu'il devint un modèle de piété, de travail, et de bonne influence sur tous ceux qui l'entouraient. Qu'il a perdu en Monseigneur !

« C'est Mgr de Ségur qui suggéra à l'aumônier actuel (celui qui a écrit ces lignes) la pensée d'entrer dans cet asile et qui le dirigea dans son action sur les enfants. Il lui recommandait surtout la douceur, la bonté de Notre-Seigneur. Quelle perte ce jeune prêtre a faite, lui aussi, à la mort de Monseigneur ! — A chaque réunion des dames patronnesses, Monseigneur leur adressait, ainsi qu'aux enfants, quelques bonnes paroles : il savait à la fois faire aimer les enfants par ces dames et inspirer aux enfants des sentiments de reconnaissance pour celles qu'il appelait leurs *mamans*. Il avait obtenu de beaucoup de ces dames qu'elles prissent chacune un enfant sous leur patronage particulier, qu'elles vinssent voir souvent leur protégé, l'encourager, le récompenser et lui rendre l'affection maternelle dont sont privés tant de ces pauvres petits infirmes, orphelins ou oubliés de leurs parents.

« Avec le prieur de la maison, il avait de longs entretiens sur la manière de diriger tous ces enfants que la souffrance rend parfois plus difficiles. Malgré son infinie bonté, il avait pour principe, et le répétait souvent au prieur, qu'à aucun prix il ne faut souffrir les *brebis galeuses*, les pervers qui peuvent être pour les autres un sujet de perversion ou de mauvais esprit.

« Mgr de Ségur a laissé à l'asile le souvenir d'un saint, d'une image vivante de Jésus-Christ. Il rappelait

ce passage de la vie du Sauveur : « *Sinite parvulos venire ad me ;* laissez venir les petits enfants à moi. » Il les bénissait, les embrassait, malgré les plaies qui couvraient quelquefois leur visage, et il aimait à répéter que c'était pour suivre l'exemple du bon Jésus. »

Ajoutons à ce touchant témoignage une preuve frappante de l'action de Mgr de Ségur sur ces pauvres enfants et de la contagion de sa sainteté. Le jeune aveugle, dont il est question dans le récit que nous venons de reproduire, se heurtait et se blessait parfois assez gravement, comme il arrive à tous les pauvres infirmes de son espèce. Un jour, après la mort de Mgr de Ségur, il vint trouver M. l'abbé Diringer qui vit sur son front la trace d'une blessure récente et profonde. A l'exclamation du bon abbé qui lui demandait ce que c'était, s'il n'avait pas beaucoup souffert, il répondit en souriant : « Je me suis fendu le front à une porte, ce n'est rien. Et puis, avec le remède que m'a donné Monseigneur, cela passe tout de suite. — Et quel est ce remède ? — Voilà : Monseigneur me dit un jour : « Vois-tu, mon enfant, nous autres, aveugles, quand nous « nous cognons, que nous recevons des plaies ou des « bosses, nous n'avons qu'une chose à faire, c'est de « dire : Mon bon Jésus, je vous remercie. Avec cela on « est toujours content. » J'ai suivi ce conseil, et, depuis lors, les coups et les accidents ne me font plus rien du tout. Je remercie le bon Dieu et je n'y pense plus. » Admirable simplicité dans une admirable vertu ! Par la sainteté du pénitent, on peut juger de celle du confesseur !

Les années 1868 et 1869, qui précédèrent la définition du dogme de l'Infaillibilité pontificale et la guerre, furent marquées, pour Mgr de Ségur, par de dures épreuves. Nous avons déjà raconté la condamnation de son ouvrage intitulé : *Jésus vivant en nous*, à la veille du concile. Trois autres graves événements, à peu près contemporains de celui-là, passèrent sur sa vie comme de sombres nuages sur la sérénité d'un ciel pur. Le premier fut la mort de sa chère et sainte sœur Sabine, qui quitta la Visitation pour le paradis, comme elle avait quitté, dix ans auparavant, le monde et sa famille pour la Visitation. Depuis quelques mois, sa santé était altérée; une toux, négligée trop longtemps par le mépris qu'elle avait de son corps, dégénéra très vite en phtisie pulmonaire; et, dès le mois de juillet 1868, les médecins ne conservaient plus beaucoup d'espoir de la sauver. Pendant l'été, elle déclina rapidement, souffrant beaucoup avec une patience héroïque, éprouvée dans son cœur et dans son esprit comme dans son corps, et acceptant pour l'amour de Dieu et le salut des âmes son anéantissement physique et moral. Mgr de Ségur souffrait avec cette sœur chérie, dont l'âme ressemblait si fort à la sienne, et il la soutenait, soit par ses fréquentes visites au parloir, tant qu'elle put y descendre, soit par des lettres où son cœur et sa foi lui inspiraient des accents inimitables. « Les pauvres crucifiés ne peuvent guère se bien porter, lui écrivait-il, le 16 septembre 1868, en lui demandant de ses nouvelles, et quoique le bon larron trouvât dans l'amour et la misé-

ricorde de son Jésus la consolation d'une grande paix, je crois qu'il eût trouvé un peu singulières celles des saintes femmes du Calvaire qui lui eussent demandé comment il se portait. Hélas ! ma pauvre fillette, il ne se portait pas, le bienheureux infortuné ; il était porté, et porté bien haut, bien près de Dieu, par la sanglante croix où il était cloué. Et toi aussi, lors même que tu ne le sens pas, tu es bien portée bien haut par la grâce de ton état de victime. »

A partir du mois d'octobre, on sentit autour d'elle et elle sentit elle-même que la mort était prochaine, et jusqu'au 20, elle alla sans cesse en déclinant chaque jour. Le 20, au matin, elle eut une sorte de transport d'amour, d'extase, qui la consola de toutes ses épreuves passées et qui dura près d'une demi-heure. Sa mère, sa sœur jumelle furent admises auprès d'elle et y restèrent jusqu'à sa mort, qui eut lieu à neuf heures du soir. Mgr de Ségur demeura également toute cette journée près de sa sœur mourante, et l'assista jusqu'à son dernier soupir. Nous ne redirons pas ici leurs entretiens célestes, les circonstances admirables de cette agonie. Nous avons raconté tout cela ailleurs, dans la *Vie de Sabine*, avec des développements qui allongeraient trop notre récit. Nous rappellerons seulement que ce fut le frère qui confessa sa sœur pour la dernière fois, qui lui apporta sa dernière communion, au milieu des prières et des larmes de toute la communauté ; qu'il lui tint la main tant qu'elle eut un souffle de vie, et que la dernière parole qu'elle prononça lui fut suggérée par lui :

« Jésus, mon amour ! » Ces trois mots murmurés par ses lèvres mourantes étaient le résumé et comme le parfum de cette angélique existence.

Le chagrin de Mgr de Ségur après la mort de sa sœur fut profond, et ne devait être dépassé que par celui qu'il éprouva cinq ans plus tard à la mort de sa mère. Comme il revenait du cimetière du Montparnasse, où les religieuses de la Visitation ont leur caveau de famille, une intime amie de Sabine le voyant pleurer, lui demanda à demi-voix : « Comment va le cœur, mon pauvre père ? » Il lui répondit doucement en tournant vers elle ses deux yeux éteints qui semblaient voir : « Comme il peut aller. » Et il continua à pleurer en silence. Chez lui plus qu'en tout autre, l'amour divin agrandissait toutes les affections légitimes de la terre.

Quelques mois après ce grand deuil, il eut à supporter une épreuve toute différente, mais qui agit fortement sur son âme. Il avait composé et publié un petit traité intitulé : *Les Francs-Maçons*, qui dévoilait avec une franchise et un courage presque téméraires les mystères et les dangers de cette fatale société secrète. Des catholiques, égarés dans cette association redoutable et que le remords en avait fait sortir, lui avaient donné des renseignements et communiqué des documents cachés qu'il n'avait pas craint d'exposer au grand jour. De là, dans les journaux de la secte et dans des lettres anonymes, des outrages sans nombre et des menaces auxquelles il n'avait pas fait attention. Un matin du mois d'août 1869, vers l'heure de sa messe, un inconnu

se présenta chez lui, et attendit, dans la chapelle, la fin du saint sacrifice. Sa tenue, son air, les lunettes bleues qui cachaient ses yeux, je ne sais quoi d'inquiet dans son attitude, attirèrent l'attention de M. l'abbé Diringer et de Méthol qui, malgré leur dévotion, ne pouvaient s'empêcher de le suivre presque continuellement du regard. Après la messe et l'action de grâces, Mgr de Ségur passa comme toujours dans son salon pour confesser. L'inconnu resta le dernier dans la chapelle. Quand vint son tour, Méthol, de plus en plus préoccupé et poussé par une sorte de pressentiment, se glissa sans être vu, derrière la portière du salon, un couteau à la main, à portée de tout entendre, et prêt à défendre son maître s'il était attaqué. L'individu, seul en face du saint aveugle, lui demanda brusquement si l'on pouvait être catholique et franc-maçon. A cette question, au ton dont elle fut faite, le prélat se leva et répondit vivement : « Vous êtes franc-maçon, n'est-ce pas ? Que venez-vous donc faire ici ? — Je viens vous avertir, monsieur, que dans une récente assemblée des Loges, on a décrété votre mort pour vous punir de ce que vous avez écrit et publié sur notre société. » A peine eut-il achevé cette phrase que Mgr de Ségur étendit les mains, serra étroitement ce malheureux entre ses bras et lui dit avec un accent qui fit tressaillir Méthol : « Voilà donc ce que c'est que votre franc-maçonnerie, qui s'intitule une société de bienfaisance ! Quand on l'accuse, pièces en mains, de desseins révolutionnaires, elle répond par des menaces de mort et

par l'assassinat ! Par cet exemple, jugez de ce qu'elle est. — C'est possible, répondit le franc-maçon en se dégageant de l'étreinte du prélat, mais je n'ai pas le temps de discuter. Je suis venu, en reconnaissance d'un important service que vous avez rendu à quelqu'un de ma famille, vous avertir de l'arrêt porté contre vous. Prenez vos précautions, mais ne parlez à personne de ma démarche, car elle attirerait sur moi la persécution et peut-être la mort. — Mon pauvre ami, répliqua le doux aveugle, pourquoi ne quittez-vous pas cette secte maudite ? — Je ne le puis pas, reprit l'autre en s'éloignant, vous voilà prévenu. Je ne sais pas quand l'arrêt doit être exécuté, mais ce sera avant l'ouverture du concile. » Et il disparut.

Mgr de Ségur ne douta pas un instant de la véracité de cet homme, dont l'émotion, l'accent, l'attitude indiquaient l'évidente bonne foi. Il fit le sacrifice de sa vie, et, pendant quelque temps, il vécut dans l'attente continuelle de la mort. Pour un aveugle comme lui, dont le ministère ouvrait la porte à tout le monde et le mettait en tête à tête perpétuel avec ses visiteurs, un attentat était la chose la plus facile à exécuter ; il ne fallait qu'oser l'entreprendre. Il eut donc besoin d'une grande force d'âme pour ne pas interrompre un seul jour le cours de ses confessions et pour continuer à laisser chacun pénétrer librement jusqu'à lui. Ses domestiques redoublaient de précautions, écartaient les visiteurs de mauvaise mine qui se présentaient fréquemment à sa porte en demandant à lui parler. Mais devant

un assassin déterminé, qui eût dissimulé son dessein sous un air de dévotion et une tenue convenable, aucune précaution n'était possible, et ses serviteurs durent s'abandonner comme lui à la grâce de Dieu. Cependant Méthol continua longtemps à monter la garde et à veiller sur son maître, alors que celui-ci avait tout oublié, et il ne respira qu'à la fin de l'année, après l'ouverture du concile. Quant à Mgr de Ségur, le jour ou le lendemain de l'avertissement reçu, il écrivit deux lettres importantes, l'une à sa mère, l'autre au pape, et les confia à l'abbé Diringer, avec la mission de les faire parvenir après sa mort, si la menace du franc-maçon se réalisait. Puis, se remettant corps et âme entre les mains de Dieu, il reprit sa vie habituelle et se livra avec calme et sérénité à ses travaux accoutumés. Il est probable, ou que la secte maçonnique renonça à un crime dont le retentissement eût pu la compromettre, ou que, dès le principe, sa seule intention fut de jeter le trouble et la frayeur dans l'âme du saint aveugle, et de se venger ainsi de ses courageuses attaques. Au lieu d'ébranler Mgr de Ségur, cette aventure l'affermit en le sanctifiant et en le détachant de plus en plus de la terre par la perspective continuelle de la mort.

Deux mois après, il était à Lorient, prêchant l'œuvre de saint François de Sales avec son zèle et son succès ordinaires. Il semble que Dieu ait voulu, en compensation des épreuves qu'il venait de subir et de celles qui l'attendaient, manifester par un fait anormal sa complaisance envers son serviteur. Nous le rapporterons

avec une simplicité digne de l'humble apôtre, sans nous permettre de le caractériser. C'était le 15 juin 1869, à neuf heures et demie du soir. Il venait de prêcher dans l'église de Lorient, au milieu d'une affluence considérable, et rentrait dans la sacristie pleine de prêtres et de fidèles qui voulaient le voir encore. A ce moment, une femme de moyenne condition se présenta, tenant par la main un petit garçon de cinq ans et cherchant à fendre la foule pour arriver jusqu'à Mgr de Ségur. Le suisse voulait la repousser, mais le prélat, entendant le bruit de la discussion et en apprenant la cause, demanda qu'on la laissât passer. Méthol l'y aida, et un des prêtres présents, M. Schliebusch, prenant l'enfant par la main, le conduisit près de Mgr de Ségur. Ce pauvre petit était aveugle depuis six mois ; divers médecins de Lorient avaient en vain cherché à le guérir ; le dernier consulté, docteur éminent, devenu depuis inspecteur général du service de santé à la marine, ne voyait plus de remède que dans une opération, et il était convenu qu'on mènerait l'enfant au docteur Guépin, de Nantes, pour le faire opérer. Sa tante, institutrice à Lorient, chez qui il demeurait, ayant entendu parler de Mgr de Ségur, voulut absolument lui présenter son neveu. « Je lui demanderai de le bénir, disait-elle, et je suis sûre que Dieu le guérira. » Mgr de Ségur, souriant à la demande de la pauvre femme, se baissa avec bonté vers le petit Félix Garé, et se mit presque à genoux pour se rapprocher de lui. Il l'embrassa tendrement, lui toucha les yeux et le bénit avec un grand signe de

croix. Puis il se retira, pendant que la femme chrétienne emmenait son neveu.

Le lendemain matin, quand elle entra chez l'enfant qui était au lit et qu'elle voulut lui faire prendre son chocolat, le cher petit la repoussa doucement et lui dit : « Que fais-tu là, ma tante ? laisse-moi donc prendre seul mon déjeuner. Je te vois bien, je vous reconnais tous, mes yeux sont guéris ! » On peut juger de la joie et de la stupéfaction de la tante, et de la mère quand elle apprit l'heureuse nouvelle ! Depuis ce moment, l'enfant ne souffrit plus jamais des yeux ; il était radicalement guéri. Le bruit de sa guérison se répandit sans doute instantanément dans la ville, car lorsque Mgr de Ségur, qui devait quitter Lorient ce jour-là même, se rendit à la gare, une telle foule se pressait sur son passage et aux abords du chemin de fer pour le voir et lui témoigner sa vénération, qu'il pouvait à peine avancer. Méthol, qui ignorait ce qui s'était passé, se demandait la cause de ce concours extraordinaire, et le saint aveugle lui-même, n'y comprenant rien, disait en souriant qu'il serait obligé de rebrousser chemin et de renoncer à partir. M^me^ de Ségur, alors à Kermadio, apprit la guérison du petit Félix Garé, par un des assistants, l'abbé Schliebusch, qui lui en écrivit immédiatement la nouvelle, et il est probable que ce fut par elle que Mgr de Ségur lui-même l'apprit à son retour. Jamais l'humble prélat n'en dit mot à personne ; mais, après sa mort, sa famille se rappelant cet incident recueillit les renseignements, les

témoignages écrits, interrogea les souvenirs, et c'est le résultat de cette enquête que nous venons de rapporter. La mère et la tante de l'enfant vivent encore au moment où nous écrivons, et la tante, premier témoin de la guérison, disait, après en avoir raconté les détails: « Je m'en souviens comme si c'était d'hier. » Le jeune Félix Garé, devenu ouvrier tapissier, aimait à parler de Mgr de Ségur auquel il attribuait, sans hésiter, le recouvrement subit de sa vue. Il est mort d'une maladie de poitrine à la fin de février 1882, âgé de dix-sept ans, après avoir reçu les sacrements avec une touchante piété.

Cette visite de la miséricorde de Dieu fut comme un rayon de soleil entre deux orages. Mgr de Ségur, sortant à peine des douloureuses épreuves que nous avons racontées, allait rentrer dans les angoisses de la vie naturelle et de la vie de la grâce. Le 18 octobre 1869, quatre mois après la guérison du petit aveugle de Lorient, il fut appelé auprès du lit de sa mère qui venait d'être frappée d'apoplexie. Sa femme de chambre, entrant chez elle le matin à six heures, l'avait trouvée gisante à terre, dans un état effrayant. Mgr de Ségur accourut près de celle qu'il aimait plus que tout au monde et la trouva très mal, mais avec toute sa connaissance. Malgré le déchirement de son cœur, il eut le courage de se montrer avant tout prêtre et ministre de Jésus-Christ. Il la confessa, lui donna l'absolution générale franciscaine qui remet l'âme dans l'état d'innocence baptismale, lui apporta le saint viatique, lui

administra l'extrême-onction, et, comme la mort semblait imminente, il reçut, pour lui-même et pour ses frères et sœurs absents de Paris, sa bénédiction maternelle et ses dernières recommandations. Averti par le médecin que le mal était sans remède, il accomplit le douloureux devoir de faire connaître à sa mère toute la vérité. « Je le savais, lui dit-elle tranquillement ; je sens bien que je suis frappée à mort. La sainte volonté de Dieu soit faite ! » Et, comme il l'exhortait à se confier en la bonté divine et à rejeter les angoisses de la crainte : « Je n'en ai pas, reprit-elle doucement ; j'espère que Dieu me recevra en sa miséricorde. »

« Sur ces entrefaites, raconte Mgr de Ségur, dans son écrit intitulé : *Ma mère*, une de nos meilleures amies d'enfance nous apporta de l'eau de la source miraculeuse de Lourdes. J'en mis quelques gouttes dans l'eau glacée où l'on trempait toutes les cinq minutes les linges destinés à combattre l'apoplexie et qui jusque-là n'avaient produit aucun effet. Quelques minutes après, ma mère s'endormait doucement. Elle se réveillait vers cinq heures, plutôt mieux, pour se rendormir quelques heures après et passer une bonne nuit. Le surlendemain elle était hors de danger. Elle avait gardé en face de la mort une telle sérénité que nous en étions tous dans l'admiration. Notre-Dame de Lourdes nous avait conservé notre bonne mère, et, conformément au vœu que j'en avais fait au moment du danger, j'allai la remercier à Lourdes même, quelques mois après, au printemps. »

C'est à dater de ce jour que la dévotion de Mgr de Ségur à Notre-Dame de Lourdes prit une si grande place dans sa vie et qu'il conçut le projet d'écrire à sa gloire les ouvrages qu'il lui a consacrés. Il accomplit son pèlerinage d'actions de grâces, accompagné du Père Hermann, artiste juif, converti miraculeusement et devenu Carme déchaussé, qui mourut en saint, peu de temps avant le prélat aveugle. L'ardent religieux voulait absolument obtenir de la Vierge immaculée la guérison de Mgr de Ségur, et tandis que celui-ci disait la messe dans la crypte de la basilique de Lourdes avec une piété qui ravissait les assistants, le Père Hermann priait avec une ardeur véhémente pour obtenir les yeux du fils après la vie de la mère, Il n'y réussit pas, et il en accusa, non sans quelque apparence de raison, l'indifférence du saint aveugle qui n'avait pas voulu s'unir à lui dans cette intention.

Nous devons ajouter un dernier mot à ce récit des épreuves accumulées de Mgr de Ségur, pour en faire apprécier toute l'étendue. C'est au moment même où sa mère se mourait qu'il recevait la première nouvelle de la condamnation d'un de ses traités, frappé par la Congrégation de l'Index, comme nous l'avons dit. Il fut donc atteint en même temps dans son cœur de fils et dans son cœur sacerdotal, et cette douloureuse coïncidence fit de cette journée du 18 octobre 1869 une des plus cruelles et des plus méritoires de sa vie.

# CHAPITRE XI

**Le Concile. — Brochures de Mgr de Ségur. — Proclamation de l'infaillibilité du pape. — La guerre. — Mgr de Ségur à Kermadio, en Bretagne. — Sa douleur patriotique. — Ses vues sur l'avenir de la France. — Sa correspondance, — Son ministère. — Sa brochure : *Vive le roi!* — Lettre du comte de Chambord. — Première communion aux Nouettes. — Retour à Paris.**

LE 8 décembre 1854, Mgr de Ségur, encore auditeur de Rote à Rome, avait assisté avec une joie indicible à la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. L'ouverture du Concile œcuménique du Vatican, le 8 décembre 1869, lui causa une joie non moins grande, bien qu'il n'y assistât qu'en esprit et malgré l'ombre terrible et passagère que jeta sur son allégresse la condamnation de son traité : *Jésus vivant en nous*, affichée ce jour même à la porte de Saint-Pierre. Il oublia bien vite son épreuve personnelle pour ne songer qu'à la grandeur de ces assises solennelles de l'Église catholique, et saluer les espérances de pacification des esprits, d'unité de doctrine et de discipline, que le monde en attendait. Voulant contribuer, dans la limite du possible, au triomphe de la vérité, il écrivit deux ouvrages précis, populaires et sa-

vants à la fois, comme il les savait faire l'un, sur le Concile lui-même, l'autre sur l'infaillibilité du Pape. Depuis longtemps, il avait exposé la doctrine traditionnelle du peuple chrétien sur ces grandes questions, dans des brochures et des écrits de plus longue haleine, *le Pape*, en 1860 ; *l'Église*, en 1861 ; *la Révolution*, *le Souverain-Pontife*, en 1862. Le gouvernement impérial, glissant sur la pente révolutionnaire où l'avait engagé la guerre d'Italie, avait pris ombrage de ces opuscules dont la verve, le style rapide et familier, le nom vénéré de l'auteur, forçaient toutes les portes et ouvraient bien des yeux ; il avait déclaré la guerre à l'ancien auditeur de Rote, à l'ancien négociateur du sacre de l'empereur, et ses brochures avaient été signalées à la malveillance et à la surveillance administratives dans une lettre ministérielle, insérée au *Journal officiel*, où se trouvait une allusion brutale à son *aveuglement*. Le pieux aveugle avait laissé passer l'injure et s'était contenté de prier pour le pauvre empereur qui, en s'attaquant au Pape, préparait la ruine de son trône et de sa dynastie. Une fois le Concile ouvert, une fois la question de l'infaillibilité pontificale officiellement posée, une fois la bataille engagée, moins sur le dogme même, presque universellement accepté, que sur l'opportunité de sa définition, Mgr de Ségur, que sa cécité éloignait des travaux intérieurs du Concile, suivit tous les incidents de la discussion avec un intérêt passionné. Il conseillait à tous, par ses écrits, par sa parole en chaire, au confessionnal, l'esprit d'obéissance, de soumission

humble et joyeuse à l'autorité de l'Église ; il démontrait la puérilité et l'inconvenance de ces discussions théologiques qui tournaient tant de jeunes têtes dans la presse, dans les cercles, dans les salons ; il répétait sur tous les tons, avec un infatigable bon sens et une inépuisable charité, la vieille maxime catholique qui est comme la marque de fabrique de la vraie foi et de la vraie humilité : *Ubi Petrus, ibi Ecclesia*, là où est Pierre, là est l'Église.

Ce qui devait arriver arriva. Pendant le sommeil de Jésus sur la barque de Pierre, les vagues de l'esprit personnel, de l'esprit politique, de l'esprit diplomatique, faisaient un bruit effroyable et semblaient prêtes à tout engloutir. Mais sitôt que le divin pilote eut ouvert les yeux, il se fit un grand apaisement. A la parole du vicaire de Jésus-Christ, proclamant, avec l'immense majorité des pères du Concile, le dogme de l'infaillibilité pontificale, les discussions se turent, les oppositions s'arrêtèrent, et l'unanimité de l'obéissance remplaça le tumulte des délibérations. Malheureusement, à ce tumulte apaisé, succéda sans interruption le bruit plus sinistre et plus prolongé de la guerre. Par une loi providentielle, presque sans exception, l'enfantement des grandes vérités de la foi, ou plutôt leur proclamation dans le temps, ne s'opère jamais sans de grandes perturbations dans l'ordre matériel. Le lendemain même de la définition de l'infaillibilité du Pape, éclata cette guerre terrible entre la France et la Prusse, qui allait, en quelques semaines, détruire l'empire français,

et, en quelques mois, ressusciter l'empire d'Allemagne. Comme pour montrer aux plus aveugles avec une évidence foudroyante le rapport direct des catastrophes avec les fautes qui les avaient amenées, le premier désastre de notre brave et admirable armée à Reischoffen coïncida, jour pour jour, avec l'abandon de Rome par le drapeau français ; la bataille de Sedan et la chute de Napoléon III s'accomplirent le 2 septembre, anniversaire de l'entrevue de Plombières et du lamentable : *Faites vite*, dit par l'empereur à M. de Cavour ; l'investissement de Paris par les Prussiens eut lieu le même jour que l'investissement de Rome par l'armée piémontaise, et ce jour était le 18 septembre, anniversaire de Castelfidardo, et veille de l'apparition de la Salette, où, dès 1846, la sainte Vierge avait annoncé les malheurs simultanés de la France et de Rome. Pour voir dans toutes ces coïncidences un simple jeu du hasard, il faut une dose de crédulité dépassant de beaucoup celle dont les incrédules accusent les catholiques.

Mgr de Ségur, qui d'ordinaire passait ses vacances aux Nouettes, en Normandie, était parti cette année-là, aux premiers jours d'août, pour retrouver sa mère en Bretagne, chez Mme Fresneau, sa sœur, au château de Kermadio, près Sainte-Anne-d'Auray. Sans cette circonstance fortuite et providentielle, il est probable que, se trouvant à proximité de Paris, il y serait retourné, et qu'après les souffrances du premier siège, il eût été victime du second. Son nom fut en effet un des premiers inscrits sur la liste des prêtres que la Commune

fit arrêter et emprisonner comme otages. Personne ne pensait, au moment de l'investissement de Paris, que le siège pût durer plus de quelques semaines ; on rêvait des diversions, des victoires, des délivrances irréalisables, et Mgr de Ségur, que son infirmité retenait loin des champs de bataille et des ambulances, se résigna à attendre l'issue de la lutte dans ce coin de la Bretagne où l'évangélisation des séminaristes, des populations, des pauvres mobiles qui traversaient Auray et affluaient à Saint-Anne, offrait un champ illimité à son zèle sacerdotal.

Au début de la guerre, il partagea un moment l'illusion de tout le monde : « Soyez de bons petits Français catholiques, écrivait-il à ses enfants du patronage, le 23 juillet 1870. Imitez nos braves troupiers qui, pour la plupart, se mettent sur le pied de guerre, en mettant leur conscience sur le pied de paix. Quand un soldat part de ce pied-là, grâce à l'autre il arrive vite jusqu'à la capitale de l'ennemi. » Mais bientôt, les nouvelles des désastres militaires et, plus encore, celles des insanités de l'esprit public à Paris, lui ouvrirent cruellement les yeux. Il pensait, il savait que la France devait sortir vivante de la main des Prussiens, mais sortirait-elle vivante des mains de la révolution, ennemie de Jésus-Christ, ennemie de Dieu ? Ce nouveau problème lui semblait plus obscur et plus redoutable que le premier. Quelques extraits de ses lettres à cette époque néfaste feront connaître les sentiments qui remplissaient son cœur. Le 1er janvier 1870, il

écrivait aux élèves du séminaire de Montmorillon : « Quelle sera cette année nouvelle, commencée sous de si terribles auspices, sous le talon des Prussiens et sous la main plus redoutable encore de la révolution athée ? Si nous le voulons, mes enfants, cette année sera bonne et très bonne, malgré tous les démons du dehors et du dedans. Les bonnes années, en effet, ne sont pas celles où l'on souffre et où l'on pleure le moins ; ce sont celles où l'on pèche le moins, où l'on mérite le plus, où l'on aime le plus le bon Dieu... Si, pendant cette nouvelle année nous semons, comme autant de petits grains de froment, toutes nos minutes et toutes nos heures dans la terre éternellement féconde, éternellement heureuse du royaume des cieux, nous aurons une très bonne année, en dépit du diable et de ses compères, du Bismark et de ses sauvages, de la révolution et de ses sectaires. Vous souhaiter une autre année que celle-là serait probablement vous souhaiter l'impossible, car nous sommes bien loin d'être convertis, et tout fait croire que la justice divine, si légitimement déchaînée contre nos crimes publics, ne remettra le glaive dans le fourreau que lorsque la société prodigue, sortant de ses abaissements reconnaîtra sa faute séculaire, la confessera publiquement, se frappera la poitrine en disant sincèrement son « peccavi », et ira se jeter repentante aux pieds ou plutôt dans les bras de son très bon et très saint Père. Si les révolutionnaires athées n'étaient point là, si nous n'étions frappés que par la verge prussienne, tout nous permet-

d'espérer une délivrance prochaine; mais le bon
u, dans sa terrible miséricorde, nous frappe de ses
mains, et celle qui fouettera le plus fort est en-
à venir. Apprêtons-nous donc à souffrir la persé-
ion sous une forme ou sous une autre. Notre sou-
très sainte est le point de mire de tous les démons
olutionnaires : la soutane blanche par-dessus tout ;
soutane rouge et la soutane violette en second lieu ;
n, et sur une plus vaste échelle, parce que c'est
s facile, l'humble soutane noire, qui est la condam-
on du monde et le signe sensible de la présence de
s-Christ et de l'Église au milieu des peuples... »
e 17 avril suivant, à la nouvelle des premiers excès
la Commune et du second siège de Paris, il écrit
: une douloureuse indignation : « Voici donc notre
vre misérable Paris bloqué, cerné comme un foyer
fection qu'il est, exhalant sa rage diabolique contre
églises, qui sont presque toutes fermées, contre les
sons religieuses et les congrégations saintes qui sont
ées, saccagées et foulées aux pieds, contre le clergé
it les principaux membres sont en prison, menacés
mort, enfin contre tous les gens de bien et contre
is ceux qui possèdent. Impossible de savoir ce qui
rtira de là. Ce qui est bien certain, bien douloureu-
ement certain, c'est que la France voltairienne et
postate, la France révolutionnaire de 89, roule d'abîme
n abîme, et qu'un retour officiel à la religion catho-
ique, seule religion du seul vrai Dieu, peut seule nous
n tirer. Or, humainement parlant, ce retour n'est

guère possible. Espérons contre l'espérance, et attendons un miracle du Dieu des miracles... »

« Hélas ! pauvre misérable ville, s'écrie-t-il le 30 mai, à la nouvelle des fureurs et des châtiments de la Commune agonisante, mérite-t-elle encore cet illustre nom de Paris, découronnée qu'elle est, et dévorée par l'incendie de la guerre civile ? Comme la colère de Dieu est terrible ! Il ne fera pas bon au jugement dernier, pour ceux du côté gauche ! Espérons que, malgré notre indignité très indigne, nous y serons épargnés miséricordieusement, comme nous venons de l'être, en grande partie du moins, dans le jugement de Paris, par le feu, le fer et le sang. »

Devant les leçons éloquentes et terribles de ces six mois de guerre, de désastres, de crimes et de châtiments sans nom, devant l'effondrement de l'empire, de l'armée, de Paris, de la France ébranlée jusqu'en ses fondements, la pensée de Mgr de Ségur se tourna tout naturellement vers le seul instrument visible et possible d'une restauration sociale, politique et religieuse. Depuis longtemps déjà, ses illusions sur l'empereur, qu'il n'avait pas revu depuis 1859, et sur l'empire, s'étaient évanouies, et la guerre d Italie, la complicité latente mais évidente de Napoléon III dans les envahissements sacrilèges des États pontificaux par le Piémont, le grand forfait public de Castelfidardo, la direction de la politique intérieure du gouvernement impérial dans le sens des traditions révolutionnaires, conséquence inévitable de sa politique extérieure, avaient reporté toutes les

sympathies de Mgr de Ségur du côté de la monarchie légitime, représentée par le plus chrétien et le seul vrai catholique des princes de l'Europe. Avant la guerre et la chute de l'empire à Sedan, le retour à cette monarchie traditionnelle, qui inspirait à la France la répugnance que les remèdes efficaces inspirent si souvent aux malades, semblait irréalisable. Mais, après les souffrances inouïes que le pays venait de traverser, n'était-il pas permis d'espérer que son aveuglement n'irait pas jusqu'à repousser la seule planche de salut qui fût à sa portée ? Mgr de Ségur, confiant dans le bon sens public, dans la destinée providentielle de la France, dans l'assistance divine provoquée par tant de larmes et de prières, crut à ce repentir, à ce retour de la nation prodigue, à ce miracle de miséricorde ; et, pour y contribuer de tout son pouvoir, il fit ce qu'il faisait toujours sous l'impulsion de sa généreuse nature : il se leva le premier, prêcha hardiment d'exemple, et, dans une brochure qui fit grand bruit par le nom de l'auteur et les sentiments connus de sa famille, il poussa le cri traditionnel de la France pendant des siècles : « Vive le Roi ! » C'était son habitude d'aller droit au but, et de présenter sa pensée dans toute sa force et dans toute sa simplicité.

On aurait pu craindre, et quelques-uns craignirent autour de lui, que cette incursion hardie et éclatante sur le terrain de la politique ne nuisît aux œuvres et au ministère sacerdotal de Mgr de Ségur, mais il n'en fut rien. A ce moment, au lendemain de Sedan, le parti

impérialiste, qui se reforma autour du prince impérial et mourut avec lui, ne donnait plus signe de vie. Les princes d'Orléans sentaient bien qu'une seconde royauté de Juillet était impossible, et que, de gré ou de force, ils ne pouvaient que se grouper autour du chef de la famille royale de France. En dehors du Roi, il n'y avait donc que la République, c'est-à-dire la Révolution, avec ses étapes fatales vers le jacobinisme et la persécution religieuse. C'est pourquoi tout le monde comprit le sentiment de Mgr de Ségur. Après la guerre et la Commune, crier : Vive le Roi ! c'était crier : Vive la France conservatrice et chrétienne !

Mgr de Ségur ne se contenta point de publier sa brochure. Il se souvint qu'il était l'aîné de sa famille, et, en cette qualité, il écrivit au comte de Chambord une lettre qu'il joignit à l'envoi de son opuscule, pour lui exprimer son adhésion formelle à sa cause et au principe qu'il représentait. Nous n'avons pas cette lettre, mais nous avons la réponse du Prince, et nous nous faisons un devoir de la transcrire ici comme une des pages les plus honorables de la vie de Mgr de Ségur.

« Le 12 juillet 1871.

« C'est en revenant de Chambord que j'ai trouvé à Bruges, Monseigneur, votre admirable lettre et l'hommage qui l'accompagne. J'ai reçu l'un et l'autre avec un véritable bonheur. Le petit livre, auquel votre modestie donne le nom d'opuscule, est le traité le plus

complet et le plus lumineux qu'on puisse lire sur ce grand sujet de la souveraineté royale. On a écrit bien des volumes pour établir très imparfaitement ce que vous démontrez en quelques pages avec une merveilleuse clarté. Je ne m'arrête point aux jugements trop bienveillants portés sur ma personne. Mais ce qui me frappe, ce qui saisira toutes les âmes de bonne foi, c'est l'enchaînement et la puissance de votre argumentation, la sûreté de votre doctrine, l'évidence de vos démonstrations.

« Je voudrais, dans l'intérêt de la vérité et de notre chère et malheureuse France, que ce livre fût dans toutes les mains, et j'engage mes amis à le faire arriver partout, dans l'atelier, dans les salons, dans la chaumière. On ne se livrera jamais à une propagande plus utile et plus féconde.

« Je ne saurais assez vous dire la reconnaissance dont je me suis senti pénétré en recevant la chaleureuse expression de votre dévouement et de vos vœux. Il vous était réservé de prolonger ainsi les douces émotions que je rapportais de France, et rien ne pouvait me toucher plus profondément. Je demande à vos frères de trouver ici l'assurance de ma vive gratitude; j'aime à penser que, dans l'avenir, ils ne rendront pas moins de services à leur pays par leur foi politique que par leur foi religieuse. Je me recommande tout spécialement à vos saintes prières. Dieu exauce de préférence celles que lui adressent les humbles de cœur et les âmes ferventes, c'est à ce titre que je compte sur les vôtres. Je

vous renouvelle l'expression de mes sentiments de reconnaissance et de constante affection.

« HENRI. »

Mgr de Ségur, sans plus s'occuper de politique activ qu'il ne l'avait fait précédemment, resta dans les mêmes sentiments et les événements qui se déroulèrent pendant les dix dernières années de sa vie ne confirmèrent que trop l'exactitude de ses prévisions. Il semble en effet qu'en renonçant à rappeler le Roi, la France ait renoncé à l'unique chance de salut que lui laissait la Providence.

Pendant les dix mois que Mgr de Ségur passa à Kermadio, il s'occupa activement soit à écrire, soit à prêcher des retraites et à confesser. Le voisinage de Sainte-Anne et de son séminaire, les villes d'Auray, de Vannes, de Lorient, offraient à son ministère un champ d'action inépuisable. Le chemin de fer qui passe à quelques pas du château qu'il habitait lui amenait incessamment des pénitents, des engagés volontaires, des zouaves de Charette, qui venaient se reposer quelques heures près de lui, se réconcilier avec Dieu et faire provision de courage et de force spirituelle pour continuer leur rude campagne. A certains moments, il était aussi occupé, aussi envahi dans cette arrière-Bretagne que dans son appartement de la rue du Bac, à Paris. « Toute la fin du carême, écrivait-il le 17 avril 1871, a été plutôt une mission qu'une station. J'ai passé presque toutes mes journées à confesser ; les hommes n'ont pas cessé de

venir durant la semaine spéciale de leur retraite. Le jour de la clôture, à la grande bénédiction papale, c'était, paraît-il, une foule incroyable. Dieu en soit mille fois béni!... — Le lendemain, nous avons eu une belle cérémonie à Saint-Anne, dont tous les abords étaient inondés de pèlerins, et, le mardi, je suis parti pour Poitiers. »

Il alla en effet après Pâques passer quelques jours à Poitiers, puis à Montmorillon; jours de fatigue, de confession continue, de ministère actif bien plus que de repos. A peine de retour à Kermadio, à la fin d'avril, il prêcha une retraite de première communion, très probablement au petit séminaire de Sainte-Anne. Tels sont, parmi les travaux de cette époque, ceux dont nous trouvons trace dans sa correspondance. Pendant ce temps, son secrétaire, le bon abbé Diringer, alsacien des pieds à la tête, désespéré de la destinée de l'Alsace, sa chère et malheureuse patrie, se livrait à un ministère encore plus méritoire. Foulant aux pieds les sentiments purement humains, il confessait à Auray les nombreux prisonniers allemands qu'on y avait envoyés, qui ne savaient pas le français, et parmi lesquels on comptait beaucoup de catholiques. Prêtre de Jésus-Christ, redevable à tous les hommes des grâces et des bénédictions dont il était dépositaire, il ne pouvait voir en eux que des frères, des fils de l'Église, et il les accueillait paternellement. Mais son cœur d'Alsacien et de Français frémissait dans sa poitrine, et il lui fallut un grand effort de foi et de charité pour étouffer les murmures du sang.

Après la défaite de la Commune et le rétablissement du service régulier des chemins de fer, Mgr de Ségur alla au château des Nouettes, pour préparer une de ses nièces à la première communion. Mais la retraite fut interrompue par une maladie de l'enfant, et, avant de la reprendre, il passa quelques semaines à Paris, où l'appelaient tant d'intérêts, tant d'âmes avides de ses consolations et de son ministère. Il y arriva vers la fin de juillet, et sa joie fut grande de trouver intact son appartement de la rue du Bac, et surtout sa chère chapelle, qu'il s'était plu, pendant dix ans, à embellir pour la rendre plus digne de son divin hôte, et dont il avait fait le sacrifice dans son cœur pendant les deux sièges de Paris. Aux mauvais jours de la Commune, quand on apprenait les arrestations d'otages, les visites domiciliaires, il s'était représenté bien des fois cette charmante chapelle, « le lieu qu'il aimait le plus en ce monde, » pillée, profanée, saccagée, et, tout en soupirant, il en avait pris chrétiennement son parti. « Dans ces temps de grands malheurs publics, écrivait-il, l'espèce de découragement général qui naît des mauvaises nouvelles, se succédant sans interruption pendant des semaines et des mois, a du moins l'avantage de nous détacher de bien des choses. On sent, on voit que telle ou telle habitude, bonne en elle-même, douce, utile, qu'on croyait presque nécessaire, n'était qu'agréable, et que l'on peut parfaitement vivre sans elle. Telle est notre pieuse et jolie chapelle, avec les délicatesses que notre foi y avait accumulées peu à peu ; telles sont aussi nos

bonnes petites habitudes de vie réglée, de grosses charités et de facilité dans la vie. Tout cela était bien bon; mais quelque chose de meilleur encore, c'est la soumission pleine et entière à la très sainte volonté de Dieu. »

Trouva-t-il les âmes de ses chers enfants du patronage, de ses apprentis et de ses jeunes ouvriers, aussi intactes, aussi préservées de toute souillure que son appartement et sa chapelle? C'est peu probable, et, s'il put se réjouir de voir que la guerre et la maladie les avaient presque tous épargnés dans leur corps, il constata avec douleur de plus grands ravages dans les esprits. Néanmoins, la majorité de ces chers pénitents était restée bonne, et ceux que la contagion de la folie publique avait momentanément atteints revinrent à lui, à la grâce de Dieu, à la réconciliation sacramentelle, avec un touchant empressement. Après avoir exercé auprès d'eux, pendant quinze jours, son bienfaisant ministère, il revint aux Nouettes et prêcha à ses nièces, qui faisaient ou renouvelaient leur première communion, une de ces retraites charmantes, vraiment séraphiques, dont il avait le secret. Il semble que c'est ainsi que devait parler saint François de Sales, instruisant à Annecy les filles de sainte Jeanne de Chantal, recouvrant des images les plus gracieuses, des fleurs les plus aimables, les vérités les plus austères, et jetant, comme en se jouant, les semences des vertus, les bases de la piélé la plus solide, l'amour de Dieu le plus ardent, dans les âmes. La cérémonie de la première communion

eut lieu le 27 août 1871, dans la chapelle des Nouettes, parée extraordinairement pour la circonstance. L'assistance de la famille était nombreuse. Mgr de Ségur se retrouvait là près de sa mère, de plusieurs de ses frères et sœurs, de ses neveux et nièces, présidant à cette fête du ciel et de la terre, avec la joie de son âme sacerdotale, également heureux dans ses affections naturelles et dans les affections supérieures de sa foi. Hélas ! cette réunion au foyer maternel, en ce lieu témoin des joies de son enfance, des larmes de sa conversion, devait être la dernière. Sa mère n'y devait plus revenir, et lui-même, quand il en partit à la fin des vacances, quitta sans retour cette chère maison où, depuis sa naissance, il était venu se reposer tous les ans, presque sans exception, dans les douceurs de la vie de famille. Ce sacrifice lui fut très pénible ; après sa chapelle de Paris, cet endroit était peut-être celui qu'il chérissait le plus ici-bas, et la rupture de ce lien, qui datait de cinquante années, acheva de le détacher de la terre. A partir de ce moment, il se considéra comme déraciné, c'était son expression, et, plus que jamais, il tourna ses regards et son cœur vers la cité permanente, vers cette maison du Père de la grande famille humaine, qui attend tous ses enfants fidèles, tous les hommes de bonne volonté, et d'où l'on ne sort plus, après qu'on y est entré par la porte de l'éternelle vie.

---

## CHAPITRE XII

Œuvre de l'Alsace-Lorraine. — Œuvre de l'Aumônerie militaire. — Mort de M^me^ de Ségur. — Chagrin profond de Mgr de Ségur. — Changement de ses habitudes et de sa vie. — L'Union des œuvres ouvrières. — Organisation et présidence des congrès. — Démission de Mgr de Ségur.

Une des premières œuvres dont Mgr de Ségur s'occupa à son retour à Paris, au mois d'octobre 1871, fut l'œuvre de l'Alsace-Lorraine, qui s'imposa comme d'elle-même à son patriotisme et à son affection pour l'abbé Diringer. Par suite de l'annexion à la Prusse de ces deux provinces si françaises, et du droit d'option laissé à leurs habitants, une multitude de familles abandonnèrent leur terre natale, leur foyer, toutes les habitudes et les relations de leur vie, pour ne pas abandonner la nationalité française, et il fallut pourvoir à leur existence. Un grand comité de patronage et de secours se forma sous la présidence du comte d'Haussonville, pour recueillir des souscriptions et les distribuer. Les personnages les plus considérables de toutes les opinions et de tous les cultes tinrent à honneur d'en faire partie, et l'argent afflua bientôt dans la caisse du comité. Mais, à cause de sa généralité

même et de sa composition, ce comité ne pouvait pourvoir complètement à une des nécessités les plus urgentes, aux besoins religieux de ces populations d'Alsace et de Lorraine, si catholiques, et dont la foi se trouvait gravement exposée par le manque de prêtres parlant allemand et de centres religieux spéciaux. C'est pour remplir cette lacune que se fonda, dès le lendemain de la guerre et simultanément avec le comité de M. d'Haussonville, une œuvre exclusivement catholique, ayant pour but de venir en aide aux Alsaciens-Lorrains, en tout ce qui concernait l'assistance morale et religieuse. Cette œuvre fut établie sous la direction de Mgr de Ségur, qui s'occupa activement de son organisation, et qui présida jusqu'à la fin de sa vie le comité de catholiques éminents et dévoués chargés de l'administrer. M. l'abbé Le Hardy du Marais, depuis évêque de Laval, en était le vice-président, et M. Keller, le grand citoyen, le grand Alsacien, le grand Français, dont la présence honora l'Assemblée nationale et le Corps législatif pendant dix ans, en fut nommé président après la mort de Mgr de Ségur. Nommons aussi une sainte femme, Mlle Polonus, qui s'y consacra avec un zèle incomparable. Grâce à une souscription ouverte dans l'*Univers*, l'appel fait par le comité à la générosité des catholiques français et à la charité de l'épiscopat fut entendu et produisit une admirable récolte. Tous les évêques tinrent à honneur d'y répondre, et pendant dix ans, de 1872 à 1882, les sommes recueillies et dépensées atteignirent le chiffre de sept cent mille

francs. Cet argent, béni dans sa source, le fut dans sa fécondité, et les résultats obtenus dépassèrent toutes les espérances.

L'innombrable population d'Alsaciens et de Lorrains, transplantés à Paris, fut pourvue des ressources nécessaires à la conservation de sa foi, et elle y recourut largement. Des centres religieux, chapelles, catéchismes prédications, retraites, confesseurs et aumôniers spéciaux, prêtres parlant allemand, furent établis dans les quartiers où les émigrants s'étaient groupés, et entretinrent avec un infatigable dévouement la vie religieuse dans ce bon peuple qui se fut gâté et perdu au milieu des mœurs et des habitudes parisiennes. Des fonds considérables furent affectés à la fondation et à l'entretien d'écoles catholiques, au placement des orphelins, au payement de bourses d'apprentissage, de bourses dans les séminaires pour les jeunes clercs chassés des maisons ecclésiastiques de Metz et de Strasbourg. Quatre-vingt-six de ces jeunes gens purent ainsi continuer leur éducation cléricale et parvenir au sacerdoce. Cent cinquante pupilles de l'Œuvre, garçons ou filles, ont été en dix ans placés et élevés dans le seul orphelinat de Sens, sous l'admirable direction des sœurs de la Providence. Presque tous obtiennent en partant le certificat d'études et des fonctions honorables dans l'enseignement, les postes, les télégraphes et les chemins de fer. Parmi ces innombrables pupilles, l'Œuvre compte beaucoup d'employés dans les grandes maisons de commerce, de contremaîtres et de caissiers dans d'im-

portantes fabriques, de médecins ou pharmaciens mi taires, d'officiers des armées de terre ou de me et aussi de religieux. Quant aux familles secourues pa les sœurs de charité et les dames patronnesses, elles se comptent par milliers. Les enfants de ces pauvres familles reçoivent dans les écoles où on les envoie des prix, des récompenses, des livrets de caisse d'épargne; enfin l'habillement complet de première communion est accordé depuis la fondation de l'œuvre, à tous les enfants Alsaciens-Lorrains, garçons ou filles, répandus dans les paroisses de Paris et de la banlieue, qui accomplissent ce premier grand acte de la vie religieuse.

Ajoutons que le comité a envoyé, depuis 1872, près de quarante mille francs aux diocèses d'Alger, de Constantine et d'Oran, en vue d'assurer le service religieux pour les colons appartenant à l'Alsace et à la Lorraine, et l'on aura une idée du bien accompli par cette grande œuvre, sous la direction et la présidence de Mgr de Ségur.

Une autre œuvre, patriotique autant que religieuse, à laquelle Mgr de Ségur apporta le concours le plus actif et le plus persévérant, fut celle de l'aumônerie militaire. On se souvient qu'il avait commencé son ministère ecclésiastique dans les prisons militaires de Paris, dont il s'était fait l'aumônier gratuit et volontaire, et que, pendant son séjour à Rome, de 1852 à 1856, l'évangélisation de l'armée avait été sa préoccupation constante et son œuvre de prédilection. Instruire les soldats, c'est-à-dire toute la jeunesse française qui passe

successivement sous l'uniforme, les moraliser, les confesser, leur donner ou leur rendre la vie de la grâce et la paix de la conscience, c'était à ses yeux le salut du pays, la condition absolue de la grandeur et de la prospérité de la France, et il ne négligeait aucun moyen pour atteindre ce but et procurer aux soldats les secours religieux nécessaires. Avant la guerre de 1870, il avait vainement cherché à assurer l'organisation légale de l'aumônerie militaire. Mais, l'Église jouissait alors d'une liberté d'action relative, et, dans toutes les villes de garnison, des aumôniers volontaires, choisis par les évêques et agréés par les chefs de corps, procuraient aux soldats de bonne volonté les moyens d'accomplir leurs devoirs religieux et de demeurer ou de redevenir bons chrétiens. Des cercles, des écoles du soir s'étaient établis de toutes parts, et ce qu'avaient fait à Rome Mgr de Ségur et Mgr Bastide, se faisait à peu près dans tous les centres militaires.

Quand la guerre éclata, aucune organisation officielle du service religieux n'était préparée, et, en ce point comme en tout, le gouvernement fut pris au dépourvu. La bonne volonté ne lui manqua point, mais il fallut tout improviser, et les improvisations sont toujours dangereuses et défectueuses. L'insuffisance des mesures prises, le manque d'aumôniers régulièrement nommés obligèrent les catholiques zélés à suppléer par la charité privée aux défaillances de l'action publique, et un comité se constitua, dès la fin de juillet, sous la présidence de Mgr de Ségur, pour venir au secours de

l'âme de nos pauvres soldats. A peine connue et publiée, cette œuvre fut accueillie avec enthousiasme d'un bout à l'autre du territoire. En moins d'une semaine, les journaux religieux, l'*Univers* en tête, comme toujours, avaient réuni des souscriptions considérables qui permirent d'organiser immédiatement les secours. Des comités furent établis en province, à l'instar et sous la direction du comité de Paris, et, avant les premiers désastres, des ambulances étaient organisées dans les départements de l'Est. Des aumôniers volontaires, séculiers ou religieux, avaient rejoint les divers corps d'armée, munis de ressources pécuniaires, d'autels portatifs pour célébrer la messe en campagne, de médailles, de chapelets, de scapulaires et de *Manuels du soldat*, pour les ambulances et les hôpitaux. Le bien qui s'accomplit par cette œuvre est incalculable. Des milliers de pauvres soldats lui durent de mourir réconciliés avec Dieu; d'innombrables blessés ou malades furent secourus, assistés dans leur corps et dans leur âme, et jamais aumôneries ne furent plus fécondes et plus bénies que celles-ci. Quelques faits en donneront une idée.

« Pendant la guerre, dit le P. Ambroise, capucin, j'ai distribué quatre mille médailles; j'ai visité environ trois mille malades ou blessés; j'ai entendu un millier de confessions; j'ai administré de deux à trois cents soldats, et j'ai pu en communier plus de cent. Voilà le fait d'un seul aumônier. Qu'on multiplie ces résultats par deux cent dix, chiffre des aumôniers secourus par

le comité, et on pourra juger de l'immensité du bien accompli. »

A Paris et dans les environs, les résultats obtenus furent plus admirables encore : « Du 1er au 16 janvier, écrit l'abbé Courtade, un des prêtres formés au sacerdoce par Mgr de Ségur, les réunions de Charenton ont été extrêmement nombreuses. Chaque soir, plus de deux mille soldats de tous corps se pressaient dans la grande église. Les vicaires de la paroisse, l'abbé Georges et l'abbé Stafford, restés à leur poste, malgré l'émigration de presque tous les habitants, et, transformés eux aussi en aumôniers militaires, dirigeaient les exercices. Les prédications étaient courtes et allaient toujours droit au but, c'est-à-dire à la pratique immédiate des sacrements. J'ai calculé que nous avions réconcilié avec Dieu deux mille cinq cents hommes environ en douze jours, tant à Charenton qu'à Maisons-Alfort et à Créteil. » — « De retour à Paris, et pendant la durée du siège, écrit de son côté le P. Féron, Eudiste, nous avons retrouvé dans les casernes, dans les forts, dans les églises de la banlieue, dans les avant-postes le même accueil, le même empressement et les mêmes consolations qu'au début de la guerre. Dans les casernes de Napoléon et du Prince Eugène, nous avons confessé et communié des régiments presque entiers qui étaient de passage et qui se succédaient les uns aux autres pour aller former de nouveaux corps d'armée... Dans les avant-postes, nous avons confessé des bataillons entiers de mo-

biles et un nombre considérable d'autres soldats. »

Enfin, car il faut se borner, à l'église de Villejuif, d'après le témoignage de l'abbé Fillol, plus de deux mille cinq cents soldats firent la sainte communion. Plus de quatre mille *Manuels* furent distribués et reçus avec enthousiasme. Le comité catholique, par la main de M. Le Rebours, pourvut à toutes les dépenses. Parmi ces aumôniers, suscités ou secourus par le comité, saluons en passant le saint abbé Planchat, qui devait mourir quatre mois plus tard sous les balles de la Commune. Avec l'abbé de Broglie, il allait à toutes les heures, par tous les temps, dans la boue, sous la neige, par la gelée, à la conquête des âmes, et ces deux saints prêtres ont à eux deux instruit, confessé et communié des soldats par milliers.

La guerre finie, le comité de secours religieux à l'armée comprit que son œuvre n'était pas achevée, et qu'après avoir pourvu aux besoins de nos pauvres soldats en campagne, il fallait assurer la pratique de leurs devoirs chrétiens en temps de paix. Sous la direction de Mgr de Ségur, il reprit donc, ou plutôt poursuivit ses travaux, qu'une circulaire exposait et résumait en ces termes : « Au moyen d'une caisse de secours alimentée par tous les diocèses de France, le comité se propose d'assister efficacement les prêtres dévoués que désigneraient nosseigneurs les évêques, pour s'occuper du salut des soldats. Indemnités pécuniaires, frais du culte, de retraites et de prédications extraordinaires, bibliothèques choisies, manuels, bons livres de tout

genre, objets de piété, etc., telles sont les œuvres de salut que le comité compte réaliser partout où ses ressources locales feront défaut ; tel est le but excellent auquel il se dévoue tout entier, sous la haute direction de Mgr l'archevêque de Paris et de ses collègues dans l'épiscopat. Par suite des circonstances douloureuses que traverse la France, le ministère des soldats va devenir par excellence l'œuvre du salut et de l'avenir religieux du pays. Aider dans cette mission si importante les prêtres qui auront l'honneur d'en être chargés, c'est faire un bien de premier ordre, c'est sauver la France. »

Ce noble et saint programme fut réalisé, et, d'un bout à l'autre du territoire, le service religieux de l'armée fut assuré au moyen des aumôniers volontaires, assistés moralement et pécuniairement par le comité, dont Mgr de Ségur était le président de fait et d'action, autant que de nom. En même temps que le zélé prélat pourvoyait ainsi aux besoins religieux des soldats vivants, il n'oubliait pas les morts, et c'est en grande partie grâce à son appui, à ses démarches, à sa charité, que le P. Joseph, aumônier volontaire pendant la guerre, put mener à bonne fin la touchante et patriotique *Œuvre des tombes*, qui éleva des monuments funèbres et chrétiens dans tous les cimetières d'Allemagne où des prisonniers français avaient été enterrés, et qui fonda des prières pour le repos de leurs âmes. Mais l'Œuvre du comité catholique ne s'arrêta point là. Il travailla non moins activement à la préparation et à

la réalisation d'une aumônerie militaire officielle. Les députés dévoués à cette grande pensée se réunirent fréquemment chez Mgr de Ségur, avec les aumôniers volontaires les plus expérimentés en cette matière ; et c'est dans son salon, à côté et comme à l'ombre de sa chapelle, que s'élabora le projet de loi déposé à l'Assemblée nationale par MM. Fresneau et le colonel Caron, qui fut adopté non sans peine et après de longues négociations par les représentants du pays. La timidité était si grande parmi un certain nombre de députés personnellement chrétiens qu'il fallut beaucoup d'énergie et de démarches pour vaincre leur respect humain. La lettre suivante, adressée par Mgr de Ségur à tous les évêques de France, témoigne de son zèle et de la faiblesse d'une partie des conservateurs de cette assemblée royaliste qui finit par voter la République.

« Monseigneur, permettez-moi, en ma qualité de président du comité catholique pour les soldats, de réclamer de votre charité épiscopale un acte qui déciderait peut-être du sort et du salut de l'armée. Mgr l'archevêque de Rennes vient d'adresser à l'Assemblée nationale la pétition ci-jointe, relative à l'aumônerie militaire, et je crois savoir de source certaine que si cette pétition recevait, dans un bref délai, l'adhésion publique d'un certain nombre d'évêques, les députés, déjà assez bien disposés, voteraient cette précieuse loi. Si vous daignez, Monseigneur, accéder à notre désir, vous seriez bien bon d'ajouter un mot relatif à la sup-

pression absolue des revues et appels en armes les dimanches et fêtes d'obligation. Si nous n'obtenons point cela, tout le reste sera illusoire, ainsi que le démontre une triste expérience. »

Les adhésions épiscopales ne se firent pas attendre, et la loi portant organisation de l'aumônerie militaire fut enfin votée par l'Assemblée. Malgré ses défectuosités et ses lacunes volontaires, elle produisit tant de fruits de salut, elle répondit si vite et si heureusement aux espérances des catholiques, qu'un des premiers soins du gouvernement devenu franchement républicain fut de la supprimer. Comme beaucoup d'œuvres chrétiennes qui participent de la vie du divin Maître, elle passa en faisant le bien ; mais elle passa vite, et le vendredi saint suivit de près le dimanche des Rameaux. Mgr de Ségur fut douloureusement ému de sa destruction, et ne s'en consola que par l'espérance de voir le jour de Pâques succéder bientôt au vendredi saint.

Au moment où l'Assemblée nationale votait cette loi, que le pieux aveugle avait tant appelée de ses vœux, Dieu lui préparait une cruelle épreuve, la plus déchirante que son cœur ait jamais ressentie. Sa mère, la première passion de sa vie, qu'il n'avait cessé depuis son enfance d'entourer d'une tendresse incomparable, à laquelle il avait trouvé moyen, parmi ses plus grands travaux, au milieu de ses œuvres sans nombre et de son ministère accablant, de garder une part de son temps et de prodiguer les soins du meilleur fils, sentit les premières atteintes du mal qui devait bientôt l'em-

porter. A la suite d'un eczéma, qu'un médecin de campagne avait eu l'imprudence de faire rentrer en quelques heures par un remède violent, elle fut prise de suffocations qu'une maladie de cœur déjà ancienne rendait doublement pénibles et dangereuses. C'était au mois d'octobre 1873. Elle revint à Paris dans un moment de répit, et pendant quelques semaines, on espéra que le mal pourrait être vaincu. Mais au mois de décembre, les crises d'étouffements reprirent avec plus d'intensité et les ressources de la médecine furent impuissantes, même à les adoucir. Le 1er janvier 1874, elle put encore rassembler à sa table ses enfants présents à Paris, mais elle-même ne put venir qu'un instant pendant le dîner assister à leur réunion, et depuis ce moment jusqu'à celui de sa mort, elle ne passa guère un seul jour sans souffrir cruellement. Bien des fois, pendant ces douloureuses semaines, Mgr de Ségur fut appelé en hâte auprès de sa mère qu'on craignait toujours de voir passer dans une de ces horribles crises. Le cœur brisé, mais le visage toujours animé de ce sourire que la tristesse même ne pouvait complètement éteindre, il la soutenait de sa tendresse, de ses paroles, de ses prières, comme il semble que le Sauveur eût assisté sa sainte mère si elle avait quitté la terre avant lui. Mgr de Ségur a raconté lui-même dans des pages, où la foi la plus ardente se mêle à la plus profonde affection filiale, ces derniers jours de sa mère ; il a recueilli, noté toutes ses paroles, qui se résument en ces trois mots, vingt fois sortis de sa bouche mourante :

« Dieu et mes enfants ! » Nous n'y reviendrons pas, et nous nous contenterons de rappeler que Mme de Ségur expira le 9 février 1874, vers 4 heures du matin, dans les bras, et sous la dernière bénédiction de son cher fils.

Aussitôt après lui avoir fermé les yeux, Mgr de Ségur, l'âme transpercée d'un glaive de douleur, mais surnaturellement joyeux de la délivrance et de l'éternel salut de sa mère, retourna à sa chapelle et dit la messe pour le repos de son âme. Pendant le saint sacrifice, il pleura si abondamment qu'à la fin son aube et ses ornements sacerdotaux étaient mouillés comme si on les eût trempés dans l'eau ; union admirable des sentiments de la nature et de ceux de la foi, qui, loin de se détruire, se fortifiaient, grandissaient ensemble dans ce cœur d'élite, et donnaient à sa physionomie un charme et un attrait invincibles. Nul ne fut plus homme et plus prêtre en même temps. Quelques heures plus tard, une de ses pénitentes, amie d'enfance de ses sœurs, accourut pour le voir et pleurer avec lui. « Je le trouvai, dit-elle, dans sa chapelle, assis, tout brisé, devant son prie-Dieu, mais calme et doux. Ses larmes coulaient de son visage sur ses vêtements et sur ses mains qu'en les baisant je trouvai inondées. Il me reconnut et me dit tout bas et simplement : « Ma pauvre maman est morte. »

Ces larmes qui, sortant de ses yeux éteints, étaient deux fois plus touchantes, ne tarirent que bien longtemps après. Pendant des semaines et des mois, on le surprenait souvent tout en pleurs. Même en causant,

même en souriant, ces belles larmes de fils et de saint coulaient doucement sur ses joues, sans qu'il pensât à les essuyer. Le départ de sa mère pour l'éternité fut la grande douleur, la croix par excellence de sa vie. La perte de ses yeux n'avait été rien pour lui auprès de la perte de cette chère et bonne mère. Il voulut lui-même dire la messe en présence de sa dépouille mortelle au jour des funérailles. L'évêque de Poitiers fit l'absoute et lui témoigna dans cette circonstance douloureuse la plus touchante affection. « Mon ami, disait-il à Mgr de Ségur, on devient vieux à partir du jour où l'on n'a plus sa mère. »

Mme de Ségur avait exprimé à son fils le désir que son cœur fût déposé au monastère de la Visitation, où sa fille Sabine avait vécu dix ans et expiré saintement. Ce vœu fut fidèlement accompli, le lendemain de sa mort, par les soins du docteur Ferrand, assisté de M. Roussel, pharmacien, ami de Mgr de Ségur, le cœur de la défunte fut retiré, embaumé, mis avec des objets pieux dans un petit sarcophage d'ébène, et placé à l'entrée de la chapelle de la Visitation, où le cœur de son fils est allé le rejoindre depuis. Dans son livre intitulé *Ma mère*, Mgr de Ségur raconte que M. Roussel, souffrant depuis trois jours d'une fièvre violente, se sentit subitement guéri au moment où le cœur de Mme de Ségur fut déposé dans ses mains. « Dans les premiers jours de son agonie, ajoute le prélat, ma mère m'avait dit : « J'espère que, dans sa bonté, Dieu « daignera, lorsque je ne serai plus, te donner un

« signe quelconque pour te consoler et te faire con-« naître où je serai. » Cette délivrance subite, sans cause naturelle apparente, n'était-elle point le signe consolateur ? »

Mgr de Ségur présida aux obsèques et à l'enterrement de sa mère, à Plumeret, paroisse où s'élève la basilique de Sainte-Anne-d'Auray. « Après la messe, dit-il, les restes de ma bonne, tendre, admirable et pieuse mère furent confiés à la terre, où je les bénis une dernière fois, au milieu de larmes bien douces et à la fois bien amères, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. »

Cette rupture du lien le plus puissant qui rattachât Mgr de Ségur au monde brisa en même temps ses habitudes et hâta sa fin, en le précipitant, sans trêve et sans mesure, dans les œuvres de zèle et d'apostolat qui déjà dévoraient sa vie. Il cessa dès lors de sortir de chez lui le soir, de prendre, au mois de juin et de juillet, les quinze jours de repos qu'il consacrait à sa mère; et ce surcroît de fatigue, s'ajoutant au brisement de son cœur, ébranla profondément sa santé. Parmi les œuvres qui l'occupèrent et l'usèrent le plus pendant les dernières années de sa vie, il en est une que nous n'avons pas encore nommée, quoiqu'il s'y fût donné dès 1872 : nous voulons parler du *Bureau central de l'Union des œuvres ouvrières catholiques.* Cette union, au moyen d'un bureau central, fut établie le 8 septembre 1871, par les directeurs des associations ouvrières de tout genre, réunis en congrès au grand sémi-

naire de Nevers, sous la présidence de Mgr Forcade, alors évêque du diocèse. Le but de *l'Union* est de mettre en commun, pour le salut temporel et spirituel des classes ouvrières, les lumières, l'expérience, le zèle des directeurs d'œuvres d'apprentis, de jeunes gens, d'ouvriers. L'objet du *Bureau central* n'est pas d'exercer directement ni indirectement aucune autorité sur les bureaux diocésains, ou sur les œuvres particulières qui gardent toute leur liberté; c'est uniquement de leur servir de trait d'union pour mettre à la disposition et au profit de tous l'expérience de chacun, pour leur fournir, à prix réduit, des manuels, des livres, des jeux, des renseignements de toute espèce; c'est aussi d'organiser pour le mieux les congrès annuels qui se tiennent, tantôt dans une ville épiscopale, tantôt dans une autre, et qui sont comme les assises de la charité et du dévouement catholique aux populations ouvrières.

Mgr de Ségur fut appelé à prendre la présidence du bureau central, qu'il accepta, parce qu'il ne savait rien refuser, surtout quand il s'agissait de ses chers ouvriers, et parce qu'on lui présenta cette fonction comme une sinécure: c'était son nom, lui disait-on, qu'on lui demandait, bien plus qu'un concours actif et persévérant. Sans se fier absolument à cette assurance, il ne se doutait pas, en prononçant le *oui* redoutable, du fardeau qu'il assumait, et de l'écrasante responsabilité que cette présidence allait lui imposer. Par le fait, pendant les sept années qu'il exerça cette fonction, de 1872 à 1879, elle lui causa plus de soucis, de travail, de fatigue, que

l'œuvre de Saint-François-de-Sales elle-même ; fatigue de tête, fatigue de parole, fatigue d'organisation des congrès, fatigue de présidence des commissions, fatigue des repas communs pendant les congrès, et, par-dessus tout, souci des démarches à faire pour trouver les fonds nécessaires au fonctionnement de cette grande machine. C'était ce qu'il appelait *sa croix d'argent*, croix plus pénible à porter pour lui que celle du travail et de la cécité. Il est vrai qu'en compensation cette œuvre lui apportait dans les congrès l'immense consolation du bien accompli, de la foi manifestée, de la charité apostolique et laïque couronnée de succès, et que ces jours bénis, passés dans la compagnie de ces admirables et innombrables amis du peuple, le payaient amplement de ses travaux et de ses peines.

Le bureau central se réunissait tous les quinze jours, et Mgr de Ségur le présida régulièrement de la fin de 1871 à la fin de 1879. D'après M. de Château-Thierry, secrétaire général de l'œuvre, fils spirituel du prélat qui l'aimait particulièrement, les traits caractéristiques de sa présidence étaient la simplicité la plus grande, la cordialité envers tout le monde, la crainte de froisser, la gaieté, la piété, l'affirmation des principes opposés à tout libéralisme, un grand amour de la France et de la classe ouvrière, et, pardessus tout, l'amour de la papauté et la soumission filiale envers les évêques. Quand il s'agissait d'administration temporelle, de questions financières, de difficultés matérielles, il devenait tout de suite hésitant ; on voyait, et il le sentait mieux que per-

sonne, que ce n'était plus là son domaine. Tous les membres du bureau l'aimaient et le respectaient à l'envi. Jamais il n'imposait son opinion ; on eût dit une bonne et spirituelle grand'mère au milieu de ses petits-enfants.

En dehors de ces séances de quinzaine et du travail de la présidence, Mgr de Ségur rédigeait lui-même les documents les plus importants, les lettres au Pape, aux évêques, aux supérieurs des grands séminaires ; il publiait des articles dans le *Bulletin de l'Union ;* c'est là qu'il fit paraître son opuscule intitulé : *Le jeune ouvrier chrétien*. Enfin, il s'imposa la tâche pénible et ingrate de démarches renouvelées auprès de personnes riches et bienfaisantes, dans le but d'obtenir des aumônes pour le bureau central, aumônes toujours insuffisantes et trop souvent bien peu en rapport avec la fortune et la piété des donateurs.

Dans les congrès, le rôle de Mgr de Ségur était plus considérable encore, et il le remplissait avec amour. Il était le *directeur* des travaux du congrès ; il présidait successivement certaines des commissions qui préparaient les travaux et les rapports, lus ensuite aux assemblées générales. A ces assemblées, qui avaient lieu le soir, il s'effaçait devant l'évêque diocésain, président de droit du congrès, et il occupait le fauteuil à la droite du Pontife. Là, comme partout où il passait, il apportait sa bonté, sa douceur, sa gaieté française, ses saillies parisiennes, ses anecdotes piquantes ; mais, par-dessus tout, il donnait à tous les travaux la note de la piété, et

au congrès tout entier une impulsion très vive d'amour pour le saint Père, la classe ouvrière et la France.

Il est de tradition dans les congrès de *l'Union*, que tous ceux qui en font partie prennent leurs repas ensemble dans un local préparé à cet effet, repas homériques, non par la quantité de ce qu'on y mange, mais par le nombre des mangeurs qui varient de six à douze cents. Monseigneur y était placé à la table d'honneur, en face de l'évêque diocésain. Cette table était toujours la plus joyeuse, par la grâce et l'entrain qu'y apportait l'aimable et saint aveugle. Dans les toasts ou les avis qu'on donnait à la fin du repas, il avait mille mots heureux, où la piété la plus tendre se mêlait à la plus vive gaieté.

Il prit part successivement aux congrès suivants : Poitiers, en 1872; Nantes, 1873; Lyon, 1874; Bordeaux, 1876; Le Puy, 1877; Chartres, 1878. Une grave indisposition l'empêcha d'assister au congrès de Reims en 1875, et la maladie l'obligea, à partir de 1879, de s'abstenir de toute réunion de ce genre. Nous nous bornerons à quelques citations de ce qu'il dit ou de ce qu'il fit dans ces grandes assises de la charité populaire.

A la fin du congrès de Poitiers, l'assemblée prorogea par acclamation les pouvoirs du bureau central. Mgr de Ségur, en remerciant l'assemblée de ce témoignage unanime de confiance, termina par ce mot charmant d'un prélat au saint Père : « Je promets tout, excepté d'être parfait. »

Au congrès de Nantes, il termina la première séance générale par une allocution où l'esprit de l'œuvre et son esprit à lui-même sont si admirablement mis en lumière que nous croyons devoir la reproduire en partie, comme le programme et le testament de ce parfait apôtre et serviteur du peuple : « Cette assemblée, dit-il, n'est pas une réunion d'ouvriers, mais de directeurs, une sorte de conseil de guerre, où, seuls, les chefs étudient en commun le moyen de vaincre l'ennemi ; et, cet ennemi, il n'a qu'un nom, c'est Satan, qu'il faut chasser de l'âme du peuple ou l'empêcher d'y entrer. Notre but est donc exclusivement religieux, et, à aucun titre, nous n'entendons toucher à la politique. Ce que nous souhaitons, c'est de faire connaître et aimer Notre-Seigneur Jésus-Christ et son Église par les enfants du peuple, les apprentis, les ouvriers, les soldats, tous les hommes ! Tâche admirable, et qu'il ne nous appartient pas de remplir sans le secours de la grâce ; car cette tâche est divine. Voilà pourquoi le beau titre de membre de *l'Union* exclut toute idée de philanthropie. La philanthropie est l'hérésie de la charité, et c'est la charité qui est notre vie. Tous ici, nous sommes catholiques, catholiques comme le bon Dieu les aime, catholiques comme le Pape et avec le Pape, ni plus ni moins. *Sint unum*, qu'ils soient un ! Voilà notre cri de ralliement. A nous donc tout ce qui rapproche les âmes par la foi et l'amour. Loin de nous tout ce qui divise : c'est parce que nous sommes restés fidèles à ces maximes que Dieu a visiblement béni nos travaux... Mais si Dieu daigne

se servir de nous comme instruments de sa miséricorde, il nous faut être dignes de la mission divine qui nous est confiée. Le premier de nos devoirs est de nous considérer toujours, vis-à-vis de Dieu, comme des serviteurs inutiles ; le second est de nous unir chaque jour davantage à Notre-Seigneur Jésus-Christ. N'est-il pas notre soutien ? *Christus vita nostra*, et, s'il est notre vie, à lui seul toute gloire ! Nous ne serons les sauveurs des ouvriers que si nous savons être des saints. Or, cette sainteté, source de notre fécondité pour le bien, nous la puiserons dans l'amour du Saint-Sacrement, l'Eucharistie ! Le prêtre à la messe, le fidèle à la sainte communnion. Il n'y a pas d'autre force, et là est toute la force ! »

Après le congrès de Lyon, en 1874, Mgr de Ségur envoya au Pape un compte rendu des progrès et des résultats de *l'Union des associations ouvrières* et des travaux du congrès ; il lui signala spécialement l'organisation chrétienne de l'usine, réalisée d'une façon si merveilleuse chez MM. Harmel, au Val-des-Bois, dans la Marne. Le Saint-Père répondit par un bref admirable d'encouragement et de bénédiction, et par l'envoi de la croix de saint Grégoire le Grand à M. de Château-Thierry, secrétaire général, et à M. Léon Harmel, l'apôtre de l'usine. Ce fut Mgr de Ségur qui remit à ce grand ami des ouvriers la décoration pontificale, accompagnée d'une lettre personnelle de Pie IX.

A la lettre que Mgr de Ségur écrivit en 1875 pour s'excuser, à cause de sa santé, de ne pas assister au

congrès de Reims, Mgr Langénieux, archevêque de Reims, adressa la réponse suivante par le télégraphe : « L'archevêque de Reims, le bureau du congrès et tous les membres expriment à Mgr de Ségur la vive douleur qu'ils éprouvent de ne point le trouver dans une assemblée dont il eût été l'âme, et forment des vœux ardents pour le prompt rétablissement d'une santé si précieuse à tant d'âmes, dont il est le père. »

Au congrès de Bordeaux, en 1876, plusieurs scènes touchantes témoignèrent de la vénération qu'inspirait à tous l'apôtre infatigable des classes ouvrières. Le jour de la fête de Saint-Louis, patron de Mgr de Ségur, le père Dulong de Rosnay lui adressa, en assemblée générale, un compliment de fête plein de cette chaleur communicative, de cette ardeur de charité, caractères de son éloquence, et lui demanda la permission de l'embrasser au nom de tous. Les applaudissements répétés de l'assemblée accueillirent cet embrassement fraternel qui rappela aux assistants la rencontre bienheureuse de saint François d'Assise et de saint Dominique. On sentait déjà , dans les infirmités précoces du saint aveugle, l'approche de son départ pour l'éternité, et ce pressentiment donnait quelque chose de plus profond et de plus tendre aux témoignages de vénération dont il était l'objet. Le lendemain, cette scène se renouvela d'une façon plus touchante encore. Mgr de la Bouillerie, coadjuteur du cardinal Donnet, s'adressant à Mgr de Ségur qui ne s'attendait à rien, lui souhaita sa fête, et il ajouta : « Aujourd'hui il ne s'agit pas seulement de

vœux, mais d'un présent, et ce présent est une crosse. Nos cœurs sont prêts pour vous l'offrir, Monseigneur, mais l'artiste ne l'est pas. La crosse qui vous est destinée n'est pas encore achevée. En attendant, son Éminence me charge de vous remettre entre les mains sa propre crosse à lui-même. »

L'impression causée par ces paroles fut d'autant plus vive que tout le monde savait par quel sentiment de discrétion et d'humilité Mgr de Ségur s'abstenait de porter la crosse depuis ses difficultés avec Mgr Darboy en 1864. Mais quand les deux prélats vinrent à s'embrasser et que Mgr de la Bouillerie remit à Mgr de Ségur la crosse du Cardinal, l'émotion fut à son comble et l'auditoire éclata en longues acclamations.

Frappé d'une première congestion cérébrale le 11 juillet 1879, Mgr de Ségur, dut renoncer à toute participation aux congrès de *l'Union* et même à la présidence du bureau central. La lettre qu'il écrivit au congrès d'Angers pour s'excuser et expliquer son absence est si touchante et si belle que nous ne pouvons la passer sous silence. Après quelques paroles de sympathie, il ajoute : « Notre-Seigneur, dont nous sommes tous les très obéissants serviteurs, m'a envoyé une petite épreuve, me déclarant par là sa volonté la plus évidente. Aussi, mes chers messieurs, je ne puis même pas vous dire que je regrette de ne pouvoir prendre ma part de vos travaux ; car il ne faut aimer le bien que parce qu'il est pour nous l'expression de la volonté de notre adorable maître ; et puis, vous le savez tous comme moi, s'il est

bon de travailler pour Jésus-Christ, il est meilleur encore de souffrir pour lui; et jamais, pendant toute sa vie, le fils de Dieu n'a travaillé aussi puissamment à la gloire de son Père et au salut des âmes, que pendant les quelques heures qu'il a passées, immobile et silencieux, sur sa terrible croix. Croyez-moi, c'est là la bonne place, et vous voudrez bien, n'est-ce pas, me donner un témoignage de vraie et chrétienne affection en bénissant Jésus avec moi et pour moi. Demandez-lui seulement pour votre vieil ami et serviteur une humilité sincère, une douceur persévérante, et le remède des remèdes, la perfection des perfections, la patience. Le jour même de l'ouverture du congrès, je célébrerai pour vous le saint sacrifice, ainsi que le lendemain 2 septembre, qui est pour moi un grand et saint anniversaire : ce jour-là, il y aura vingt-cinq ans que j'ai perdu la vue, ce dont je remercie le Sauveur vingt-cinq mille fois. J'oserai vous demander une communion spéciale d'actions de grâces, afin que je puisse célébrer plus dignement avec Jésus crucifié et miséricordieux *mes noces d'argent* d'aveugle. Allons, chers et bons messieurs, travaillez saintement à la grande œuvre du salut et du vrai bonheur du pauvre peuple. Laissez crier les méchants contre nous; le disciple n'est pas au-dessus du maître. »

Il écrivait cette lettre le 31 août, et, deux mois après, le 4 novembre 1879, il donnait sa démission de président du bureau central, dont la diminution croissante de ses forces ne lui permettait plus de remplir les devoirs.

« Mon vieil ami de séminaire et de bonnes œuvres, ajoutait-il, l'excellent Père Delaporte, supérieur général des prêtres de la Miséricorde, veut bien prendre ma place au milieu de vous. Je l'en remercie de grand cœur, et j'ose vous demander, chers messieurs, de grouper vos dévouements autour du sien, comme vous avez bien voulu le faire pour moi-même. »

Telle fut la part que prit Mgr de Ségur à cette grande œuvre de l'Union des associations ouvrières à laquelle son nom restera attaché, comme à celui de l'œuvre de Saint-François-de-Sales elle-même.

## CHAPITRE XIII

**Divers voyages de Mgr de Ségur à Rome 1864-1875. — Mort de Mgr Bastide et de Mgr de Mérode.—Mort de Pie IX.—Ses funérailles. — Avènement de Léon XIII. — Amitiés de Mgr de Ségur. — Mgr Gay. — Mgr de Conny. — M. Le Rebours. — Louis Veuillot. — Gounod. — M. et Mme de Lévis-Mirepoix. — Le cardinal Pie, évêque de Poitiers.**

DEPUIS son retour de Rome en 1855, Mgr de Ségur ne passa pas un seul jour sans reporter sa pensée vers la ville éternelle, vers le pape Pie IX, vers tout ce qu'il avait laissé là d'amis chers à sa foi et à son cœur. S'il eût suivi son attrait naturel et surnaturel, il eût multiplié ses pèlerinages au tombeau des apôtres et serait allé se retremper tous les ans dans cette atmosphère romaine qu'il aimait tant à respirer et à faire respirer aux autres. Mais il ne songeait jamais à satisfaire ses goûts, même les plus légitimes et les plus saints, au détriment de son temps consacré au salut des âmes, au détriment de sa bourse consacrée au soulagement des misères innombrables, morales ou matérielles, qui l'assiégeaient. Aussi laissa-t-il passer huit ans sans refaire ce voyage *ad limina apostolorum*, rendu cependant si facile par les chemins de fer et le percement du

Mont-Cenis : ce fut en 1864, pour la première fois, qu'il se crut permis d'accorder cette satisfaction, non pas tant à lui-même, qu'à son cher abbé Diringer qui ne connaissait pas Rome ni le Pape, et dont il voulut récompenser ainsi l'admirable dévouement. Il partit donc au mois de juin, à l'époque où son ministère se ralentissait un peu d'habitude, avec le bon abbé et le fidèle Méthol, et il passa trois semaines seulement dans la ville de saint Pierre, ne voulant pas rester plus longtemps éloigné de ses œuvres et de ses pénitents. Le Pape l'accueillit avec une grande joie et une grande tendresse, et ce fut dans une des longues audiences de ce séjour, qu'ils eurent la conversation intime dont Mgr Darboy connut quelque chose, et qui amena l'interdiction momentanée de l'interlocuteur de Pie IX.

Après cette première visite à Rome, Mgr de Ségur resta onze ans sans y retourner, et peut-être ne se fût-il pas décidé à la lourde dépense d'un second voyage, si un prélat romain, aussi riche que pieux, qui l'aimait tendrement et qui avait un intérêt personnel de cœur et de piété à le voir au Vatican au printemps de 1875, ne lui avait demandé la permission de se charger des frais de la route et du séjour. Mgr de Ségur accepta sans hésiter cette aumône qu'il regarda comme faite à ses pauvres et à ses œuvres, et il partit avec d'autant plus d'empressement que son vieil ami de 1854, Mgr Bastide, était alors gravement malade. Malgré sa constitution robuste et qui semblait lui promettre une longue existence, le vaillant aumônier était depuis plusieurs an-

nées violemment éprouvé par le climat d'Italie : des éruptions de clous, des fièvres, des congestions cérébrales, des accès de tristesse maladive, interrompaient souvent comme des orages la sérénité de ses jours. La crise passée, il se retrouvait avec sa gaieté, son entrain de corps et d'âme, et rien au commencement de l'anée 1875 ne faisait prévoir sa fin prochaine. Mais une nouvelle congestion, plus violente que les autres, le mit en un instant à la porte du tombeau, et bientôt toute espérance de le conserver fut perdue. La lutte entre la nature et la grâce fut douloureuse, mais courte. « J'ai médité toute la nuit, dit-il au lendemain de cette dernière atteinte, mon sacrifice est fait ; j'accepte la mort avec joie. » Il l'attendit, en effet, en soldat, en chrétien, en prêtre. Sa bouche paralysée ne pouvait plus articuler des prières, que son cœur et ses yeux priaient encore, et de la main, qui seule restait vivante en son corps, il portait incessamment le crucifix à ses lèvres.

Mgr de Ségur arriva à Rome le 2 avril, et apprenant l'état désespéré de son ami, il se fit conduire droit chez lui. Le mourant avait toute sa connaissance. Il accueillit cette visite inattendue comme une bénédiction du ciel ; des larmes de joie coulaient de ses yeux, et il reçut avec une émotion pleine d'allégresse les adieux, les embrassements, les consolations célestes de son saint et cher Gaston qu'il avait tant aimé. Peu d'instants avant de mourir, le regard de Mgr Bastide s'illumina, sa langue se délia. C'était sans doute son autre grand ami, Mgr

de Mérode, mort en saint neuf mois auparavant, qui venait au devant de lui pour l'introduire au paradis : car on l'entendit s'écrier à plusieurs reprises : « Viens, Mérode, viens ! » Puis sa voix tomba, ses yeux s'éteignirent, et il rendit le dernier soupir. C'était le 3 avril 1875. Mgr de Mérode était mort le 11 juillet 1874.

De ses plus chers amis de Rome, Mgr de Ségur ne trouva plus debout que le pape Pie IX, le plus grand et aussi le plus âgé des trois. De ces jeunes prélats qui avaient entouré de tant d'esprit, d'allégresse, de dévouement, son trône pontifical, un seul devait survivre au saint vieillard du Vatican. Encore ne devait-il pas lui survivre longtemps ! Pie IX accueillit son cher et doux aveugle avec une tendresse plus paternelle, plus expansive encore que la première fois. Quand Mgr de Ségur fut introduit près de lui et voulut se prosterner à ses pieds comme d'habitude, le pape le releva, l'entoura de ses bras, et le tint longtemps pressé contre son cœur. Il ne l'avait pas revu depuis les deux grandes épreuves de sa vie sacerdotale, l'interdiction de 1864, la mise à l'index de 1869, et il voulut sans doute le consoler, dans ce long embrassement, de ces deux croix si doucement supportées. « Rien n'était plus beau et plus touchant, nous disait Méthol, témoin de cette scène, que de voir ces deux bons saints dans les bras l'un de l'autre. » Pendant la durée de son séjour à Rome, Mgr de Ségur, sur l'invitation du pape, allait presque tous les jours au Vatican à l'heure où Pie IX se reposait de ses travaux et de ses audiences, soit dans

les jardins du palais pontifical, soit dans la bibliothèque où il se plaisait à entretenir ses familiers et ses hôtes de prédilection. Ce furent ses derniers entretiens avec le saint Pontife, et quand il lui fit ses adieux, quand il reçut sa bénédiction, ils se dirent certainement l'un et l'autre qu'ils ne se reverraient plus en ce monde. Moins de trois ans après, Pie IX délivré par la mort des liens de la chair, de l'infirmité et de sa prison volontaire, allait recevoir au ciel la récompense de ses admirables vertus, et Mgr de Ségur, mourant trois ans plus tard, devait recevoir d'un nouveau pape la bénédiction *in articulo mortis.*

La nouvelle de la mort de celui qu'il pouvait véritablement appeler *son pape*, le pape de sa jeunesse et de son cœur, dans lequel il vénérait et chérissait non seulement le vicaire de Jésus-Christ, le successeur de saint Pierre, mais le souverain plein de bonté, le père plein de tendresse, le guide et le protecteur de son sacerdoce, cette nouvelle émut profondément Mgr de Ségur, et rouvrit dans ses yeux éteints la source des larmes, qui n'avait guère tari depuis la mort de sa mère. Quoique déjà bien usé par les excès de son zèle, et sentant les symptômes précurseurs d'une vieillesse prématurée, il voulut partir sur-le-champ pour aller prier devant la dépouille mortelle du saint Pontife, et pour rendre à sa mémoire un dernier hommage. Il arriva à Rome à temps pour assister à l'admirable cérémonie des obsèques, pour y prendre part, et pour se répandre en prières devant le corps inanimé de celui dont il avait reçu tant de ca-

resses paternelles, tant d'encouragements et de bénédictions. Dieu permit qu'après avoir rendu ce suprême devoir de reconnaissance à Pie IX mort, il pût rendre les premiers devoirs de sa soumission et de sa vénération filiales à Léon XIII, proclamé pape presque au lendemain des funérailles de son auguste prédécesseur. Le souverain pontife l'accueillit avec une extrême bienveillance, lui confirma tous les honneurs, tous les titres, toutes les faveurs spirituelles qu'il avait reçus de Pie IX, et Mgr de Ségur trouva en lui, comme il aimait à le redire, non pas la même forme, mais le même fond de bonté et de paternelle affection. Il quitta Rome à la fin de février 1878, sachant bien qu'il la quittait pour toujours, et que son premier grand voyage serait désormais celui de la Jérusalem céleste, où l'attendaient, avec sa mère, Pie IX, Mgr de Mérode, Mgr Bastide et tant d'autres amis partis avant lui pour l'éternité.

Malgré le nombre de ces départs auxquels il assista et qui firent couler ses larmes sans troubler la paix de son âme, il lui restait beaucoup d'amis encore vivants, [illegible] il nous est impossible de n'en pas nom[illegible]uns. Nous n'avons rien à dire de ses frères [illegible] de ses autres parents qu'il voyait peu à [illegible] ses immenses charges sacerdotales, mais qu'il [illegible] beaucoup, et qu'il ne manquait jamais d'aller [illegible] aux époques solennelles, spécialement pour la [illegible] velle année. Il inspirait à tous, quelque fût leur âge, [illegible] respect égal à leur affection, et ceux mêmes qui [illegible] avaient pas le bonheur de partager toutes ses croyances

rendaient hommage à la bonté de son cœur et saluaient en lui une des gloires les plus pures et la plus grande bénédiction de leur famille. Nous ne citerons pas non plus les innombrables amis du sacerdoce ou du confessionnal qu'il comptait dans toutes les classes de la société, la foule de ses fils spirituels, des prêtres qui faisaient remonter à lui la grâce de leur vocation, des religieuses qu'il suivait du cœur et de la correspondance dans leurs monastères, des petits employés qui lui devaient leur modeste place et leur pain quotidien, des pauvres qu'il soutenait de ses aumônes et de sa bonté, des mères qui bénissaient en lui le guide, l'ange gardien, le sauveur de leurs enfants. Ceux que nous voulons nommer, à cause de leur illustration personnelle ou de l'affection particulière qu'il leur portait, ce sont d'abord les amis de la première heure, ses chers et bons frères de la rue Cassette, Mgr de Conny, que la Providence mit sur son chemin aux époques les plus importantes de sa vie, et dont le témoignage nous a plus d'une fois été si précieux dans le cours de notre récit; Mgr Gay, le pieux évêque d'Anthédon, le premier des écrivains mystiques de notre temps, dont la tendresse ne lui fit pas défaut un seul jour depuis ses débuts dans le sacerdoce jusqu'à son départ pour le ciel; M. l'abbé Le Rebours, curé de la Madeleine, qui l'assista comme diacre à sa première messe, et qui, la veille de sa mort, lui parla de Dieu et se recommanda à ses prières avec une tendre et profonde émotion; le cardinal Chigi dont l'affectueuse et énergique bienveillance lui fut si pré-

cieuse aux jours d'épreuves: Mgr Mermillod qu'il aimait en Pie IX et en saint François de Sales; Mgr Sauvé qu'il avait connu intimement à Rome de 1852 à 1856, qu'il revoyait toujours avec un extrême plaisir, avec lequel il aimait à reparler de Pie IX, des chers Bastide et Mérode, des beaux jours romains et auquel il écrivait avec sa spirituelle et aimable familiarité: « Je vous embrasse sur vos deux vieilles joues scholastiques »; Louis Veuillot dont il appréciait plus que personne l'immense talent d'écrivain, l'indomptable courage, le dévouement absolu à l'Église et au Saint-Siège, l'esprit charmant et la fidèle amitié; M. Auguste Nicolas qu'il aimait comme écrivain, comme défenseur de la foi, comme père de famille, comme chrétien accompli, qu'il défendit à Rome contre des accusations ridicules, et qu'il fit décorer par Pie IX, en vrai chevalier de l'Église, de la papauté et de la sainte Vierge; Gounod, le grand musicien, le premier compositeur lyrique de nos jours, le poète, le causeur étincelant, nous pourrions presque dire le théologien, qu'il avait entrevu à Rome en 1842, qu'il retrouva à Paris en 1867 et avec lequel il se lia bientôt d'une étroite amitié. Dès leur première entrevue, l'auteur de *Faust* lui ouvrit son cœur, lui confia les secrets de sa vie, et se trouva, on ne sait comment, à ses pieds et sur son cœur. Leur intimité, suspendue à l'époque de la guerre, se renoua après le retour du maître en France, et se continua sans interruption jusqu'à la mort de Mgr de Ségur. Gounod l'appelait tantôt Gaston, tantôt mon ami, tantôt mon père; chaque fois qu'ils

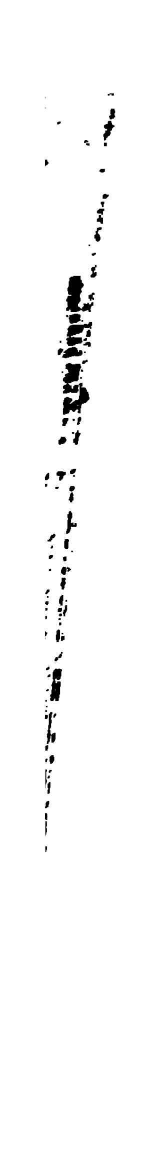
se revoyaient, c'étaient des effusions, des confidences et des causeries sans fin. Ils parlaient d'art, de théologie, de Rome, centre et foyer de la théologie comme de l'art, et la gaieté était toujours de la partie. Gounod trouvait moyen, même dans les derniers temps, quand l'âme du doux aveugle semblait prête à s'affaisser sous le poids de l'infirmité corporelle, de rappeler sur les lèvres de son saint ami ce bon rire des âmes innocentes, ce rire touchant et pur des enfants et des prêtres. Ce fut sous l'influence de cette amitié bénie que le grand musicien trouva l'inspiration de ses plus beaux cantiques, qu'il conçut la pensée de son *Polyeucte* et de son oratorio de la *Rédemption*, dont il écrivit à la fois le poème et la musique. Peu de mois avant la mort de Mgr de Ségur, il le pria de venir une fois encore s'asseoir à sa table, entre sa femme et ses enfants. Après le dîner, il le conduisit dans son cabinet de travail, véritable sanctuaire, au fond duquel s'élève un orgue monumental, ayant pour ornement principal une belle tête de Christ, par Franceschi. Là, il lui joua et lui chanta quelques-unes des plus belles pages de cette composition religieuse dont les paroles sont aussi pures, aussi inspirées que la musique ; et Mgr de Ségur entendit ce soir-là comme un écho de l'harmonie céleste qui l'attendait bientôt au paradis.

Enfin, après tous ces noms des amis les plus chers de Mgr de Ségur qui lui survécurent, nous devons citer encore celui du comte et de la comtesse de Lévis-Mirepoix, dont l'affection, née dans les larmes et les conso-

lation de la foi, le suivit, avec une constance et une fidélité qui ne se démentirent jamais, jusqu'à sa mort et jusqu'après sa mort. Il la leur rendait de tout son cœur, aimait à se trouver chez eux, au milieu de leurs enfants, grandis sous sa direction et sa bénédiction paternelles; avec leurs petits-enfants qu'il avait baptisés pour la plupart et qu'il eût formés aussi à la vie chrétienne, si Dieu l'eût laissé plus longtemps en ce monde.

Nous n'avons pas nommé le plus grand, le plus cher peut-être de ses amis du sacerdoce, le pieux et illustre cardinal Pie, évêque de Poitiers, parce que nous ne voulions parler que des morts, et que celui-ci le précéda d'une année dans la tombe. Après l'amitié de Pie IX, celle de l'évêque de Poitiers fut le plus grand honneur et l'une des plus douces joies de la vie de Mgr de Ségur. Comme nous l'avons raconté précédemment, il l'avait connu à l'occasion de sa nomination d'auditeur de rote, et, avant de partir pour son poste, il avait été le voir et conférer longuement avec lui, à Poitiers. Leur intimité, née ce jour-là, grandit par une correspondance très suivie pendant tout le temps que Mgr de Ségur passa à Rome. Le voyage au tombeau des apôtres, que fit Mgr Pie, à la fin du séjour du prélat devenu aveugle, y mit le sceau. « Avant de quitter Rome, écrit l'abbé Louis, déjà tant de fois cité dans ce récit, Monseigneur avait eu la joie d'y voir arriver pour la première fois Mgr Pie, évêque de Poitiers, pour lequel il professait autant d'admiration que de tendresse. Il avait beaucoup parlé de lui à Pie IX et aux principaux personnages du Vati-

can. Il lui servit de guide et de *cicerone*, notamment à Saint-Pierre et aux Catacombes avec l'excellent et savant chevalier de Rossi. Il le conduisit à l'ambassade de France, le jour du *recivimento* du cardinal Villecourt, et le présenta à un grand nombre de cardinaux et de prélats. » Revenu en France, Mgr de Ségur devint, comme nous l'avons dit, le prédicateur ordinaire des séminaires de Montmorillon et de Poitiers ; il se reposait tous les ans quelques jours à l'évêché, après les retraites, et ces jours-là comptaient parmi les plus chers et les plus charmants de sa vie. Il y retrouvait son ami, son compagnon des premiers jours, Mgr Gay, dont l'âme, brûlant du même amour de Jésus-Christ, correspondait si bien à la sienne. Dans toutes les difficultés, dans toutes les épreuves de son ministère, le cardinal Pie fut le conseiller, le guide prudent et toujours écouté du saint aveugle, et, quand tous deux perdirent leur mère, ils furent l'un pour l'autre, en cette immense tristesse, le plus aimé et le plus efficace des consolateurs. La mort inattendue et foudroyante du grand évêque fut pour Mgr de Ségur comme le dernier avertissement de la Providence, et s'il en supporta l'épreuve avec moins de larmes que les précédentes, c'est que, déjà touché par la main du divin maître, un pied dans la tombe ou plutôt dans le paradis, il se tenait aux écoutes pour entendre sonner l'heure du départ, l'heure de l'éternel et bienheureux rendez-vous.



## CHAPITRE XIV

Défauts et vertus de Mgr de Ségur. — Douceur et humilité. — Générosité à agir et à donner. — Amour de la pauvreté. — Bonté. — Mortification. — Amour du Saint-Sacrement. — Dévotion en disant la messe. — Messe de minuit.

AVANT de raconter les deux dernières années de la vie de Mgr de Ségur, avec leurs épreuves et les pénibles infirmités qui l'amenèrent, comme par étapes, à sa maladie suprême, à la mort et au paradis, nous voudrions jeter un coup d'œil d'ensemble sur sa vie, sur son âme, et résumer, en le complétant, ce que nous avons dit de ses vertus, comme aussi de ses défauts. Nous commencerons par parler de ses défauts ; ce ne sera pas long ; mais notre travail ne serait ni complet, ni impartial, si nous passions sous silence ce que quelques-uns lui ont reproché et ce dont lui-même s'accusait plus sévèrement que tout autre.

La perfection n'est pas de ce monde ; il est écrit que le juste pèche sept fois par jour, et l'infirmité humaine se montre toujours par quelque endroit, même chez les meilleurs et les plus saints. Mgr de Ségur eut donc ses imperfections, ses défauts, comme tous les hommes ; mais nous osons dire que, chez lui, c'était le plus sou-

vent l'excès de qualités auxquelles il ne manquait qu'un peu plus de mesure. C'est ce qu'a parfaitement exprimé dans les notes qu'il a bien voulu nous envoyer, Mgr de Conny, un des hommes les plus aptes à bien juger et l'un de ceux qui le connurent le mieux. « Les défauts de mon saint et aimable ami, Gaston de Ségur, écrit-il, tenaient à des qualités en excès. Les élans si spontanés et si prompts de cette riche nature pouvaient en effet le conduire, soit à des appréciations qui manquaient de précision et d'exactitude, soit à des démarches qui n'étaient point assez mesurées. Mais encore la loyauté et la bonne intention qui, chez lui, perçaient en toutes choses, rendaient honorables jusqu'aux actes qu'on aurait pu ne pas approuver. D'ailleurs, cet élan même qui l'avait fourvoyé le tirait bientôt d'embarras par l'empressement, l'humilité et la simplicité qu'il mettait à reconnaître son erreur et à la réparer. Je plaisantais quelquefois à propos du contraste qu'offraient les caractères de deux amis, qui m'étaient tous les deux pareillement chers, Gaston de Ségur et Éleuthère de Girardin. Je disais en riant que je les verrais entrer sans inquiétude dans un lieu rempli de serpents. Le circonspect Éleuthère ne mettrait sûrement le pied nulle part, sans avoir soulevé tous les brins d'herbe, et constaté qu'aucun mauvais reptile n'était caché dessous; et l'ardent Gaston marcherait sur tous, aspics et vipères, peut-être sans s'en douter, mais assurément sans en recevoir aucune atteinte. »

C'était bien cela. Il était si bon, si désireux de trou-

ver tout le monde sincère et désintéressé, si peu défiant, qu'il croyait trop facilement ce qu'on lui disait et qu'il se trouvait ainsi exposé à se tromper, en se laissant tromper. Quand cet excès de confiance et de facilité à tout croire n'avait pour résultat que de lui arracher une aumône mal placée, le mal n'était pas grand; mais quand il l'amenait à des démarches, à des appréciations quelquefois compromettantes sur les personnes ou sur les choses, alors l'inconvénient pouvait être sérieux. C'est ainsi que plus d'une fois, dans les œuvres qu'il dirigeait avec un si admirable dévouement et une si parfaite intelligence, il s'avançait trop dans un sens ou dans l'autre, faisait des promesses imprudentes, et se laissait arracher, par des démarches intéressées, des engagements qu'il regrettait ensuite et dont il avait parfois de la peine à sortir. Nous l'avons vu plus d'une fois dans de cruels embarras à la suite de paroles, de promesses, d'actes même, dont la cause n'était autre qu'un excès de bonté, de confiance, de charité, de désir d'obliger tout le monde. Il lui était si pénible de refuser, de repousser, de dire non, que parfois il disait oui mal à propos. Mais d'une part, nous ne croyons pas qu'une seule fois dans sa vie, depuis le jour de sa conversion, à dix-huit ans, jusqu'à celui de sa mort, il ait fait volontairement et sciemment de la peine ou du tort à qui que ce soit au monde, amis ou ennemis; d'autre part, dès qu'il s'apercevait qu'il avait fait un faux pas, qu'il s'était trompé sur une personne ou sur une chose, il n'hésita jamais à avouer son erreur et à la réparer avec

une générosité, une humilité, un entrain qui faisaient de son erreur même une cause d'attachement de plus, presque d'admiration. On était tenté de dire, comme le bon Pie IX, au lendemain de son affaire avec l'archevêque de Paris : « Que voulez-vous, c'est un saint. » Ce que l'excès de sa bonté naturelle avait fait, sa sainteté le réparait.

Par suite de l'excès d'une autre qualité, plus rare encore, de nos jours surtout, que la bonté, Mgr de Ségur se créa aussi quelques ennuis et même des ennemis; nous voulons parler de cette générosité chevaleresque qui le portait à aller de l'avant, à se jeter dans la mêlée, à attaquer de front les obstacles et à ne pas reculer devant les initiatives et les responsabilités. Cette spontanéité d'une nature ardente et généreuse fut pour lui l'occasion et la cause de grandes choses, de grandes œuvres, de la fécondité prodigieuse de son ministère; elle lui donna un rôle prépondérant dans la fondation de la plupart des œuvres de foi, de zèle apostolique qui ont marqué et illustré le demi-siècle écoulé depuis 1830; mais elle lui attira aussi de nombreuses oppositions et même de violents détracteurs. Comme il était toujours le premier sur tous les champs de bataille de la foi, aussi bien pour combattre le jansénisme, le gallicanisme, le libéralisme catholique, que pour combattre le protestantisme sectaire, la franc-maçonnerie et la révolution, et que, dans l'ardeur de la mêlée, il ne mesurait pas toujours ses coups, cet homme si doux, si parfaitement bon et tendre, ce prêtre si humble et si

charitable, cet apôtre de tous les petits, de tous les misérables, fut haï, insulté, traité de violent, d'énergumène par ceux qui ne le connaissaient pas. Au lendemain de sa mort, les journaux révolutionnaires se répandirent sur lui en outrages, parce qu'il avait parlé des ennemis acharnés de l'Église et de Dieu, comme Jésus-Christ lui-même, doux et humble de cœur, a parlé des pharisiens. Un grand poète, grand seulement comme poète, n'a pas craint de s'abaisser jusqu'à écrire de lui, pendant qu'il vivait, qu'il priait, qu'il bénissait encore, des vers absolument misérables.

Certes, ce ne sont pas ces injures-là que nous lui reprocherons d'avoir provoquées. C'est la destinée et l'honneur des disciples d'être traités comme le maître, et l'outrage des méchants est une partie intégrante de la couronne des bons. Si, dans ses brochures sur *les francs-maçons, les ennemis des curés,* etc., il se sert d'expressions énergiques et populaires, appelant les choses par leur nom, flétrissant ce qui mérite la flétrissure, c'est parce qu'il écrit pour le peuple, contre les ennemis de la foi, des mœurs, du bonheur de ces classes pauvres et souffrantes, objet de son zèle et de sa tendresse sacerdotale. Il crie pour être entendu de ces gens simples et rudes qui n'entendent rien aux demi-mots ni aux finesses parlementaires; sa franchise et sa rudesse sont alors des actes de charité qui ne blessent les loups que pour sauver les brebis et les agneaux. Ce que nous oserions plutôt reprocher, non au prêtre, qui était le plus indulgent et le plus compatissant des

hommes, mais à l'écrivain, c'est de s'être exposé à blesser, par des paroles un peu vives et des critiques quelquefois un peu personnelles, des chrétiens sincères, pratiquants, et qu'il eût été désolé d'attrister en quoi que ce soit ; c'est d'avoir, une ou deux fois peut-être, dépassé de quelques lignes la limite qui sépare la doctrine de la personne, et suivant l'expression consacrée, la thèse de l'hypothèse. En notre âme et conscience, c'est le seul défaut, encore presque imperceptible, que nous ayons trouvé à reprendre dans les innombrables brochures que Mgr de Ségur a consacrées avec tant de labeur et de succès, au service et à la défense de la vérité. Que l'écrivain, à quelque opinion qu'il appartienne, qui n'a pas péché plus gravement, ose se lever et lui jeter la première pierre.

Après avoir cherché et fouillé dans la vie et dans les œuvres de Mgr de Ségur, voilà tout ce que nous avons rencontré qui pût prêter peut-être à la critique : un excès de bonté dégénérant quelquefois en faiblesse, un excès d'ardeur dans les combats de la foi et de la vérité dépassant quelquefois la mesure. Qu'on nous permette d'ajouter que si nous n'avions pas craint, à cause de notre amitié fraternelle, d'être suspect de partialité, nous aurions sans doute passé sous silence ce chapitre si court et que beaucoup trouveront peut-être encore trop long et trop sévère de ses imperfections. Quant à ses vertus, sa vie tout entière les a déjà racontées et mises en lumière, et nous avons vraiment peu de choses à y ajouter. On a vu sa douceur et sa patience dans

toutes les phases, dans toutes les épreuves de son ministère. Il était doux avec les choses comme avec les personnes, avec les petits comme avec les grands, doux devant les injustices et les maladresses, doux avec l'infirmité, comme devant la prospérité et la gloire. Jamais la dépendance absolue où le retenait sa cécité ne lui arracha une plainte ou un murmure. On a dit qu'il n'est pas de grand homme pour son valet de chambre. On ne peut dire la même chose des saints et de Mgr de Ségur en particulier. Comme le fidèle Rolland fut le témoin le plus enthousiaste de la sainteté de saint François de Sales, le fidèle Méthol est demeuré le témoin le plus convaincu de la sainteté de son bon maître. Il nous a déclaré, parlant devant Dieu, que pendant vingt-six ans qu'il passa près de Mgr de Ségur, il ne l'a pas vu s'impatienter une seule fois. Et pourtant, que de sujets d'impatience et même d'irritation pour un aveugle, dans son infirmité ! Sans parler des souffrances morales, que de maladresses, d'accidents, de chocs à supporter ! Quelle vertu ne faut-il pas pour se laisser heurter violemment à une porte, trébucher devant un obstacle, par la faute de celui qui vous guide, sans faire un reproche, sans manifester par un cri ou par une expression irritée son mécontentement et sa souffrance ! Et pourtant, nous pouvons l'attester, comme coupable nous-même de ces maladresses ou de ces négligences, tel était le saint aveugle dont nous racontons la vie. Si, par hasard, une ombre involontaire passait sur son front, il s'empressait d'en effacer l'impression

par un redoublement d'affection et d'aimable gaieté.

Nous avons dit comment, jeune prêtre encore, il recevait et recherchait les observations de ses amis au sujet de ses premiers essais d'écrivain. Le témoignage d'un de ses fils spirituels, devenu prêtre et religieux, nous le montre toujours aussi parfaitement humble jusqu'à la fin de sa vie, humble dans les petites choses, ce qui est souvent plus difficile que dans les grandes. Tel qui souffrirait héroïquement le martyre ne sait pas souffrir une observation. Notre saint aveugle au contraire les provoquait et les aimait. Laissons parler notre témoin : « Monseigneur aimait à faire d'immenses signes de croix. Un jour que j'avais remarqué qu'il pourrait y avoir en cela quelque exagération, je le lui dis bonnement. « Tu crois, mon enfant, me dit-il. Et alors, jus-
« qu'où seulement faut-il descendre la main ? Jusque-là ?
« — Pas même si bas, Monseigneur. — Jusqu'ici ? —
« Un peu moins encore. — Alors jusque-là ? — Il me
« semble que oui. — Je te remercie. Mais, dis-moi,
« n'as-tu pas remarqué autre chose qui aurait besoin de
« correction ? On ne me dit jamais rien à ce sujet, il
« n'y a autour de moi que de charitables aveugles tou-
« jours en admiration. Vous autres, religieux, vous êtes
« habitués à vous rendre ces services entre vous ; et
« c'est excellent, parce que cela vient de Dieu. » Je me sentais enhardi, et je lui fis remarquer la prononciation d'une petite formule de prières, à la messe, où je croyais qu'il omettait un mot. Il se mit aussitôt à la réciter avec une docilité d'enfant, et il se trouva qu'il

dit bien tout ce qu'il fallait : « Mais, ajouta-t-il, cela « ne me surprend pas si je m'y trompe quelquefois, je « commence à ne plus savoir parler. » Il faisait allusion à l'embarras de langue que lui avait laissé sa première congestion. « Et puis quoi encore, mon enfant ? » me dit-il. A son grand regret je n'avais plus rien à lui signaler. Il aurait voulu des observations sans fin. »

Son humilité se montrait encore dans son empressement à demander pardon, non-seulement à ceux qu'il croyait avoir peinés, mais à ceux mêmes qui lui avaient fait de la peine. Il lui arriva, après avoir reçu sans rien dire des reproches assez vifs de personnes qu'il avait mécontentées sans le vouloir, de leur écrire pour leur faire des excuses et réclamer l'oubli de ses torts imaginaires. Se souvenant de la parole du Sauveur : « Si votre frère a quelque chose contre vous, allez vous réconcilier, et vous viendrez ensuite porter votre offrande à l'autel, » il n'eût pas osé dire la messe et offrir à Dieu le sacrifice éternel, sans avoir tout fait pour apaiser un ressentiment même illégitime.

Il était humble avec ses serviteurs comme avec tout le monde, et cette humilité jointe à sa bonté lui inspirait des actions d'une délicatesse infinie. Un soir, il n'avait pu s'empêcher de rire en entendant un de ses amis imiter tout haut l'accent basque de Méthol. Celui-ci, survenu au même instant, avait tout vu, tout entendu, mais n'en avait rien dit. En se déshabillant, Mgr de Ségur, ayant quelque soupçon que son bon serviteur avait entendu la moquerie, lui témoigna plus d'amitié

que jamais, et une fois couché, avant de le congédier, il lui dit : « Avez-vous remarqué comme cette personne riait haut tout à l'heure, quand vous êtes entré au salon ? — Oui, Monseigneur, » répondit Méthol ; et il ajouta avec malice : « Monseigneur aussi a ri. » A cette parole dite par plaisanterie, le saint aveugle se dressa sur son séant, ouvrit ses grands yeux si expressifs malgré sa cécité, et tendant les bras à Méthol, il s'écria : « Est-il possible que je vous aie fait de la peine, mon pauvre enfant ? Ah ! que je vous en demande pardon ! » Et l'attirant sur son cœur, il l'embrassa tendrement ; un peu plus il aurait pleuré.

Sa bonté et sa tendresse pour ce fidèle serviteur se manifestaient en toute occasion. Il arriva qu'un jour Méthol ne retrouva point un billet de mille francs appartenant à son maître. Sa femme, qui vit son chagrin, lui dit : « Ne vous désolez pas et n'en parlez pas à Monseigneur ; vous remplacerez ce billet, et nous regagnerons cela en trois ou quatre ans de travail. » Le lendemain, Mgr de Ségur s'aperçut que Méthol avait la voix altérée. « Qu'avez-vous, mon enfant ? lui dit-il. — Rien, Monseigneur. — Si, si, je sens à votre voix que vous avez quelque chose. Vous me devez obéissance et je vous ordonne de me dire ce qui vous chagrine. » Méthol obéit. « Eh bien ! dit tranquillement son bon maître, vous marquerez ces mille francs sur votre livre aux *dépenses inconnues*. C'est un ordre que je vous donne. » Pour s'assurer que c'était fait, il se fit apporter le livre aux dépenses devant l'abbé Diringer qui

constata que l'ordre était exécuté. Ce fut, du reste, le sacrifice d'Abraham. Le billet de mille francs que Méthol croyait avoir perdu se retrouva avant la fin du mois, et il ne resta de cet incident qu'une preuve de plus de la bonté du maître et de la délicatesse du serviteur.

Cette bonté poussée jusqu'à l'excès, s'il pouvait y avoir excès dans cette imitation du caractère essentiel de Dieu, Mgr de Ségur la manifestait à chaque instant et à tout le monde. Il vous accueillait toujours, petit ou grand, riche ou pauvre, jeune ou vieux, le sourire sur les lèvres, la tendresse dans l'accent, le cœur et les bras ouverts. Il donnait tout ce qu'il pouvait, au-delà de ce qu'il pouvait; quelquefois, quand il savait la limite des aumônes atteinte et dépassée, il se cachait de Méthol, qui tenait la bourse et lui reprochait parfois sa générosité sans mesure. Il empruntait quelque argent à l'abbé Diringer et le donnait au solliciteur, en cachette de son terrible ministre des finances. Non content de donner, il se donnait lui-même, et ne savait se refuser ni pour un baptême à faire, ni pour un mariage à bénir, ni pour un sermon ou une retraite à prêcher. C'est par ces saintes prodigalités qu'il arriva si souvent et si vite au fond de sa caisse et au bout de ses forces. Cédant alors aux remontrances de son entourage, il promettait de ne plus recommencer, et, à la première occasion, il recommençait de plus belle.

Voici, entre mille, un trait de sa charité que nous tenons de Méthol et que nous lui laissons raconter lui-

même avec l'incomparable naïveté de son langage : « Un jeune homme, étudiant en droit, âgé de vingt à vingt-deux ans, beau garçon, ayant joué et perdu dans des maisons de jeu défendues, était poursuivi par ses créanciers et par la police. C'était dans l'hiver de 1868 ou 1869. Un soir à l'entrée de la nuit, il court jusqu'au pont des Saints-Pères pour se jeter dans la Seine. Tout à coup il lui revient à la pensée qu'il y a, du côté de la rue du Bac, un évêque aveugle d'une grande bonté pour les jeunes gens. Il demande son adresse et se décide à aller frapper à sa porte, résolu, si l'évêque aveugle ne le sauvait pas, à retourner se jeter à l'eau plutôt que de se laisser mettre en prison. Vers six heures et demie, à la nuit, ce jeune homme se présenta à la porte de Monseigneur, avec un air égaré, comme s'il avait perdu la tête. Je lui répondis que Monseigneur était absent. Il venait de finir les confessions, et était si fatigué, « au bout de la corde », comme il le disait souvent, que je venais de recevoir l'ordre de ne laisser plus entrer personne sous aucun prétexte.

« Après avoir questionné mon jeune homme éperdu, je me figurai à son accent qu'il disait la vérité ; mais tenant à ma consigne (cette consigne qui a fait le désespoir de tant de grandes dames : « Sans cela, me « disait Monseigneur, elles me tueraient, ces dames, « pour ne rien dire »), je ne le laissai pas entrer. Enfin le pauvre garçon repart, les larmes aux yeux. Inquiet de son désespoir, je l'avais suivi jusqu'au bas de l'escalier ; il me dit que c'était fini pour lui, qu'il allait se

jeter à l'eau ; je ne pouvais plus le décider à remonter l'escalier. A force de promesses que Monseigneur était là, qu'il le verrait et qu'il le sauverait s'il lui disait franchement la vérité, il me suivit. Monseigneur le reçut, l'interrogea, le crut, et le fit cacher dans la chambre de monsieur l'abbé. On envoya plusieurs dépêches à sa famille ; j'attendais les réponses au bureau du télégraphe. Monseigneur, s'étant assuré qu'il avait dit vrai, fit venir chez lui les créanciers, les paya et leur fit signer les reçus sur papier timbré, environ pour 4,300 francs. Ce jeune homme fut ainsi sauvé d'une mort certaine. Son père, président d'un des tribunaux de France, accourut à Paris par le chemin de fer, et le lendemain, Monseigneur, après lui avoir rendu compte de ce qui s'était passé, l'avoir apaisé et consolé, remettait le fils entre les bras du père, tous les deux heureux, le fils de revoir son père, et le père de retrouver son fils sauvé d'un grand malheur. Ce jeune homme profita de cette belle occasion pour faire une bonne confession, et il nous quitta réconcilié avec le bon Dieu et avec son père, avec la police et ses créanciers. Depuis, il est venu de son pays deux ou trois fois se confesser et témoigner sa reconnaissance à Monseigneur. »

Tel est, dans sa simplicité, le récit de Méthol qui fait si bien ressortir l'infinie bonté et la charité de son saint maître. Par compensation à ces admiracles excès et par esprit de pauvreté, Mgr de Ségur faisait pour lui-même aussi peu de dépenses que possible, et portait ses vêtements et ses chaussures au delà de toutes les limites

connues. Mais, par une assistance spéciale de Dieu, tous ses effets semblaient inusables. Après son retour de Rome, il resta près de dix ans sans faire faire une seule soutane, et il porta jusqu'à la fin un certain grand manteau de drap qui n'avait plus que la corde, mais dont il se contentait pour se garantir du froid. Par exemple, autant il aimait la pauvreté, autant il détestait la malpropreté. Non-seulement il mettait un soin religieux à tenir en un parfait état de netteté ses mains qui touchaient le corps du Sauveur et qui répandaient la grâce et la bénédiction de Dieu; mais il ne pouvait souffrir que ses habits fussent tachés. « Mes enfants, répétait-il aux jeunes clercs, ayez à vos soutanes autant de pièces que vous voudrez, mais n'y ayez pas de taches. » Sous ce rapport il était lui-même admirable, et, malgré sa cécité, d'une adresse et d'une tranquillité de mouvements qui le préservaient de tout accident.

Comme il avait l'esprit de douceur et de pauvreté, il avait l'esprit de force, et nul ne fut plus courageux, plus dur à lui-même dans le service de Dieu et des âmes. Il n'écoutait ni son corps ni les considérations humaines, et s'appliquait rigoureusement, dans l'exercice de son ministère, la parole populaire : un *tiens* vaut mieux que deux *tu l'auras*. Il travaillait au jour le jour, du matin au soir, sans penser au travail de la veille pour se reposer, ni au travail du lendemain pour se ménager. Un jour que le bon abbé Diringer lui avait fait quelques remontrances sur l'excès de fatigue qu'il s'imposait, il *le laissa* dire sans répondre, puis quand l'abbé eut le

dos tourné, il dit à Méthol : « Avez-vous entendu ce pauvre abbé ? Il n'y comprend rien ! J'aime mieux travailler ferme pendant trente ans, que mollement pendant quarante ! » Il travailla ferme, en effet, pendant ses trente-trois ans de ministère, et quand il mourut à soixante et un ans, il avait fourni une immense et admirable carrière.

A l'énergie du travail, il unissait l'énergie de la mortification. Quoique la cécité le privât de toute espèce de plaisir de table, de toute tentation de gourmandise, le sens du goût s'altérant presque complétement, disait-il, avec celui de la vue, il s'astreignait, au moins quand il était chez lui, à faire maigre et à jeûner trois fois par semaine suivant la règle du tiers ordre de Saint-François. Il ne cessa qu'après ses premières congestions et sur l'ordre formel des médecins. Son coucher était plus mortifié encore que sa nourriture. Comme nous l'avons dit, il avait, en guise de lit, une sorte de commode en bois recouverte d'un maigre matelas piqué, sur lequel il reposa jusqu'à sa dernière maladie. Nous ne reviendrons pas davantage sur ses stations la nuit devant le Saint-Sacrement, ni sur l'état de pénitent et de victime auquel il s'était voué, en réparation des outrages faits à son bien-aimé Sauveur Jésus dans le sacrement même de son amour. Toutes les pages de notre récit sont pleines de sa dévotion profonde à la sainte Vierge Marie, aux Saints, au Pape, vicaire de Jésus-Christ et chef infaillible de l'Église. Nous ne *voulons qu'ajouter* ici quelques traits et quelques té-

moignages à ceux précédemment rapportés. En voici deux racontés par le religieux dominicain que nous avons plusieurs fois cité.

« Je prêchais le carême à Fontainebleau, en 1880, nous dit-il, et j'avais demandé au R. P. Provincial la permission d'aller passer un jour auprès de Monseigneur à Paris. Le R. P. Provincial, qui m'avait accordé cette permission l'année précédente au mois de mai, la refusa cette fois, en ajoutant : « Bien entendu, je ne « défends pas à Monseigneur de venir vous voir. » Ce cher Père crut d'abord qu'il ne lui serait pas possible de profiter de la liberté qu'on lui laissait ; mais deux jours après, M. l'abbé Desliens, curé de Fontainebleau, étant allé à Paris, en revenait porteur de cette bonne nouvelle : « Monseigneur viendra jeudi passer la jour- « née entière avec nous. » Si je parle de ce petit voyage, c'est moins pour prouver combien le cher Monseigneur nous aimait, que pour citer un trait de sa dévotion envers le souverain Pontife. Nous parlions du château et des souvenirs qui s'y rattachent, principalement la captivité de Pie VII. « On conserve son appar- « tement, disais-je à Monseigneur, et le très modeste « autel sur lequel il célébrait la sainte messe dans sa « chambre. — Tu as vu cela, mon enfant, n'est-ce pas? « me dit-il. — Oui, Monseigneur ; mais si vous vouliez « faire votre pèlerinage à cet appartement, je le ferais « rais volontiers. — Très certainement, répliqua-t-il « vivement malgré sa fatigue et le délabrement de sa « [illegible] tu m'y conduiras tout à l'heure. » En effet,

nous nous rendîmes au château et traversâmes rapidement les premières galeries, sans même écouter la monotone narration du gardien qui nous accompagnait. Arrivés au seuil de l'appartement qui fut celui du Pape, Monseigneur, se découvrant, me dit : « Nous y sommes, « mon fils ? Explique-moi bien tout ce qu'il y a. Pauvre « Pie VII ! qu'il a souffert, surtout dans son cœur ! » Puis nous descendîmes à la chapelle, où l'autel a été transporté. Monseigneur le baisa respectueusement, et nous nous mîmes tous à genoux avec lui pour réciter trois *Ave Maria* pour le Pape. Il me dit ensuite à plusieurs reprises combien il était heureux de ce pèlerinage. »

« L'autre trait relatif à sa dévotion envers les saints respire la même simplicité de foi et la même tendresse de cœur. A la prière du soir, dans sa chapelle, le cher Père récitait le *Salve Regina* pour obtenir la grâce d'une bonne mort. Un soir, je lui dis : « Dans tous les couvents de notre ordre, depuis le bienheureux Jourdain et saint Dominique, nous chantons le *Salve Regina*, et saint Dominique a vu la sainte Vierge prendre alors la main de son fils pour nous bénir. » Monseigneur aimait ces traits de la vie des saints, son visage s'épanouissait quand il les entendait raconter. « Que tu me fais plaisir en me disant cela ! Désormais, je tâcherai de dire encore mieux cette prière, et je la dirai en union avec vous tous, avec toi, mon fils ! » et il m'embrassait tendrement. »

Nous avons cité le témoignage d'un prêtre qui avait

vu Mgr de Ségur à Rome, sur la manière admirable dont il disait la messe. Ce même prêtre, M. Haristoy, curé d'une paroisse du diocèse de Bayonne, nous écrit les témoignages suivants de sa piété pour le Saint-Sacrement et dans la célébration des saints mystères. « En 1873, je crois, l'année où Mgr de Ségur fit sa dernière visite à Lourdes, un monsieur basque de notre connaissance le rencontra dans le sanctuaire de Notre-Dame et assista à la messe de notre saint prélat, sans que jamais il eût entendu parler de lui. « J'ai vu un saint à « Lourdes, me disait-il à son retour, oui, j'ai assisté à « la messe d'un prêtre dont la figure rayonnante nous a « vivement frappés. Croyez-moi, M. le curé, je n'exa« gère pas, celui-là ne dit pas la messe comme les « autres prêtres. Il y a là quelque chose que je ne puis « exprimer, mais il dit la messe autrement que les autres. « C'est, nous a-t-on dit, un évêque aveugle venu de Paris. » C'était, en effet, Mgr de Ségur. Je devais aller moi-même voir le saint prélat à son passage à Lourdes, et j'en fus empêché par le travail préparatoire de la confirmation.

« Un prêtre basque de ma connaissance qui se trouvait dans la crypte en même temps que Monseigneur crut devoir lui faire quelques recommandations, au moment où il allait monter à l'autel. « Prenez garde, « mon ami, prenez garde, le Saint-Sacrement est là « présent ! » lui dit doucement le saint aveugle en lui montrant du doigt le tabernacle.

« *Pour* nous, nous n'oublierons jamais le spectacle

aussi émouvant qu'édifiant, alors que, à l'heure du congrès des œuvres ouvrières, réunis à la chapelle du grand séminaire de Bordeaux, nous vîmes notre saint et vénéré prélat venir s'agenouiller avec les principaux membres de l'assemblée qu'il avait confesssés ce matin-là même, s'y tenir genoux par terre pendant tout le discours d'édification que son Éminence le cardinal archevêque de Bordeaux nous adressa à l'*agnus Dei*, et enfin communier de sa main. Non jamais cette touchante scène ne s'effacera de notre souvenir. »

Qu'il nous soit permis de joindre à ces témoignages étrangers l'expression de nos souvenirs personnels, et de rappeler particulièrement l'émotion profonde que nous faisait éprouver la messe de minuit célébrée par Mgr de Ségur dans sa chapelle. Quant, à minuit passé, on voyait le saint aveugle entrer dans le sanctuaire, après avoir confessé toute la journée chez lui ou au collège Stanislas, et confessé encore toute la soirée au patronage de la rue de Grenelle; quand on le voyait traverser la chapelle, pâle, épuisé, n'ayant presque plus la force de se traîner, les assistants se sentaient émus de respect et d'admiration. Bientôt, en célébrant le saint sacrifice, il semblait retrouver des forces dans l'ardeur de sa dévotion ; sa voix, brisée par la fatigue et qui n'en était que plus touchante, se raffermissait pour prononcer les paroles liturgiques. Puis, quand après avoir communié, prêt à distribuer le pain de vie à ses parents, ses serviteurs et ses intimes réunis à ses pieds, tenant d'une main le saint ciboire, de l'autre l'hostie consacrée, il

prononçait, avec un accent de tendresse inexprimable, des paroles toutes brûlantes d'amour pour le Dieu de la crèche, pour le saint enfant Jésus, qu'il nous présentait, comme jadis la Vierge Marie le présentait aux bergers de Bethléem ; alors, l'émotion s'emparait de tous les cœurs ; bien des yeux se mouillaient de larmes; son père et sa mère, ses frères et sœurs, ses neveux et nièces, ses domestiques, tous les assistants s'agenouillaient successivement devant lui et recevaient de sa main la sainte Eucharistie, et le souvenir que tous emportaient de ces nuits enflammées, par l'amour de Jésus-Christ plus encore que par la clarté des cierges, restait vraiment dans leur esprit et leur âme comme un parfum du paradis.

---

## CHAPITRE XV

**Altération de la santé de Mgr de Ségur. — Première congestion du 11 juillet 1879. — Ses lettres à ce sujet. — Repos. — Reprise du travail. — Mort du cardinal Pie. — Mgr de Ségur à ses funérailles. — Seconde atteinte le 23 août 1880. — Affaiblissement. — Trente-troisième anniversaire de sa première messe, 19 décembre 1880. — Ses pressentiments de mort prochaine. — Troisième atteinte, le 15 avril 1881, Vendredi-Saint. — Sa résignation.**

Nous avons dit que Mgr de Ségur avait ressenti un double contre-coup de la mort de sa mère, par la douleur qui l'avait atteint jusqu'au fond du cœur et par l'accroissement de ses travaux et de ses fatigues. L'année même de cette cruelle épreuve, les crises de foie, qui l'éprouvaient depuis plus de vingt ans, augmentant de fréquence et d'intensité, il avait dû se résigner à tenter une saison de Vichy, remède dangereux par l'efficacité même des eaux, qui exige beaucoup de prudence et de mesure dans la manière dont on les prend. Soit que Mgr de Ségur en ait pris plus que son tempérament affaibli n'en pouvait supporter, soit que son zèle imprudent à recommencer ses travaux et à présider le congrès des œuvres ouvrières, au sortir même de Vichy, en ait neutralisé l'effet, dès son retour

à Paris, au mois d'octobre, il fut atteint d'hémorrhagies nasales tellement violentes et prolongées que le bon frère François de Sales, de l'Ordre des frères de Saint-Jean-de-Dieu, son intime ami et son médecin ordinaire, en fut un moment effrayé. A force de soins énergiques, de perchlorure de fer dont on imbiba les tampons d'ouate qui remplissaient absolument ses narines, on finit par triompher du mal et par arrêter l'hémorrhagie. Mais le malade avait perdu tant de sang qu'il fut plusieurs semaines à s'en remettre et que ses forces restèrent très diminuées pendant longtemps. S'il avait restreint son travail dans la même proportion, il aurait pu se remettre complètement de ce rude assaut. Mais à peine sur pied, il reprit ses confessions, ses prédications, ses présidences d'œuvres, avec son *acharnement* accoutumé, et le déclin de sa santé ne fit que s'accentuer d'année en année jusqu'au jour ou la Providence lui envoya un premier avertissement d'un genre plus sérieux.

C'était le vendredi 11 juillet 1879. Pressé de travail, il avait dîné à la hâte à midi, suivant son habitude, et à peine sorti de table, il s'était fait conduire chez le dentiste qui l'attendait à une heure. L'opération terminée, il sortit avec Méthol qui l'accompagnait, pour se rendre au bureau de l'œuvre de Saint-François-de-Sales dont le conseil devait se réunir à une heure et demie. C'est dans ce trajet qu'il s'aperçut que sa langue était embarrassée et qu'il avait peine à articuler ses mots. Il crut que ce n'était rien et voulut, comme d'habitude, présider

la séance ; mais sur les instances de ses collègues effrayés de son état, il consentit à rentrer chez lui, à faire prévenir le frère François de Sales ainsi qu'un médecin, et tous deux constatèrent qu'il avait eu une congestion cérébrale, très légère en elle-même, mais très grave comme symptôme et menaçante pour l'avenir. Sa forte constitution était tellement usée par les excès de son zèle apostolique, par ce travail de tête incessant auquel sa cécité ne laissait pour ainsi dire pas de répit, que les hommes de l'art n'osèrent promettre ni espérer son complet rétablissement. Ils lui ordonnèrent, outre le traitement ordinaire en pareil cas, un repos d'esprit absolu, la cessation de tout travail, de tout ministère, et un séjour aussi prolongé que possible à la campagne. Mgr de Ségur se soumit à tout avec une docilité puisée dans sa résignation absolue à la volonté de Dieu. Il savait que Dieu n'a besoin de personne, que tous ses ministres, depuis le pape jusqu'au dernier vicaire de village, sont des serviteurs inutiles, et que le jour où le Maître les met hors d'état de servir, c'est qu'il n'a plus besoin de leurs services. Il partit donc sans retard pour le château de Kermadio, au fond de cette catholique Bretagne qu'il aimait, chez madame Fresneau, sa sœur, près du cimetière de Pluneret où sa mère reposait à l'ombre de sainte Anne, et il résolut d'y mener jusqu'à l'automne ce qu'il appelait plaisamment, dans ses lettres, une vie d'huître catholique. Il espérait que trois mois de ce régime le remettraient assez à flot pour qu'il pût reprendre une partie au moins de son ministère.

Néanmoins, cet avertissement de la Providence [illegible] parut, dès le premier jour, l'annonce d'une fin [illegible] prochaine, et depuis ce moment, sa vie toute entière [illegible] une préparation directe à la mort. Comme [illegible] [illegible] de Sales, il était sans cesse aux écoutes [illegible] [illegible] attente lui enlevât rien de sa liberté d'esprit [illegible] sérénité, même de sa gaieté. Ses lettres de [illegible] [illegible] l'empreinte d'une allégresse [illegible] [illegible] absolue soumission. Dès le lendemain de [illegible] [illegible] écrit à une sœur de l'Assomption [illegible] [illegible] en étroite relation spirituelle : « C'[illegible] [illegible] avertissement, probablement sans frais, que me [illegible] saint Pierre, portier du paradis, m'invitant [illegible] mes malles et colis. En bonne sœur de con[illegible] [illegible] certainement à bien faire mes malles : [illegible] les sœurs, s'y entendent mieux [illegible] Je vous confie tout cela, chère [illegible] âmes qui vous entourent. »

[illegible] il ajoute : « Je vais de [illegible] remonter à l'autel ce matin. [illegible] manquée. Nous partons [illegible] Je ne vous oublierai [illegible] n'est-il pas vrai ? surtout [illegible] » Ce mot : l'*affaire* [illegible] admirable d'entrain, [illegible]

[illegible] il répond à un de ses plus chers fils [illegible] qui avait fait demander de ses nouvelles : « [illegible] bien honnête, monsieur ; j'irai vous remer-

cier aujourd'hui de *vive voix* vers cinq heures et demie, et vous verrez, monsieur, si l'on a la langue bien pendue. Au revoir donc, monsieur, et en attendant, toutes mes civilités. G. S. *Post-scriptum*. J'ai dormi comme une panade, et j'ai pu dire la messe ce matin sans fatigue. Vive le pape infaillible ! et le parfait Philippe ! »

Arrivé en Bretagne, il écrit à Dom Gréa, en date du 23 juillet : « Nous voici, l'abbé Diringer et moi, dans une vraie solitude, sur le territoire de Sainte-Anne-d'Auray, où l'on entend voler les mouches..., s'il plaît à Dieu, nous allons vivre ici jusqu'au commencement d'octobre, sans en bouger, sans voir personne, sans autre visite qu'au Saint-Sacrement, qui repose à vingt minutes de la maison dans une jolie petite église bretonne toute neuve, ornée du meilleur curé du monde et d'un excellent vicaire. A quelques pas et sur le chemin de l'église repose ma bonne mère, à qui nous allons également rendre visite, en allant ou en revenant de l'église. Le matin, j'espère pouvoir dire, comme j'ai commencé à le faire, la sainte messe dans une petite chapelle improvisée. Nous ne travaillerons que ce qu'il faut pour ne pas nous laisser attraper par l'ennui ; et nous tâcherons de beaucoup vivre au grand air nous efforçant de vivre bien fidèlement et paisiblement au jour le jour, à l'heure l'heure, ainsi que l'ordonne le Sauveur dans son Évangile. Aidez-moi bien de vos bonnes prières, et obtenez-moi tous la grâce surémi-nente de pratiquer pleinement et d'aimer constamment la divine règle de saint François de Sales : « Ne

un peu besoin, pendant les classes et les études, d'une petite paralysie de ce genre. » Il avait ce don de tourner en aimable plaisanterie jusqu'à ses plus pénibles infirmités. C'est ainsi qu'un jour il dit à une pauvre fille sourde, muette et aveugle, qu'une sœur de la sagesse lui présentait : « Enfilez-moi une aiguille, mon enfant, que je vous voie. »

A part la prédication, il se remit peu à peu à son ministère habituel de confession, soit au patronage, soit au collège Stanislas, soit chez lui, et il ne lui parut pas qu'il en allait plus mal. Il supprima seulement, par une mesure de prudence absolument nécessaire, toute confession et tout travail du soir. Après son frugal souper, il sortait un peu pour prendre l'air quand il faisait beau, venait passer une demi-heure chez quelqu'un des siens, douceur qu'il ne se permettait point avant son accident, et rentrait se coucher avant dix heures. On avait obtenu de lui qu'il renonçât également à ses relevées de nuit et à ses stations devant le Saint-Sacrement. Grâce à ce régime et à l'aide de Dieu, qui voulait le laisser encore quelques temps à ses amis et à ses œuvres de ce monde, il put traverser ainsi sans nouvelle atteinte l'hiver et le printemps de 1879 à 1880. Il put même, au mois de février, bénir deux mariages de famille, et adresser chaque fois aux jeunes époux une allocution prononcée avec un peu de peine, mais charmante d'esprit et de cœur, et qui toucha vivement tous ceux qui l'entendirent.

Quelques jours après ces cérémonies de fête, un

grand chagrin vint ébranler sa santé chancelante et déchirer son cœur. Le 18 mai, son saint et illustre ami, le cardinal Pie, évêque de Poitiers, mourut subitement à Angoulême, où il était de passage, laissant son diocèse dans le veuvage, l'Église de France dans le deuil, et ses amis dans la désolation. Malgré sa fatigue, Mgr de Ségur voulut aller rendre à ce grand serviteur de Dieu les derniers devoirs. Nous laissons le religieux dominicain que nous avons tant de fois cité et qui lui était si cher depuis sa jeunesse, raconter les circonstances singulièrement touchantes de ce dernier voyage de Mgr de Ségur à Poitiers. Si nous ne noust rompons, ces souvenirs de témoins oculaires et véridiques ont bien plus d'intérêt et de vie que les récits faits de seconde main.

« Le 18 mai 1880, les habitants de Poitiers se communiquaient tristement la nouvelle aussi désolante qu'inattendue qui venait d'arriver d'Angoulême : Le cardinal Pie était mort subitement à l'évêché de cette dernière ville.

« La plus intime et la plus respectueuse affection avait toujours uni entre eux notre cher père et l'illustre évêque de Poitiers. Mgr de Ségur avait un vrai culte pour celui qu'on a si justement appelé l'Hilaire du XIXe siècle, et le cardinal, de son côté, multipliait vis-à-vis de Monseigneur les marques d'une toute affectueuse déférence.

« Je me rappelle qu'en 1874, Monseigneur, étant venu prêcher la retraite du grand séminaire de Poitiers,

se préparait, après avoir pris un peu de repos, à se rendre à l'évêché pour y présenter ses devoirs à l'évêque, quand, pendant que nous causions avec lui, une voiture s'arrête à la porte du séminaire, et Mgr Pie en descend. Une exclamation qui nous échappa prévint Monseigneur de la visite qui lui arrivait. Il en fut littéralement tout troublé, et ressemblait assez à un enfant pris en défaut: « Ce n'est pas possible, disait-il, pendant que Mgr Pie « gravissait les marches du perron, ce n'est pas même « convenable. » Et aussitôt qu'il sentit le bras de l'évêque autour de son cou : « Monseigneur, je suis « confus de m'être laissé prévenir par vous ; je vous « demande pardon de ce retard..... » Et le bon évêque, touché de cet embarras si vrai et si naïvemeut exprimé par toute la personne de notre père, ne put le consoler qu'en lui disant avec un sourire fin et bon : « Rassu- « rez-vous, cher ami ; je n'ai pas fait atteler exprès pour « vous. »

« Avec cette intimité, on peut s'imaginer combien douloureuse dut être à Mgr de Ségur la nouvelle de la mort du cardinal. Une première attaque l'avait lui-même frappé neuf mois auparavant. Ses pensées déjà tournées vers la mort ou plutôt vers le ciel n'étaient que trop disposées à profiter des enseignements de ce coup terrible. Aussi, voulut-il venir assister aux funérailles, il faudrait dire au triomphe de son saint ami.

« Quand il arriva à Poitiers, sa première parole, en descendant de chemin de fer fut pour nous dire : « Quelle perte pour l'Église que la mort de ce cher

« évêque ! Allons de suite auprès de lui. » Il se rendit en second lieu chez Mgr Gay, que la douleur accablait, et que ne pouvaient consoler les témoignages de regret et d'affection dont tous les arrivants environnaient la personne du cardinal. Les inquiétudes qu'inspiraient pour l'avenir les dispositions d'un gouvernement hostile ; le vide causé par l'absence de cette voix désormais muette ; la surprise d'un coup si rapide ; des souvenirs d'admirables vertus, tels étaient les sujets de cet entretien pendant lequel arrivaient successivement les Prélats accourus pour honorer cette grande mémoire, NN. SS. Freppel, Richard, Mermillod, Lequette, pour ne nommer que ceux qui se trouvèrent à ce moment-là chez Mgr Gay en même temps que Mgr de Ségur.

« A la cérémonie des funérailles, qui eut lieu le 26, le bon peuple poitevin remarqua beaucoup notre bien-aimé Père ; sa marche hésitante, sa haute taille, mais plus encore son visible recueillement impressionnaient ceux-là même qui ne le connaissaient pas. Pour lui, il priait ; et la grâce de Dieu soutenant ses forces, il put supporter sans trop de fatigues les émotions de cette longue *fonction*. Mais il n'alla pas au séminaire avec les prélats ; il accepta le repas plus intime que lui offrit l'excellent curé de Notre-Dame, l'abbé Bernaud, qui venait de refuser l'épiscopat avec la coadjutorerie de Meaux, et qui, pour être agréable à Monseigneur, avait eu la pensée d'inviter en même temps que lui quelques laïques, ecclésiastiques ou religieux, qu'il savait être plus particulièrement liés avec lui.

« Ce fut pendant ces jours de deuil, que j'eus avec Monseigneur l'entretien que voici. Nous parlions de l'attaque qui, au mois de juillet précédent, si je ne me trompe, avait déjà alarmé notre affection :

« Les médecins ne me l'ont pas caché, vois-tu, mon « enfant, me disait Monseigneur, c'est un premier aver- « tissement. Le suivant, s'il ne m'emporte pas, pourra « me prendre ou la langue ou le bras, ou même tout « un côté ; et puis un troisième achèvera la besogne.

« — Que vous souffririez, Monseigneur, de ne pou- « voir plus ni confesser ni dire la sainte messe ! Prê- « cher vous est déjà impossible, mais enfin, vous célé- « brez encore et vous confessez. S'il fallait rester sans « rien faire....

« — Que tu es nigaud, mon pauvre enfant ! Le bon « Dieu n'a besoin ni que nous disions la sainte messe, « ni que nous confessions. La seule chose qui lui im- « porte et qui nous soit nécessaire, c'est que nous fas- « sions sa volonté, d'une manière ou d'une autre. Et « tu comprends que s'il me cloue sur mon lit, je serai « assuré d'être dans sa volonté.

« — Pauvre cher Père ! mais quelle tristesse pour « nous, si vous nous quittez......

« — Mon pauvre enfant (et en disant cela il m'atti- « rait sur son cœur), puisque nous nous aimons tant « déjà et depuis tant d'années, la mort ne nous sépa- « rera qu'un jour et le ciel nous réunira.

« — Vous ne nous y abandonnerez pas, si vous y « allez avant nous ?

« — Comment veux-tu que je t'abandonne ? Est-ce « que le Ciel n'est pas le lieu de l'amour parfait ? Notre « affection a été une de mes joies en ce monde, et j'en « remercie le bon Dieu ; mais comme nous nous aime- « rons davantage au ciel !

« — Pourvu qu'on y arrive, ajoutai-je en soupi- « rant ?

« — Ne parle pas ainsi, mon enfant. Hé ! à qui « veux-tu que le bon Dieu donne son Ciel, s'il ne le « donne pas à de pauvres gens comme nous, qui fai- « sons notre possible pour le mériter ? Si nous y arri- « vons ! dis-tu ? Il n'en faut jamais douter ! »

« — Et il m'embrassait en me répétant : « Mon « enfant, mon enfant bien-aimé ! »

« Mgr de Ségur ne sut, pendant ces trois jours, se refuser à personne ; le séminaire, quelques communautés, les nombreux amis venus, comme lui, prendre leur part du deuil de l'Église de Poitiers, se partageaient ses instants, et quand il fallut partir, hélas ! pour ne plus revenir dans ce diocèse qui lui avait été si cher, il se vit accompagné d'un cortège d'ecclésiastiques qui, à un titre ou à un autre, avaient pour lui une affection vraiment filiale. »

Ces épanchements d'une sainte âme qui s'apprête à quitter la terre, ces accents du soir de la vie, où l'aspiration vers le ciel se mêle à la mélancolie inséparable de tous les départs, n'ont-ils pas un charme vraiment céleste, et peut-on les entendre sans se sentir remué jusqu'au fond du cœur ? Ce mélange de tendresse hu-

maine et divine, cette bonté naturelle sans limite unie à une foi et à une espérance sans nuage, donnent à la physionomie de Mgr de Ségur un attrait indéfinissable et profond. L'homme et le ministre de Jésus-Christ étaient si parfaitement confondus en lui, qu'on ne pouvait l'aimer sans aimer l'hôte divin qui remplissait tout son être, et, devant des témoignages comme celui que nous venons de rapporter, on est tenté de répéter le mot de ce pauvre artiste protestant converti par lui à l'hôpital, et qui disait de son sauveur : « Ce n'est pas un homme, c'est un ange ! On ne peut le voir sans voir Dieu en lui ! »

De retour à Paris, Mgr de Ségur passa quelques semaines encore dans ses occupations habituelles de confession, de correspondance, de présidence d'œuvres : puis, sentant qu'un repos au moins relatif lui était nécessaire et, ne voulant pas affronter la fatigue d'un voyage en Bretagne, il loua une petite maison à Montgeron, dans le département de Seine-et-Oise, à une heure ou deux de Paris. A deux pas de cette modeste habitation, se trouvait le château du marquis de la Grange, gendre de Mme de Flavigny, dont la famille était unie à la sienne par des liens d'affection et par une alliance. M. de la Grange mit gracieusement son parc, avec ses grandes allées et ses beaux ombrages, à la disposition de Mgr de Ségur, qui y trouvait ainsi la tranquillité la plus absolue dans le bon air des bois. Grâce à cette hospitalité, le saint aveugle put supporter sans trop de fatigue les premières chaleurs de l'été

et les voyages imprudents qu'il faisait chaque semaine à Paris pour y confesser les enfants du Patronage et de Stanislas, le vendredi et le samedi, présider le conseil de l'Œuvre de Saint-François de Sales et revenir ensuite à Montgeron. Mais après les fêtes de l'Assomption, soit qu'il eût dans son zèle d'apôtre dépassé la limite de ses forces et confessé outre mesure, soit qu'il en dût être ainsi de toute façon, il ressentit, le 23 août, une nouvelle atteinte, presque aussi légère et imperceptible que la première, mais dont il conserva une plus grande fatigue de tête et de jambes. Ce second avertissement ne lui laissa plus aucun doute sur l'avenir plus ou moins rapproché qui l'attendait, c'est-à-dire une suite de congestions qui, d'étape en étape, le conduiraient à la paralysie et à la mort. Il accepta cette éventualité avec une parfaite et sereine résignation, et il ne changea rien à ses nouvelles habitudes, ni au ministère restreint qui dorait, comme un rayon de soleil couchant, le déclin de sa vie. Il continua même à travailler un peu chaque jour à un ouvrage d'édification qui l'intéressait beaucoup, et qui faisait souvent couler de ses yeux des larmes d'attendrissement, sur les miracles les plus éclatants et les plus authentiques opérés à Lourdes et constatés par les missionnaires, témoins de ce qui s'y passait. Cet ouvrage, terminé peu de semaines avant sa mort, n'a été publié que plusieurs mois après : c'est le dernier et touchant témoignage de sa tendre dévotion à Marie Immaculée.

Le 18 décembre 1880, il célébra le trente-troisième anniversaire de sa première messe. Ce devait être le dernier, et il semble qu'il en ait eu le pressentiment. Voici, en effet, ce qu'il écrivait le jour même à la sainte religieuse de l'Assomption qu'il avait en si haute et affectueuse vénération : « Ma chère sœur, j'ai célébré ce matin le trente-troisième anniversaire de ma première messe, et ça été, ce me semble, avec plus de bonheur que jamais. En vieillissant, cependant, et en sentant bien plus qu'avant le poids de l'infirmité et de l'âge, le sentiment de la dévotion s'affaisse, devient pénible et lourd. Cet état que je ne connaissais, pour ainsi dire pas, avant ma petite attaque de l'année dernière, est fort attristant et désagréable. Demandez, je vous prie, à notre cher Seigneur, qu'il daigne me faire tirer parti de cette parcelle *de la grâce du commencement de son agonie : « Et cœpit contristari, et tædere, et pavere, et mæstus esse.* » Il fallait qu'il se sentît bien profondément atteint pour voir dans son état physique un commencement, même lointain, d'agonie.

L'hiver se passa à peu près comme le précédent, sauf une diminution marquée dans ses forces. Du reste, sa sérénité, sa gaieté même, subsistaient tout entières, et il continuait à confesser beaucoup. Mais sa langue était souvent si embarrassée, qu'il avait peine à se faire comprendre et que ses pénitents n'entendaient pas toujours les paroles qu'il leur adressait ; mais ils entendaient sa foi, sa dévotion, sa tendresse, le mouvement de son cœur, et ces dernières confessions tiraient de

son infirmité même une grâce et une efficacité de plus. Il confessait et pardonnait, en ces mois qui précédèrent sa mort, comme Notre-Seigneur Jésus-Christ, sur la croix, pardonnait au larron repentant.

Une de ses occupations les plus chères pendant ces derniers temps de sa vie fut la préparation et l'organisation d'un congrès eucharistique qui devait réunir à Lille les apôtres et les fidèles du Saint-Sacrement et dont la présidence lui revenait de droit. Il s'en occupa avec une activité et une ardeur qui semblaient croître à mesure que ses forces déclinaient. Ce congrès eut lieu en effet à la fin de juin, quinze jours après sa mort, et son ardente dévotion envers la sainte Eucharistie y fut justement célébrée.

Le carême et la semaine sainte de 1881 arrivèrent, avec leur surcroît de besogne et de fatigue pour tous les travailleurs spirituels. Mgr de Ségur, tout en restreignant des deux tiers ou des trois quarts son ministère habituel en ces jours de deuil et de bénédiction, ne put pas aller jusqu'à la nuit de la résurrection. Dieu l'arrêta au vendredi saint. C'était le 15 avril, le jour même de sa naissance, celui où il accomplissait sa soixante et unième année. Il se leva le matin comme à l'ordinaire, et vers huit heures et demie, il se préparait à partir pour le collège Stanislas où il devait confesser une grande partie de la journée, quand tout à coup un violent étourdissement le fit chanceler. Méthol et l'un de ses frères qui se trouvaient là le soutinrent et le firent asseoir sur son canapé, ce canapé où il avait passé tant

le chagrin chrétien mais immense de sa sœur et de son beau-frère ébranlèrent sa santé déjà si chancelante et précipitèrent la crise finale. La dernière journée qu'il devait passer sur pied, la journée du 28 mai 1881, fut saintement et dignement employée. Le matin, sa chapelle se trouvait remplie de pauvres petits enfants incurables qu'il avait convoqués à assister à sa messe ; il y avait là des aveugles, des paralytiques étendus à terre, et c'est au milieu de cet auditoire, si misérable devant le monde, si cher au cœur de Jésus, qu'il célébra sa dernière messe. Il eut quelque peine à aller jusqu'à la fin. Les génuflexions lui étaient devenues bien difficiles, et il avait grand'peine surtout à se tenir debout, même en s'appuyant des mains sur l'autel. Après la messe et l'action de grâces, il passa dans la salle à manger, où il avait fait préparer une collation pour ses chers petits protégés, et il aida son secrétaire et son valet de chambre à les servir. Dans cette dernière entrevue, il fut avec eux gai, joyeux, paternel comme toujours, et rien n'était plus touchant que de voir ce saint infirme au milieu de ces petits infirmes sanctifiés par lui.

La journée se passa comme les journées ordinaires ; c'était un samedi, et il entendit quelques confessions ; il dicta aussi quelques lettres, l'une entre autres, très longue, à Dom Gréa, où se retrouvent toute la grâce de son esprit et toute la tendresse de son cœur. Nous n'en citerons que les lignes touchantes où il parle de l'état d'inaction presque complète où l'avait réduit la

maladie : « Hélas ! rien ne me fait prévoir le bienheureux moment où je pourrai accomplir ce vœu de mon cœur (celui d'aller le voir à Saint-Claude). Ma pauvre santé me permet à peine de toutes petites choses ; je ne puis plus prêcher, même un peu. A peine puis-je donner Jésus tout bas, presque à demi-voix, aux chères âmes que j'aime tant. »

Le soir il se coucha, en apparence aussi bien que les soirs précédents, et il s'endormit comme à son ordinaire. La nuit, vers une ou deux heures du matin, il s'éveilla avec un violent frisson auquel il ne fit point attention, et qui passa après quelques minutes. Il se rendormit un peu, et à cinq heures, il sonna, comme à l'ordinaire, pour se lever et passer à la chapelle. Mais quand il voulut poser les pieds à terre, il fut repris d'un frisson plus violent encore que celui de la nuit, et Méthol eut toutes les peines du monde à le remettre au lit. Ce frisson fit place à une sorte de torpeur qui semblait annoncer une congestion. On courut chercher le docteur Moissenet, le médecin et l'ami du saint aveugle qui lui avait donné pour gendre un de ses fils spirituels les plus chers ; dès qu'il eut vu et examiné le malade, il constata la gravité de la situation. Une lymphangite, une inflammation de la lymphe, s'était subitement déclarée et avait bientôt amené une congestion sérieuse qui mettait en danger la vie de Mgr de Ségur. Le bas de la jambe droite était rouge et enflammé, et le docteur craignit la complication d'un abcès phlegmoneux qui eût encore aggravé l'état du malade. Mais ce dan-

ger fut conjuré au bout de quelques jours, et, le soir même du dimanche 29, jour de l'accident, M. Moissenet avait repris quelque espoir. L'absorption de Mgr de Ségur, qui n'avait jamais été jusqu'à la perte complète de la connaissance, était déjà fort diminuée, et le médecin ayant essayé de lui faire poser les pieds à terre en le soutenant, essai qui réussit, et lui ayant demandé : « Eh bien, Monseigneur, comment vous trouvez-vous ainsi ? » Il répondit avec un accent de gaieté, dont le médecin et les assistants furent stupéfaits : « Pas mal, mon bon docteur, et vous ? » Devant cette présence d'esprit et cet entrain jusque dans les bras de la mort, on ne pouvait s'empêcher d'espérer, de le croire moins atteint qu'il ne l'était réellement, et le médecin y fut pris le premier. En voyant le lendemain et le surlendemain la tête du malade se dégager de plus en plus, en même temps que l'état de la jambe s'améliorait, il nous fit entrevoir la possibilité, presque la probabilité d'une guérison à peu près complète. Cet espoir, que semblait confirmer l'apparence physique et morale de Mgr de Ségur, soutint pendant quelques jours le courage de sa famille, de ses serviteurs et de ses innombrables amis. Dès le lundi, le docteur Moissenet l'avait fait transporter de sa chambre à coucher dans le salon. Il étouffait dans l'étroite cellule où la maladie était venue le surprendre, et la commode sur laquelle il couchait était un lit qu'un malade d'hôpital n'aurait pas accepté. On trouva au grenier un méchant lit de fer qu'on descendit, qu'on garnit avec des ma-

telas d'emprunt, et ce fut sur cette couche bien pauvre encore et bien insuffisante, que Mgr de Ségur passa ses dix derniers jours et rendit le dernier soupir. On avait placé le lit les pieds en avant, la tête adossée au mur qui séparait le salon de la chapelle, de sorte que le pieux malade avait derrière lui le Saint-Sacrement, en face de lui la statue de la Sainte Vierge et le portrait de saint François de Sales qui surmontaient la cheminée, et au-dessus de sa tête son charmant tableau de l'Enfant-Jésus dans la crèche. Il se trouvait couché à peu près à la place où d'habitude il se tenait assis pour confesser. Tout cela s'était fait sans intention, sans préméditation pieuse, par une simple et touchante inspiration de la Providence.

Quelques jours se passèrent ainsi dans des alternatives diverses d'espérance et de découragement. Il prenait un peu de nourriture, dormait quelques heures la nuit, et quand on ne lui parlait pas dans la journée, une certaine absorption indiquait que le travail de la congestion se continuait lentement. Mais dès qu'on lui adressait la parole, il sortait immédiatement de son silence et de sa torpeur, et répondait très nettement et très gracieusement à tout ce qu'on lui disait. Le matin, il semblait quelquefois oublier son état de maladie et voulait se lever pour aller confesser au collège Stanislas. Le médecin lui ayant dit que ce serait pour plus tard, que, pour le moment, il lui interdisait absolument de sortir, il lui répondit avec une douceur mêlée de tristesse : « Comment, pas même pour mon pauvre pe-

tit ministère ! » Ce ministère si aimé de confesseur, il passait quelquefois des heures entières à l'exercer la nuit, quand il ne dormait pas ou qu'il dormait à moitié. On le voyait à chaque instant lever la main, faire un signe de croix, et on l'entendait dire à demi-voix, comme quand il confessait : « Trois petits *ave Maria* pour pénitence. » Une nuit, il crut avoir été à Lourdes, et le lendemain matin il eut beaucoup de peine à se persuader qu'il n'y était allé qu'en imagination. Quand nous le vîmes le matin, il nous dit avec un sourire céleste : « J'ai cru passer plusieurs heures à Lourdes cette nuit. On me dit que non, je le veux bien, mais j'ai peine à croire que je me trompe. Quelques-uns pensèrent autour de lui, qu'en récompense de sa grande dévotion à Notre-Dame de Lourdes, la Vierge Immaculée l'y avait transporté en esprit. Il voulut écrire à l'un des missionnaires de Lourdes, son vieil ami, pour lui faire part de son bonheur et pour le rassurer au sujet de difficultés très graves qui avaient été l'occasion d'une correspondance active entre eux dans les derniers temps. Voici cette lettre, telle qu'il la dicta, et qui prouve que sa piété et le charme de son esprit demeuraient tout entiers sous l'affaissement de sa chair. Le souvenir de son petit neveu, récemment parti pour le ciel, s'y mêle d'une façon touchante à son amour pour la Vierge Immaculée.

« Paris, le 2 juin 1881.

« Mon cher père,

« J'ai passé cette matinée à Lourdes auprès de vous dans toutes sortes de bons sentiments indéfinissables. Il s'y mêlait le sentiment très présent et très céleste de la bénédiction de notre grande et si grave affaire. Mon cher petit filleul, Louis de Pitray, vous était destiné (comme prêtre et missionnaire) ; mais quand je l'ai vu s'éteindre si doucement, si suavement, à huit ans et demi, je me suis dit : « Celui là ne trottera pas sur la terre ; il risquerait d'y salir ses beaux petits pieds et ses mains toutes virginales. Chargeons-le uniquement de nos affaires. Un entremetteur innocent de cette taille-là est précisément ce qu'il nous faut. »

« Ce matin donc, convaincu que j'étais à Lourdes et nulle part ailleurs, avec Notre-Dame, notre pauvre Père X. et vous, j'ai combiné toutes mes petites opérations de campagne et j'ai tout recommandé à mon gentil et innocent petit commissionnaire. Depuis que je sais que tout cela a eu lieu rue du Bac, 39, je me demande encore si c'est moi qui rêve ou qui ai raison. Adieu, cher ami, et mille bonnes et vieilles amitiés. »

Le bruit de sa maladie s'était répandu partout, à Paris, en France, dans tout le monde catholique, et de toutes parts, on priait, on offrait le saint sacrifice de la messe, on communiait pour obtenir de Dieu sa guérison. Dès le 29, lendemain de son accident, Mgr Ri-

chard, coadjuteur de l'archevêque de Paris, bientôt suivi du cardinal Guibert lui-même, vint le visiter. Les deux prélats lui apportaient leurs bénédictions les plus tendres, et le remerciaient avec effusion de tout le bien qu'il avait fait dans leur diocèse. Jusqu'au dimanche 5, jour de la Pentecôte, on conserva l'espoir de le sauver, et pour éviter la fatigue, sa porte fut soigneusement fermée à tout ce qui n'était pas sa famille intime. Par une grâce de Dieu, tous ses frères et sœurs, à l'exception de Mme Fresneau, retenue en Bretagne par l'état de sa santé, se trouvaient réunis à Paris comme au moment de la mort de leur mère. Le jour de la Pentecôte, l'oppression qui ne le quittait guère depuis la première atteinte du mal, augmentant beaucoup, on crut prudent de lui proposer l'extrême-onction. Quoi qu'il ne souffrît pas et qu'il ne parut pas se rendre compte de l'imminence du danger, il accueillit cette ouverture avec une grande joie. Il avait toute sa connaissance, toute sa présence d'esprit, et il répondit lui-même à toute les prières avec une lucidité parfaite et une piété profonde. Quand ce fut fini, il répéta à plusieurs reprises : « Que c'est beau ! Que c'est bon !

A partir de ce moment, on se relâcha de la rigueur qu'on avait apportée à interdire l'entrée du salon où il attendait la mort. L'espoir de le conserver étant presque éteint, ceux qui l'entouraient estimèrent qu'il ne fallait pas traiter cet apôtre comme un mourant ordinaire, ni priver cette foule d'amis, de jeunes gens, de pénitents, de la suprême et admirable leçon qu'il donnait à tous

par sa façon de mourir. Cependant, pendant deux jours encore, on ne laissa pénétrer que ses meilleurs amis, ses plus chers enfants spirituels, ceux qu'il aimait le plus à voir et auxquels sa bénédiction était plus particulièrement due. Le mardi 7, il eut beaucoup de visites ecclésiastiques. Mgr Czaski, nonce apostolique, qu'il avait connu à Rome, lui fit une longue visite et lui dit en italien : « Vous avez eu deux grands honneurs et une grande gloire dans votre vie, celle d'être connu et aimé par deux grands Papes ». A quoi Mgr de Ségur répondit dans la même langue avec une parfaite netteté. Pendant la nuit du 7 au 8, il dormit peu et pria sans cesse, récitant les six *Pater*, *Ave* et *Gloria Patri* franciscains, invoquant saint Joseph, Notre-Dame de Lourdes et le sacré Cœur de Jésus. Vers 3 heures du matin, il voulut qu'on lui nommât les personnes qu'il aimait le plus, les prêtres et les religieux avec lesquels il avait des relations plus intimes, et à chaque nom il levait sa main défaillante et bénissait. Un prêtre du diocèse de Poitiers, son fils spirituel, lui ayant dit en pleurant : « Monseigneur, emmenez-nous tous au ciel avec vous, » il répondit : « Ah ! le ciel, oui, il n'y a que cela, le ciel ! »

Pendant une de ces dernières nuits passées soit en visions pieuses, soit en prières, il sortit d'une assez longue somnolence, et dicta, d'une voix claire bien qu'entrecoupée, à M. Philippe Lermigny, un de ses plus chers enfants spirituels, les invocations suivantes au Sacré-Cœur de Jésus : « Le cœur de la douceur et

[illegible] la bonté ! — Cœur très-miséricordieux ! — Cœur, [illegible] d'amour ! — Cœur doux et humble ! — Cœur si [illegible] par la souffrance ! — Cœur affectueux ! — Cœur [illegible] et tendre ! — Cœur rayonnant d'amour ! » [illegible] l'interrompit et dit : « Ces appellations peuvent [illegible] au cœur de la Sainte Vierge, au nôtre, [illegible] au cœur de Jésus, et pourront singulièrement [illegible] notre grand travail. » Il voulait sans doute [illegible] des *Beaux miracles de Lourdes*, alors sous presse. [illegible] minutes de silence, il reprit vivement : [illegible] dernier écrit : Un cœur qui donne le [illegible] »

[illegible] mercredi 8, vers six ou sept heures, l'abbé Paul [illegible] un de ses anciens enfants du patronage, arriva [illegible] pour lui dire adieu. En l'entendant nommer, [illegible] de Ségur eut un de ces beaux sourires qui pei- [illegible] tendresse. Bientôt après, le [illegible] y prenant le pain de [illegible] sur les lèvres du mourant. L'apôtre de [illegible] reçut pour la dernière fois [illegible] des mains d'un de ceux qu'il avait [illegible]

[illegible] d'un accord unanime et tacite, les [illegible] furent ouvertes à tous [illegible] faire leurs adieux et le [illegible]

Vers [illegible] de l'après-midi, l'oppression augmenta tellement, qu'on crut qu'il allait passer, et qu'on récita autour de lui les prières des agonisants. Ses parents,

ses serviteurs, des amis, des jeunes gens qui l'aimaient comme un père, étaient à genoux pleurant et priant. Son visage était calme; il demeurait immobile, et l'on pouvait se demander s'il vivait encore, quand, tout à coup, les prières achevées, le dernier *amen* prononcé, on le vit lever ses deux mains, et on l'entendit s'écrier d'une voix distincte, vivante, avec un accent indéfinissable : « *Alleluia !* ». Puis il retomba dans son silence et son immobilité. Cet alleluia, ce cri d'allégresse spirituelle qui résumait si bien sa vie, remua profondément tous les cœurs et resta gravé dans le souvenir de tous ceux qui eurent le bonheur de l'entendre.

Depuis ce moment jusqu'à la nuit, sa chambre ne désemplit pas une minute. C'étaient des parents, des amis, des pénitents, des jeunes gens, des mères de famille avec leurs enfants, qui venaient lui demander un dernier sourire, une dernière bénédiction. Il souriait à tous et il bénissait tout le monde. Sa présence d'esprit était si entière qu'à chaque visiteur il adressait un ou deux mots indiquant qu'il le reconnaissait parfaitement. Il se laissait embrasser le visage ou les mains avec un sourire angélique, et il bénissait chacun avec un signe de croix. Bientôt, la force lui manquant, il n'élevait la main qu'à demi et ébauchait plutôt qu'il ne traçait le signe du salut ; mais il voulut continuer jusqu'au bout ce ministère de bénédiction, et comme l'abbé Diringer lui disait : « Cher Monseigneur, quoique vous soyez bien fatigué, voulez-vous bien bénir encore quelques-uns de vos chers pénitents qui n'osent entrer? » il répondit avec son sou-

rire habituel : « Non, non, je bénirai jusqu'à ma complète démolition. » Il le fit en effet, et quand il cessa de bénir quelques heures avant sa fin, ce ne fut que vaincu et paralysé par l'approche de la mort.

Parmi les visiteurs accourus pour lui faire leurs adieux, il en est quelques-uns que nous ne devons pas oublier, à cause des liens particuliers qui les attachaient à lui : l'abbé Chaumont, un des fils les plus chers de son sacerdoce, auquel il légua le prie-Dieu en bois de chêne qui servit pendant tant d'années à ses pénitents, et dont il estimait tellement la direction, qu'il lui avait confié l'âme de sa mère ; l'abbé Louis Klingenhoffen, son converti de Rome, son ancien secrétaire, qui arriva de Poitiers, vers cinq heures du soir, auquel il parla, et qu'il bénit avec une profonde tendresse ; enfin M. l'abbé Le Rebours, curé de la Madeleine, le compagnon de ses premières armes, l'ami de tous les temps, qui vint le voir une dernière fois à la fin de son dernier jour, qui lui parla de son bonheur d'aller au ciel, avec un accent de foi admirable, et qui le supplia d'obtenir pour lui en toutes choses une parfaite *pureté d'intention*, à quoi le mourant répondit très distinctement : « Oui, oui, la pureté d'intention, c'est tout ! » Une des joies de cette dernière journée de sa vie fut la bénédiction du saint Père qui lui fut envoyée à deux reprises différentes par l'intermédiaire du nonce et par celle du cardinal Chigi, protecteur de l'œuvre de Saint-François de Sales.

La nuit vint, et Mgr de Ségur resta seul avec ceux qui

devaient le veiller. Là se trouvaient, avec ses serviteurs et son secrétaire, l'abbé Gabille, aumônier des enfants incurables, un de ses fils d'Issy, et M. Ingigliardi, jeune médecin qui avait voué au saint aveugle un culte de vénération et d'amour, et qui l'assistait depuis le commencement de sa maladie avec un incomparable dévouement. L'oppression du mourant augmentait d'heure en heure, en même temps que son absorption. Il ne donnait plus guère d'autre signe de vie qu'une respiration de plus en plus bruyante. Pourtant il répondait encore par signe ou même par un ou deux mots quand on lui parlait. A Pierre Méthol, son filleul, élève du séminaire de Saint-Sulpice, à Issy, qui lui disait que la sainte Vierge lui viendrait certainement en aide pour mourir, il répondit nettement : « Je l'espère bien ! » Il était environ une heure du matin. Un peu après, il se passa un fait étrange et bien consolant qu'il est de notre devoir de raconter en toute simplicité. Le jeune docteur Ingigliardi, qui l'entourait de soins, lui essuyant le front, lui humectant les lèvres, lui adressant les paroles les plus touchantes, eut tout à coup une pensée singulière, une sorte de tentation contre la foi qu'il nous a racontée lui-même. Il se demanda si ce saint prêtre qui se mourait devant lui, qui avait usé sa vie au service de Dieu et des âmes, ne serait pas récompensé après sa mort, si, au lieu du ciel, il n'allait pas tomber dans le néant, et obsédé par ce doute involontaire, il disait en lui-même : « O Monseigneur, est-ce qu'après cette mort, vous ne viendrez pas nous dire qu'il y a un ciel

et que vous y êtes ? » La réponse du saint mourant à cette invocation muette ne se fit pas attendre. Le jeune médecin vit, avec une surprise et une émotion indicibles, Mgr de Ségur se réveiller de son agonie, se tourner vers lui, et il l'entendit dire très distinctement : « Crois, mon enfant, crois, mon fils, crois ! » Puis il se tut, pour ne plus parler. Ce mot mystérieux ne fut entendu ou compris que du docteur, qui bénit Dieu et garda cette parole comme la consolation et la force de sa vie entière.

D'une heure à trois, l'agonie s'accentua cruellement, et la respiration devint si difficile et si violente que notre cœur à tous en était brisé. Le docteur Ingigliardi assurait cependant qu'il ne souffrait plus et que ce râle était causé par la congestion qui envahissait tous les organes. Son front était humide de sueur, ses mains restaient froides, et il ne faisait aucun mouvement. Vers trois heures, cette épreuve, si pénible pour les assistants, cessa et fit place à un calme profond. La respiration devint imperceptible, le pouls baissa peu à peu. La vie ne se manifestait plus que par quelques soupirs qui s'éloignaient de plus en plus. Enfin, à quatre heures moins vingt minutes, au point du jour, il rendit son âme à Dieu, et son visage prit immédiatement une expression de paix céleste qui ne le quitta plus. C'était le jeudi 9 juin 1881. Il avait soixante et un ans, un mois et vingt-cinq jours.

Nous ne dépeindrons pas la scène de douleur et de [illegible] qui suivit [illegible] sa [illegible] et ses trois

enfants sanglotaient, avec l'abbé Diringer et avec nous, devant la dépouille mortelle de ce bon maître, de ce saint frère, de cet admirable serviteur de Dieu. Le docteur Ingigliardi, aussi fort que doux, se contentait de le contempler en priant. Il lui ferma les yeux, lui noua un mouchoir autour du visage pour maintenir la bouche fermée, et, poussant le dévouement jusqu'à l'héroïsme, malgré les émotions et la fatigue de cette nuit passée tout entière à assister le mourant dans son agonie, il resta trois heures entières debout, immobile près de son père expiré, une main sur le front du défunt, l'autre sous le menton, jusqu'à ce que les traits fussent fixés par la rigidité de la mort. Ajoutons que, comme unique et inestimable récompense de tant de dévouement et de peines, le jeune et pieux docteur demanda la faveur de prendre et de garder les linges qui enveloppaient encore la jambe de Mgr de Ségur au moment de sa mort. « Ce sont, disait-il, des reliques qui me serviront pour guérir mes malades ! » Et il les emporta comme un avare emporte son trésor.

Pendant que cet admirable pénitent du prélat défunt poursuivait près de lui sa dernière garde de trois heures, l'abbé Diringer célébrait la messe pour le repos de son âme, dans cette chapelle que Monseigneur de Ségur avait tant aimée, tant ornée, où il avait tant de fois offert la sainte victime, où tant de fois il s'était anéanti devant le Saint-Sacrement. Tous les assistants pleuraient et en même temps rendaient grâce à Dieu, à la pensée du bonheur dont son âme délivrée jouissait très-certaine-

ment dans le ciel. Ils se disaient que les âmes radieuses de sa mère, de sa sœur Sabine étaient venues au devant de lui pour l'introduire dans la bienheureuse éternité, et ils répétaient dans leur cœur ce mot des saintes Écritures, gage assuré de son salut et de sa félicité : *Beati qui in Domino moriuntur ; opera enim illorum sequentur illos :* Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur, car leurs œuvres les suivent !

---

## CHAPITRE XVII

Concours des fidèles dans la chambre mortuaire.—Extraction et embaumement du cœur de Mgr de Ségur. — Sa mise au cercueil. — Ses funérailles. — Transport du corps à Pluneret, près d'Auray. — Enterrement. — Marques unanimes de regrets. — Lettre du comte de Chambord. — Testament de Mgr de Ségur.

IMMÉDIATEMENT après la mort du saint aveugle, il fut revêtu de ses ornements sacerdotaux et épiscopaux et déposé sur une couche funèbre, dans l'appareil que lui-même avait réglé par son testament. Il était recouvert, par-dessus sa chemise franciscaine de laine brune, d'une soutane violette en signe de sa dépendance spéciale du Pape comme prélat romain, et d'une chasuble blanche en signe de son amour ardent envers l'Eucharistie et la Sainte Vierge. Ses pieds étaient nus, comme ceux du grand pauvre de Dieu, saint François d'Assise, au tiers ordre duquel il appartenait. Enfin, son front portait la mitre, insigne de la dignité épiscopale que le Pape lui avait conférée. Il reposait sur le petit lit de fer où il avait souffert et rendu le dernier soupir, la tête au-dessous du tableau de l'Enfant-Jésus, ses pieds nus dépassant un peu les barreaux du lit, et

s'offrant comme d'eux-mêmes aux baisers des fidèles. Il semblait dormir doucement et sourire en dormant, comme font les enfants quand *ils rient aux anges.* Rien ne peut rendre la paix et la sérénité de son visage sur lequel on croyait voir un reflet de la béatitude éternelle.

Depuis ce moment jusqu'à celui de sa mise au cercueil, la chambre mortuaire fut incessamment remplie, depuis l'aube du jour jusqu'à une heure avancée de la soirée. Si on eût laissé les portes ouvertes la nuit, l'affluence eût été ininterrompue. Le bruit de sa mort s'était répandu dans tout Paris, et le nombre des visiteurs alla toujours croissant pendant quatre jours. Il y eut des moments où la circulation des voitures fut interrompue dans la rue du Bac par la foule qui stationnait à la porte et aux environs, en attendant de pouvoir entrer. On vit des cochers de fiacre descendre de leur siège et confier la garde de leurs chevaux à des passants, pour pouvoir contempler sur sa couche mortuaire cet apôtre du peuple qui avait des amis partout.

Dans la chambre même, le recueillement était profond : on s'agenouillait, on priait, on pleurait et la plupart des visiteurs faisaient toucher des chapelets, des images ou d'autres objets de piété au corps du doux aveugle, aimable et accueillant dans la mort comme dans la vie. Des jeunes gens, le plus souvent ses filleuls, Joseph et Pierre Met[illegible], ce dernier dans son surplis de séminariste, recevaient les objets et les remettaient aux visiteurs. On entendait parfois des exclamations de

douleur, de reconnaissance, des confidences touchantes : « Je lui dois la guérison de ma fille, disait une pauvre dame qui sanglotait ; elle était mourante, il m'a dit d'aller à Notre-Dame des Victoires, que ma fille guérirait ; j'ai fait selon sa prescription, et ma fille a été guérie. » On voyait que le respect, la vénération, la gratitude, la piété attiraient cette foule bien plus que la curiosité : ceux mêmes qui étaient entrés en curieux sortaient le cœur ému et vivement impressionnés. Après avoir prié près du corps du vénéré défunt, on traversait la chapelle où le Saint-Sacrement resta dans le tabernacle jusqu'au jour de l'enlèvement de sa dépouille mortelle : Dieu et son fidèle serviteur sortirent en même temps de cette demeure où ils avaient résidé vingt-cinq ans.

Le vendredi 10 juin, lendemain de sa mort, suivant son désir formel, on procéda à l'extraction de son cœur qui devait être embaumé et déposé à la Visitation de la rue de Vaugirard, où le cœur de sa mère l'attendait depuis sept ans. Cette opération pénible eut lieu vers trois heures de l'après-midi, par les soins du docteur Decaisne, et du jeune docteur Ingigliardi, ses amis et ses fils spirituels, et le cœur enlevé de la poitrine fut remis à M. Roussel, qui l'emporta comme une relique et l'embauma avec un soin religieux. Les détails de cette opération ont été écrits à la demande de M. Maignen, par le délégué de l'administration des pompes [...]res, ami lui aussi de Mgr de Ségur, avec un accent [...]plicité et de piété tout à fait touchant. D'après

ce rapport que l'on trouvera tout entier à la fin du volume (1), les praticiens semblaient remplir une fonction religieuse. Ils s'arrêtaient souvent pour baiser les mains, le visage du défunt, et ils mettaient à part avec soin les linges imbibés de sang comme des reliques destinées à être gardées précieusement. L'opération achevée, le corps fut replacé sur le lit, avec les mêmes ornements, et les portes se rouvrirent pour laisser entrer la foule qui s'était amassée dans l'antichambre, l'escalier, la cour et la rue pendant cette heure d'attente.

La mise au cercueil n'eut lieu que le samedi dans la matinée : elle se fit avec le même soin religieux, et au milieu des larmes des assistants. Le doux prélat fut placé dans sa dernière couche, revêtu de ses habits sacerdotaux et épiscopaux, mais sans la mitre, la croix pastorale et l'anneau qui furent retirés au dernier moment. On lui avait coupé les cheveux, ainsi qu'un grand morceau de sa chemise franciscaine, de sa soutane et de son aube. Ses frères et sœurs, ses parents, ses serviteurs, ses intimes lui donnèrent un dernier baiser et contemplèrent une dernière fois ce visage serein, aimable, respirant la joie et la bonté, qui leur souriait encore au sein de la mort. Puis on le recouvrit du linceul, et il disparut pour jamais à leurs yeux. Après la fermeture du cercueil, on le posa sur des tréteaux à la place occupée par le lit, et l'affluence recommença et

1. Voir l'appendice.

dura jusqu'au jour des funérailles. Le nombre des bouquets et des couronnes était tel que le cercueil en était couvert en entier, et qu'il y en avait dans tous les coins de la chambre.

Parmi les personnes les plus assidues à venir prier près de cette sainte dépouille, nous devons citer avec reconnaissance le comte de Ségur d'Aguesseau, oncle paternel du défunt, qui, parti de Paris pour les Pyrénées huit jours auparavant, avait refait ce long et pénible voyage, malgré son âge et son état de souffrance, pour rendre les derniers devoirs à son neveu, chef de sa famille, et sa plus pure illustration. On peut juger par cet exemple de la tendre vénération que Mgr de Ségur inspirait à ses proches. Le lundi 13 juin, jour fixé pour les obsèques, les messes se succédèrent dans la chapelle jusqu'à l'heure où le corps allait quitter la maison. Alors la sainte réserve fut consommée et le tabernacle resta vide du Saint-Sacrement. Conformément aux ordres exprès du défunt, le convoi comme le service n'eurent d'autre pompe que celles de la piété et du respect universels. Si l'on eût suivi à la lettre ses intentions, ses funérailles eussent été celles d'un pauvre. Le char funèbre, des plus modestes, disparaissait sous les fleurs et les couronnes naturelles ou artificielles. Parmi les couronnes, on distinguait celles de la société des jeunes gens du faubourg Saint-Germain, des employés de l'Œuvre de Saint-François-de-Sales, du Bureau central des associations ouvrières, des serviteurs du Prélat, du collège Stanislas, de l'Œuvre des

Alsaciens-Lorrains, du cercle catholique du Luxembourg, des apprentis orphelins d'Auteuil, etc. Les délégations de ces œuvres marchaient en tête du cortège avec leurs bannières. On remarquait au milieu de toutes les autres la députation des tertiaires de Saint-François dont la croix, portant une couronne d'épines et voilée de noir, attirait tous les regards et produisait sur la foule une impression profonde. C'était la première fois qu'elle paraissait dans les rues de Paris, et les agents de police la laissèrent passer, protégeant la dépouille mortelle de l'apôtre du peuple et protégée par son souvenir.

Le deuil était conduit par les frères et les beaux-frères du défunt, avec leurs fils, et par le comte de Ségur d'Aguesseau, son oncle. Quand l'humble corbillard se mit en mouvement, il y eut comme un tressaillement dans la multitude qui remplissait la rue du Bac, le boulevard Saint-Germain et la place Saint-Thomas-d'Aquin. Toutes les fenêtres étaient garnies de monde, et le char poursuivait lentement sa marche triomphale, au milieu de l'émotion universelle. Tous les fronts se découvraient, et on se taisait ou l'on parlait bas comme dans une église. On se montrait avec attendrissement les petits enfants incurables, ces amis privilégiés du prélat, qui lui faisaient cortège en pleurant, et aussi l'élève de Stanislas et le religieux franciscain, qui tenaient deux des cordons du corbillard. Dans le trajet, un agent de police s'étant permis de dire: « Si c'était un pauvre qu'on enterrait, on ne

ferait pas tant d'embarras », un ouvrier, qui se trouvait là, répliqua avec énergie: « Si vous aviez connu Mgr de Ségur, vous ne diriez pas cela! j'étais veuf avec quatre enfants, désespéré, sans ressources; on m'a dit: Allez voir Mgr de Ségur, il vous tirera d'affaire. J'y suis allé! Il m'a consolé, sauvé, trouvé un emploi, il s'est chargé de mes quatre enfants, et ce qu'il a fait pour moi il l'a fait pour bien d'autres. » L'agent se tut, et, n'était la sainteté du moment, la foule eût applaudi.

Le cœur de l'église de Saint-Thomas d'Aquin était rempli de prélats, des curés de Paris, de prêtres, de religieux. La nef entière, les bas-côtés regorgeaient de monde, et cependant, des milliers de personnes n'ayant pu y pénétrer stationnaient sur la place, attendant la fin de la cérémonie pour entrer à leur tour, jeter l'eau bénite et prier près du corps du vénéré défunt. Pendant la messe basse, l'orgue, tenu par le grand maître Gounod, ami intime de Mgr de Ségur, traduisait par des accents admirables la douleur mêlée d'espérance et d'allégresse spirituelle de l'assistance. Après l'absoute, donnée par Mgr Richard, le cercueil resta sous le catafalque au milieu de l'église jusqu'à six heures du soir, pour que la foule chrétienne pût satisfaire sa dévotion et rendre hommage à la mémoire du grand serviteur de Dieu. Cette couronne de prières et de larmes entoura les restes mortels de Mgr de Ségur jusqu'à leur descente dans les caveaux de Saint-Thomas d'Aquin.

Le jeudi 16 juin, une foule considérable se pressait de nouveau à l'église pour prier une dernière fois auprès du cercueil exposé devant le chœur, c'était le jour où l'on devait l'emporter en Bretagne. Malgré les signes de deuil et les chants funèbres, les fidèles semblaient rendre honneur à des reliques glorieuses, jetaient des fleurs, apportaient des lis, baisaient le catafalque. Au moment du départ, un orage effroyable se déchaîna sur Paris. Les passants fuyaient dans les rues, mais les amis de Mgr de Ségur, heureux de trouver une occasion de plus de manifester leur amour par un sacrifice, demeurèrent bravement sous cette pluie torrentielle, qui ne cessa qu'à la gare. Les élèves du collège Stanislas qui entouraient le corbillard se faisaient remarquer par leur tenue recueillie et ferme sous les cataractes d'en haut. « C'est le ciel qui pleure avec nous, » disait un des assistants.

La dépouille mortelle de Mgr de Ségur, arrivée à la gare de Sainte-Anne d'Auray le vendredi matin, vers huit heures, fut transportée processionnellement à l'église de Pluneret, où il avait tant de fois prié. Un nombreux clergé, accouru de tous les environs, en remplissait le chœur. Mgr Bécel, évêque de Vannes, présidait aux obsèques. Après l'absoute, le cercueil sortit de l'église, porté par huit prêtres en étole, qui n'avaient voulu céder à personne l'honneur de ce précieux fardeau : hommage spontané rendu à la sainteté du défunt par ce bon clergé du Morbihan. De chaque côté, des enfants, des jeunes gens portaient les bou-

quets et les couronnes venues de Paris avec le cercueil, et dont le peuple chrétien se partagea avidement les débris après l'enterrement. La famille, l'abbé Diringer et Méthol suivaient, en pleurant, le cercueil de celui qu'ils avaient tant aimé.

Le cimetière de Pluneret, désigné par le défunt pour son lieu de sépulture, est situé à cent pas de l'église, sur la route d'Auray à Sainte-Anne, dont la basilique s'élève à trois kilomètres de là. Mgr de Ségur l'avait choisi, d'abord parce que, suivant son expression, c'est un des lieux de repos où l'on prie le plus pour les morts, puis, parce que sa mère, son plus cher amour en ce monde, y reposait depuis sept ans. Il s'était plu à orner l'enceinte réservée à cette sépulture de famille, et rien, en effet, n'est plus gracieux, plus séduisant, plus pieux que ce petit coin de terre, image et reflet du paradis. Une grille entoure l'enclos, assez vaste pour contenir douze tombes. Au fond, trois statues semblent protéger et bénir ceux qui dorment là leur dernier sommeil : au milieu, Notre-Dame de Lourdes ; à droite, saint François d'Assise ; à gauche, saint François de Sales. C'est là que repose, auprès de sa mère, sous une simple dalle en granit bleu de Kersautan, surmontée d'une croix taillée dans le même granit, le corps de Mgr de Ségur, attendant la résurrection. Sa famille a pris le soin de faire maçonner le fond et les côtés de la fosse où le cercueil a été descendu entouré de sable, Mgr de Ségur ayant expressément voulu, par un dernier acte d'humilité, être placé

*en terre*. Grâce à cette maçonnerie, une exhumation, si elle devait avoir lieu un jour, pourrait être facilement exécutée.

On lit sur sa tombe l'inscription suivante, composée par lui-même :

Sur la croix, ces trois mots qui résument sa vie,

*Jésus ma vie et mon amour,*

et sur la pierre tombale, au-dessous de ces deux inscriptions latines :

*Ave Maria, gratia plena. — Immaculata Dei para.*

une épitaphe ainsi conçue :

Ici repose, en la paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, LOUIS-GASTON DE SÉGUR, prêtre, prélat de la Sainte-Eglise romaine, chanoine-évêque du chapitre de Saint-Denis, au tiers ordre de saint François, frère François, Marie du Saint-Sacrement, né à Paris, le 15 avril 1820, décédé à Paris, le 9 juin 1881. IN PACE JESUS DEUS, PROPITIUS ESTO MIHI PECCATORI.

Le dernier mot tracé par Mgr de Ségur et qui parle de lui est donc le mot de *pécheur*, et la leçon suprême qu'il donne du fond de sa tombe est une leçon d'humilité.

Dieu, qui a dit dans l'Évangile : « Celui qui s'humilie sera élevé, » répondit à l'abaissement de son serviteur en l'exaltant après sa mort. Nous avons raconté les hommages de vénération qui entourèrent sa dépouille mortelle et ses funérailles triomphales ; les témoignages de sympathie, de regrets, d'admiration, de toutes parts, continuèrent à exalter sa mé-

moire après que la terre eut recouvert son cercueil. Le pape Léon XIII, dans une lettre écrite en son nom, exprima ses regrets et sa douleur de cette fin prématurée, *qui était manifestement un vrai désastre pour la société catholique et l'Église.* La plupart des évêques de France unirent leurs hommages et leur témoignage de douloureuse sympathie à ceux du souverain Pontife. Le cardinal Donnet, entre autres, doyen de l'épiscopat francais, traduisit les sentiments de tous dans une lettre admirable, qu'on trouvera à l'appendice à la fin du volume.

Quant au comte de Chambord, le premier des Français, le premier des princes, le premier des souverains de l'Europe, puisque le fait ne change rien au droit, nous remplissons un devoir de gratitude comme de convenance en reproduisant la lettre qu'il nous écrivit à cette occasion : c'est une splendide et royale couronne que nous déposons en son nom sur la tombe de Mgr de Ségur :

« Frorshdorf, le 20 juin 1881. — Je n'oublierai jamais la vive et douce impression que je ressentis à Bruges lorsque, en revenant de Chambord en 1871, j'y trouvai la lettre d'un pieux évêque dont je connaissais les vertus, mais qui s'adressant directement à moi à propos des paroles que je venais de faire entendre à mon pays, me révélait tout ce qu'il y avait d'élévation et de patriotisme dans ce noble cœur et dans cette grande âme. [illegible] vous dire quelle a été mon émotion en apprenant

la mort de votre illustre frère. Je plaindrais ceux qui, après avoir vu à l'œuvre, pendant trente ans, Mgr de Ségur, au centre même de Paris, sans jamais faillir un jour aux labeurs de son fécond apostolat, ne s'inclineraient pas avec respect devant la tombe de celui qui a fait tant de bien, qui a tant aimé la jeunesse des écoles, les ouvriers, les pauvres, tous les déshérités de ce monde ; qui fut le protecteur, le conseil, l'inspirateur, le soutien de tant d'œuvres admirables ; de celui dont la résignation dans l'épreuve, le charme dans les relations, l'austérité de la vie et la sérénité dans les plus ardentes controverses, étaient la plus ardente des prédications. Plus la révolution redoublait d'audace contre l'Église, plus il redoublait de vigilance et de perspicacité pour surprendre les moindres symptômes du péril social et les dénoncer avec un courage, qui ne transigea jamais, dans ses publications populaires, dont Pie IX admirait la merveilleuse clarté. En face des ennemis de la foi ou des adversaires de la saine doctrine, il n'a rien craint et tout osé ; partout où il a rencontré l'erreur ou la haine, l'illusion ou la faiblesse, il a revendiqué avec énergie les droits de la vérité méconnue et de la conscience opprimée. Il savait trop ce que les grandes institutions catholiques doivent attendre des gouvernements athées ; il savait trop que les nations ont chacune leur mission spéciale, assignée dans les desseins providentiels, et que, pour notre bien-aimée France, en particulier, si l'État sans Dieu est un contre-sens et une apostasie, l'État chrétien est une

question de vie ou de mort. Je vous félicite du nouvel éclat que la vie et la mort du saint évêque, si humble et si mortifié, ne peuvent manquer d'ajouter à votre nom, déjà si illustré par tant de vertus de famille et de services rendus aux lettres et à la cause du bien. Je tiens à ce qu'aucun des vôtres ne puisse douter de la part que je prends à leur douleur, et je vous charge d'être auprès de tous mon fidèle interprète. Croyez à la sincérité de ma gratitude.

« HENRI. »

A ce royal hommage, dont la famille de Mgr de Ségur s'honorera à jamais, se joignit celui de l'éloquence épiscopale. Un service solennel fut célébré à Notre-Dame de Paris le 11 juillet 1881, par les soins de l'Association de Saint-François-de-Sales; la messe fut dite par Mgr d'Hulst, un de ceux dont il avait guidé et éclairé la vocation, Un concours de chrétiens de tous les rangs et de toutes les conditions, dont on n'avait pas eu d'exemple depuis l'oraison funèbre de O'Connel par le P. Lacordaire, et qu'on évalue à cinq mille personnes, remplissaient toute la cathédrale. Le cardinal-archevêque de Paris, des évêques, des prélats, la plupart des curés de la capitale, le chapitre métropolitain, des prêtres, des religieuses, occupaient le banc d'œuvre, où l'on remarquait à des places d'honneur leurs altesses royales la duchesse de Parme, la duchesse de Madrid et la grande-duchesse de Toscane. Mgr Mermillod prononça l'oraison funèbre de son saint

et vénérable ami avec une éloquence attendrie qui remua tous les cœurs et fit couler bien des larmes. Ce jour-là, le triomphe des funérailles de Mgr de Ségur se renouvela, avec ce qu'y pouvaient ajouter l'immense vaisseau de Notre-Dame et l'éloquence du successeur de saint François de Sales.

Enfin, au-dessus de ces témoignages de la douleur et de la vénération des hommes, il semble que déjà le témoignage de Dieu lui-même se soit fait entendre. Des grâces, des guérisons subites, obtenues après des invocations spéciales et attribuées à l'intercession du saint aveugle, sont venues réjouir sa famille et ses nombreux amis. Mais ce sont là des questions réservées à une autorité plus haute que celle du peuple fidèle, qu'on ne saurait trancher sans témérité, et qu'il est même téméraire de poser. Laissant donc à la puissance de Dieu et au jugement futur de l'Église ce qu'il ne nous appartient pas de préjuger, contentons-nous de reproduire ici le récit touchant qui nous est adressé de Bretagne et qui montre la confiance de ces pieuses populations dans la sainteté du serviteur de Dieu que nous pleurons.

« Des petits sacs de terre, atttachés à la croix du tombeau de Mgr de Ségur, attirent la curiosité des étrangers qui se demandent ce que cela signifie. Ce sont des témoignages de gratitude. En effet, dans cette partie du Morbihan, les fièvres sont assez fréquentes chez les cultivateurs et les ouvriers, et c'est une pieuse coutume d'en demander la guérison par l'entremise de

personnages dont la vie a été particulièrement édifiante. On prend sur leur tombe un peu de terre bénite, on en remplit un petit sachet qu'on porte sur soi, et quand la fièvre a cessé, on dépose le sachet sur la fosse de celui qu'on a invoqué. Le sépulcre de celui que pleurent la France chrétienne et l'Église est déjà un sépulcre glorieux. Il n'est pas de jour où l'humble sépulture reste solitaire. Paysans et grandes dames, ouvriers et hommes des classes supérieures, jeunes gens et ecclésiastiques, venus quelquefois de fort loin, s'y succèdent, non pas dans le but de prier pour l'âme de Mgr de Ségur, comme le saint prélat le demandait dans son humilité, mais pour implorer son intervention auprès de Dieu. Quelquefois, ce sont des groupes de visiteurs, des pèlerinages tout entiers qui envahissent le cimetière et prient sur la tombe de l'infatigable ouvrier de Dieu qui y repose. »

Pour terminer dignement ces écrits et ces souvenirs fraternels, nous laissons la parole à Mgr de Ségur lui-même et nous citerons son testament spirituel. Ces pages dictées par lui quelques mois avant sa mort, et où il a mis son cœur tout entier, le feront mieux connaître, aimer et admirer, que tout ce que nous avons pu dire. Après Mgr de Ségur peint par son frère, on aura Mgr de Ségur peint par lui-même. A côté de ce témoignage, le nôtre paraîtra bien peu de chose.

## TESTAMENT DE Mgr DE SÉGUR.

Acte et expression de mes derniers désirs.

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit;

Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Je meurs, comme j'ai vécu, dans la foi de la Sainte Église Catholique, Apostolique, Romaine, et dans la soumission la plus entière au Saint-Siège Apostolique et à toutes ses décisions; dans l'amour du Très-Saint-Sacrement de l'autel et du Sacré-Cœur de Jésus, dans un amour filial envers la Sainte Vierge Marie Immaculée et la bonne Mère sainte Anne.

« Je meurs dans l'espérance des miséricordes divines et sous la protection spéciale de mes patrons bien-aimés: saint Michel et saint Gabriel archanges, saint Pierre et saint Paul, saint Joseph et saint Jean l'Évangéliste, saint François d'Assise, saint François de Sales et saint Louis.

« Je meurs dans l'espérance de retrouver dans le sein de Dieu tous ceux que j'ai aimés et qui ont bien voulu m'aimer sur la terre, en particulier ma chère mère, mon père, ma sœur Jeanne-Françoise et mon vrai père, le grand et saint Pape Pie IX.

« Si, dans mes écrits, la moindre chose se trouvait en opposition avec l'enseignement présent ou à venir du Saint-Siège, je la rétracte et condamne de tout mon cœur.

« Je désire être enseveli avec l'habit du Tiers-Ordre

de Saint-François d'Assise et les pieds nus, en signe de pauvreté, avec le scapulaire bleu de l'Immaculée-Conception et celui du Sacré-Cœur, avec la soutane violette, en signe de ma dépendance du Pape et de l'Église Romaine, en aube et en chasuble blanche, en signe de mon amour ardent envers la Sainte Eucharistie et la bienheureuse Vierge, ainsi que de ma ferme foi en la résurrection à venir. Sur ma poitrine on déposera le Saint Évangile, le crucifix bénit et indulgencié par Pie IX, ainsi que le Saint Rosaire.

« Mon cœur sera embaumé, puis porté et déposé devant le Très Saint-Sacrement, au monastère de la Visitation, où ma sœur Sabine a eu le bonheur de vivre et de mourir, et où repose déjà le cœur de ma mère. Je demande à nos bonnes et chères Sœurs de la Visitation que mon pauvre cœur soit déposé au milieu d'elles, pour y faire l'adoration perpétuelle devant le Très Saint-Sacrement et participer à toutes les prières et communions de la Communauté. Sur la boite de plomb qui renfermera mon cœur, on gravera ces mots : « *Jésus, mon Dieu, je vous aime et vous adore de tout* « *mon cœur, au Très Saint-Sacrement de l'autel.* »

« Je ne veux aucune pompe ni aucune dépense inutile pour mes obsèques. Là où je mourrai, je désire une simple messe basse, avec douze cierges autour de mon corps, six de chaque côté et, à la tête, un treizième, ainsi qu'il est marqué au cérémonial. Avant ma déposition au cimetière, on observera la même règle, ni plus ni moins.

« Je bénis avec une tendresse toute paternelle et très profonde tous mes enfants spirituels, ainsi que les chères Communautés où j'ai eu le bonheur d'exercer mon ministère d'une manière plus suivie, en particulier les Séminaires de Poitiers, de Montmorillon, de Séez, de Sainte-Anne d'Auray et la petite Communauté des élèves de Saint-Sulpice.

« Je bénis une dernière fois et avec grand amour le Collège Stanislas et l'Association des apprentis et jeunes gens de Saint-Thomas d'Aquin, et tout spécialement les enfants et jeunes gens que j'ai dirigés et tant aimés.

« En les quittant pour un temps, je leur exprime à tous ce triple vœu, dont l'observance sera leur salut et leur bonheur : 1° Conserver toute leur vie un véritable amour à l'égard de l'autorité du Souverain-Pontife ; 2° un grand amour pratique de la Sainte Eucharistie et de la Communion ; 3° un doux et filial amour envers la Sainte-Vierge, reine de pureté. Je leur demande à tous de se souvenir de leur pauvre Père, dans leurs prières et leurs communions. A ceux qui ont ou qui auront le bonheur d'être prêtres, je demande à perpétuité un *memento*, au *Nobis quoque peccatoribus* de la messe.

« Je bénis tout spécialement tous les membres de notre famille, et pour toute leur vie, mes neveux et nièces ainsi que leurs enfants à venir. Je les conjure tous et toutes de ne jamais abandonner le service de Dieu, de vivre saintement et de demeurer toujours et en tout humblement soumis aux enseignements, aux directions et à la cause du Vicaire de Jésus-Christ.

« J'espère que la grâce de la vocation sacerdotale et de la vocation religieuse, une fois entrée dans notre famille, ne lui sera point enlevée, et que notre sang aura, jusqu'à la fin, l'honneur insigne et l'excellent bonheur de donner à Jésus-Christ et à son Église des prêtres et des religieuses.

« Je me recommande avec une grande confiance aux prières de tous les pieux fidèles, associés de Saint-François-de Sales, et les supplie, à l'occasion de mon départ de redoubler de zèle et de dévouement pour les intérêts de l'Église, la conservation de la foi et le développement de notre sainte Œuvre. Saint-François de Sales rendra au centuple à chacun et à tous ce qu'ils pourront faire pour son Œuvre.

« Même prière à tous nos frères et sœurs du Tiers-Ordre de Saint-François ; qu'ils en soient tous de très dignes membres et que tous ils s'en fassent les apôtres.

« Je demande humblement pardon à Notre Seigneur, et à tous ceux que j'aurais pu mal édifier ou scandaliser dans ma vie misérable, de tout le mal que j'ai commis, de quelque manière que ce puisse être.

« Je remercie avec une tendre reconnaissance tous ceux qui m'ont fait du bien, soit spirituel, soit temporel, et je recommande ma pauvre âme à leurs prières.

« Je pardonne de toute mon âme, pour l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ, toutes les offenses que j'ai pu recevoir en ma vie, de qui que ce soit, toutes les peines et les chagrins que l'on m'a causés, graves ou légers. J'espère que, dans sa bonté, Dieu daignera

pardonner également toutes les calomnies dont j'ai pu être l'objet.

« En bénissant mon Dieu de ses miséricordes sans nombre, de toutes ses grâces : de ma sainte vocation, *de ma cécité*, du bien qu'il m'a fait faire et du mal qu'il m'a fait éviter ; en lui demandant pardon une dernière fois de toutes les fautes de ma vie ; en bénissant tous ceux que j'aime, et en pardonnant tout à tout le monde, je remets mon âme entre les mains de mon Sauveur ; je la dépose dans son Cœur adorable et adoré, et je consacre mon dernier soupir et mon éternité à la Sainte-Vierge Immaculée, Mère de la grâce et Reine du Paradis.

« Que mon cher Père saint François, et mon cher Patron, protecteur et ami saint François de Sales daignent m'obtenir la grâce d'une sainte mort et me présenter eux-mêmes à Notre Seigneur Jésus-Christ.

« Ce deux septembre mil huit cent quatre-vingt ; vingt-sixième anniversaire du jour mille fois béni où je suis devenu aveugle.

« ✝ LOUIS-GASTON DE SÉGUR. »

# APPENDICE ET NOTES

## SOUVENIRS D'UNE FILLE SPIRITUELLE DE Mgr DE SÉGUR, QUI LE CONNAISSAIT DEPUIS SA JEUNESSE.

« Père vénéré, Père bien-aimé, Colonne du Saint-Siège, Apôtre de la fréquente Communion, Serviteur dévoué de la Sainte Vierge, Père de la jeunesse, Joie des malheureux, Force des faibles, Secours des pauvres, Défenseur des persécutés, Mère des âmes, Travailleur infatigable, Patient persécuté, Joyeux infirme, Doux et humble de cœur, Ange d'amour et de pureté.

« Mon fort et doux Père.

« Je viens vous rendre témoignage, souffrez que je vous loue et vous bénisse; condescendant, bon toujours bon, à tous et aujourd'hui, en Dieu, comme nous l'espérons, meilleur que jamais, surtout aux enfants qui vous pleurent, vous permettez, n'est-ce pas ? qu'ils parlent des vertus de leur Père, et vous ne les découragerez pas, par ce fin et doux sourire qui nous arrêtait sur la pente d'un acte imparfait, trop naturel où seulement inutile!

« *La vérité*, en laquelle vous êtes, dont vous vivez parfaitement et à jamais, me donne même la confiance d'être assistée par vous ; car, en elle, vous voyez qu'en vous louant, mon âme veut avant vous et avant tout, exalter Celui qui vous fit si grand, si bon, si parfait, pour sa plus grande gloire, pour sa chère Église, pour les âmes: et Celui pour lequel vous vous êtes si vite consumé en toutes sortes de bonnes œuvres; en commençant par la plus grande, la charité, l'amour, principe de toutes, qui fortement et doucement enraciné en votre cœur, montait et descendait comme un encens et un baume, de Dieu sur les hommes, du paradis sur la terre.

« Ces souvenirs pourraient dater de 1837, si je remontais à l'année où, sur les bancs du petit cathéchisme, de Saint-Thomas d'Aquin, sa plus tendre amitié commença à m'unir aux sœurs de Monseigneur ; mais lui, je ne le revois dans ma pensée que longtemps après, déjà secrétaire d'ambassade et peintre couronné. La tendre affection de sa mère et de ses sœurs m'avait seule appris combien il était bon et aimable. Sabine l'aimait ardemment. Leurs âmes appelées à la même vocation et à une épreuve presque semblable étaient sans doute étroitement unies par cet amour inconnu d'eux, comme de Dieu.

« C'est en 1841 que je revois pour la première fois dans ma mémoire la grave et douce image de mon Père ; nous dansions un soir chez sa grand'mère, lorsque, levant les yeux, je le vis sur le seuil de la chambre de Mme Octave de Ségur, regardant nos innocents mais futiles plaisirs, d'un air doux mais un peu moqueur ; il me fit une si vive impression que je le revois debout sur ce seuil, comme si c'était hier : son attitude et l'expression de son visage valaient un sermon ; non un sermon long, ou terrible ; moins et mieux que cela, c'était une paternelle invitation à remonter des bagatelles et de l'ombre des plaisirs aux vraies, aux substantielles joies.

« Sa vocation ne m'étonna pas davantage que celle de Sabine ; ces âmes pleines de mesure, de douceur et de tendre piété, étaient faites pour l'autel et le cloître. C'est sa sœur aînée qui me confia le *malheur qui les menaçait*. Gaston avait écrit qu'il voulait se faire prêtre ; dès lors, on ne le nomma que tout bas dans la famille et, le jour où il reçut les ordres qui l'engageaient pour toujours, *on aurait dit qu'il était mort*. Puis, le bon Dieu éclaira les cœurs, les consola ; la résignation, après avoir succédé à la douleur, fit elle-même place à une profonde et douce joie. Je le vois en soutane, à la table de famille, centre de toutes les attentions, de tous les sourires, de la tendresse des siens. Sa vocation n'était plus un deuil, elle avait porté des fruits de sanctification et de joie ; la vénération s'unit à la plus immense tendresse dans le cœur de sa mère. Elle remercia Dieu d'avoir été trouvée digne d'offrir son premier-né à l'Église, et de lui donner, dans ce fils bien-aimé qu'elle avait cru perdu pour elle, un Père, un guide, son plus grand honneur, et son intime consolateur.

« Quelques années après je retrouvai Monseigneur au cher confessionnal de Saint-Thomas d'Aquin. Il est aveugle, il a quitté Rome, un poste élevé, et ce que nous appelions *les honneurs*. Il est le fondateur de Saint-François-de-Sales, l'âme de toutes sortes d'œuvres connues et inconnues, le Père des pauvres, de la jeunesse, de tous ceux qui souffrent, qui sont faibles, qui cherchent Dieu dans la sincérité de leurs cœurs. Son âme large, austère, douce, joyeuse, admirablement droite, compatissante et pieuse, est surtout, comme Dieu, un abîme de bonté pour toutes les misères. Jamais une parole sévère : s'il avertit, s'il reprend, s'il refuse, c'est presque en s'excusant. O mon Dieu ! que votre fidèle serviteur me fut bon ! Acceptant mes désirs de perfection, mes aspirations vers elle pour une heureuse réalité, il me laissait naïvement voir qu'il était consommé dans la plus délicate [illegible] des plus grands signes de la beauté parfaite de son

âme est, à mes yeux, la candeur avec laquelle il croyait arrivés au terme qu'il touchait ceux qui ne faisaient encore que le vouloir et marchaient lentement dans la voie, loin d'y courir.

« C'est au confessionnal que je découvris qu'il priait sans cesse; qu'il était toujours en présence de Dieu; qu'il souffrait, sans se plaindre; qu'il sentait les dépendances de son infirmité, mais les acceptait par amour et joyeusement; qu'il était exercé et patient; qu'il travaillait sans trêve ni repos; qu'il ne craignait pas la mort violente dont les francs-maçons le menaçaient; que l'épreuve la plus rude fut celle de Rome : « Si Dieu ne nous donnait grâce, me dit-il une fois, la pauvre tête éclaterait » ; qu'il sentait vivement *la plaie d'argent,* par rapport à ses chers pauvres; c'est là encore qu'il me chargea de le faire mettre sur des cendres au moment de sa mort. Comprenant, aidant toutes les voies, il admirait et aimait surtout celle d'Église et la vocation religieuse sans y pousser, car nul ne laissa les âmes plus libres ; il se réjouissait grandement en rencontrant une âme de prêtre, une âme donnée, une âme livrée à Jésus-Christ.

« Il n'aimait pas les subtilités, les scrupules ; il fallait être simple, mais très fidèle ; il savait admirablement discerner, si la ferveur tombait, si quelque danger naissait, si l'on s'amusait aux bagatelles, si l'on perdait son temps: alors un sourire, un mot joyeux ranimait l'âme et souvent à l'instant lui donnait des ailes. Lorsque le guichet du saint tribunal s'ouvrait, j'ai toujours éprouvé comme si une lumière paraissait et un baume se répandait ; oh ! quel moment! Si l'on avait longtemps attendu, il faisait des excuses d'un air joyeux ; comme il était fatigué, alourdi, parfois dans les dernières années, il s'en rendait compte, mais n'a jamais murmuré. Les plus petites attentions, les plus modestes cadeaux étaient reçus par lui avec une joie d'enfant, et si on lui offrait une pièce d'argent ou d'or, pour ses pauvres, comme un pauvre des anciens temps, il la baisait; il se refusait tout pour eux, les assistait jusqu'à leur mort, et souvent accompagnait leur humble corbillard. La mort de Sabine fut une grande peine pour lui. Comme on revenait du cimetière, je vis de grosses larmes tomber de ses yeux et lui dis: « Comment va le cœur, mon pauvre Père? » Il me répondit doucement en tournant vers moi ces doux yeux éteints qui semblaient voir: « Comme il peut aller. » Le matin de la mort de sa mère, je le trouvai dans la chapelle, assis, tout brisé devant son prie-Dieu, mais calme et doux; les larmes coulaient sur son visage, sur ses vêtements et sur ses mains, qu'en les baisant je trouvai inondées. Il me reconnut, et me dit tout bas et simplement: « Ma *pauvre maman* est morte. » Si l'on parlait des temps, des mal-

heurs présents, il répondait qu'on a souffert depuis que le monde est monde, que nos temps ne sont pas plus éprouvés que d'autres, il redonnait ainsi courage, et empêchait qu'on se s'affaiblît en lamentations stériles. On se remettait à faire ce qui contribue au salut des nations, à prier, à travailler, à souffrir. — Il avait *un don* qui est un des attributs du bon Dieu, celui de se donner à tous avec une bonté égale, qui ne ressembla jamais à la banalité.

« Adversaire terrible, fanatique, disait-on, des francs-maçons et des libéraux, il était doux à leurs personnes, et ses anathèmes en parlant d'eux étaient facilement changés en sourires. On lui a fait souvent de la peine, et il n'avait pas de rancune. Enfin la maladie arriva, elle alourdit sa pauvre tête, sa parole; plus rarement sa rapide et lumineuse pensée. Des congestions successives empêchèrent le travail, lui interdirent la prédication et souvent le confessionnal. Quel anéantissement, pour celui qui n'avait pas le rafraîchissement et le soulagement de la vue! mais il se rendait, il adhérait, il demeurait encore gai, encore doux. A peine remis, il travaillait, il dictait, il consolait, il confessait, et c'est au milieu du travail, ses chères armes spirituelles dans les mains, qu'il est en quelque sorte tombé.

« J'arrivai à Paris le 30 mai au soir, et le 31 au matin, accourant rue du Bac, avec l'espérance de le trouver bien, j'appris qu'il avait été mourant la veille, et qu'il était encore bien mal. Cependant, on me permit d'entrer et de me nommer. Il était rouge, haletant, mais doux toujours, et avait l'esprit tout à fait présent. C'est [illegible] transporta de sa petite [illegible] trop courte, dans [illegible] sa sainte âme s'est en-[illegible] il prêchait [illegible] la soumission, la sérénité qui rem-[illegible] il se taisait, [illegible] le con-[illegible] la triste [illegible] samedi, [illegible] épreuves, la [illegible] que je le [illegible] transporté [illegible] bénie, [illegible] première, [illegible] reconnue, [illegible] « J'ai [illegible] matin. » [illegible] mains d'un

cœur qui eût voulu être à ses pieds, et il s'abandonnait aux respectueuses expressions de ma douleur, avec la simplicité d'or d'un enfant. Il fallut, hélas ! m'éloigner le soir, et, le 9, quand j'arrivai à midi, il était mort !... Quel instant, mon Dieu ! Jusqu'à ma propre mort, je ne pourrai me consoler de la sienne. J'entrai ; il semblait reposer, ou plutôt, oui, il reposait dans la paix éternelle, et ses douces lèvres semblaient encore sourire, encore bénir. Je m'approchai, et, après l'avoir embrassé sans crainte, malgré ma peur habituelle des trépassés, je me jetai à ses pieds et le vénérai en laissant couler le torrent de mes larmes. Une consolation toute céleste remplissait cependant mon cœur désolé, et n'a cessé jusqu'à aujourd'hui d'y avoir une part et une place égale à la douleur.

« Je ne quittai presque pas ses restes vénérés. Le 10, il a guéri un mal que j'avais, sur la seule pensée (ce ne fut pas une prière) d'en demander par lui la guérison, et quelqu'un que je connais, et pour lequel je le suppliai de prier le bon Dieu, fut guéri d'un mal d'yeux aigu et très grave ; les jours suivants, je l'avais prié ainsi : « Père vénéré, obtenez cette guérison, en signe de votre entrée en paradis. » Je ne puis dire que je l'ai vu, depuis qu'il n'est plus sur la terre, mais je le sens continuellement avec moi, soutenant mon âme, sans en écarter les épines, qui sont le chemin du ciel, mais la consolant, lui donnant la bonne lumière, et répondant aux neuvaines que je lui fais par des clartés successives qui m'acheminent vers ce qu'il souhaitait le plus à sa pauvre fille. Soutenez-moi, père vénéré, père bien-aimé, conduisez-moi jusqu'à votre cœur, et qu'il soit plus que jamais mon exemple et mon soutien ! Ainsi soit-il. »

---

## LETTRE DE S. ÉM. LE CARDINAL DONNET, ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX.

« Bordeaux, le 9 juillet 1881.

« Monsieur le marquis,

« Vous ne serez pas étonné de me trouver au nombre de ceux qui ont voulu mêler leurs larmes aux vôtres en apprenant la mort de notre ancien auditeur de Rote, que j'avais appris à estimer et à aimer, non seulement à Rome, mais encore plus tard aux châteaux de Lagrange, de Pitray, de Laurensanne et autres manoirs de notre belle Gironde, où étaient heureux de l'accueillir quelques-uns des membres de sa famille.

« Je l'avais connu tout enfant, au début de mon épiscopat, dans le petit collège de Fontenay-aux-Roses, auquel il fut confié à l'âge de six ans ; c'est là qu'il se fit remarquer par cet amour si expansif pour sa mère, qui le rendit l'objet d'une admiration universelle. Les détails touchants que l'*Univers* a donnés, sur ses premières années, ont d'autant plus de charmes pour moi que je les connaissais depuis longtemps, les tenant d'un ami qui m'est resté cher à bien des titres, votre illustre parent, M. le comte de Ségur d'Aguesseau, avec lequel j'ai fait partie du Sénat de 1852 à 1870.

« Hélas ! monsieur le marquis, la mort opère des séparations douloureuses qui brisent le cœur de ceux qui survivent. Cependant, quand une de ces âmes d'élite, dont le monde n'est pas digne, se dépouille de son enveloppe mortelle pour remonter vers Dieu et recevoir la couronne de justice, la terre pleure, mais le ciel est dans la joie. Mes anciennes relations avec votre illustre famille, avec le cher et à jamais regrettable Louis-Gaston de Ségur, me font un devoir de vous apporter le témoignage de mes vives sympathies. Ce ne sera qu'une voix de plus, au milieu de ce concert unanime de regrets et de justes louanges, mais c'est la voix d'un vieil ami. Quel admirable gentilhomme ! quel infatigable ouvrier de l'Évangile ! Pendant plus de trente années, il s'est consacré, corps et âme, à la défense de l'Église et de la société. Il a lutté contre le torrent qui nous entraîne, et soutenu, jusqu'à la fin, le bon combat. Sa mort précieuse devant Dieu a été le couronnement de sa vie. En voyant cette sérénité, ce visage calme et recueilli, on l'aurait pris pour un de ces vieillards couronnés qui comtemplent Dieu dans sa lumière et chantent l'éternel *Alleluia !*

« Je plaindrais ceux qui, après avoir vu Mgr de Ségur à l'œuvre, non seulement à Paris, mais au milieu de nos plus grandes cités, comme j'en ai été le témoin au Congrès de Bordeaux, ne s'inclineraient pas avec amour devant sa tombe. Ne fut-il pas l'ami le plus persévérant de l'enfance, de la jeunesse et des pauvres ? Que d'œuvres lui durent leur existence et le comptèrent au nombre de leurs soutiens et de leurs inspirateurs ! Le charme de son commerce, avec ce je ne sais quoi de modeste et de compatissant qui fut le caractère de sa vertu, lui donnait sur les âmes un ascendant irrésistible. Sa bonté cependant n'ôtait rien à sa fermeté. Plus l'impiété redoublait d'audace, plus il redoublait de sollicitude et de vaillance pour défendre la vérité. Ses nombreuses publications populaires sont là pour témoigner de son dévouement et de l'ardeur de sa foi. C'est comme un arsenal magnifique où les amis de l'Église

peuvent trouver toutes les armes nécessaires pour combattre et détruire les erreurs et les préjugés qui font, hélas ! aujourd'hui encore, tant de victimes. A cet égard, l'hommage si souvent rendu à votre bien-aimé frère par l'immortel Pie IX n'a-t-il pas reçu une consécration nouvelle, quand, de son exil, un Prince auguste a voulu dire en quel estime il tenait les services rendus à la société et à l'Église par celui que nous pleurons.

« Je m'arrête, monsieur le marquis ; aussi bien que pourrais-je dire encore qui pût valoir l'émotion avec laquelle a été accueillie la nouvelle de la mort de Mgr de Ségur et l'empressement religieux de la foule auprès de son cercueil ? Les larmes qui ont été versées, à cette occasion, et l'impérissable souvenir du bien qu'il a fait deviennent aujourd'hui son plus beau panégyrique et doivent être la plus douce consolation des siens. Permettez-moi cependant, monsieur le marquis, d'y joindre l'expression de mes plus vives sympathies pour vous et votre noble famille, et de me dire

« Votre tout dévoué et respectueux en Notre-Seigneur,

« † Ferdinand, cardinal DONNET. »

---

## PAROLES PRONONCÉES PAR LE PRESIDENT DE L'ŒUVRE DE L'ADORATION NOCTURNE, A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES MEMBRES DE CETTE ŒUVRE, TENUE A SAINT-THOMAS D'AQUIN LE 19 JUIN 1881

« Avant de vous soumettre notre rapport sur la situation de notre œuvre, permettez-nous d'exprimer la douleur profonde que nous avons ressentie de la perte du saint, aimé et vénéré prélat, dont les triomphales obsèques se faisaient ici même, il y a quelques jours à peine.

« Des voix plus autorisées que la nôtre diront ce qu'ont été la grande âme et le grand cœur de Mgr de Ségur. Ses nombreuses œuvres parleront pour lui dans l'avenir et témoigneront de ses admirables vertus. Quant à nous, nous croirions manquer à notre devoir et vous manquer à vous-mêmes, si nous laissions passer cette assemblée sans payer à cette chère et sainte mémoire le tribut de la reconnaissance et des regrets de notre œuvre à laquelle il avait donné tant de preuves de dévouement.

« Peu d'hommes ont eu, autant que Mgr de Ségur, l'intelligence et l'amour de l'Eucharistie. Peu d'hommes lui ont consacré autant de veilles et de travaux. Il a été dans ce siècle le

grand apôtre de la communion fréquente, et il n'y a pas d'œuvres ayant pour objet le Très Saint-Sacrement à laquelle il n'ait donné son concours. Nous n'oublierons jamais ses solides instructions, écoutées avec tant d'avidité dans les retraites qu'il nous a prêchées, ni l'aimable condescendance avec laquelle il s'était prêté plusieurs fois à venir présider nos assemblées générales.

« Une vie si pleine de l'amour du Saint-Sacrement ne pouvait finir que par un acte de zèle pour le Saint-Sacrement. Le Congrès eucharistique qui va se réunir à la fin de ce mois est l'œuvre de Mgr de Ségur, c'est son dernier acte public. Le succès de cette grande entreprise, dont il attendait les plus heureux résultats pour le bien des âmes et pour le salut de notre société, était la préoccupation de ses derniers jours. Dieu l'a rappelé à lui avant la complète réalisation de ce projet ; mais, du haut du Ciel, il en assurera l'heureux achèvement, continuant ainsi après sa mort l'œuvre importante qu'il avait commencée de son vivant.

« Plus portés à l'invoquer qu'à prier pour lui, nous le considérerons comme un protecteur de plus au Ciel, qui fera sentir à ceux qu'il a aimés et qui l'ont aimé la force de son intercession auprès de Dieu. »

---

## LETTRE DU CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE TOULOUSE.

« Toulouse, le 10 juin 1881.

« Madame la baronne,

« J'apprends par le journal que vous êtes dans le deuil, et je m'empresse de venir m'associer à votre douleur. Dans une heure je dirai la sainte messe pour votre cher défunt. La mort de Mgr de Ségur n'est pas de celles que l'on pleure sans espérances. Malgré son infirmité, sa vie tout entière a été remplie par des œuvres apostoliques ; ses écrits ont fait et continueront à faire un grand bien dans l'Église. Les mérites qu'il a amassés par son œuvre de Saint-François-de-Sales sont innombrables. Tant de grandes choses l'ont précédé au Ciel où déjà il en a reçu la récompense. Mais la nature est là, et vous pleurez : je demanderai à Dieu qu'il vous donne des consolations en rapport avec votre douleur.

« Veuillez, madame la baronne, agréer l'assurance de mon respectueux dévouement en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

✝ Fl., cardinal-archevêque de Toulouse.

## LETTRE DE Mgr L'ÉVÊQUE DE DIGNE.

« Digne, le 10 juin 1881.

« Cher monsieur,

« Je reçois à l'instant votre douloureux télégramme et j'éprouve le besoin de m'associer sans retard à votre deuil. La mort du vénéré Mgr de Ségur est de celles qui ont le privilège de ne point affecter seulement une famille et un groupe plus ou moins nombreux d'amis. C'est un saint qui disparaît de notre pauvre terre de France, soumise de nos jours à de si cruelles épreuves. C'est un des plus vaillants et des plus glorieux soldats de l'Église militante, que la Providence retire du milieu de nous à l'heure des grands et décisifs combats. Sans doute Dieu a voulu le mettre en possession d'une couronne bien méritée ; mais en le voyant quitter nos rangs, malgré les consolations de notre foi nous montrant l'athlète généreux recevant du juste rémunérateur le prix de ses nobles et innombrables victoires, nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment de profonde tristesse. Son exemple nous reste, mais le concours de ses lumières, de son zèle si actif, de sa charité et de son dévouement à toute épreuve, nous ne l'aurons plus désormais! Il est vrai que nous aurons toujours le secours de ses prières, et que nous n'avons point à craindre qu'auprès de Dieu il oublie l'Église qu'il aima avec passion, la France qui lui fut si chère, et ses œuvres de charité qui seront le salut de notre patrie, et qui toutes trouvèrent en lui un promoteur si infatigable, si généreux et si oublieux de lui-même. Comme le divin maître, le saint prélat a passé ici-bas en faisant le bien, comme lui il s'est plu à évangéliser les pauvres et les petits, à venir en aide à toutes les misères. Sa mémoire sera bénie aussi longtemps qu'il restera des fidèles parmi nous, et l'histoire ecclésiastique de notre époque conservera comme un de ses précieux joyaux le souvenir de ses vertus et de ses œuvres.

« Je n'ose presque pas dire, cher monsieur, que je prierai pour son âme, tant il me semble que cette âme si pure, si fidèle à Dieu, si dévouée au Sauveur Jésus et aux âmes qu'il a rachetées était digne de voir Dieu dès sa sortie de la vie présente. Je le ferai cependant par un sentiment de foi et de reconnaissance, mais en même temps je prierai cette âme sainte de m'obtenir de Dieu un peu de son zèle et de sa charité, et de nous continuer du ciel le bien qu'elle aimait à nous faire ici-bas.

« Veuillez agréer, cher monsieur, l'assurance de mon plus affectueux dévouement en Notre-Seigneur.

« † Ange, évêque de Digne. »

---

LETTRE DE Mgr L'ÉVÊQUE DE FRÉJUS.

« Fréjus, le 11 juin 1881.

« Monsieur l'abbé,

« La dépêche m'annonçant la mort de mon saint ami, Mgr de Ségur, m'est allée au cœur comme un dernier souvenir qu'il m'envoyait lui-même. Veuillez agréer mes remerciements et les faire agréer à tous ceux qui ont bien voulu penser à moi, à cette heure de deuil et de prière. Oui, j'ai bien prié pour cette grande et belle âme ; mais il me semblait qu'elle priait déjà dans le ciel pour ceux qui eurent le bonheur de la connaître. J'aime à me dire que je ne serai pas oublié. Mais que cette mort me semble prématurée, et avec quelle tristesse je mesure le vide qu'elle va laisser !... Que la divine volonté soit faite ! Le moment du repos était venu pour ce vaillant soldat...

« Je vous serais bien reconnaissant, monsieur l'abbé, si, dans sa dépouille, vous pouviez mettre de côté, à mon intention, un tout petit souvenir, ne serait-ce qu'une image ! Il y a trente-six ans, nous nous étions liés, au séminaire de Saint-Sulpice, d'une amitié qui ne s'est jamais démentie. Je regarde maintenant au ciel : j'espère qu'il m'aidera à y arriver.

« Agréez, monsieur l'abbé, la nouvelle assurance de mes sentiments reconnaissants et affectueusement dévoués en Notre-Seigneur.

« † Ferdinand, évêque de Fréjus. »

---

LETTRE DE Mgr L'ÉVÊQUE D'ANGOULÊME.

« Angoulême, le 11 juin 1881.

« Monsieur le marquis,

« Quoique prévue, hélas ! depuis quelques jours surtout, la mort de l'excellent Mgr de Ségur est, pour tout ceux qui aiment l'Église et les âmes, une immense douleur.

« Le saint prélat était vénéré pour sa piété et ses vertus personnelles, et aussi pour les œuvres auxquelles il avait consacré sa vie. Il laissera dans les cœurs les plus profonds regrets, dans le mouvement chrétien auquel il a si puissamment servi un

vide bien difficile à remplir. Mais sa tâche était accomplie : il était prêt pour le ciel, et il aura reçu un bien doux accueil de Notre-Seigneur et de la très sainte Vierge, qu'il aimait tant.

« Il est mort de la mort des élus ; et cependant je me ferai un devoir de prier pour hâter, s'il en est besoin, son bonheur.

« Qu'il reste pour nous un protecteur auprès de Dieu.

« Permettez-moi, monsieur le marquis, de vous exprimer mes vives sympathies.

« Et veuillez bien agréer l'hommage de mon respectueux dévouement.

« † A. L., évêque d'Angoulême. »

---

## LETTRE DE Mgr L'ÉVÊQUE DE RODEZ.

« Rodez, le 20 juin 1881.

« Monsieur le marquis,

« J'ai reçu la lettre de faire part qui m'annonce la mort, précieuse devant Dieu, de Mgr Louis-Gaston de Ségur, votre frère.

« J'avais eu l'honneur de le connaître au séminaire de Saint-Sulpice, et, depuis, quand j'allais à Paris, je me faisais un devoir d'aller quelquefois visiter ce saint prêtre, pour apprendre comment il faut faire l'œuvre de Dieu et celle de son Église.

« Mgr de Ségur aura été une des grandes édifications de ce siècle, et sa mémoire restera comme l'une des plus complètes que nous ayons eues en ces tristes temps. Il avait les vertus des saints, leur langage, leur zèle et leur amabilité. Selon la grande route qu'il fait suivre à ceux qu'il aime d'un amour de prédilection, il a plu au Seigneur de mener cette âme parfaitement soumise par la voie des épreuves et des contradictions. Cette particulière économie n'a fait que montrer davantage les richesses spirituelles qu'il y avait déposées. J'ai dit la messe pour lui, ne sachant trop si je devais le faire, pour le repos de son âme ou pour glorifier Dieu de la délivrance qu'il lui avait accordée et de l'auréole qu'il avait déjà mise sur son front.

« Je veux rester dans ces sentiments et garder sa mémoire dans mon cœur, comme un grand souvenir sans doute et un grand exemple, mais aussi comme celle d'un saint qu'on invoque et auquel on se recommande.

« Veuillez agréer, monsieur le marquis, et faire agréer à tous les membres de votre famille l'assurance de mes sentiments les plus dévoués en Notre-Seigneur.

« † Henri, évêque de Rodez. »

LETTRRE DE Mgr L'ÉVÊQUE DE SAINT-DIE.

« Saint-Dié, le 10 juin 1881.

« Monsieur,

« Je vous suis fort reconnaissant de la pensée qui vous a porté à m'adresser une dépêche télégraphique pour m'annoncer la mort de Mgr de Ségur. Quelque triste que soit cet événement, j'ai eu du moins la consolation de pouvoir unir sans retard mes prières à celles de tous les amis et des fils spirituels du vénérable prélat. Sa mémoire restera en bénédiction et comme un parfum dans l'Église de Dieu.

« Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de mes sentiments très dévoués en Notre-Seigneur.

« † M. A., évêque de Saint-Dié. »

---

LETTRE DE Mgr GAY.

« Biarritz, 10 juin 1881.

« Mon bien cher abbé,

« J'ai reçu hier dans la journée le télégramme funèbre, et je viens d'offrir le saint sacrifice pour le repos de l'âme de notre cher et saint prélat. Vons savez quelle affection je lui porte et, par suite, la peine que me cause son départ de ce monde, départ prévu sans doute et, à certains égards, désirable, puisque depuis cette première attaque, qui l'avait tant réduit, il végétait douloureusement ; puisque par l'âme, il était si mûr et si riche; puisqu'enfin, il ne fût resté parmi nous que pour y voir persécutée, opprimée, immolée cette sainte Église de Dieu qu'il aimait tant : mieux valait qu'il allât là où il avait mis son cœur, parce qu'il y avait son trésor. Il a retrouvé ses grands amis, les saints, et ceux des anciens âges dont il admirait la vie et la doctrine, et ceux des derniers temps pour qui il avait tant de vénération : le curé d'Ars, Pie IX, notre grand cardinal. Il a retrouvé là aussi tous ceux qu'il y a envoyés par la vertu de son zèle et la grâce de son ministère. Comme il a demeuré dans le Christ! Comme le Christ a demeuré en lui et qu'il a porté de fruits, de ces fruits de vie qui demeurent ! Son cœur, comme celui du bon maître, avait toutes les grandes et saintes amours : l'amour de Dieu, l'amour de Marie, l'amour de l'Église, l'amour des petits, des pauvres, des enfants. On ne peut que l'admirer et l'envier, entré qu'il est, et pour toujours, dans la paix de son Seigneur.

« Cher ami, vous lui avez été secourable et dévoué ; Dieu vous a fait son Raphaël, et avec quelle fidélité douce et patiente vous avez accompli votre mission ! Tous ceux qui aimaient notre pieux prélat (et ils sont nombreux) vous en ont de la reconnaissance, et lui, établi qu'il est dans les puissances de Dieu, comme il va payer vos services !

« Veuillez dire à la famille de Ségur et spécialement à ses frères la part que je prends à leur deuil, à leurs prières, à leurs espérances qui sont des certitudes.

« Adieu, mon bon et cher abbé, je vous embrasse avec la plus tendre affection. Qu'allez-vous devenir ?

« Votre tout dévoué en Notre-Seigneur.

« † CHARLES, évêque d'Anthédon. »

---

## LETTRE DU FRÈRE BAUDIME-MARIE.

« Paris, le 9 juin 1881.

« Mon cher monsieur l'abbé,

« Monseigneur n'est plus, hélas ! Quel vide pour vous, quelle douleur pour moi ! Vous n'ignorez pas, M. l'abbé, que si j'occupais un tout petit coin dans le cœur de notre saint Prélat, il possédait le mien tout entier. Quinze années d'union intime, permettez-moi cette expression, ce n'est pas un jour et, si ce bon évêque, digne émule de saint François de Sales, gagnait les cœurs à la première entrevue, qu'était-ce donc pour moi qui avais le bonheur de le voir chaque dimanche, de l'entendre et de lui parler ? Ne pensez pas que, séparé de lui depuis plusieurs années, son souvenir me soit devenu indifférent ; non, la résignation chrétienne et l'aimable gaieté avec laquelle il acceptait sa cécité me servaient constamment de modèle pour accepter avec résignation et avec joie la perte de mes mouvements.

« Sa Grandeur n'y voyait pas, mais elle pouvait circuler ; moi, je suis comme n'y voyant pas non plus, puisqu'il m'est impossible de satisfaire en rien ma curiosité : n'y a-t-il pas une grande anologie entre ce saint homme et le misérable pécheur qui vous parle ? Puis, qu'elle ressemblance encore : en copiant mon grand modèle, je suis devenu presque résigné et joyeux, comme il était.

« Voyez, après cela, quelle reconnaissance je dois à ce juste, que nous pleurons, à ce prélat qui n'est plus ici-bas, hélas ! mais qui est toujours et plus grand et plus puissant. Il aime aujourd'hui davantage tous ceux qu'il a aimés sur la terre, son

crédit est plus grand et son pouvoir, pour nous être utile, infiniment plus considérable aussi. J'espère en user pour le plus grand bien de mon âme.

« Monsieur l'abbé, devons-nous nous plaindre ou nous résigner ? Nous plaindre, pourquoi ? Parce qu'il occupe la place de choix qu'il a mis soixante ans à conquérir ? Je ne le pense pas ! Ce qu'il possédait sur la terre était aux pauvres et à ses amis ; le Ciel qu'il possède maintenant sera donné à tous un jour. Il a, j'en suis convaincu, plus de crédit là-haut qu'il n'en avait ici-bas ; donc, espérons et ne l'oublions jamais.

« Il y a des larmes bien amères qui [illegible], laissent en nous comme un parfum délicieux. Les pleurs, voilà le côté humain ; la joie dans les larmes, voilà le côté divin.

« Maintenant, devons-nous nous réjouir ? Oui ! car, selon moi, le bon Dieu, dans sa miséricorde, a voulu exempter notre père, notre bienfaiteur, des malheurs qui nous menacent et dont, probablement, prêtres et religieux seront les premières victimes.

« Ne m'en voulez pas trop, monsieur l'abbé, si je parais peu peiné de ce grand deuil, croyez-le bien, cependant, mes yeux sont voilés et mon cœur saigne en vous écrivant, mais ma soumission à la volonté divine me place au-dessus des chagrins de ce monde pour ne penser qu'aux joies du Ciel.

« Un de vos meilleurs amis en Jésus et Marie

« Fre BAUDIME-MARIE.

« *P.-S.* — Si je ne craignais pas d'être indiscret, je vous demanderais, s'il est possible, le plus modeste des souvenirs. »

---

SECONDE LETTRE DU FRÈRE BAUDIME-MARIE.

Paris, le 20 juin 1881.

« Mon bien cher ami,

Je vais vous sembler bien simple en m'attachant à des souvenirs si peu importants à l'histoire de Mgr de Ségur ; mais, ces modestes détails ne sont pas connus : j'en ai été le témoin, et beaucoup de gens sont, je l'espère, comme moi, ils jugent les hommes par de menus détails.

« En [illegible] M. l'abbé de Ségur avait choisi, dans sa simplicité, pour une de ses œuvres de prédilection, la classe, le catéchisme du soir, rue de Fleurus : il instruisait dans la religion de pauvres [illegible] qui, sans cela, n'auraient jamais fait leur première communion [illegible], le frère Asclépiodore

que vous avez connu, les gardait, leur apprenait la lettre, car beaucoup ne savaient pas lire, et l'abbé de Ségur les instruisait, les confessait, et après la première communion qu'il leur faisait faire dans notre chapelle, il les conduisait à l'archevêché pour la confirmation.

« Vous connaissez la charité du saint que nous pleurons ? En voyant ces pauvres enfants si minables, si malpropres, et, parfois, sans chaussures, déguenillés, il leur donnait assez fréquemment un petit secours en argent; puis, après la confession il les embrassait comme du pain, les considérant comme de petits pauvres de *Jésus-Christ*. Nous étions tous ravis de le voir presser ainsi sur son cœur certains enfants que nous n'aurions pas osé toucher avec des pincettes.

« Mais, ce qui plusieurs fois m'a beaucoup amusé et édifié en même temps, ça été de voir ce bon abbé, après la confession, monter en communauté et dire au frère Jean-l'Aumônier, avec un sourire de bienheureux : « Croyez-vous mon cher frère, que ces scélérats m'ont encore volé ma bourse ? » Rien de tout cela ne pouvait corriger sa grande confiance en eux.

« Plus tard, vers 1860 ou 61, je me souviens de son incomparable dignité dans les cérémonies religieuses, quoique aveugle. Il officiait pontificalement à l'église Saint-Sulpice il présidait au salut et à la procession, portant le Très-Saint-Sacrement autour de cette vaste église. En l'absence des séminaristes, nos chers frères sont admis à l'honneur de porter le dais : un de ces porteurs improvisés, et pourtant pas un des plus simples, ni même un novice, mais nouveau dans notre communauté, ne s'est pas aperçu que le prélat officiant était aveugle ; il a fallu des preuves pour que notre incrédule puisse se rendre à l'évidence et ce bon frère a toujours considéré cela comme un fait miraculeux.

« En effet, quelle dignité, quelle noblesse, et surtout quelle foi lorsqu'il touchait au bon Dieu !

« Plus tard encore, et vous savez l'époque, le jour où notre saint confessait au collège Stanislas, il reçoit son interdit de l'archevêché ; immédiatement il quitte le pénitent qu'il confessait et vient rue de Fleurus ; car il devait, le même soir confesser les jeunes gens de notre œuvre, rue de Grenelle, pour les disposer à la communion du lendemain matin. Il me fait demander au parloir devant le B. F. Jean l'Aumônier, et pâle, abattu, défait nous raconte, en deux mots, ce qui venait d'arriver. Nous cherchons ensemble un prétexte pour le soir, et au milieu de notre triste conversation, au milieu de notre douleur commune, il nous dit avec un calme plein de force et de résignation ces remarquables paroles que je n'oublierai ja-

mais : « Que voulez-vous, mes chers frères, cela n'a rien d'étonnant à l'égard d'un misérable pêcheur comme moi : votre fondateur, le vénérable de La Salle, qui était un saint, n'a-t-il pas été interdit ? » Et son charmant sourire sur les lèvres si souvent abreuvées du sang de l'auguste victime m'est resté profondément gravé dans la mémoire. Après nous avoir cordialement embrassés, il se retira plein de calme et de résignation ; vous savez la suite. « Faites de ceci ce que vous voudrez, mais je tenais à vous l'apprendre.

« Merci, très cher ami, de ce que vous avez eu la bonté de me faire parvenir, ce sera un précieux souvenir, si, comme je l'espère, je suis fidèle aux exemples et aux enseignements de celui qui nous a précédés au Paradis.

« Tout à vous en Notre-Seigneur.

« Fre BAUDIME-MARIE. »

---

## LETTRE DU PÈRE JOSEPH, MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE.

« Douvaine, le 11 juillet 1881.

« Monsieur le marquis,

« Je n'ai jamais senti autant le poids de la sainte pauvreté qu'en ce jour où il m'eût été si doux d'assister au service triomphal, célébré à Notre-Dame pour votre saint et vaillant frère, qui depuis vingt-huit ans a voulu être mon ami et mon père dans les œuvres diverses où la providence de Dieu s'est servie de mon humble ministère.

« Je le confesse bien hautement, c'est à Mgr de Ségur que je dois, après Dieu, le peu de bien que j'ai pu accomplir dans *mes Missions* et *mes Retraites, dans l'Aumônerie militaire;* dans la création de cette *Œuvre des tombes des soldats français morts en captivité* à laquelle il prit une part si patriotique et si large ; dans mon apostolat à Genève et la création d'un *cercle d'ouvriers* en faveur de cette ville ; dans la fondation *des Orphelinats de Savoie* où nous préservons l'âme des pauvres enfants exposés au prosélytisme protestant ; dans les congrès catholiques enfin où il donnait à ma pauvre parole un si fécond appui !

« Voyez par là ce que j'ai perdu avec vous, monsieur le marquis, avec l'Église et la France pour qui nous unissons nos communs efforts ! Et combien je me sentirais frappé d'impuissance, si je n'étais convaincu que cette douce paternité du vénéré prélat. couronné dans une patrie meilleure, se dilatera encore dans les œuvres qu'il a aimées et ceux qui les dirigent.

J'offre néanmoins mes sentiments de vives condoléances au conseil central de l'Association de Saint-François-de-Sales et l'informe que je ferai célébrer un service à Genève et dans les chapelles des œuvres que Mgr de Ségur a encouragées, comme témoignage seulement de mon éternelle et affectueuse reconnaissance.

« Veuillez agréer, monsieur le marquis, les sincères respects de votre dévoué et reconnaissant serviteur,

« J. JOSEPH,
« Missionnaire apostolique. »

---

## LETTRE DE M. MAURICE MAIGNEN, DIRECTEUR DU CERCLE MONTPARNASSE.

« Paris, 18 juillet 1881 (Vigile de Saint-Vincent-de-Paul)

« Monsieur le marquis,

« Au nom de notre cercle catholique d'ouvriers de Montparnasse, et j'oserai dire aussi, au nom d'une confraternité intime à notre début dans les œuvres d'apprentis et d'ouvriers, je viens vous adresser une pressante requête, c'est le don d'un vêtement de votre saint frère, Mgr de Ségur, pour être déposé dans le trésor des reliques de notre chapelle à une place d'honneur et exposé à la vue de nos ouvriers, en évitant cependant tout ce qui pourrait ressembler à autre chose qu'au respect, à l'affection et au souvenir le plus tendre.

« Mgr de Ségur est le *fondateur de notre cercle d'ouvriers* à l'époque où il sortait du séminaire, avant cette maladie du larynx à laquelle nous devons son livre des *Réponses*. Ne pouvant plus ni parler, ni même confesser, il accepta avec joie la demande que je lui fis de quelques pages de réponses aux objections que nos apprentis entendaient dans leurs ateliers. J'ai sur l'histoire des *Réponses* de curieux détails que vous ignorez sans doute, ainsi que sur les débuts de Mgr de Ségur dans les œuvres. Ce fut lui encore qui fit la première retraite pascale d'apprentis dans une des salles de la maison de la rue du Regard, berceau du cercle, des fourneaux et de la sainte famille, sous l'inspiration de M. Le Prevost, un des premiers guides de votre cher frère dans les œuvres de charité. Ce fut donc dans les greniers appropriés de la maison de la rue du Regard qu'eut lieu, sous la direction de l'abbé de Ségur, la première réunion des jeunes ouvriers, qui devint le cercle Montparnasse et dont est sortie l'œuvre générale des cercles

[illegible] d'ouvriers. A [illegible] [illegible] la [illegible] [illegible] Pie IX [illegible] [illegible] la science [illegible] populaire, [illegible] la propo[illegible] [illegible] y appor[illegible] [illegible] en[illegible] [illegible] apôtre [illegible] vers lequel s'ou[illegible] vraient toutes les tendresses de son cœur, toutes les lumières de son esprit. Tous ses livres [illegible] pour eux. C'est à eux qu'il s'adresse avant tous les autres. De là cette simplicité et cette [illegible] de se proportion[illegible] surtout aux âmes [illegible] populaire, si facile à s'éclairer et à comprendre quand le cœur qui l'aime est uni à la tendresse de l'esprit, à l'innocence et à la pureté de la vie, que le peuple [illegible].

« Pardon de me laisser aller [illegible] de vous à ce courant des merveilleux souvenirs [illegible] quand je pense à [illegible] quand je parle de [illegible] [illegible] demeurera une chose de [illegible] dans le [illegible] de notre œuvre, la plus

[redacted]



ancienne, la première de ses œuvres. J'ambitionnerais, oserais-je le dire, *son vêtement romain violet*, car il semble qu'en le voyant, c'est lui-même que l'on croira voir passer au milieu des foules de la jeunesse ouvrière qu'il a si profondément aimée et qui lui est demeurée si fidèle. Pardon, pardon encore de mon audace, je la couvre de la protection de saint Vincent de Paul, une de ses tendres dévotions.

« Je vous prie d'agréer mes sentiments de respectueux dévouement en Notre-Seigneur.

MAURICE MAIGNEN. »

---

## LETTRE DU PÈRE BAUDRY.

« Chesnais, le 14 juin 1881.

« Mon bien cher et excellent abbé.

« J'ai résisté au besoin de vous écrire sous la première impression du douloureux événement qui atteint tant de cœurs et tant d'œuvres saintes de piété, de charité et de zèle apostolique. La triste nouvelle est venue me trouver au fond de la solitude où, depuis le 6 novembre, depuis le jour où nous avons été arrachés de nos stalles, j'ai pu, avec un certain nombre de mes frères, trouver un asile. J'aurais voulu vous écrire à l'instant même ; mais j'ai cru devoir respecter les premiers instants de votre douleur. Et puis, pendant tous les jours qui ont précédé les funérailles, je vous voyais d'ici absorbé de toutes manières et accablé de toute espèce de soucis. Pendant toute la journée d'hier, je me suis tenu de cœur à vos côtés. J'ai prié, j'ai pleuré avec vous. Il me répugne de parler de moi-même dans une circonstance semblable. Mieux vaudrait m'en tenir à dire, comme tant d'autres le disent et ne cesseront de le dire, que nous avons un saint de plus au ciel, et que nous avons sur la terre la trace désormais ineffaçable d'un saint si visiblement suscité de Dieu pour la sanctification de ses frères dans toutes les conditions de notre pauvre société. Cependant, comme vous avez été le témoin de la bienveillance si intime dont j'ai été honoré en tant d'occasions, du concours si généreux qui m'a été donné dans les œuvres confiées à ma sollicitude, je regarde comme un devoir de vous dire, mon bien cher abbé, la part toute spéciale que je prends à vos larmes et au deuil de tant de cœurs affligés.

« A l'instant même, m'arrive l'*Univers*. Je laisse la plume pour en parcourir les colonnes. Je le remercie d'en avoir consacré un

si bon nombre à la touchante manifestation à laquelle je me suis associé hier par la célébration du saint sacrifice. Que de lecteurs, sur tous les points de la France, dans tout le monde catholique, lui seront reconnaissants, encore une fois, de faire un si légitime et un si louable emploi des colonnes d'un journal qui est, de nos jours plus que jamais, une force et une consolation pour les amis de la sainte Église !

« Je ne dois pas omettre de vous dire que toute la famille Bénédictine partage les sentiments que je vous exprime ; nous faisons chaque jour en commun les prières d'usage pour nos meilleurs amis. J'ai eu la consolation, aux conférences et pendant les récréations, d'entretenir mes frères des vertus et des œuvres de notre saint Prélat. Je me représente l'accueil qui lui a été fait dans le paradis par l'éminent cardinal de Poitiers. Quels deuils et quelles funérailles triomphales à une année de distance !

« Veuillez dire au bon Méthol toute ma part à son chagrin. J'ai été vivement touché des détails donnés sur la mission de son fils, auprès du lit funèbre. Vous avez tous désormais au ciel un saint et puissant protecteur. Sa protection ne cessera de se manifester sur vous par des bénédictions proportionnées à la reconnaissance de sa grande et belle âme pour tous les dévouements que vous lui avez prodigués et dont Dieu seul possède le secret. Permettez-moi de vous demander quelque part dans ces bénédictions, en songeant un peu, dans vos prières, à celui qui aimera toujours à se dire, mon bien cher abbé, votre très sincèrement et respectueusement dévoué en Notre-Seigneur Jésus-Christ,

F. V. BAUDRY, D. S. B.

« Religieux bénédictin, autrefois supérieur des séminaires de Poitiers et de Montmorillon. »

---

## LETTRE D'UN JEUNE RELIGIEUX DOMINICAIN

« 5 juillet 1881

« Cher monsieur l'abbé,

« Au moment de quitter Sierre, dimanche soir, j'ai reçu la lettre de part que vous avez eu la bonté de m'y adresser : je comprends la signification de cet envoi ; il veut dire que vous êtes écrasé de tristesse, de fatigue et de travail, et que plus tard vous répondrez à mes lettres. Pauvre cher ami ! je puis, aussi bien que personne, apprécier la légitimité de ce retard, et compatir à votre abattement ; j'ai été moi-même tellement bouleversé par le départ pour le ciel de notre tant aimé Père ! Et je n'ai

pas eu, comme vous, la précieuse consolation d'être le témoin de ses derniers mérites, et de recevoir de lui une suprême bénédiction ! Il est vrai, et j'y pense chaque jour avec bonheur, qu'à Poitiers, au mois de mai, et à Paris, en novembre, nous avions fait déjà nos conventions en prévision de cette douloureuse probabilité. Lui, si bon, il y sera fidèle, et il ne nous abandonnera pas !

« Combien j'envie à Paul Fossin le bonheur de lui avoir fait faire sa dernière communion !

« Dans ce pays, où les opuscules de Monseigneur avaient rendu son nom populaire, tous ont manifesté à la nouvelle de sa mort les sentiments que nous éprouvons nous-mêmes : un immense regret de la perte d'un si vaillant champion des droits de Dieu, de l'Église et des âmes, et une égale confiance, non seulement de son bonheur éternel, mais en l'efficacité de son intercession en faveur des causes qu'il avait servies avec un si tendre amour et un si infatigable dévouement.

« Le vénérable et saint abbé de Saint-Maurice, Mgr Bagnoud, évêque de Bethléem, me rappelait avec émotion la visite qu'il avait faite à Mgr de Ségur, et l'édification qu'il en avait retirée. Il se souvenait surtout de ces deux tableaux de la chapelle, omis dans la description de l'oratoire publiée dans les journaux, et qui contenaient jour par jour les anniversaires de ceux que notre père avait aimés et qui l'attendaient auprès de Dieu. Quel accueil n'ont-ils pas dû lui faire là-haut ! Claude Ray, que vous n'avez pas connu, Firmin Taudon, Léon Roussel et tant d'autres.

« J'ai même vu d'humbles artisans, membres de l'association de Saint-François-de-Sales, prendre part à ce deuil, comme à un deuil de famille, mais, en même temps, se réjouir de la belle couronne assurée à celui que nous pleurons.

« Parsonnellement, j'ai été consolé de voir ceux dont Monseigneur aimait à se dire le « grand-père, » me témoigner à l'occasion de sa mort, qui me rendait une seconde fois orphelin, la part qu'ils revendiquaient comme « petits-fils » à ma tristesse et à mes espérances. J'ai reçu à cette occasion plus de trente lettres toutes empreintes des mêmes sentiments.

« Cher ami, je m'oublie : je n'ai pas besoin de vous en demander pardon, à vous qui savez combien tendres étaient les liens qui nous unissaient. A qui, mieux qu'à vous, puis-je en parler à cœur ouvert ?...

« J'ai confiance que si l'âme très sainte de notre Père avait quelque dette envers Dieu, saint Pierre, dont il a été le fils si admirablement soumis, lui aura ouvert les portes du ciel aux premières vêpres de la fête des SS. apôtres, et je ne puis plus maintenant voir Monseigneur autrement que dans la gloire.

« Adieu, cher monsieur l'abbé et excellent ami ; toutes les fois que vous prierez Monseigneur, parlez au pluriel, pour vous et pour moi. Je vous embrasse de tout mon cœur.

« F. M. Henri,
« De l'ordre des frères prêcheurs. »

---

## LETTRE DE DOM GRÉA A QUI Mgr DE SÉGUR A LÉGUÉ SA CHAPELLE

« Saint-Claude, le 29 août 1881.

« Monsieur le marquis,

« J'ai fait transcrire toutes les lettres que j'ai pu réunir de votre saint frère, l'ami et le bienfaiteur insigne de notre communauté. Je vous les envoie telles quelles, sans en retrancher les passages les plus intimes, Je sais que vous êtes digne d'entrer jusque dans le sanctuaire de cette âme si grande et si tendre de la tendresse de Dieu, et que vous y avez droit aujourd'hui que la mort est venue mettre le sceau à la sainteté du grand serviteur de Dieu.

« Je voudrais joindre à ces lettres les éclaircissements qu'elles comportent. Je sens que beaucoup de points relatifs à notre Institut et aux relations que Monseigneur avait contractées avec lui pourront vous paraître obscurs.

« Mais je tiens à ne pas retarder cet envoi, et je suis à votre disposition et prêt à vous adresser sur chacune de ces précieuses lettres (elles sont toutes numérotees) les explications que vous pourrez désirer. Je pense toutefois qu'un entretien, si Dieu me donne quelque jour l'honneur de l'avoir avec vous, satisferait plus pleinement et plus sûrement au besoin que j'éprouve moi-même de dissiper ces obscurités. En attendant, M. l'abbé Diringer pourra me suppléer.

« Monseigneur aimait cette maison à cause de la prière liturgique et du culte eucharistique qui font la vie de l'Institut des chanoines réguliers. L'office de jour et de nuit, la ferveur et la simplicité des bons religieux que Dieu m'a donnés pour fils, avaient gagné son cœur. Il nous a tant aimés qu'il a voulu que la mort ne nous séparât point ; il a voulu pour ainsi dire revivre au milieu de nous, en nous faisant les héritiers de sa propre prière et nous chargeant à perpétuité de ses intentions. Je sais, monsieur le marquis, que vous êtes avec votre noble et catholique famille spécialement désignés dans ces intentions. C'est dans cette pensée qu'il a voulu que sa chapelle fût transpor-

tée dans notre chœur, ainsi qu'il me l'a confié, il y a trois ans.

« Je sais que l'exécution de ce legs a causé au premier moment quelque peine à l'œuvre de Saint-François-de-Sales. Mais si les volontés des mourants sont toujours sacrées, celles de ce grand serviteur de Dieu, désirant perpétuer sa vie de prières ici-bas, ont pour nous quelque chose de plus vénérable encore, et après avoir été comblés de sa tendresse et de ses bienfaits, nous ne saurions faillir à leur fidèle accomplissement.

« L'œuvre de Saint François-de-Sales, cette œuvre admirable, sera l'héritière de son zèle apostolique; elle gardera sa demeure et son oratoire comme un centre permanent de bonnes œuvres. Pour nous, héritiers choisis par lui de cette autre partie de sa vie, qui était son oraison de jour et de nuit, nous aurons en partage les *instruments* pour ainsi dire de sa prière, les reliques précieuses des saints et des saintes images qui en étaient les témoins, les lampes qui en étaient le symbole, l'autel et les vases du sacrifice offert par ses mains, et le trône de la divine Eucharistie, centre du foyer de l'activité intime de son âme. Puissions-nous, par le puissant secours de sa prière, obtenir d'être les dignes et fidèles dépositaires de ses trésors, et pour cela devenir les vrais héritiers de son esprit !

« Je ne vous entretiens pas, monsieur le marquis de l'affection profonde et étroite qui m'unissait personnellement à lui, fondée sur sa grande et tendre charité pour mon âme, et sur ma vénération également tendre et confiante pour ses admirables vertus. Ici la mort n'a rien pu faire, et je sens bien que notre union n'est pas brisée.

« Agréez, monsieur le marquis, l'hommage de mon profond respect, et de l'empressement que je mettrai toujours à satisfaire tous vos désirs.

« Adrien Gréa,
« Can. Reg. J. M. J »

---

## SECONDE LETTRE DE DOM GRÉA

« Saint-Claude, le 13 septembre 1881.

« Monsieur le marquis,

« Je vous suis profondément reconnaissant des paroles si bienveillantes et si cordiales que vous voulez bien nous adresser. Il est bien entendu que vous pourrez faire des précieuses lettres du saint que nous pleurons tout l'usage que vous jugerez à *propos d'en faire*. Il est bon que ces flambeaux que Dieu allume

lorsqu'il donne des saints à la terre, et que leur humilité oblige à voiler de leur vivant, resplendissent pour l'instruction et la consolation des âmes, alors que Dieu les a élevés sur le chandelier de la gloire céleste, et les a soustraits par la mort à la nécessité où nous étions de ménager l'extrême délicatesse de leur vertu.

« Je crois que la chapelle du vénéré et cher Monseigneur sera *au moins* en aussi grande sécurité ici qu'à Paris. Vous avez à craindre les mouvements révolutionnaires et les profanations d'une nouvelle Commune. Ici nous sommes *tout près de la frontière*, et entourés même à Saint-Claude de voisins chrétiens, qui, dans un péril extrême, s'empresseraient d'abriter ce trésor. Quant à notre situation, elle est légale jusqu'ici. Nous sommes les chapelains du chapitre et les professeurs de la maîtrise, conformément à l'ordonnance royale qui a approuvé les statuts dudit chapitre. Cela vaudrait, je le sais, peu de chose dans l'avenir qui semble nous menacer. J'ai plus de confiance encore dans la protection de la très Sainte Vierge, et j'en ai reçu des assurances tout à fait extraordinaires d'un grand serviteur de Dieu, simple frère convers Franciscain de Naples, qui ne me connaît pas, et qui, après avoir chargé un de mes amis de Rome de me rassurer, a voulu m'écrire lui-même de ne rien craindre, cela avec des circonstances qui m'ont singulièrement ému.

« Jugez vous-même, monsieur le marquis, du meilleur parti à prendre. Notre situation est légalement reconnue, et si les choses prenaient une tournure tout à fait grave et révolutionnaire, quatre heures nous suffiraient pour gagner la Suisse, où déjà nous nous sommes préparé un asile provisoire. Il est bien certain du reste que rien n'est plus sage que la précaution que vous voulez bien prendre de nous faire légalement simples dépositaires, et de garder la propriété de ces précieux objets.

« Que je serais heureux, monsieur le marquis, si je pouvais vous dire de vive voix tant de choses qui compléteraient la précieuse correspondance que vous avez entre les mains! Que je serais heureux surtout si je pouvais mettre sous vos yeux cette petite famille bénie que Monseigneur a tant aimée! Ne puis-je pas espérer avoir quelque jour ce bonheur ?

« Agréez, monsieur le marquis, l'expression de mes sentiments de profond respect et de tout mon dévouement en Notre-Seigneur.

« ADRIEN GRÉA,
« Can. Reg. J. M. L. »

## LETTRE DE LA PAUVRE Vᵉ DUVAL.

« Paris, le 2 août 1881.

« Combien nous avons pris part à la perte douloureuse que nous venons de faire en la personne de Mgr de Ségur, si bon, si digne, dont la vie a été si bien remplie !

« Ce n'est pas sans une profonde tristesse que nous avons appris que Dieu dans sa miséricorde infinie l'avait appelé à Lui, mais combien d'âmes aujourd'hui se trouvent abandonnées ; car il était le conseiller de tous et le père des orphelins ; mon pauvre petit garçon a été comme atterré lorsque je lui ai appris cette triste nouvelle et voici ses paroles : « Le bon Dieu ne veut donc plus que j'aie du tout de papa sur la terre, puisqu'il « nous reprend aussi Monseigneur ». Et il s'est mis à sangloter.

« Vous avez assisté aux démarches de Monseigneur auprès de mon pauvre mari. Vous avez été témoin avec quelle bonté et quelle bienveillance Monseigneur a daigné nous donner plusieurs fois sa bénédiction. J'espère qu'elle nous protégera pour l'avenir.

« Mais, vous le savez, je reste seule avec trois enfants, et mon garçon surtout n'aura plus de père pour le maintenir. Je viens vous prier, si cela se peut, de vouloir bien accorder votre protection à cet enfant : il est bien jeune encore, c'est vrai ; la vie est à peine commencée pour lui, mais il aura dans la vie bien des luttes, bien des combats à soutenir, il aura besoin d'un appui qu'il ne rencontrera pas au foyer, il aura besoin de conseils et d'un véritable ami sur la terre. Je vous demanderai de vouloir bien continuer pour lui l'œuvre si bien commencée par notre vénéré Mgr de Ségur, afin que cet enfant, mon espoir, suive les traces de son père qui a été si bien dirigé dès sa jeunesse. Je serais heureuse si vous daigniez m'accorder une réponse, et, comme le petit doit entrer en vacances bientôt, je vous prierai de me dire où je pourrais avec lui avoir l'honneur de vous faire une petite visite.

« Recevez, monsieur l'abbé, l'assurance de mon profond respect.

« Vᵉ DUVAL. »

---

## NOTE DE M. L'ABBÉ DIRINGER

Ce pauvre Duval a été un des premiers pénitents de Monseigneur, chez les Frères de la rue de Fleurus ; n'a jamais cessé de remplir ses devoirs de chrétien ; nature droite et honnête, il est mort au mois d'avril dernier, d'une maladie de cœur, dé-

[illegible] cruellement, mais très
[illegible] bien des fois, et Mon-
[illegible] -même, plusieurs fois, la

---

[illegible] LE DIRECTEUR DU
[illegible] L'AUTOPSIE ET L'INHU-
[illegible]

[illegible] 25 juin 1881.

[illegible]

[illegible] diverses opérations qui
[illegible] Mgr de Ségur. Je m'em-
[illegible]

[illegible] j'ai eu le bonheur
[illegible] à l'inhumation,
[illegible] vous en faire le récit.
[illegible] de très bonne
[illegible] connaissais pour
[illegible] de sa mort et de
[illegible]

[illegible] approcher de sa per-
[illegible] avec lui pour des
[illegible] j'ai pu ap-
[illegible]

[illegible] saint ministère,
[illegible] joie de le
[illegible] un affec-
[illegible] sur mon che-
[illegible] touché
[illegible] profondément
[illegible] et bienfai-
[illegible] des ouvriers

[illegible] M. Diringer,
[illegible] de la famille
[illegible] d'ap-
[illegible] à toutes les opérations
[illegible]

[illegible] mission
[illegible] remplir, je me suis rendu, le ven-
[illegible] de relevée, au domicile du véné-

rable prélat, pour m'assurer de l'heure à laquelle on procéderait à l'autopsie. Après m'être entretenu quelques instants avec M. l'abbé Diringer, de qui j'appris que l'heure convenue était trois heures précises, je me disposais à me retirer, lorsque je remarquai que le salon de Monseigneur était tout rempli d'une foule silencieuse et recueillie. Je m'avançai, et je vis que cette foule était agenouillée et priait avec ferveur près du corps de Monseigneur, couché sur son lit, revêtu de ses ornements pontificaux, ayant la mitre blanche sur la tête. J'entrai dans ce salon, je m'agenouillai et, pendant quelques instants, je priai non seulement pour moi-même mais pour ma famille et aussi pour le cercle ; puis je m'approchai du corps du vénérable évêque, et je baisai avec toute la piété que m'inspirait la circonstance les mains jointes de ce bienheureux prélat.

« En me retirant, je fis une courte visite à la chapelle où, chaque jour, le saint évêque célébrait la sainte messe. Je fus tellement frappé de la beauté de ce lieu et du recueillement de tous les fidèles présents, que je m'en fus chez moi convier mon épouse à se joindre sans tarder à cette foule silencieuse de chrétiens reconnaissants.

« A trois heures précises, je me rendis auprès de M. l'abbé Diringer pour lui rappeler que c'était l'heure convenue pour l'opération ; sur mon observation, on fit évacuer le salon et les praticiens se disposèrent pour l'opération.

« Pendant les préparatifs, je me mis à considérer tous les souvenirs dout le salon se trouvait garni; c'est ainsi que je remarquai un tableau représentant l'Enfant Jésus sur la crèche, que l'on me dit être l'œuvre du saint prélat défunt ; à droite, dans un cadre demi-circulaire, une mosette ayant appartenu à N. S. P. Pie IX, et, au-dessous de ce souvenir, dans une vitrine placée sur une table, un vêtement blanc ayant aussi appartenu au saint pontife ; puis des cierges et d'autres objets dont je ne me rappelle plus l'origine. Cependant, parmi ces objets, je ne puis passer sous silence un petit tableau représentant la figure de saint Pierre, que l'on me dit être aussi l'œuvre de Mgr de Ségur. Ce tableau, qui porte une inscription, a été offert par son auteur à S. S. Pie IX, qui l'avait fait placer au-dessus du fauteuil de son trône.

« La chambre mortuaire ayant été évacuée, les portes en furent très soigneusement fermées, et on procéda aussitôt à l'enlèvement des ornements sacerdotaux dont le corps de Monseigneur était recouvert ; les praticiens préparèrent sur une petite table les instruments nécessaires à l'opération, et, sous la direction de M. le docteur Decaisne, ils dépouillèrent le corps du

vénérable prélat, qui apparut revêtu d'une simple culotte courte, tenant à un corsage fait d'étoffe de laine grise, qui m'a paru tout d'abord être un vêtement connu sous le nom de cilice, mais que j'ai su plus tard être une chemise de l'ordre de Saint-François.

« Les deux praticiens, après avoir mis à découvert la poitrine du vénérable évêque, commencèrent par faire une incision partant de la naissance du cou, d'une longueur de 0,20 centimètres, puis, une seconde incision d'une longueur de 0,10 centimètres allant de gauche à droite, se dirigeant vers le dessous du cœur, en partant de la première incision.

« Le décollement des chairs s'est fait lentement et la section des côtes a été habilement opérée.

« Pendant cette première partie de l'opération qui mit à découvert le cœur du vénérable prélat, j'ai été très édifié des procédés religieux des deux jeunes praticiens ; à plusieurs reprises, je les ai vu interrompre leur opération pour contempler affectueusement le saint évêque et lui baiser pieusement la face, ne se parlant qu'à demi-voix, et manifestant un très grand respect pour le corps du vénérable prélat sur lequel ils opéraient.

« Pendant un moment je fis de profondes réflexions sur le saint évêque, je le contemplai avec une sorte de satisfaction que je ne pouvais définir, je voyais sur sa figure toutes les marques d'une résignation divine, je ne le croyais pas mort, et son visage, qui avait conservé toute sa sérénité d'autrefois, semblait supporter ce dernier sacrifice pour le bien de l'humanité, avec cette résignation qu'on lui connaissait et qui lui était si habituelle.

« Ces deux praticiens, dont je n'ai pas connu les noms (n'ayant pas voulu rompre avec le sentiment de discrétion dont j'étais animé), m'ont paru être très attachés à la personne du saint évêque ; de ce que je venais de voir, j'en conclus que ces deux jeunes hommes devaient être, sinon des amis intimes, du moins des fidèles serviteurs, en communication d'idées avec leur maître.

« Les renseignements recueillis depuis m'ont confirmé dans cette pensée : Les deux jeunes praticiens étaient du nombre des pénitents de Mgr de Ségur.

« La deuxième partie de l'opération consistait à opérer l'extraction du cœur ; ce travail si pénible à faire sur certains sujets a été pour ainsi dire gracieusement opéré par nos deux jeunes praticiens, quoique très laborieux. Après que toutes les ligatures furent faites, la séparation du cœur d'avec le corps a eu lieu par une section habile.

« Le cœur détaché a été précieusement déposé sur une enveloppe en toile gommée, préparée par M. Roussel, pharmacien, qui assistait M. le docteur Decaisne, et qui était chargé de l'embaumement.

« Le cœur de Mgr de Ségur présentait un volume considérable, il n'avait rien perdu de sa forme naturelle, et il a, pour ainsi dire, été l'objet de l'admiration des assistants.

« Le travail de l'étanchement du sang s'est fait d'une manière tout à fait remarquable par les deux jeunes praticiens, qui semblaient éprouver une bien douce satisfaction d'y tremper leurs mains. Les linges nombreux qui se trouvaient imbibés de sang étaient touchés sans aucune répugnance, contrairement à ce qui se rencontre toujours dans ces sortes d'opérations.

« Agissant toujours avec cette même discrétion dont je n'ai pas voulu me départir un seul instant, je n'ai pas voulu demander ce que l'on se proposait de faire de tous ces linges. Des praticiens ordinaires se contentent de ramasser le sang avec une éponge et de laver celle-ci dans l'eau, ici rien de cela. Il n'y a donc pas à en douter, ces linges, qui ont un instant pris la place du cœur du vénérable évêque et qui sont tout imbibés de son sang, seront autant de précieuses reliques que l'on conservera pour la glorification du bienheureux prélat et pour en perpétuer le souvenir.

« Permettez-moi, ici, de rappeler un incident.

« Au moment où l'étanchement du sang se terminait, la porte de la chambre mortuaire s'ouvrit avec une certaine précipitation, et une voix vibrante annonça « le commissaire de police. » La présence aussi impromptue de ce magistrat ne fit aucune impression sur les assistants et moins encore sur les deux jeunes praticiens, qui continuèrent d'opérer jusqu'à parfait étanchement du sang. M. Roussel, par déférence pour le magistrat policier, développa le cœur de Monseigneur et le lui fit voir. Après avoir jeté un regard scrutateur sur les deux praticiens et s'être entretenu un instant avec M. le docteur Decaisne, le commissaire de police se retira.

« La troisième partie de l'opération consistait dans le rapprochement des chairs décollées et la couture des parties incisées, opération qui n'offrit aucune particularité remarquable.

« L'opération étant terminée et ma présence n'étant plus nécessaire, je suivis dans sa retraite le commissaire de police.

« Le même jour, vers sept heures du soir, poussé par un sentiment de grande considération que je ne puis m'expliquer encore, je me rendis près de Mgr de Ségur, afin de le contempler à nouveau.

« J'emmenais avec moi diverses personnes que l'esprit de curiosité poussait à faire acte de piété.

« Je revis Monseigneur un peu couché sur le côté gauche, il était revêtu de ses habits sacerdotaux et avait la mitre blanche sur la tête. Une fois encore, je baisai les mains du vénérable prélat, et je finis une trop courte prière, car le temps me pressait.

« La mise en bière du corps de Mgr de Ségur devait primitivement avoir lieu le même jour à huit heures du soir, mais la conservation du corps ayant permis de reculer cette opération, je ne suis plus retourné dans la demeure de Monseigneur que le lendemain 11 juin, à dix heures du matin, heure définitivement arrêtée pour cette opération.

« Depuis la veille jusqu'à ce moment, la foule n'a pas cessé de se porter vers la demeure du prélat défunt, et tandis que tout se préparait pour la mise en bière, cette foule apparaissait plus considérable encore, et il a fallu une certaine insistance pour lui faire évacuer la chambre funéraire.

« La famille de Mgr de Ségur s'était dispensée de paraître à l'autopsie du corps ; mais la mise en bière étant généralement une cérémonie de famille, tous les membres semblaient s'y être donné rendez-vous.

« Pendant que l'on procédait aux préparatifs de la mise en bière, la famille entourait le corps de Monseigneur. Les bijoux lui furent retirés (je veux parler de sa croix pastorale et de son anneau) ; les nombreux bouquets qui entouraient son corps furent enlevés, on lui retira aussi sa mitre.

« Le corps de Monseigneur, dégagé de tous ces objets, apparut alors dans toute sa splendeur habituelle, sa figure n'avait nullement subi d'altération, celui qui l'avait connu vivant l'aurait parfaitement reconnu mort, sa figure pourtant était un peu plus grave, et ses yeux un peu plus enfoncés, et sa physionomie était celle d'un homme en méditation ou en prière. . . . . . .

« A ce moment l'émotion gagna toute l'assistance, elle devint profonde et générale et tous les genoux fléchirent. M. l'abbé Diringer récita le *de profundis* et les assistants se joignirent à lui.

« Pendant que de leur côté les employés des pompes funèbres se préparaient, la famille s'empressait de cueillir, sur le corps de Monseigneur, des reliques de la dernière heure, et tandis que l'un des membres de la famille coupait quelques mèches de cheveux, un autre taillait dans le manteau de Monseigneur un ample morceau d'étoffe ; déjà un morceau de la chemise de Saint-François qu'il portait avait été détaché ; on a encore taillé dans

la chasuble un long morceau de doublure, et le rochet de Monseigneur n'a pas même été épargné.

« Tout étant préparé pour la mise en bière, le corps a été déposé par les assistants et notamment par les deux praticiens déjà désignés, dans un triple cercueil de sapin, plomb et chêne; le corps de Monseigneur, revêtu des ornements sacerdotaux, a encore été l'objet de la vénération de tous les assistants; un des deux praticiens vida sur le corps une fiole d'eau dont je ne puis dire ni la qualité ni l'origine, n'ayant pas voulu sortir du système de discrétion que je m'étais imposé.

« Je dois vous dire que, pendant cette opération, le corps du vénérable prélat était resté découvert et qu'au moment où on le recouvrit de son linceul, j'ai entendu des sanglots étouffés, et j'ai vu des larmes couler sur des figures déjà bien ridées par l'âge.

« Après que le cercueil de plomb fut soudé et que celui de chêne fut vissé, on disposa la place pour exposer le corps, afin de le rendre à la vénération des fidèles ; placé sur deux tréteaux, le cercueil, indépendamment du drap mortuaire, fut recouvert des insignes de Monseigneur, et, cette cérémonie terminée, on ouvrit de nouveau les portes à la foule qui attendait silencieusement au dehors.

« Le cercueil du vénérable prélat ne tarda pas à être entouré de fleurs et de couronnes : chaque instant voyait grossir le nombre, et les bouquets, qui furent primitivement placés sur son corps, furent mis de côté.

« Dans les deux journées qui suivirent, je n'eus rien à observer, et si je me suis rendu à la maison mortuaire, c'était uniquement pour y retremper mon cœur aux émotions des jours précédents.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Le 13 juin, à midi, le cercueil contenant les restes de Mgr de Ségur a été transporté processionnellement à l'église Saint-Thomas-d'Aquin.

« Je ne tenterai pas de vous expliquer ces préparatifs, que vous avez pu voir comme moi, cette longue file de fidèles suivant une fois encore son pasteur, et ce recueillement qui ne se trouve que là où il y a des chrétiens, enfin ce cortège si imposant, autant par l'affection que l'on portait à celui qui en était l'objet que par le nombre et la notoriété de ceux qui le composaient.

« A l'église, tout a été religieux et rien que religieux.

« Jusqu'à six heures du soir, le corps de Monseigneur est resté exposé sous son catafalque à la vénération des fidèles, qui sont venus en grand nombre.

CHAPITRE X



CHAPITRE XI



CHAPITRE XII



CHAPITRE XIII

« A ... heures précises, le cercueil a été descendu dans les caveaux de l'église Saint-Thomas-d'Aquin, où il est resté jusqu'au 16 juin suivant.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Et le 16 juin, à deux heures, le cercueil contenant les restes de Mgr de Ségur a été exhumé des caveaux de l'église et transporté sur un catafalque comme le premier jour.

« A deux heures et demie précises a eu lieu le chant des vêpres, et, aussitôt après l'absoute, le cortège s'est reformé pour conduire au chemin de fer de l'Ouest (rive gauche) le corps de Monseigneur, qui doit être dirigé sur Pluneret (Morbihan) pour y être inhumé définitivement.

« Une affluence considérable de fidèles accompagna le corps du vénérable évêque, sans défaillance, malgré une pluie torrentielle.

« Tels sont, cher monsieur, les faits accomplis sous mes yeux; je n'ai rien omis, mais je n'ai rien ajouté. Ce récit est sincère et véritable. Il peut vous paraître bien étendu, mais il vous est fait tout entier pour que vous y trouviez quelque chose d'utile à relever à la gloire du bienheureux évêque que j'aimais vivant et que je vénère à présent que Dieu l'a appelé à lui. »

# TABLE DES MATIÈRES

## CHAPITRE I



## CHAPITRE II



## CHAPITRE III

## CHAPITRE IV



## CHAPITRE V



## CHAPITRE VI



## CHAPITRE VII



## CHAPITRE VIII



## CHAPITRE IX

## CHAPITRE X



## CHAPITRE XI



## CHAPITRE XII



## CHAPITRE XIII